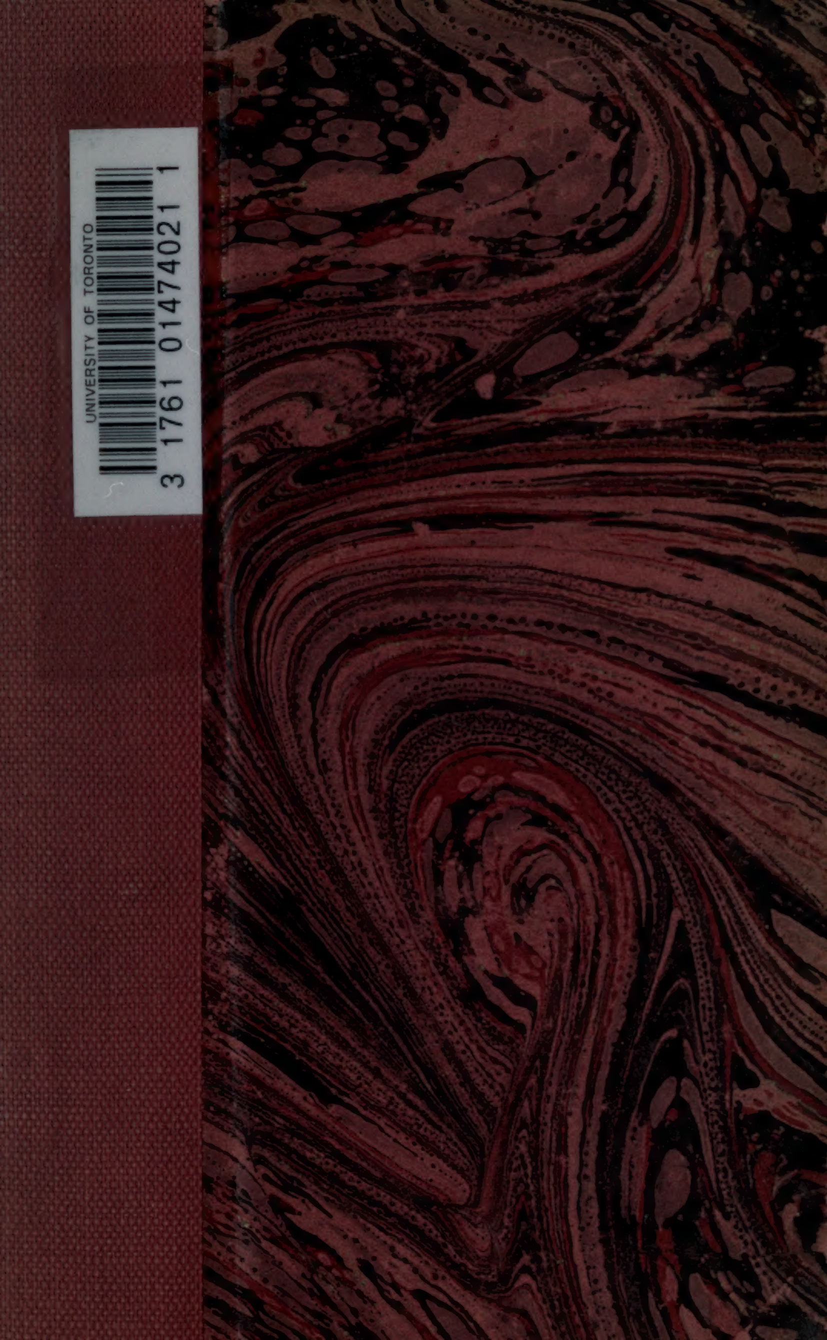






ANTHOLOGIE
POÉTIQUE FRANÇAISE

XVII[e] SIÈCLE

POÈMES CHOISIS

AVEC

INTRODUCTION, NOTICES ET NOTES

PAR

MAURICE ALLEM

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

ANTHOLOGIE
POÉTIQUE FRANÇAISE
XVIIe SIÈCLE

I

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE

XVIIe SIÈCLE

POÈMES CHOISIS

AVEC

INTRODUCTION, NOTICES ET NOTES

PAR

MAURICE ALLEM (comp.)

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

INTRODUCTION

Si le XVIIe siècle est le plus parfait, et, dans son ensemble, l'un des plus riches de nos siècles littéraires, sa richesse et sa perfection se manifestèrent principalement dans les trente années qui vont de 1660 à 1690, qui forment proprement l'époque que l'on a appelée : le siècle de Louis XIV, et qui ont été, dans presque tous les genres, la période des chefs-d'œuvre. En poésie, il a produit quelques-uns des plus grands génies dont s'enorgueillisse notre littérature; et si, à vrai dire, il n'a pas, cependant, hormis dans les genres dramatiques, cette variété, ce mouvement et cette couleur qui font, à ce point de vue, l'intérêt et l'attrait de notre XVIe siècle, si la sève poétique y coule avec moins de force et si elle a produit moins de fruits savoureux, elle y a donné cependant la fleur la plus exquise de notre terroir poétique dans l'admirable et gracieux génie de Jean de La Fontaine, qui en marque le plus haut point de même que Ronsard avait marqué le plus haut point du siècle précédent. Et de même qu'au siècle précédent, après nous être élevés de Marot à Ronsard, nous avons dû redescendre plus bas que Marot, jusqu'au rugueux du Bartas et au nonchalant Desportes; de

même au XVIIe siècle, nous nous élèverons de Malherbe à La Fontaine pour redescendre, bien au-dessous de Malherbe, jusqu'aux aimables et paresseux Chaulieu et La Fare.

Dans les premières années du siècle notre poésie, déchue après la rupture du faisceau de la Pléiade, présente un tableau assez confus. Les poètes, qu'aucun maître ne domine et ne rallie, se dispersent au gré d'influences diverses.

Cependant vivait en Provence un gentilhomme normand, qui, dans la docte compagnie de ses amis Peiresc et Guillaume du Vair, s'occupait passionnément de belles-lettres et composait des poésies dont plusieurs parurent dans des recueils collectifs. C'était François de Malherbe. Il avait commencé par subir l'influence de Ronsard, et, comme Desportes, celle des Italiens, ainsi qu'en témoigne la longue et inégale pièce sur *les Larmes de saint Pierre,* imitée de Tanzillo, où ne manquent ni les *concetti,* ni le faux éclat, mais où, çà et là, on trouve un ton ferme, où l'on peut discerner les prémices d'un génie plus vigoureux. Malherbe avait déjà passé la quarantaine et sa renommée, d'abord bornée aux cercles de la ville d'Aix, commençait seulement de se répandre au delà de ces étroites limites. Elle fut portée par le cardinal Du Perron jusqu'aux oreilles du roi. Le roi demandait au cardinal s'il faisait toujours de la poésie, et le cardinal de lui répondre que nul ne devait s'en mêler après un gentilhomme de Normandie « nommé Malherbe, qui avait porté la poésie française à un si haut point que personne n'en pouvait jamais approcher ».

De fait, si Malherbe n'avait pas encore produit ses plus belles œuvres, il était déjà l'auteur, entre autres pièces, des fameuses stances, un peu trop abondantes

peut-être, mais belles et touchantes, qu'il avait adressées, en 1599, comme *Consolation à M. du Périer* qui venait de perdre sa fille, et d'une *Ode à la reine Marie de Médicis sur sa bienvenue en France*, en 1600, où André Chénier a justement relevé un « insupportable amas de fastidieuse galanterie », mais dont il a admiré le style, les « images », les « expressions heureuses », et dont certaines strophes par leur noble et belle fermeté peuvent faire pressentir les grandes odes que le poète écrira par la suite.

Vauquelin des Yveteaux, précepteur du duc de Vendôme et compatriote de Malherbe, interrogé à son tour par Henri IV, confirma l'opinion de Du Perron et offrit même de faire venir Malherbe à Paris. Il renouvelait cette offre chaque fois que le roi parlait du poète, et d'après Racan, qui rapporte ces détails, le roi « en palait souvent ». Mais Henri IV « était ménager » et le gentilhomme de Normandie restait en Provence, parce que — toujours selon Racan — le roi « craignait que le faisant venir de si loin il serait obligé de lui donner récompense au moins de la dépense de son voyage ». Mais Malherbe, ne voyant point arriver l'invitation que Vauquelin lui avait probablement fait espérer, profita d'un voyage que ses amis Peiresc et du Vair faisaient à Paris pour y venir avec eux. On pourrait, dans un sens différent, répéter l'exclamation de Boileau : « Enfin Malherbe vint ! » Présenté à Henri IV, celui-ci, qui se disposait à partir pour le Limousin, où il allait tenir les grands jours, pria le poète de composer des vers sur cet événement. La pièce, en sizains alexandrins, est une invocation à Dieu en faveur de l'existence du roi; elle est du ton le plus noble et le plus aisé à la fois, et il était naturel que le monarque et la cour admirassent, comme il les admirèrent en effet, des strophes d'une ins-

piration aussi élevée, d'un tour aussi harmonieux, et d'un accent aussi sincère que celles-ci :

La terreur de son nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront, de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs, aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

. . . .

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Aussi, le roi voulut-il retenir Malherbe à son service; Racan raconte qu'il « commanda à M. de Bellegarde de le garder jusqu'à ce qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnaires » et que « M. de Bellegarde lui donna la table et l'entretint d'un homme et d'un cheval, et mille livres d'appointements ».

Désormais donc Malherbe vivra à Paris; on le verra à la cour; on le rencontrera dans la société des auteurs les plus célèbres. Ainsi, à cinquante ans, il fait seulement son début dans le monde des lettres. Mais il

y apporte une raison solide, un goût lentement formé, des opinions méditées longuement et fermement arrêtées. Aussi, à peine en relations avec ses confrères, prend-il avec eux le ton d'un maître, c'est-à-dire, ici, d'un professeur. Il semble que, descendu du Parnasse comme d'un Sinaï, il soit chargé d'apporter au monde poétique les tables de la vraie loi. Il veut réformer la prosodie, par la proscription de l'hiatus et de l'enjambement, par une réglementation rigoureuse de la césure dans le vers, et des repos dans la strophe, par la stricte observation de la rime et par la recherche des rimes riches, rares et difficiles, par l'abolition de certaines licences de langage et notamment de l'apocope dont les poètes de la Pléiade avaient très largement usé, par la condamnation des fausses rimes et de ces mots inutiles qui encombrent et alourdissent le vers et qu'il nomme des « chevilles » ou « bourres ». Il veut réformer aussi le langage, et, ne reconnaissant d'autre autorité que celle de l'usage, il prétend, paradoxalement, se régler en cette matière sur les crocheteurs de la Porte aux Foins. Il rejette notamment les innovations linguistiques de la Pléiade : néologismes tirés du grec, termes composés de deux mots, abus des diminutifs. Il veut de même réformer la grammaire, et Balzac, qui lui reproche de traiter « l'affaire des gérondifs et des participes comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières », l'appelle « vieux pédagogue de la cour », et « tyran des mots et des syllabes ». Sa vigilance sur ce point était de tous les instants et on raconte que, tout près de mourir, il se réveilla de l'agonie pour reprendre la personne qui lui servait de garde « d'un mot qui n'était pas bien français à son gré ». Son confesseur ayant cru devoir lui en faire la réprimande, Malherbe, dit-on, répliqua « qu'il ne pou-

vait s'en empêcher et qu'il voulait jusqu'à la mort maintenir la pureté de la langue française ».

De cette ardeur réformatrice, on trouvera d'autres exemples, mais non pas de plus significatifs, dans les *Mémoires* de Racan *sur la vie de Malherbe,* et dans le chapitre que, après Racan, et le plus souvent d'après lui, Tallemant des Réaux a consacré à Malherbe dans ses *Historiettes.* Ni l'un ni l'autre, à vrai dire, n'a écrit une vie du réformateur, mais s'ils se sont contentés de réunir à son propos des anecdotes et de rapporter ses reparties, du moins ont-ils fait revivre Malherbe avec toute la verdeur, toute la brusquerie, toute l'impertinente et brutale franchise de son langage. Il avait, en effet, la riposte vive et prompte, et il gardait cette indépendance devant quiconque, même devant le roi. Si « sa conversation était brusque, il parlait peu », écrit Tallemant, qui ajoute : « Mais il ne disait mot qui ne portât, » ce que Segrais confirme en rapportant ce jugement identique de Mme de Rambouillet : « Il parle peu, mais il ne dit rien qui ne mérite d'être écrit. »

Il faisait peu de cas des poètes qui l'avaient précédé. On a maintes fois rappelé qu'il avait biffé tout son Ronsard, n'y trouvant rien qui fût digne d'être conservé; de même on a maintes fois répété le récit de sa brouille avec Desportes. Desportes le fait prier à dîner, Malherbe arrive, en compagnie de Régnier, que le repas était déjà servi; Desportes veut lui offrir sans délai un exemplaire de sa traduction des *Psaumes,* nouvellement parue, mais « Malherbe lui dit qu'il les avait déjà vus, que cela ne valait pas qu'il prît la peine de remonter, et que son potage valait mieux que ses Psaumes » (Racan). Sur quoi les deux poètes évitèrent de se parler pendant le dîner et, après une aussi malencontreuse entrevue, se séparèrent pour ne plus se revoir. Malherbe qui

« avait marqué » les œuvres de Desportes, et, au dire de Balzac, les avait corrigées « d'une terrible manière », annonça même qu'il ferait des fautes de Desportes « un livre plus gros que toutes ses poésies ensemble ».

Il ne fit pas le livre, mais, de ce commentaire sur Desportes, consciencieusement étudié, M. Ferdinand Brunot a su extraire cette doctrine littéraire que Malherbe n'a, nulle part, dogmatiquement exposée.

Sainte-Beuve écrit, dans son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, que Malherbe « a plus de bon sens que de mauvaise humeur ». Aussi, s'il eut des ennemis, il ne manqua pas d'avoir des disciples auxquels, à défaut de séductions, il s'imposa par l'autorité qu'il avait acquise à sa parole. Dans sa chambre modeste, où les chaises étaient peu nombreuses, « il se faisait presque tous les jours, sur le soir, quelques petites conférences ». Là, se réunissaient, avec Racan qui fait ce récit, les poètes Maynard, Colomby, Touvant — les quatre qui furent ses disciples avoués, ou, comme il les appelait, ses « écoliers » — et quelques autres parmi lesquels Yvrande et Dumoutier. « Tout son contentement, dit encore Racan, était d'entretenir ses amis particuliers du mépris qu'il faisait de toutes les choses que l'on estime le plus dans le monde, » telles que l'ancienneté de la noblesse, et les sciences, particulièrement « celles qui ne servent qu'au plaisir des yeux et des oreilles, comme la peinture, la musique et même la poésie ». A ce propos il disait à Racan : « Nous avons tous deux été bien fous de passer la meilleure partie de notre âge dans un exercice si peu utile au public et à nous-mêmes, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps, ou à penser à l'établissement de notre fortune ; » et il déclarait à Bordier « qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles ».

En était-il bien persuadé? Et peut-on croire à un mépris véritable de la poésie chez un poète d'un goût si sûr et à un tel point hanté du souci de la perfection? Il composait avec beaucoup de lenteur; mais de ce feu longtemps couvé jaillissait une flamme brillante et pure. La plupart de ses odes, si laborieusement rimées, sont animées d'un mouvement vraiment lyrique. Sans doute Malherbe a peu parlé de lui dans ses vers et il a fallu la brusque mort de son fils pour lui arracher l'expression poétique d'un sentiment intime; si le lyrisme consistait seulement dans les effusions personnelles, il faudrait lui en refuser le don; mais si le lyrisme consiste, d'une façon moins étroite, à traduire, dans un chant poétique et avec une chaleur qui émeuve l'âme du lecteur à l'unisson de celle du poète, des sentiments nobles, quels qu'ils soient, intensément éprouvés, Malherbe est un de nos lyriques les moins contestables; il n'a guère chanté l'amour, bien qu'il fût, paraît-il, de complexion fort galante, ni la nature, à laquelle il n'a guère consacré qu'une strophe de sa pièce : *Aux ombres de Damon*, ni la mort, dont, en dehors du sonnet sur la perte de son fils, il parle sans grande émotion, ni Dieu, car il était peu religieux, mais il a, avec les plus heureux et les plus mâles accents, célébré le culte, la grandeur et les besoins de la patrie. Après les guerres de religion et les troubles de la Ligue il a célébré la renaissance d'un État capable de travailler efficacement à la paix intérieure et à la grandeur extérieure de la France; il a vraiment été un poète national. Il a célébré une des époques de régénération de notre histoire; s'il n'a point participé à l'action de l'État, il l'a chantée, et il l'a magnifiée: il l'a revêtue pour la postérité des pompes d'une poésie de la plus sobre richesse. Il a donc été un chanteur utile, et aucun joueur de quilles ne saurait, en

dépit de lui-même, lui être comparé. Ne l'a-t-il pas fait entendre, d'ailleurs, quand, porté par la légitime fierté de son talent et par une juste conception du pouvoir de la poésie, il s'écriait, à la fin de son ode magistrale *à la reine Marie de Médicis sur les heureux succès de sa régence:*

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est point su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement !

Admirons, à propos de cette strophe si solide et si pleine, quels beaux sons peuvent faire rendre aux cordes bien tendues de la lyre des doigts parvenus à la maîtrise. Ce sera le grand mérite de Malherbe d'avoir, — du moins dans ses belles odes — redonné à notre poésie, avec cette pureté dans l'expression, cette fermeté dans l'accent. Mais cette strophe de dix vers, telle qu'il en use ici, cette strophe, si propre aux élans lyriques par son mouvement à la fois si majestueux et si animé, et dont Jean-Baptiste Rousseau, Le Brun, Lefranc de Pompignan même au XVIIIe siècle et, surtout, au XIXe siècle, Lamartine et Victor-Hugo, tireront de si beaux effets, Malherbe, qui ne fut pas un créateur de rythmes, l'avait trouvée chez les poètes amis de Ronsard, chez Magny par exemple ou chez Belleau, il l'avait trouvée — mais en vers heptasyllabiques — chez Ronsard lui-même, qui l'avait heureusement quoique rarement employée, chez ce Ronsard qu'il

condamnait et dont il demeurait, malgré tout, le tributaire.

Si, du reste, il condamna la Pléiade, il ne manqua pas de puiser aux mêmes sources qu'elle. Il y mit seulement plus de soin et plus de discrétion. Godeau, parlant des poètes de la Pléiade, disait que « la passion qu'ils avaient pour les anciens était cause qu'ils pillaient leurs pensées plutôt qu'ils ne les choisissaient ». C'est ce que Ronsard avait proclamé par ce vers que nous avons rappelé dans notre *Introduction* à l'anthologie poétique du XVIe siècle :

Je pillai Thèbe et saccageai la Pouille.

Malherbe, lui, choisit son butin. C'est ce goût et cette mesure dans l'imitation qu'il enseignait à ses écoliers.

De ceux-ci, les deux plus obscurs, Touvant et Colomby, s'appliquèrent de leur mieux à imiter la technique du maître, mais leur bonne volonté ne pouvait suppléer aux dons que la nature ne leur avait point départis, et, si leurs vers ont une ligne nette et bien arrêtée, ils sont presque toujours sans chaleur et sans relief. Les deux plus connus, Maynard et Racan, véritablement poètes l'un et l'autre, ne furent pas, Racan surtout, des « écoliers » aussi dociles, et s'ils durent à leur maître une fermeté qui, sans lui, leur aurait probablement manqué, ils furent poussés par leur génie particulier dans des voies différentes de la sienne. Naturellement ils ont composé des odes, mais le souffle de Malherbe ne les anime point. Ils n'obéissaient pas non plus à la même inspiration. Malherbe, parlant de Maynard, disait que, de tous ses écoliers, il était celui « qui faisait les meilleurs vers, mais qu'il n'avait point de force, qu'il s'était adonné à un genre de poésie

auquel il n'était pas propre, voulant parler de ses épigrammes, et qu'il n'y réussirait pas parce qu'il manquait de pointe ». Maynard fit beaucoup d'épigrammes en effet, dans la retraite provinciale où l'avait confiné l'indifférence de Richelieu; il en rima de variées, régulièrement, laborieusement, qu'en général il imita des poètes épigrammatiques de l'antiquité, principalement de Martial; s'il est vrai que le plus souvent il leur manque la pointe, elles ont du moins pour la plupart un tour ingénieux et surtout elles sont solidement composées. Maynard, d'ailleurs, mettait tous ses soins à bien polir ses vers. Aussi sont-ils, dans l'ensemble, singulièrement nets et précis. Il prétendait que chacun d'eux eût un sens complet; ce procédé de « détachement » auquel il tenait au point de se déclarer prêt à soutenir devant toute la terre que c'est la bonne façon d'écrire, ne pouvait avoir pour conséquence que de priver ses compositions de ce beau mouvement qui est l'un des mérites de celles de son maître. Aussi réussit-il mieux, en général, dans les petites pièces que dans les grandes; du reste il n'était pas peu fier de son talent, comme on peut le voir, par exemple, dans l'ode qu'il adressa à son fils Charles de Maynard où il proclame qu'il est « vu d'assez loin, sur un des sommets du Parnasse, » et où il déclare que c'est dans les vers qu'il a tournés

Sous la régence de Marie
Que les goûts les plus raffinés
Trouvent la bonne raillerie.

Il eût pu se prévaloir aussi de quelques belles strophes où, dans son humeur chagrine, il avait fortement exprimé le néant de la vie et de quelques poésies amoureuses d'un accent ému que l'on attendrait vainement

du peu sensible Malherbe. La plus célèbre de ces odes élégiaques est celle qu'il a consacrée à «la belle vieille». On la cite souvent. Elle n'est malheureusement pas égale dans toutes ses parties, car si plusieurs de ses stances sont d'une intensité de sentiment et d'une beauté de forme qui commandent l'admiration, toutes ne sont pas maintenues à cette hauteur, et la dernière même se termine par un vers qui a un tour assez fâcheux de bel esprit. Le poète, envisageant la douleur de survivre à l'objet de sa passion, s'y écrie en effet :

Si je voyais la fin de l'âge qui te reste,
Ma raison tomberait sous l'excès de mon deuil
Je pleurerais sans cesse un malheur si funeste
Et ferais jour et nuit l'amour à ton cercueil !

Pour Racan, Malherbe estimait « qu'il avait de la force, mais qu'il ne travaillait pas assez ses vers ; que le plus souvent, pour s'aider d'une bonne pensée, il prenait de trop grandes licences, » et il concluait que « de ces deux derniers », c'est-à-dire Racan et Maynard, « on ferait un grand poète ». Mais il semble bien que Racan tel qu'il était, se soit montré plus d'une fois grand poète sans le secours de personne. Il avait un génie plus naturel que Maynard et, en un certain sens, que Malherbe lui-même. Certes, il n'est pas toujours vigoureux, mais il a parfois des strophes qui s'élèvent si haut et d'un si beau jet, qu'une fois, au moins, dit-on, à propos de la *Consolation à Monseigneur de Bellegarde,* le maître se montra jaloux de son élève. D'ailleurs, si Racan est moins puissant que Malherbe, il est aussi moins tendu. Il a plus de spontanéité, plus d'abandon, plus de charme. Plus de pittoresque aussi. Il se montre à l'occasion excellent peintre, et notamment excellent peintre rustique : il sait rendre exactement les contours et les

couleurs. Nous n'avons pas manqué de réimprimer dans ce recueil ses fameuses et admirables *Stances* sur la retraite dont on a pu dire qu'elles font songer à la fois à La Fontaine et à Lamartine, et dans lesquelles il célèbre, bien plus harmonieusement que ne l'avaient fait quelques-uns des poètes du siècle précédent, parmi lesquels Pibrac et Rapin, le bonheur paisible de la vie aux champs. Cette nature, dont Malherbe semble s'être détourné, Racan l'a chantée encore dans la pastorale qu'il a intitulée *Les Bergeries*, œuvre confuse, compliquée, conventionnelle, tout encombrée de fadeurs, mais dont on ne refusera pas, pensons-nous, de relire un passage, aussi fameux que les fameuses stances et non moins beau, qui n'a pas pu trouver place parmi les pièces de Racan que nous avons réunies et que, pour cette raison, nous transcrivons ici. C'est un vieux berger qui parle. Il dit :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis
Et qui de leur toison voit filer ses habits;
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses
Où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses,
Qui demeure chez lui comme en son élément
Sans connaître Paris que de nom seulement,
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croitp oint d'autre mer que la Marne ou la Seine !
En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Dessus les rives d'Oise ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes ans nourrissait ma famille;
Et, lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race.
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place.
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau;
Ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.

Le temps s'y ménageait comme chose sacrée;
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée.
Aussi les dieux alors bénissaient ma maison;
Toutes sortes de biens me venaient à foison.
Mais, hélas ! ce bonheur fut de peu de durée :
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée
Tous mes petits enfants la suivirent de près,
Et moi je restai seul accablé de regrets,
De même qu'un vieux tronc, relique de l'orage,
Qui se voit dépouillé de branches et d'ombrage;
Ma houlette, en mes mains inutile fardeau,
Ne régit maintenant ni chèvre ni troupeau...

Racan, marié en 1628, passa désormais une grande partie de son temps à la campagne, différent de son ami Maynard qui, inquiet et tourmenté, avait dans sa province la nostalgie de Paris, de la cour, et des sociétés lettrées où il eût dû, pensait-il, tenir un si haut rang. Racan, goûta les loisirs de sa retraite. Il était, raconte-t-on, d'un naturel paresseux, rêveur, distrait, naïf, et pour toutes ces raisons on l'a comparé maintes fois à La Fontaine, dont on a voulu voir en lui comme une première ébauche. La Fontaine l'a, d'ailleurs, nommé avec honneur à diverses reprises, le saluant comme un de ses maîtres à l'égal de Malherbe et d'Horace. Dans la deuxième moitié de sa vie, Racan composa une traduction en vers des *Psaumes*. Il mourut en 1670, dernier survivant de l'école de Malherbe : Maynard était mort en 1646, Colomby vers 1648, Touvant sans doute dès 1614 et Malherbe lui-même en 1628, l'année que Racan se maria.

A cette date déjà, les écoliers de Malherbe étaient dispersés, et l'influence du maître devenait de moins en moins active. Le courant malherbien, sans s'épuiser

jamais tout à fait, s'amincit et coula sans fracas jusqu'à ce que Boileau, lui ayant ouvert toutes les écluses, il emporta presque toutes les résistances. Celles-ci avaient été nombreuses et diverses. Quand Boileau, dans sa joie de saluer la venue du réformateur, s'écriait : « Tout reconnut ses lois, » il s'abusait singulièrement. Quelque convenance chronologique qu'il y eût entre l'affirmation de la ferme doctrine de Malherbe, fondée sur l'autorité du bon sens, et la renaissance de l'ordre et de l'autorité de l'État, cette doctrine ne triompha pas d'un seul coup. Ronsard conservait des admirateurs : non seulement son fougueux et éloquent disciple, Agrippa d'Aubigné, qui, né la même année que Malherbe, survécut deux ans à celui-ci, portant ainsi jusqu'à 1630 la sève du XVIe siècle; mais encore Mlle de Gournay, la « fille d'alliance » de Montaigne, formée elle aussi à l'école et vouée au culte du siècle précédent, et qui fit entendre en l'honneur du poète diffamé une protestation véhémente; mais l'érudit Guillaume Colletet, orgueilleux d'avoir pour logis à Paris la maison même qu'avait habitée le chef de la Pléiade; mais les poètes dramatiques Alexandre Hardy et Jean de Schelandre, ce dernier poussant fâcheusement son opposition à Malherbe au point de mettre au-dessus de lui, à côté de Ronsard, le rude Du Bartas; mais Vauquelin des Yveteaux, celui précisément qui avait introduit Malherbe à la cour; et d'autres encore. La gloire de Ronsard fut bien défendue, et une édition de ses œuvres, la dix-septième depuis 1560, parut en 1623, cinq ans seulement avant que Malherbe mourût. Elle ne fut suivie d'aucune autre, il est vrai, jusqu'à ce que, deux cents ans après, — exactement en 1828, — Sainte-Beuve en publiât des morceaux choisis.

Parmi les nombreux poètes qui refusèrent de « subir

la censure de Malherbe, » estimant, comme Jean de Lingendes, au dire de Tallemant, « que ce n'était qu'un tyran qui abattait l'esprit aux gens, » il faut citer surtout, en raison de leur talent et de leur renommée, Théophile de Viau et Mathurin Régnier.

Mathurin Régnier, neveu du poète Desportes, était un fervent admirateur de la Pléiade. Il semble par certains aspects de son talent appartenir au XVIe siècle dont il a l'abondance, la gauloiserie, la verte saveur, mais il y paraît moins rapproché encore de Ronsard que de Marot, comme on l'a dit, ou de Rabelais; d'autre part, par l'allure franche et hardie de ses vers, par la netteté et la fermeté de son style, il peut être aussi rapproché de Malherbe, qui, d'ailleurs, l'estimait. Dans la brouille qui survint entre Malherbe et Desportes, Régnier se rangea du parti de son oncle et fit contre leur adversaire commun cette vigoureuse satire du *Critique outré* adressée à Rapin, et l'une des mieux réussies qu'il ait composées. On la trouvera dans notre recueil; on y lira, à l'adresse de Malherbe et de ses disciples, ces vifs alexandrins :

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Et ceux-ci, d'un mouvement si animé et qui terminent la pièce :

Mais, Rapin, à leur goût, si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

Ce n'est point de verve que manquait la muse gaillarde de Régnier; ses satires sont remplies de traits pittoresques et de scènes animées. Il excelle à tracer de rapides et de vivants croquis et à rendre, par les discours qu'il leur prête et par l'allure qu'il leur donne, les ridicules des types qu'il nous présente. S'il a des dons de peintre réaliste, il a des dons aussi — et, vraiment, ne sont-ce pas les mêmes? — de poète comique. Musset, devant lui, tirait son chapeau, le saluant comme l'immortel devancier de l'immortel Molière; il peut faire songer à Molière en effet, mais il fait songer plus encore à Boileau, qui aura quelques-unes de ses plus précieuses qualités. Mathurin Régnier eut une très grande réputation et il trouva, parmi les poètes contemporains, d'humeur satirique, des disciples et même des imitateurs, comme : Robert Angot, Du Lorens, Sonnet de Courval, qui, plus d'une fois, s'inspirèrent directement de lui, ainsi qu'on le verra par les extraits que nous donnons de ces poètes; d'Esternod de qui nous n'avons rien trouvé à citer; Motin, Sigogne, Berthelot, rimeurs de tavernes, collaborateurs aux recueils licencieux et même graveleux de cette époque et dont nous n'avons pu donner que des extraits qui ne rendent pas l'aspect habituel de leurs productions.

Du groupe de ces derniers poètes, si petits et, en général, si bas, mais francs libertins et bons « biberons »,

il faut distinguer deux poètes véritablement doués, leurs amis et, plus heureusement qu'eux, les disciples de Régnier, c'est le « biberon » Saint-Amant et le libertin Théophile de Viau, que nous avons d'ailleurs nommé à côté de Régnier parmi les adversaires de Malherbe.

C'est dans une *Élégie* adressée *à une dame*, et dont nous ne rappellerons ici que quelques vers, l'ayant reproduite en entier dans ce recueil, que Théophile formule ses réserves. Il dit :

Imite qui voudra les merveilles d'autrui;
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.
Quant à moi ces larcins ne me font point d'envie.
J'approuve que chacun écrive à sa façon :
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une vaine infertile
Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornements, qu'on trouve en lui si beaux,
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux.

Et plus loin :

Mon âme, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La règle me déplaît, j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.

Il n'est pas possible d'opposer une contradiction plus formelle à la méthode laborieuse de Malherbe. Théophile veut « faire des vers qui ne soient pas contraints »; et rappelant l'ordre où il dut se contraindre quand ses vers avaient « animé la scène », il déclare que cela lui « a fait bien de la peine ». Le poète veut parler de cette

tragédie de *Pyrame et Thisbé*, dont Boileau l'a si vivement raillé, non sans raison d'ailleurs, car elle est pleine de mauvais goût, mais sur laquelle il n'était pas juste de condamner toute l'œuvre de Théophile. Il ne faut pas non plus l'exalter outre mesure, comme Théophile Gautier l'a fait dans son livre sur *les Grotesques*, de quoi Sainte-Beuve l'a judicieusement repris. Cette œuvre, certes, est inégale. Si l'on y peut rencontrer du mauvais et même parfois du pire, si même il est difficile d'y découvrir une pièce dans laquelle le ton se soutienne et qui, d'un bout à l'autre, soit d'une belle venue, on doit du moins en louer certains vers amoureux ou élégiaques, et surtout quelques passages où la nature est complaisamment et agréablement décrite. Théophile a avoué la raison de ses imperfections et nous l'avons transcrite : « J'écris confusément, » a-t-il dit. Et de fait, il néglige de « composer » ses pièces. Dans ses descriptions, il s'égare au gré de son humeur ou de son imagination, et il accumule les détails sans se préoccuper de les disposer en vue d'un ensemble. La Bruyère l'avait remarqué : « Sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale », écrit-il, Théophile « tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie; tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature : il en fait le roman. » De là, en regard de quelques belles trouvailles d'expression, beaucoup de traits artificiels et un éclat emprunté. En résumé, il n'a pas tiré de ses dons évidents de poète tous les fruits qu'une méthode plus stricte eût été capable de leur faire produire.

On en pourrait dire autant de Saint-Amant. Boileau, qui l'a tourné en ridicule à plusieurs reprises, lui reconnaît « assez de génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée, et même quelquefois des boutades

assez heureuses dans le sérieux; mais, ajoute-t-il, il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle». Il est en effet d'un naturel plus grossier que Théophile, et s'il est vrai qu'il rappelle Régnier, c'est autant que Régnier, à son tour, rappelle Rabelais; il a une verve grasse et pittoresque et il écrit d'abondance, aisément, habilement, souvent au cabaret, *A la Pomme de Pin*, *Au Cormier*, ailleurs encore, sans se distraire de boire ou de fumer, parmi ses bruyants compagnons, ne corrigeant guère, et, dit-on, se gardant d'effacer; aussi dans telles de ses pièces satiriques, bachiques ou gastronomiques y a-t-il un mouvement très animé. Renommé comme poète, il ne l'était pas moins comme buveur; et Vion Dalibray, ambitieux à défaut d'autre gloire, de se rendre « du moins fameux au cabaret », s'écriait avec un air de fierté :

Je la puis acquérir sans beaucoup de tourment,
Car, grâces à mon Dieu, déjà je sais bien boire,
Et j'ai fait la débauche avecques Saint-Amant !

Après avoir vécu la première partie de sa vie en véritable bohème de lettres, il tourna à la religion; alors sa muse, moins débridée, parut, pour lui dicter quelques pièces sérieuses, se souvenir, sur le tard, des préceptes de Malherbe. On fait surtout un mérite à Saint-Amant de ses descriptions de la nature. On en trouvera quelques-unes dans les pages de ce recueil que nous lui avons réservées. On y lira notamment son ode sur *la Solitude*, le premier paru de ses ouvrages et le plus fameux. Elle est doublement curieuse en ce que le poète y a brossé un paysage maritime, ce qui alors, dans notre poésie, est une grande rareté; et en ce qu'on y trouve, dans une de ses parties, un caractère

de fantastique non moins original. Le poète y déclare en effet son goût pour « ces vieux châteaux ruinés », où les sorciers « font leur sabbat », où se retirent « les démons follets », où nichent les hiboux et les couleuvres, où l'orfraie « avec ses cris funèbres fait rire et danser les lutins », où enfin « sous un chevron de bois maudit branle l'horrible squelette d'un pauvre amant qui se pendit ».

Il est bien certain que cette peinture, exacte peut-être en ses traits matériels, est selon le goût romantique. Voilà la poésie des ruines, non point empreinte de ce caractère de grandeur que nous avons remarqué chez Du Bellay et qui nous a fait songer à Chateaubriand, mais affectée de ce caractère de fantastique que nous rencontrerons au temps du romantisme, dans les légendes et dans les ballades allemandes, et qui ne peut guère nous faire songer qu'à Charles Nodier. Il y a quelque chose de cela aussi dans la petite ode de Théophile qui commence par le vers :

Un corbeau devant moi croasse,

que l'on trouvera à la page 214 du présent volume. C'est cette fantaisie et cette outrance qui ont séduit, et l'on pourrait presque dire grisé, Théophile Gautier. Le succès qu'obtint l'ode de Saint-Amant mit à la mode le thème de *la Solitude;* divers poètes, outre Théophile, s'y appliquèrent; aucun d'eux ne surpassa ni même n'atteignit le modèle. Pourtant l'ode de Saint-Amant n'est pas égale; l'observation et l'imagination y ont collaboré, et elle n'a pas un dessin bien net; Boileau cependant reconnaît qu'à côté d'images affreuses, elle en contient un grand nombre de « très agréables »; Sainte-Beuve, en dépit des « tons déplaisants et même

incohérents » qui s'y mêlent, en loue le charme et la grâce dus a « une touche large et naïve », et le rythme, qu'il trouve doux, aisé, harmonieux.

Ce sentiment de la nature, bien que rarement profond, n'est pas rare chez les écrivains de cette période, prosateurs et poètes; pour nous en tenir à ceux-ci, et sans nous attarder aux descriptions trop sèches et trop laborieuses de Jean Auvray, ni aux peintures de la vie rustique tentées par Salomon de Priezac, ni aux strophes pastorales de Pyard de la Mirande, nous devons mentionner à côté de Théophile et de Saint-Amant, le sensible Tristan l'Hermite et le galant Honoré d'Urfé.

Tristan fut surtout renommé de son temps comme poète tragique; le succès de *Marianne*, sa première tragédie, fut véritablement triomphal. Bien qu'on y trouve quelques vers bien frappés et quelques tirades bien conduites, on est étonné qu'elle ait pu un moment être prisée à l'égal du *Cid*. Tristan, d'ailleurs, parlant de cette tragédie et de celle de *Panthée* qu'il composa ensuite, s'exprime avec un accent de modestie bien sympathique; il déclare :

Je ne fais point ces vers de choix
Par qui l'oreille est enchantée :
On enveloppe des anchois
De *Marianne* et de *Panthée*.
Je suis presque au rang des brouillons
Qui gâtent les plus belles choses,
Qui se piquent aux aiguillons
Et ne cueillent jamais les roses.

Il s'humilie trop. Il en a bien, d'aventure, cueilli quelques-unes. Sa poésie, en effet, ne manque ni de grâce ni de parfum. Bien qu'il ait composé des *vers*

héroïques, il ne rappelle point Corneille en qui se manifeste, mais avec une ardeur plus sensible, la forte concision de Malherbe; il fait songer plutôt à l'éclat de Théophile, dont il se rapproche surtout par la douceur de ses élégies et la fraîcheur du sentiment de la nature. Dans l'une des pièces de lui que nous avons recueillies, il exprime en vers fort agréables quel charme et quel soulagement il éprouve à sentir les fleurs et à contempler la chute des cascades; et il poursuit :

Le doux concert des oiseaux,
Le mouvant cristal des eaux,
Un bois, des prés agréables,
Écho qui se plaint d'amour,
Sont des matières capables
De m'arrêter tout un jour.

Il y a plus de puissance dans son ode à *la mer*, qu'il faut signaler après celle de Saint-Amant, à laquelle elle est postérieure de quelques années; il y a, en outre, dans cette pièce, de la variété; Tristan s'était proposé, selon son aveu, de faire une « description des différents aspects de la mer »; il les a saisis avec exactitude, selon les changements de l'heure et du jour, et il a su, en d'heureux traits, rendre le tableau animé d'une tempête. On goûtera à la fois le double agrément de son talent de descriptif et d'élégiaque dans les strophes qu'il a intitulées : *le promenoir des deux amants*, dont certaines sont tout à fait charmantes et de ton et de sentiment, dont l'une même, exprimant la douleur éprouvée et le sang répandu par un chêne qu'abat la cognée, évoque le souvenir de Ronsard, protecteur de la forêt de Gâtines. C'est un honneur pour Tristan, et aussi un danger, car les alexandrins de Ronsard ont des vibrations autrement sonores. Comme Théophile,

Tristan est très inégal ; même dans ses meilleures pièces, le métal n'est pas absolument pur. Il offense trop souvent le goût. C'est la tare commune à toute cette troupe de poètes sans guides, témérairement épris de nouveautés, qui toutes n'étaient pas nouvelles, et dont l'aveugle indiscipline compromit les précieux dons.

La description de la nature, et plus encore la peinture des ruses et des peines de l'amour, font aussi le fonds principal du talent d'Honoré d'Urfé, écrivain plus célèbre comme romancier que comme poète et auteur du fameux roman d'*Astrée*, dont le titre exact, est, tout au long : *L'Astrée, où, pour plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres, sont déduits les divers effets de l'Honnête Amitié.* L'aventure contée par d'Urfé est compliquée et remplie d'épisodes merveilleux. Les personnages, bien entendu, n'ont aucune réalité. Non seulement les nymphes, les druides et autres êtres singuliers que l'on y rencontre, mais les bergers eux-mêmes, qui sont des beaux esprits habiles à disserter de toutes les nuances et de toutes les subtilités de l'inclination amoureuse, tels que jamais n'en virent ni n'en ouïrent les prairies foréziennes qu'arrose le Lignon. L'auteur annonce « plusieurs histoires »; il n'y en a pas moins de quatre-vingts, sans préjudice du récit principal dans lequel elles sont enchâssées. Elles remplissent cinq volumes agréablement écrits, qui parurent à d'assez longs intervalles, et qui, attendus avec fièvre, furent dévorés avec fureur, et à l'étranger autant qu'en France. Les témoignages de l'admiration qu'il souleva ne sont pas rares sous la plume de nos écrivains du XVIIe siècle. On en pourrait réunir qui auraient pour garants les noms de Huet, de Patru, de Pellisson, de Segrais, d'autres encore, et, par dessus tous, celui de La Fontaine, qui dans une *ballade sur la*

lecture des romans et des livres d'amour, disait, en parlant de d'Urfé :

> Étant petit garçon je lisais son roman
> Et je le lis encore ayant la barbe grise.

Il y devait prendre un plaisir extrême, car il en a tiré, sous le titre même d'*Astrée*, la matière d'un opéra, ou, comme on disait alors, d'une « tragédie lyrique ».

D'Urfé a parsemé son roman de petites pièces de vers qu'il attribue à ses personnages et qui se rapportent à leurs amours. Les descriptions de paysages sont en prose. Ce sont, en général, des tableaux de tons un peu ternes, brossés avec quelque monotonie, et qui ne justifient pas le rapprochement que l'on a fait de d'Urfé avec Jean-Jacques Rousseau et avec George Sand dont les palettes sont si chaudes et si riches.

Pour l'influence de l'*Astrée* il suffira de s'en rapporter à ces lignes de Boileau : « Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux-esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avait même de dix et de douze volumes, et ce fut quelque temps comme une espèce de débordement sur le Parnasse. » Le roman, le théâtre en furent inondés.

Pourtant une protestation s'éleva. Charles Sorel qui, en 1623 (1), dans son *Histoire comique de Francion*, avait montré des campagnards au naturel, avec leur mise rustique et leur rustique langage, fit paraître en 1627-1628 (2) un nouvel ouvrage dont le titre : *Le*

1. Les trois premières parties de l'*Astrée* avaient paru en 1607, 1612 et 1619.

2. Les deux dernières parties de l'*Astrée* furent publiées en 1627 par Barthazar Baro; d'Urfé était mort en 1625.

Berger extravagant, où, parmi des fantaisies amoureuses, on voit les impertinences des romans et de la poésie, indique parfaitement l'intention. C'est une parodie, qui n'empêcha pas d'ailleurs la pastorale dramatique d'encombrer longtemps encore notre scène; quant au roman, sous le jeu d'autres influences, il se détourna assez vite vers d'autres voies.

Dans la poésie la veine pastorale, rustique ou même simplement descriptive, sans se tarir jamais complètement, ne tarda pas à s'appauvrir beaucoup. Pas plus que le thème de la nature, les autres grands thèmes lyriques ne furent magnifiquement traités: nul poète après Malherbe ne releva la lyre civique; l'amour ne fit point entendre dans l'élégie d'aussi gracieuses plaintes que chez Ronsard et du Bellay, et des cris aussi ardents que chez Marguerite de Navarre ou Louise Labbé; il faudra attendre La Fontaine et Racine pour retrouver, — mais pour les retrouver il est vrai plus parfaits encore, — et cette mélancolie et cet emportement; — la mort, en dehors des belles *consolations* de Malherbe et de Racan, n'a guère inspiré que de petits poètes, comme Pierre Mathieu ou Pierre de Marbeuf; la religion elle-même, dans cette première partie du siècle, n'anime pas de grands ouvrages, et s'il y a de beaux passages dans les psaumes de Racan ou même dans ceux de Robert Angot, s'il y a un accent de sincérité dans les poésies religieuses de quelques libertins repentis, c'est plus tard avec Godeau, avec Brébeuf; avec Pierre Corneille, surtout dans sa belle traduction de l'*Imitation*, et avec Racine, dans les chœurs de ses tragédies bibliques, que la muse sacrée inspirera des chants dignes de leur objet.

La production poétique est pourtant singulièrement abondante, mais on y trouve autant de confusion que

de fécondité. Les poètes, dispersés sur les pentes du Parnasse, levant les yeux moins haut et portant leurs regards moins loin, tendent de plus en plus à être pour la plupart soit des hommes spirituels et galants qui devisent et qui raffinent à la fois et d'esprit et de galanterie, soit des hommes plaisants et même bouffons qui se divertissent et qui portent la bouffonnerie jusqu'à la parodie de grandes œuvres qui eussent dû leur être sacrées; ils se poussent dans des voies divergentes, les uns jusqu'à la préciosité la plus subtile, les autres jusqu'au burlesque le plus trivial. Mais il n'est pas rare que ces deux voies finissent par se rejoindre et qu'un même poète réunisse dans son talent ces deux manières d'être en contradiction avec la nature et avec la raison.

Ces caractères principaux : préciosité, burlesque, sont déjà visibles chez plusieurs des poètes que nous avons rencontrés : il y a du précieux chez Théophile, du burlesque chez Saint-Amant, et chez Tristan on trouve à la fois du burlesque et du précieux. Ces deux courants largement répandus et en maints endroits confondus, iront, il est vrai, en se distinguant et en se précisant davantage chez les poètes de l'âge suivant; mais avant de suivre leur cours il convient de regarder vers leurs sources, qui sont au nombre de deux et toutes deux méridionales, l'une italienne, l'autre espagnole : la première due surtout à l'influence du chevalier Giovan Battista Marino qui, attiré à la cour de France où régnaient Marie de Médicis et Concini, mit à la mode les pointes et les *concetti;* la deuxième due surtout à l'influence de Luis de Argote y Gongora, qui, affectant de dédaigner les suffrages vulgaires, fit profession de n'écrire que pour les gens cultivés (*los cultos*) et qui fonda l'école du *culteranismo.* Mais l'*estilo culto* de Gongora dérivait, vrai-

semblablement, à travers l'œuvre de son compatriote Luiz de Carillo y Sotomayor, des *concetti* du chevalier Marino, dont Sotomayor, pendant le séjour qu'il avait fait en Italie, avait subi le charme; le gongorisme ne serait donc qu'un produit du marinisme et l'Italie serait, en fin de compte, l'unique source étrangère de cet abus de l'esprit, de cette recherche du brillant, de l'étonnant et de l'imprévu, qui pouvaient bien séduire pour un temps et même éblouir, mais dont l'artifice ne pouvait manquer de lasser ni le faux éclat tarder de se ternir. De même le burlesque, — dont le nom est tiré de l'italien *burla* qui signifie plaisanterie, — s'il avait quelque chose d'espagnol, nous vint principalement de l'Italie où Berni, au XVI[e] siècle, et, après lui, les Florentins Francesco Ruspoli et Antonio Malatesti, lui avaient rendu une grande vogue, et qui s'opposait au concettisme du Napolitain Marino, comme l'expression de la poésie populaire en face d'une poésie exclusivement aristocratique et mondaine. Ce que nous dûmes plus particulièrement à l'Espagne, et dans l'Espagne à Gongora, c'est un certain ton de grandiloquence et d'emphase, qui boursoufle certaine des œuvres de ce poète et qui deviendra surtout dominant, chez nous, dans les romans héroïques qui succéderont aux romans pastoraux et dans les poèmes épiques, qui, dans le même temps, hélas ! se multiplieront. Il s'alliera, d'ailleurs, le plus souvent avec cette affectation de préciosité, qui, de raffinement en raffinement, c'est-à-dire de chute en chute, aboutira à la création d'une langue compliquée, obscure, véritablement énigmatique et dont Molière a fort justement fustigé les ridicules.

Avant d'en arriver là, l'esprit précieux s'était manifesté, avec plus de discrétion et non sans une grâce véritable, dans les sociétés mondaines, et, par exemple,

pour nous en tenir à la plus célèbre, dans celle qui se réunissait à l'hôtel de Rambouillet. L'influence du cavalier Marin — qui y fut admis dans les premiers temps de ces réunions, — y est en réalité moins sensible d'abord que celle de l'*Astrée*, que l'on fait généralement, par delà d'Urfé, remonter à l'Espagne et plus encore à l'Italie; notamment à la *Diane* de Jorge de Montemôr (Portugais, à la vérité, mais qui écrivit en castillan et dont le nom a pris la forme castillane de Montemayor); à l'*Arcadie* de Jacques Sannazar, à l'*Aminta* du Tasse et au *Pastor fido* de Battista Guarini. En réalité ni la préciosité ni la galanterie mondaine, revêtue ici du masque pastoral, ne sont étrangères à l'esprit français. Il y a de la préciosité chez nos poètes du XVIe siècle, et toute la métaphysique galante des beaux discoureurs de l'*Astrée* est déjà dans les poètes courtois de notre Moyen Age. Les Espagnols et les Italiens de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècle nous ont seulement entraînés à exagérer le ton.

L'hôtel de Rambouillet, qui a tenu une si grande place dans la vie mondaine et dans la vie littéraire de la première moitié du XVIIe siècle, s'élevait rue Saint-Thomas, non loin du Louvre. C'est là que la marquise de Rambouillet réunit autour d'elle l'élite de la société polie et de la société lettrée. Catherine de Vivonne, fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, avait été mariée en 1600, âgée de douze ans seulement, à Charles d'Angennes, vidame du Mans, plus tard marquis de Rambouillet. Très belle, très intelligente, d'un esprit à la fois délicat, sérieux et orné, elle fut accueillie et fêtée à la cour où le marquis occupait une charge importante. Mais, rebutée, dit-on, par le ton trop cavalier, trop libre,

d'une cour peuplée de soldats qui avaient longtemps vécu dans les camps et qui n'en avaient pas suffisamment, à son gré, oublié le langage; très probablement aussi, déterminée par l'état précaire de sa santé, elle renonça, vers 1610, sans rompre avec la cour complètement, à s'y montrer aussi assidue. Ce fut pour devenir le centre d'une cour nouvelle, dans l'hôtel qu'elle avait fait édifier selon ses propres plans sur l'emplacement de l'ancien hôtel du Halde, à demi étendue sur la chaise longue du fameux salon de réception demeuré dans l'histoire des lettres françaises sous la désignation de *chambre bleue d'Arthénice*, du nom d'héroïne que, par une anagramme de son prénom de Catherine, Malherbe avait donné à la séduisante marquise. « L'hôtel de Rambouillet, écrit Tallemant des Réaux, était, pour ainsi dire, le théâtre de tous les divertissements et c'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus galant à la cour et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle. » Il n'eut pas dès les premiers jours l'éclat dont il rayonna par la suite, mais de 1630 à peu près jusqu'à 1648 il fut, en France, le centre de la vie mondaine et du bel esprit. Ces réunions où des gens du monde, et du plus grand monde, se rencontraient et frayaient sur un pied d'égalité avec les gens de lettres, n'ayant pas d'autre objet que la conversation, tendaient à transformer ce qui n'est qu'un plaisir de société en un art véritable. Réunis pour parler, on eut pour principal souci de bien parler. On s'appliqua à bien choisir ses mots et à les bien accoupler, c'est-à-dire d'une manière spirituelle et galante, car il faut, dans une société qui renferme tant de gens d'esprit et tant d'aimables femmes, s'efforcer à la fois de briller et de plaire. On a soin surtout d'éviter toute vulgarité et on affecte de s'en éloigner le plus qu'on peut. Peu à peu se crée un

vocabulaire épuré, réduit, encombré de périphrases, qui sera proprement le vocabulaire aristocratique. La mode vient de façons de plus en plus rares, recherchées, subtiles, et donc de moins en moins naturelles, de s'exprimer. Cette exagération, quelque regrettable qu'elle soit, ne saurait nous rendre injustes pour l'aisance, l'élégance et la tenue que la société mondaine a contribué à donner à notre langue.

A l'hôtel de Rambouillet, où ne domine aucun esprit de coterie, sont accueillis les hôtes les plus divers. Jusqu'au milieu du siècle et même un peu au delà, on y rencontre notamment, prosateurs et poètes, la plupart des auteurs de quelque notoriété. On y vit paraître en même temps, ou tour à tour: Malherbe, déjà vieilli mais toujours galant, faisant à « Arthénice » une cour assidue; — Racan, avec son allure campagnarde, son air distrait et sa diction bégayante; — Gombaud, qui ne parvint jamais à fixer la fortune et qui prodiguait à la fois ses plaintes puériles et ses grandes révérences; — Corneille à l'aube de sa gloire, mais timide, gauche, embarrassé, parmi tant de personnages de manières si aisées; — le petit Godeau que l'on a comparé à un singe pour la laideur, la malice et la vivacité; — et, faisant contraste avec lui, son parent Valentin Conrart, bon bourgeois obligeant, discret, cérémonieux; — Jean Chapelain, dont la mise démodée et la tenue peu soignée prêtaient à rire, mais qui n'en tint pas moins à l'hôtel de Rambouillet, comme dans l'histoire littéraire de son siècle, un rôle considérable et une place privilégiée que ne justifient ni ses ouvrages en vers, ni ses ouvrages en prose, mais qu'il dut, selon son dernier et très informé biographe, M. Georges Collas, à « sa conversation » dans laquelle ses contemporains ont unanimement reconnu « le principal instrument de son influence et de sa répu-

tation»; — l'abbé Cotin, sans cesse en galanterie auprès des dames, grand tourneur de madrigaux, mais surtout grand rimeur d'énigmes dont il mit le genre à la mode, tarissant ainsi la vogue qu'avaient eus les rondeaux que Voiture avait remis en honneur; — Desmarets de Saint-Sorlin, fort galant, lui aussi, mais préférant les rondeaux aux énigmes, et principalement occupé d'ouvrages dramatiques dont il donnait lecture aux réunions de l'hôtel; — Claude de l'Estoile, très infatué de son petit talent; — Georges de Scudéry, bruyant, hâbleur, fanfaron, belliqueux, toujours sur le qui-vive et toujours sous les armes, et le modèle du Matamore; — Guillaume Colletet, bonhomme et peu encombrant; — Tallemant des Réaux, qui faisait discrètement sa savoureuse moisson d'*historiettes;* — Saint-Amant, énorme et joyeux; — Saint-Pavin, joyeux et bossu; — Gilles Ménage, caustique, spirituel, mais guindé par une érudition que l'on ne prenait, paraît-il, jamais en défaut; — le Père Le Moyne, aimable, habile, empressé, agréable et, par-dessus tout, extrêmement galant; — et des poètes gracieux et spirituels : Jean de Montreuil, René de Bruc de Montplaisir, Claude de Malleville, Isaac de Benserade, Jean Sarasin, ces trois derniers, adversaires de Vincent Voiture, qui, introduit à l'Hôtel de Rambouillet en 1626, par M. de Chaudebonne, en devint véritablement le centre, et dont l'histoire, jusqu'à sa mort survenue en 1648, l'année même où les troubles de la Fronde dispersaient les hôtes « d'Arthénice », est inséparable de l'histoire de la célèbre *chambre bleue.*

Dans cette société littéraire et mondaine les gens du monde dominèrent d'abord et donnèrent le ton. Il n'était nullement pédant. C'est ce que Chapelain mandait à son ami Balzac : « On n'y parle pas savam-

ment, écrivait-il, on y parle raisonnablement, et il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie. » Les sujets de conversation, et même de discussion, — car les avis n'étant presque jamais unanimes dans les assemblées humaines, la discussion est leur produit et leur passe-temps naturels, — les sujets de discussion, donc, y étaient des plus divers. Bien entendu, on y est occupé, comme dans toutes les réunions de ce genre, des faits et des nouvelles du jour, mais aussi, — et il n'en pouvait être autrement dans un temps où triomphait la dialectique galante de l'*Astrée*, — de problèmes de psychologie et de métaphysique sentimentale; on n'y manque pas cependant, — et ce goût ira croissant, — de s'y intéresser aux belles-lettres; non seulement on y donne, à l'occasion, des représentations dramatiques, comédies et même tragédies, non seulement on y écoute les auteurs lire ou réciter leurs œuvres, mais encore on se mêle d'apprécier et de discuter les ouvrages nouveaux de quelque nature qu'ils soient, et les questions de grammaire n'y sont pas moins ardemment débattues que les questions de littérature ou les questions de sentiment. Il arrive que certaines discussions aient la vivacité de véritables combats, et plus d'une fois, des partis se forment qui divisent l'hôtel; par exemple, sur la manière d'entendre un rondeau, ou sur la préférence entre deux sonnets mis en parallèle. C'est ce qui arriva en 1635 à propos de l'imitation que Voiture avait faite d'un sonnet du poète italien Annibal Caro. L'avait-il faite vraiment à la demande de Balzac, comme le raconte Ménage? La rima-t-il spontanément en l'honneur d'une jeune personne rencontrée un matin et trouvée plus belle même que le jour? Ce qu'il convient seulement de noter ici c'est

que ce sonnet, — dont le sujet est en effet la rencontre d'une *Belle matineuse,* — fort admiré par les uns, fut vivement critiqué par les autres, et que Claude de Malleville entreprit d'en composer des versions à la fois plus agréables et plus exactes; il en fit trois, auxquelles il faut joindre celle que Tristan l'Hermite composa à son tour. On trouvera ces diverses pièces dans notre recueil; on y trouvera aussi les sonnets que Tristan l'Hermite et Voiture composèrent sur le sujet, — analogue, — de *la Belle crépusculaire.* La querelle de *la Belle matineuse,* trop longuement prolongée et devenue trop savante, par l'ardeur de trop érudits commentateurs, finit par perdre tout intérêt et laissa intact le prestige vainement combattu de Voiture. Mais la plus célèbre des disputes de ce genre est celle qui se produisit à l'occasion d'un autre sonnet du même Voiture, le fameux « sonnet d'Uranie », et le sonnet de Benserade sur *Job.* Voiture n'était plus de ce monde lorsque ce débat eut lieu. On ne saurait dire d'où vint l'idée de comparer ce sonnet d'Uranie, œuvre de sa jeunesse, avec le sonnet de Benserade, les deux pièces ne paraissant guère prêter au rapprochement. Quoi qu'il en soit la lutte fut vive. *Uranistes* et *Jobelins* y mettaient beaucoup de passion. On trouvera dans notre recueil quelques-uns des textes poétiques qui s'y rapportent. D'abord les deux sonnets, objets de la querelle, puis les épigrammes qu'ils inspirèrent à la comtesse de la Suze et à Urbain Chevreau, l'imitation que fit Saint-Pavin du sonnet de Benserade, la glose sur le même sonnet par Sarasin, et les vers par lesquels Pierre Corneille lui-même donna son opinion dans ce grave débat.

Nous rappellerons enfin, parmi les événements littéraires de l'hôtel de Rambouillet, la collaboration

d'un certain nombre des poètes qui y fréquentaient, au recueil poétique de la *Guirlande de Julie.* C'est M. de Montausier qui en eut l'idée. Vivement et depuis longtemps épris de Julie d'Angennes, l'une des filles de la marquise, il forma le dessein de lui offrir, en 1641, le jour de la fête de sainte Julie, qui est le 22 mai, une guirlande de fleurs écloses dans les jardins du Parnasse. Cette idée, heureuse et galante, n'était pas aussi originale qu'on le crut alors; M. Émile Magne, dans son livre sur *Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet*, estime, avec infiniment de vraisemblance, que M. de Montausier l'a trouvée dans un petit ouvrage de poésie, consistant en une suite de sonnets dont chacun célébrait une fleur, et inséré sous le titre de : *Guirlande ou chapeau de fleurs à Madame la comtesse de Saint Pol, duchesse de Fronsac*, dans un ouvrage du sieur Adrian de la Morlière sur *les antiquités, histoires et choses plus remarquables de la ville d'Amiens.* Cette *Guirlande de Julie*, où l'on trouve une grande diversité de fleurs, mais principalement des soucis, des narcisses, et, comme il fallait s'y attendre, des roses et des lys, est un recueil de madrigaux, plus ou moins ingénieux, en général assez fades, et qui, plus d'une fois, par l'application de plusieurs poètes à un même sujet, donne l'impression d'une sorte de tournoi poétique. On y trouve les signatures de Robert Arnaud d'Andilly, d'Arnaud d'Andilly le fils, d'Arnaud de Pomponne, d'Arnaud de Corbeville, de Chapelain, de Guillaume Colletet, de Desmarets de Saint-Sorlin, de Godeau, de Gombaud, de Germain Habert de Cerisy et de Philippe Habert, son frère, de Malleville, de Georges de Scudéry, de Tallemant des Réaux; celle de Montausier aussi, naturellement, celle même du marquis de Rambouillet, et vraisemblablement, sous les initiales M. C., celle de

Valentin Conrart; on y trouve encore celle du neveu de Voiture, Martin de Pinchesne, jeune débutant, qui supplia Montausier d'accepter de sa main l'offrande de deux fleurs de lys; mais on est étonné et déçu en constatant que celle de Voiture ne s'y trouve pas. Son talent, mieux qu'aucun autre, eût été capable de piquer dans cette couronne des fleurs gracieuses et galantes. M. Émile Magne donne deux raisons de cette abstention: la première est dans le sentiment de jalousie que Voiture, épris lui-même de Julie d'Angennes, dut alors éprouver; la deuxième serait qu'il n'a pas voulu être confondu dans une foule de confrères dont il méprisait « la rimaille ». La première raison nous paraît avoir plus de poids et elle est suffisante; quant à marcher dans une foule, si on a l'espoir d'y être distingué et d'en être distingué, c'est sans doute un attrait, plutôt qu'un motif d'abstention, et Voiture pouvait bien espérer de garder le premier rang dans le recueil de ses confrères, comme il le gardait dans leur société à l'hôtel de Rambouillet.

Dans cette demeure où, selon un mot de Mme de Rambouillet elle-même, il ne fut admis ni pour sa naissance, car il était fils de marchand, ni pour sa belle taille, car il était au contraire assez petit et lui-même avouait être « de deux ou trois doigts au-dessous du médiocre », il n'eut d'autre crédit que celui de son esprit. Cet esprit il le dépensa sans compter, pour le plaisir de ses hôtes et de leur société; il le prodigua, il le dispersa dans les conversations, dans les divertissements, dans ses petites pièces de vers, dans ses longues lettres; son imagination est toujours en branle, son ingéniosité toujours en éveil, mais à force de chercher des manières nouvelles de se montrer spirituel, il aboutit assez souvent à des inventions malheureuses par leur ridicule ou par leur puérilité.

Malherbe avait loué ses débuts poétiques, s'étonnant, selon le rapport de Balzac, « qu'un aventurier qui n'avait point été nourri sous sa discipline, qui n'avait point pris attache ni ordre de lui, eût fait un si grand progrès dans un pays dont il disait qu'il avait la clef ». Mais Voiture ne voulut jamais se donner l'apparence d'un auteur. Homme du monde, homme d'esprit, amateur en poésie, poète à l'occasion, oui. Il se garda bien de rassembler dans un volume les pièces de vers et les lettres qu'il dispersait de tous côtés, et quand il songeait à ces productions, il taxait par avance de sottise l'éditeur posthume qu'il pressentait, et qui parut en effet, sous la figure, véritablement assez sotte, de son neveu Étienne Martin de Pinchesne. Dans cette œuvre cependant il y a des pages tout à fait agréables, d'une fantaisie charmante, d'une aisance et d'une vivacité qui l'ont fait comparer à la fois à Marot et à Voltaire, et qui le font considérer, dans la confusion poétique de son temps, comme représentant la persistance du plus souple, du plus léger et du plus alerte esprit français. Il a d'ailleurs reçu la louange de quelques-uns des meilleurs écrivains de son temps. Mme de Sévigné l'appelle un « esprit libre, badin et charmant », et, le regardant comme un des maîtres du genre épistolaire, elle se plaît à le citer; La Bruyère, au chapitre des *ouvrages de l'esprit,* écrit — toujours à propos de Voiture épistolier — que « si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre »; Boileau, à son tour, écrivant au duc de Vivonne, déclare que les lettres de Voiture, comme celles de Balzac, sont inimitables, et, dans sa satire troisième, il

lui donne la louange de le faire critiquer par un sot campagnard qui, « d'un ton de docteur », après avoir admiré Le Pays, La Serre et *La Pucelle*, ajoute :

Mais je n'ai rien trouvé de beau dans ce Voiture.

La Fontaine enfin le saluera comme son premier maître; il le fera sans le nommer dans un vers de son épître à Huet :

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître,

et, en le nommant, dans une lettre qu'il écrira la même année à Saint-Évremond, et où il dira · « J'ai profité dans Voiture. »

Voiture, à la vérité, réunit bien des contrastes; en dépit de sa roture, il a des manières et des goûts de grand seigneur; il est non seulement élégant et coquet, mais encore débauché, joueur, et même à l'occasion bretteur; en dépit de sa turbulente frivolité, il a un fonds d'esprit singulièrement sérieux et ferme; la longue apologie du cardinal de Richelieu, rédigée sous la forme d'une lettre adressée à un correspondant imaginaire, et datée du 21 novembre 1636, qu'il serait injuste de ne pas rappeler lorsqu'on parle de Voiture, révèle chez lui une intelligence d'une grande pénétration, un jugement d'une grande clairvoyance, un grand sens politique, et fait penser qu'il eût été capable des plus hauts emplois. Mais s'il s'est élevé un jour à cette hauteur, jusqu'à quel degré dans le phébus poétique n'est-il pas, trop souvent, descendu? Il lui est arrivé de pousser l'affectation précieuse jusqu'aux limites extrêmes de la complication, de la subtilité, de la bizarrerie, et, pour tout dire en un mot,

du mauvais goût. Si la postérité l'a généralement considéré sous ce seul aspect et si, par suite, elle l'a jugé avec une sévérité excessive, redisons, à la décharge de Voiture, qu'il ne prétendait point parvenir jusqu'à elle, qu'il n'avait pas l'ambition de l'occuper de lui. Comme l'a très bien dit Sainte-Beuve, au tome XII de ses *Causeries du Lundi :* « Voiture a tout mis en viager; il n'a été qu'un charme et une merveille de société; il a voulu plaire et il y a réussi, mais il s'y est consumé tout entier. »

Voiture mort, et la Fronde passée, l'hôtel de Rambouillet perdit peu à peu et de son éclat et de son animation; d'autres salons, il est vrai, ont ouvert leurs portes, et tiennent bureau d'esprit; des mardis de la vicomtesse d'Auchy, aux samedis de Madeleine de Scudéry, de nombreuses réunions accueillent, étendent, exagèrent la préciosité : elle s'étale désormais dans toute l'ampleur de son ridicule. Par éloignement du langage vulgaire on évite jusqu'à l'emploi des mots les plus usuels, et l'on substitue des périphrases amphigouriques, dont seuls des initiés peuvent démêler le sens, aux termes les plus clairs et les plus nécessaires. Toute une poésie précieuse fleurit dans ces cercles où les auteurs donnent le ton au lieu de le recevoir; et la postérité de Voiture nous fait descendre d'un Sarasin, par exemple, ou d'un Benserade, poètes assez riches d'esprit et de talent pour être considérés comme ses émules, jusqu'à un René Le Pays qui, copiant et outrant les procédés de son maître, a mérité d'être surnommé « le singe de Voiture », dont il se croyait bien le rival.

En même temps que la poésie précieuse, et en réaction contre elle, s'est développée cette poésie burlesque dont nous avons déjà rencontré et noté quelques manifestations. Le nom de burlesque ne fut guère donné au

genre, il est vrai, qu'en 1637; avant cette date on disait le grotesque; mais, grotesque et burlesque c'est tout un. Le burlesque, nous l'avons dit, n'a été plus d'une fois que l'aboutissant involontaire du précieux. Un Voiture y tend et même y glisse; un Le Pays y tombe et s'y noie. Mais d'autres sont burlesques délibérément. Ils se proclament tels. Le burlesque est le produit principal de leur veine poétique, et l'on dirait mieux de leur industrie. La vogue du burlesque fut telle, raconte Pellisson, que « les libraires ne voulaient rien qui ne fût de ce nom; » des poètes s'employèrent donc à fournir les libraires d'ouvrages de cette espèce; ce fut vraisemblablement le cas de ce pauvre Scarron, qui s'y était adonné l'un des premiers, qui en est l'un des maîtres, et à qui le titre d'« empereur du burlesque » ne saurait être contesté en dépit de l'usurpation de Dassoucy. Ses deux ouvrages principaux dans ce genre sont *Le Typhon* ou la *Gygantomachie* dont le sujet est la lutte des dieux et des géants, et où le procédé consiste à substituer des actions vulgaires et communes à des aventures merveilleuses et héroïques; puis *le Virgile travesti*, œuvre parodique, où tout le génie consiste, pour emprunter une expression de Boileau, à faire parler « Didon et Énée comme des harengères et des crocheteurs ». C'est un « mauvais genre », comme dit Sainte-Beuve; appliqué à des chefs-d'œuvre incontestés, il a le caractère d'une sorte de sacrilège. Dans ce mauvais genre, Scarron ne manqua pas d'imitateurs. Sans songer à mentionner ici tous les ouvrages de poésie burlesque, on peut marquer par quelques titres et par quelques dates quel fut le succès de cette littérature de 1640 à 1655, c'est-à-dire dans le temps qu'elle fut le plus féconde. En 1643, l'année même que parut, clandestinement, la première édition du poème, ou pour

parler comme l'auteur, du « caprice » de Saint-Amant, intitulé : *Rome ridicule*, Scarron publiait un premier *Recueil de quelques vers burlesques;* l'année suivante il faisait paraître le *Typhon;* en 1648 il donnait une suite à son recueil de 1643, et, de 1648 à 1652, sa version des huit premiers livres de l'*Enéide*, avec, pour titre : *le Virgile travesti;* Dassoucy, lui, publiait en 1648, *le Jugement de Pâris*, en vers burlesques; en 1650, l'*Ovide en belle humeur*, et, en 1653, *le Ravissement de Proserpine, poème burlesque;* en 1652, le sieur Berthod avait publié : la *Ville de Paris en vers burlesques;* en 1654-1655 on eut la *Pharsale* de Lucain, traduite par Brébeuf, qui avait débuté dans la poésie par une traduction en vers burlesques du livre VII de l'*Énéide;* notons enfin que les deux frères Perrault, Charles et Claude, s'étaient aussi amusés à rimer une version burlesque du livre VI de cet ouvrage. En dehors des longs, des trop longs poèmes, les morceaux de littérature burlesque soit en prose, soit en vers, furent fort nombreux, notamment pendant la Fronde, et l'un des plus caractéristiques est la mazarinade de Cyrano de Bergerac contre *le ministre d'État flambé.* En 1652, Pellisson avait noté avec satisfaction que l'on commençait à guérir de cette maladie. La production burlesque fut en effet moins abondante par la suite. Nous rappellerons seulement, en raison des quelques pages que nous avons réservées à chacun d'eux, deux poèmes burlesques sur Paris : *Les Tracas de Paris*, par François Colletet, paru en 1656 et faisant suite à la *Ville de Paris en vers burlesques* de Berthod, et *la Chronique scandaleuse ou Paris ridicule*, de Claude Le Petit, qui parut en 1668.

Le « burlesque » des Berthod, des François Colletet et des Le Petit n'a pas le caractère parodique de celui des « travestisseurs » des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Scarron, qui avait de la verve, de l'esprit, qui savait tourner les vers, et qui a laissé dans le roman, avec son *Roman comique*, au théâtre, avec son *Don Japhet d'Arménie*, dans la poésie, avec certaines de ses épîtres, de ses satires et de ses pièces badines, des œuvres plus dignes de perpétuer son nom, semble avoir eu la lassitude et la satiété de ses entreprises burlesques. C'est dans la dédicace du cinquième livre de son *Virgile travesti* que l'on peut lire ces lignes désenchantées : « Peut-être que les beaux-esprits qui sont gagés pour tenir notre langue saine et nette y donneront ordre, et que la punition du premier mauvais plaisant qui sera convaincu d'être burlesque relaps, et, comme tel, condamné à travailler le reste de sa vie pour le pont Neuf, dissipera le fâcheux orage de burlesque qui menace l'empire d'Apollon. »

Il ne suffira pas, pour rendre à notre langue sa santé et sa netteté, de la guérir de l'abus du burlesque et de l'abus du précieux, il faudra la guérir aussi de ce goût de l'emphase venu de l'Espagne et de l'Italie et qui, surtout par l'influence de la *Jérusalem délivrée*, suscita dans notre littérature, en même temps que des romans héroïques, une poésie épique, qui se place à côté de la poésie précieuse, en raison de leur dégoût commun de tout ce qui est vulgaire, et qui, par suite, s'oppose naturellement à la poésie burlesque. C'est dans la période qui va de 1650 à 1660 qu'elle sévit surtout. En 1653, parurent le *Moïse sauvé*, de Saint-Amant, qui qualifia cet ouvrage d' « idylle héroïque », et les sept premiers livres de l'étrange *Saint Louis* du père Le Moyne, dont le texte intégral, qui ne comprend pas moins de dix-huit livres, ne devait paraître qu'en 1658; — l'année 1654 vit naître deux des principaux poèmes épiques de ce temps : le *Saint Paul*, de l'évêque Godeau,

et l'*Alaric*, de Georges de Scudéry; — en 1656, voici enfin, dans une édition magnifique, *La Pucelle* de Chapelain, depuis longtemps prônée et impatiemment attendue, surtout des ennemis de l'auteur, qui ont commencé avant même qu'elle fût offerte au public, de diriger contre elle de vives et, d'ailleurs, fort justes épigrammes; — en 1657, Desmarets de Saint-Sorlin donne son fastidieux poème de *Clovis*; — puis viennent : en 1660, le *David* de Les Fargues; — en 1664, le *Charlemagne*, en 42 chants, de Le Laboureur; — en 1666, le *Childebrand* de Carel de Sainte-Garde, qui, ayant transformé son ouvrage en fit un *Charles Martel* dont l'édition parut en 1679; — en 1675, enfin, venait au jour le *Saint Paulin* de Charles Perrault.

L'ensemble de ces œuvres est considérable par sa masse sinon par son importance; sans doute, il serait possible de découvrir dans ces alexandrins amoncelés par dizaines de milliers, quelques beaux traits égarés, et même d'éloquents passages. Mais, nulle part, un souffle vraiment épique n'anime ces récits prolixes et compliqués. Ces poètes ont bien choisi leurs héros dans l'histoire, soit la sacrée, soit la profane; mais l'histoire entre leurs mains a subi d'étranges travestissements. C'est, du reste, un de leurs principes que de n'en point respecter la vérité. Sur le léger appui qu'ils lui empruntent, et en vertu de cette considération qu'un poète n'est pas un historien, ils accumulent les épisodes romanesques et même merveilleux. Les héros aux noms historiques qu'ils y introduisent, y paraissent dans des attitudes et avec des sentiments invraisemblables. En réalité ces poètes, sous l'apparence de poèmes épiques, nationaux ou chrétiens, écrivent des romans véritables et ils les composent fort mal. On ne saurait louer chez eux ni l'unité du plan ni la proportion des parties.

En général, ils les encombrent de descriptions d'une prolixité et d'une minutie intolérables. Ils ont aussi le caractère commun de prétendre à la grandeur dans le sujet et de viser au sublime dans le style. Il leur arrive souvent, d'ailleurs, quand ils cessent de cheminer laborieusement sur un terrain bien plat, de tomber, selon l'occurrence, soit dans le précieux, soit, à force de précieux ou d'emphase, dans le burlesque.

La poésie française, vers le milieu du XVIIe siècle et un peu au delà, s'alimente donc surtout à des sources peu riches et peu profondes. La muse religieuse seule inspire quelques poètes : Brébeuf, Godeau, Corneille que nous avons déjà nommés. Ils ont su trouver dans leur ferveur de nobles accents, et c'est surtout comme poète religieux que le plus grand d'entre eux, Pierre Corneille, « génie profondément chrétien », selon un mot de Sainte-Beuve, figure dans ce recueil; car d'une part, ses œuvres tragiques n'entrent point dans le plan de notre anthologie, et, d'autre part, ses poésies profanes, en dehors des *Stances* célèbres et justement admirées :

Marquise, si mon visage...

ne présentent pas le même intérêt que les poésies pieuses où en maints endroits se manifeste le vigoureux génie qui produisit *Polyeucte*.

Quant au sentiment de la nature, il semble qu'il soit perdu; il est, de même que le lyrisme, disparu lui aussi, incompatible avec les exigences de la vie de salon; celle-ci pénètre ces poètes au point qu'ils ne peuvent jouir pleinement que d'elle. Madame de Rambouillet avait dit que « les *esprits doux*, amateurs de belles-lettres, ne trouvent jamais leur compte à la campagne ». Quand les *esprits doux* et les *précieuses* vont aux

champs, on dirait qu'ils les parcourent sans les voir, et Voiture, faisant le récit d'une excursion dans la vallée de Montmorency, rapporte que la compagnie ne trouva « en chemin autre chose digne d'être remarquée, si ce n'est un chien qui vint à la portière du carrosse » lui « faire fête ».

Peut-on s'étonner que les poètes deviennent insensibles et même inattentifs aux spectacles de la nature quand par tant d'exagérations diverses leurs œuvres s'égarent hors de ses voies? Absorbés par la vie mondaine ils se détournent aussi de l'étude de l'homme, et les personnages qu'ils s'appliquent à peindre sont ou des matamores ou des bouffons, aussi étrangers les uns que les autres à l'observation et à la vérité psychologique.

L'influence des salons ne trouva pas un contrepoids dans celle de l'Académie française qui naquit dans le même temps qu'eux et qui grandit au milieu d'eux. C'est un poète, — le poète Godeau, — qui fut la cause lointaine et première de sa fondation. Tandis qu'il vivait encore à Dreux, sa ville natale, il composa ses premiers vers; c'étaient des poésies galantes; on les admirait autour de lui, mais Godeau, ambitieux de plus illustres suffrages, désirait soumettre ses œuvres au jugement de quelques auteurs. Il avait la chance d'être le cousin de Valentin Conrart, bourgeois de Paris, amateur de belles-lettres; celui-ci, pour complaire à son parent, réunit quelques écrivains de ses amis, et le jeune poète vint un soir leur lire ses vers.

Ce fut l'origine des réunions qui par la suite se tinrent, une fois par semaine, dans cet accueillant logis, adopté de préférence à celui d'aucun autre des assistants, parce que, étant situé au coin de la rue Saint-Martin et de la rue des Vieilles-Étuves, il se trouvait au « cœur de la ville ». L'on y parlait « de toutes sortes

de choses, comme dit Pellisson, d'affaires, de nouvelles », on y était sans doute occupé surtout de belles-lettres et vraisemblablement beaucoup de poésie, car la plupart des hôtes de Conrart et Conrart lui-même se mêlaient de composer des vers. C'étaient, en effet, Godeau, Gombaud, Chapelain, Malleville, Philippe Habert, commissaire de l'artillerie, son jeune frère Germain Habert, abbé de Cerisy, Jacques de Serisay, intendant du duc de La Rochefoucauld. Le secret des réunions, assez longtemps gardé, finit par être trahi par Malleville, qui y fit admettre Faret; Faret y introduisit les poètes Desmarets de Saint-Sorlin et Boisrobert. Ce dernier ne pouvait manquer d'en informer Richelieu dont il était le familier; Richelieu, lui, ne manqua pas de saisir cette occasion d'organiser et d'incorporer à l'État la République des lettres. Il fit demander par Boisrobert aux amis de Conrart « si ces personnes ne voudraient point faire un corps et s'assembler régulièrement sous une autorité publique ». Ces derniers mots étaient fort inquiétants. « Ces personnes » furent troublées; elles ne désiraient point renoncer à l'agréable et libre intimité de leurs causeries et de leurs controverses; elles hésitèrent donc, mais quand elles comprirent que leur organisation en corps était, non point véritablement un souhait, mais la volonté réfléchie du cardinal, elles se résignèrent à l'accepter. A leur groupe, de nouveaux membres furent adjoints; parmi les premiers poètes appelés se trouvèrent Gomberville, Colletet, Saint-Amant, Porchères d'Arbaud, Voiture, et les trois écoliers de Malherbe : Colomby, Maynard et Racan. Cette Académie française, qu'Antoine de Baïf avait essayé d'établir au siècle précédent, définitivement fondée cette fois, mais dans un autre esprit et sur d'autres bases, tint sa première séance officielle le

13 mars 1634, et reçut le 29 janvier 1635 des lettres-patentes du roi.

L'Académie décidant de consacrer une partie de ses travaux à la composition d'un dictionnaire entendit n'y pas faire autre chose que d'y constater et d'y consacrer l'usage; c'est l'usage qu'avait invoqué Malherbe; c'est sur l'usage que s'appuya Vaugelas. L'œuvre d'épuration de la langue française qu'entreprit l'Académie seconda celle des précieuses, — de celles, du moins, qui n'étaient pas ridicules; — elle se fit la régente du bon goût et s'érigea en juge des productions de l'esprit; il suffira de rappeler son examen du *Cid* de Corneille et celui de quelques œuvres de Malherbe.

Cependant, et dès le début, elle ne fut pas composée uniquement de gens de lettres; elle fut une sorte de salon, où la littérature, il est vrai, tint une plus grande place que dans aucun autre, mais dont les autres, et en particulier, jusque vers le milieu du siècle, l'hôtel de Rambouillet, balancèrent l'influence. Puis son importance grandit et son autorité s'affermit. Elle s'appliquait laborieusement à la rédaction de son dictionnaire, dont la première édition parut en 1694. Tout occupée de fixer le vocabulaire des « honnêtes gens », elle n'eut pas une grande influence sur le développement des genres littéraires.

Dans son sein Chapelain tenait une place prépondérante. Il était, il est vrai, un important personnage et par sa grande autorité de critique, et par son invraisemblable réputation de poète, et par la faveur dont l'avaient honoré les deux premiers protecteurs de l'Académie, le cardinal de Richelieu et le chancelier Séguier. C'est une *ode au cardinal de Richelieu* (1)

1. On la trouvera p. 261 du présent volume.

précisément, qui, en 1633, lui avait valu à la fois, et d'être admis dans l'intimité du tout-puissant ministre et d'être admiré du public au point de se voir « du coup consacré prince des poètes français et digne héritier de Malherbe (1) ». En 1634, c'est lui qui fut chargé de faire sentir à ses amis du logis de Conrart la fermeté des désirs du cardinal et qui vainquit leurs dernières hésitations. A peine l'Académie constituée il y montra une activité considérable et s'y conduisit en véritable directeur; il fut de la commission qui organisa la compagnie et de celle qui en rédigea les statuts; c'est lui qui fit accepter par ses collègues l'idée de composer un dictionnaire et qui élabora le plan de leurs futurs travaux; c'est lui, en 1637, dans l'affaire du *Cid* qui, après bien des tergiversations, dut reprendre la plume des mains jugées trop indulgentes de l'abbé de Cerizy et qui se trouva, en fin de compte, le principal, sinon l'unique rédacteur des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. C'était une de ses principales fonctions, du reste, que de rendre des jugements sur les vers et la prose de ses contemporains. De nombreux auteurs, non seulement de France, mais aussi de l'étranger, lui envoyaient leurs ouvrages en sollicitant son avis; si l'on peut citer parmi eux des poètes de talent tels que Maynard et Racan, la plupart sont des écrivains de peu de renommée. Hélas ! si Chapelain était érudit, savant et même assez pédant, il manquait complètement de goût. Il n'était guère attentif qu'au respect des règles, et pourvu qu'elles fussent respectées, il se montrait satisfait, quelle que fût la médiocrité des ouvrages. Il a cependant trouvé à reprendre à Malherbe, qui, il est vrai, était mort, et,

1. George Collas : *Un poète protecteur des lettres au* XVIIe *siècle : Jean Chapelain*, p. 112.

parmi les anciens, aux deux plus grands, à Homère et à Virgile. On a attribué en partie son indulgence pour ses contemporains à une politique prudente, qui consistait à ne se point susciter d'ennemis, à ménager ses confrères afin d'être ménagé d'eux. Selon Tallemant, il avait, en matière de jugement littéraire, l'habitude de dire : « Cela n'est point méprisable. » Si nous ne savions qu'il n'avait pas une médiocre opinion de son propre génie, nous approuverions cette formule comme toute naturelle dans sa bouche ; car, pour nous en tenir à la poésie, qui est l'objet de ces notes, quels ouvrages poétiques le plat, rocailleux et prolixe poète de *La Pucelle*, eût-il pu légitimement mépriser ? Les principes de sa doctrine, certes, étaient excellents, et réduits à leurs points essentiels, qui sont la soumission à l'autorité des Anciens et à celle de la raison, ils paraissent le relier d'un côté à Malherbe et de l'autre à Boileau. Comme il lui manqua, outre l'éclat du talent, la rude franchise de ces deux maîtres, sa critique trop complaisante méconnut trop souvent les principes dont elle se réclamait. Cet auteur, qui joua un rôle si considérable dans le monde littéraire de son temps, que, dès 1632, le chancelier Séguier consultait sur les pensions à accorder aux gens de lettres, à qui, en 1662, Colbert confiait le soin de lui signaler les gens de lettres dignes d'être gratifiés, qui exerça une action prépondérante et à l'Académie française et à l'hôtel de Rambouillet, et qui, pour toutes ces raisons, apparaît comme une sorte de surintendant des belles-lettres, couvrit de son autorité toutes les médiocrités et toutes les extravagances des poètes de son temps. Sa plus grande erreur, sans doute, fut de croire que l'observation des règles est la raison nécessaire et suffisante des chefs-d'œuvre, qu'elles ont la vertu de les produire

naturellement, infailliblement, et, pour ainsi dire, mécaniquement. Aussi ne devait-il guère douter que le poème de *La Pucelle* laborieusement rimé, vers à vers, pendant des années, ne fût un chef-d'œuvre incontestable. De grands éloges furent donnés à cette œuvre, soit avant sa publication, pendant que son auteur en faisait des lectures devant les assemblées savantes ou dans des réunions mondaines, soit lorsqu'elle fut publiée, mais de vives critiques en furent faites, parmi lesquelles il suffira de rappeler celle du poète Linière, et celle de l'abbé des Marolles, celle de Pilet de La Mesnardière, lecteur du roi et membre, lui aussi, de l'Académie française. La même saison que le poème si complètement « dénué de poésie » de Chapelain, commençaient de paraître les *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis*, qui devaient dès l'année suivante former le recueil complet des *Provinciales*. Ainsi venait de Port-Royal le courant qui devait plus qu'aucun autre vivifier notre littérature, lui infuser une sève singulièrement puissante, et donner à la prose française ce ton ferme sans déclamation, ce ton franc et naturel également éloigné de l'apprêt oratoire des savants et de la subtilité précieuse des écrivains mondains.

En cette même année 1657, le jeune Nicolas Boileau, qui devait dans nos lettres, et principalement dans notre poésie, présenter la défense et assurer le triomphe de ces belles qualités de naturel, de franchise et de fermeté, commençait vraisemblablement de composer sa première satire (1). Fraîchement inscrit au barreau, mais avocat sans vocation, et, à ce qu'il semble, sans

1. Cette satire, qui fut corrigée plus tard par Boileau, porte dans l'édition de ses œuvres donnée en 1713 la date de 1658; dans l'édition donnée en 1718 par Brossette et dans les éditions postérieures elle est datée de 1660.

clientèle, il portait dans un esprit cultivé, à la fois sérieux, enjoué et caustique, un respect passionné pour l'éternelle raison et un culte éclairé aux Muses immortelles. Dès sa seizième année, il s'était essayé à la poésie : un *sonnet sur la mort d'une parente*, composé en 1652; des couplets bachiques : *Chanson à boire que je fis au sortir de mon cours de philosophie à l'âge de dix-sept ans*; une énigme; une *ode sur un bruit qui courait, en* 1656, *que Cromwell et les Anglais allaient faire la guerre à la France*; quelques épigrammes latines; l'ébauche d'une tragédie, furent les imparfaites prémices d'un talent qui ne devait point tarder à manifester sa vigueur. Élevé dans la fréquentation des écrivains de l'antiquité, et pénétré pour eux de l'admiration la plus sincère et la plus clairvoyante, il ne pouvait manquer d'être blessé dans son goût quand des œuvres de ces grands auteurs il tombait à celles des auteurs de son temps; aussi, dans sa première satire, âgé à peine de vingt-un ans, prend-il déjà à partie plusieurs de ceux-ci, non seulement le famélique François Colletet, fils de Guillaume Colletet, mais encore Saint-Amant, poète illustre, qui touchait alors au terme de sa carrière, et aussi, quoique discrètement et sous le couvert d'une initiale, dans un passage qu'il a supprimé plus tard, l'influent et l'on pouvait presque dire l'omnipotent Chapelain en personne. Chapelain devait lui apparaître comme la clé de voûte dont la chute entraînerait celle de tout l'édifice de la mauvaise poésie. Boileau, ainsi qu'on l'a remarqué, ignorait que la voie qu'il prétendait suivre, était, par Chapelain lui-même, reconnue théoriquement comme la meilleure; il voyait seulement que ni Chapelain ni ceux qu'approuvait son indulgence n'y avaient porté leurs pas. Aussi, sans parler de la parodie sur *Chapelain décoiffé* à laquelle il ne prit

qu'une modeste part, Boileau, porta-t-il au trop célèbre critique, — et tant en prose qu'en vers, — des coups répétés dont quelques-uns sont remarquablement vigoureux. Ce sont, dans les satires III et VII, des allusions au triste poème de *La Pucelle,* la dernière accompagnée d'une note où il est dit que « tous les vers » en « semblent faits en dépit de Minerve »; c'est, dans la satire IV, pour emprunter l'expression de M. Georges Collas, le « coup de massue » que voici :

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés,
Lui-même il s'applaudit, et, d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux
Allait pour son malheur lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses,
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornements à la ligne plantés?

Ce sont d'autres traits épars dans des épîtres, dans des lettres, dans le dialogue *Les Héros de romans*, où, parlant du langage de *La Pucelle*, Pluton s'écrie : « Quoi ! c'est du français qu'elle a dit ! Je croyais que ce fût du bas-breton ou de l'allemand; » ce sont des épigrammes; c'est enfin, dans la satire IX, que l'on trouvera dans notre recueil, une nouvelle expression de la même critique :

Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs :
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.

Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue;
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois;
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

L'exécution, comme le dit M. Lanson, dans son livre sur *Boileau*, est «cruelle, complète et nécessaire». Elle est l'une des plus mémorables dont Boileau se soit chargé. Elle n'est pas la seule. Est-il nécessaire de rappeler les noms de tous les auteurs médiocres, ou seulement de tous les médiocres poètes, contre lesquels il a exercé sa verve justicière? On pourrait faire un cortège nombreux et bizarre de ceux que l'on a appelés ses victimes, dont certains n'ont guère d'autre titre que celui-là à l'attention de la postérité, et qui d'ailleurs ont été ses victimes dans des mesures fort inégales. On en rencontrera quelques-uns dans ce recueil : Saint-Amant, Montreuil, Colletet le fils, René Le Pays, Linière, Desmarets de Saint-Sorlin, Saint-Pavin, Charles Perrault, Cassagnes, Perrin, Georges et Madeleine de Scudéry, Trissotin et Vadius, c'est-à-dire le galant Cotin et le pédant Ménage. Boileau, du reste, ne montra pas toujours, même envers ceux qu'il avait le plus vivement attaqués, une rigueur inflexible; quand il eut le sentiment de les avoir bien vaincus, il s'adoucit et il reconnut des mérites, non seulement à Saint-Amant, qui en a d'évidents, mais encore à Charles Perrault et à Georges de Scudéry, qui en sont moins pourvus, et même à Chapelain et à l'abbé Cotin qui, comme poètes du moins, n'en ont presque aucun.

A cette guerre que Boileau a si longtemps menée contre tant et de si puissants auteurs, on a voulu découvrir des mobiles intéressés; ce n'est pas vraisemblable. Bourgeois assez aisé, ayant le goût de l'existence confor-

table mais sans faste, poussant le scrupule envers son art jusqu'à refuser d'en tirer aucun profit, il n'a été conduit dans sa croisade contre tout ce qui, à ses yeux, offensait la raison et la nature que par la seule passion du vrai. Il a repris et accompli l'œuvre inachevée de Malherbe, il a été lui aussi un législateur du Parnasse, mais, plus fécond et plus heureux que son devancier, il a formulé sa doctrine et il a vu régner ses lois. Par delà Malherbe il a, par son admiration pour les anciens et par le respect qu'il portait à leur autorité, continué, en quelque sorte, l'œuvre de Ronsard, que, à l'exemple de Malherbe, il a, d'ailleurs, méconnu.

La vigueur polémique et la sûreté critique ne sont point les seules qualités de son talent; il est aussi un peintre très exact, très pittoresque, et comme on l'a dit, très réaliste, des mœurs, des choses et des gens de son temps. Il suffit de rappeler, à ce propos, — outre *Le Lutrin*, poème où il s'est, dit-il, avisé en notre langue d'un « burlesque nouveau » le contraire de l'autre, « car dans celui-ci une horlogère et un horloger parlent comme Didon et Énée » — trois de ses satires: la troisième qui est celle du « Festin ridicule », la sixième qui est celle des « Embarras de Paris », et la dixième qui est « Contre les femmes ». Par là, comme on l'a maintes fois répété, il rappelle et il continue Mathurin Régnier. Ainsi, venant l'un de Régnier, l'autre de Malherbe, se réunissent deux courants qui, au commencement du siècle, paraissaient devoir engager dans des voies divergentes les destinées de la poésie française.

L'œuvre d'épuration littéraire entreprise par Boileau lui attira, naturellement, de nombreux ennemis, et ses attaques suscitèrent de nombreuses ripostes; mais si, aujourd'hui, après un si long temps que les clameurs du combat se sont tues, tout le monde se rappelle les noms

des vaincus, seuls, sans doute, les érudits pourraient dire encore quelles furent leur vaines armes. A ces écrits contre Boileau, nous avons donc cru devoir faire une place dans ce recueil; nous y avons inséré, outre quelques épigrammes de divers poètes, la *Satire des Satires* que rima le pauvre abbé Cotin, et celle, d'une impression assez pénible, que composa Regnard.

Détournant nos regards des « victimes » du satirique, nous n'aurons pas de peine à lui trouver, parmi les écrivains de son temps, et des admirateurs fervents et des amis fidèles. Parmi ceux-ci l'histoire littéraire a surtout gardé le souvenir du glorieux petit groupe qui, dès les premiers éclats de sa jeune renommée, réunit autour de lui Molière, Racine et La Fontaine, et que celui-ci évoque au début de son roman *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, lorsqu'il parle de ces « quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse ». C'est qu'au Parnasse ils s'étaient trouvés portés les uns vers les autres par des goûts communs et par des admirations communes. D'autres poètes se mêlaient à eux, entre autres Furetière, dont la prose il est vrai valait mieux que les vers, et dont le *Roman bourgeois*, son plus durable ouvrage, a montré le solide bon sens; et aussi le joyeux Chapelle, qui avait été le condisciple de Molière, qui, spirituel, paresseux, bien renté, menait l'agréable existence d'un épicurien lettré et à qui les Muses daignaient parfois sourire. Chapelle ne fut qu'un aimable compagnon, et Furetière, plus tard, chassé de l'Académie française, finit par se retourner contre ses anciens amis et particulièrement contre La Fontaine, qu'il attaqua dans ses *Factums*. Le groupe poétique que nous admirons sous la dénomination d' « école de 1660 », c'est celui que forment, à l'exclusion de tous autres : Boileau, La Fontaine, Molière et

Racine. C'est aux environs de 1660, en effet qu'ils se rencontrèrent. A cette date Molière qui, après avoir, douze ans durant, parcouru la province, avait regagné Paris vers la fin de 1658, n'avait encore fait applaudir, soit à la cour, soit à la ville, que quelques pièces, des farces pour la plupart : *le Docteur amoureux, l'Etourdi, le Dépit amoureux, le Médecin volant, Gros-René écolier* (dont le texte ne nous est pas parvenu), et enfin *Les Précieuses*. Le succès de ce dernier ouvrage fut particulièrement vif. Heureux symptôme ! Il marque dans le goût public le retour à la raison, à la vérité, au bon sens. Ce que Molière fait acclamer sur le théâtre, c'est, au fond, cette première satire que Nicolas Boileau récite dans divers milieux littéraires et mondains et qu'il y fait applaudir. Rien ne manqua à l'éclat de la victoire de Molière, ni la présence, dans son auditoire, de tout ce qui constituait encore l'Hôtel de Rambouillet, ni les protestations scandalisées de quelques trop beaux esprits, ni, à la suite sans doute de quelque démarche de l'un d'eux, la suspension des représentations de sa pièce, laquelle, d'ailleurs, après l'appel de l'auteur au roi, reparut devant le public, avec cette fois pour titre : *Les Précieuses ridicules* et, pendant plusieurs mois, provoqua les rires et les applaudissements.

En 1660, Racine, âgé de vingt-un ans, semble encore ignorer sa voie. Il compose cette année-là, à l'occasion du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse, une ode intitulée *La Nymphe de la Seine*, dans le goût d'alors, et qui valut au jeune poète la louange et la protection de Chapelain. Cette pièce n'était pas le début de Racine. Pendant qu'il étudiait à Port-Royal, il y avait rimé sept odes descriptives : *Le Paysage ou promenade de Port-Royal des Champs*. Il goûtait le charme de la campagne. La Fontaine, dans *Les Amours de Psyché*,

dit qu'Acante, c'est-à-dire Racine « aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages ». Les ombrages du beau site où il avait vécu ne lui avaient cependant inspiré qu'une peinture correcte, sans personnalité et presque sans émotion. Louis Racine a raison. Ces sept odes « font voir qu'il ne faut pas juger du talent d'un jeune homme par ses premiers ouvrages ». C'est aussi à Port-Royal que Racine traduisit en vers, et en vers plus heureux, quelques *hymnes du bréviaire romain.* Il n'y a rien dans tout cela qui fasse présager l'admirable poète tragique qu'il est destiné à devenir ; cependant il semble que déjà ce poète en lui se manifeste obscurément ; « les tragédies de Sophocle et d'Euripide l'enchantèrent à un tel point, raconte un de ses amis, M. Valincour, qu'il passait les journées à les lire et à les apprendre par cœur, dans les bois qui sont autour de l'étang de Port-Royal ». N'est-ce point là un indice de sa vocation ? Ainsi, dans ces bois, dont il aimait l'aspect et le silence, nous pouvons nous le figurer, moins attentif à leur propre beauté qu'aux tableaux des passions humaines que lui offraient les deux grands tragiques, dont il devait un jour être l'émule.

Racine ne connaissait encore, en 1660, ni Boileau ni Molière, mais il avait déjà l'amitié de La Fontaine, son compatriote et son aîné. Celui-ci approchait de la quarantaine, étant né en 1621. Bien qu'il eût vraisemblablement composé des vers de très bonne heure, car il a écrit que « dès l'enfance » il vécut parmi les Muses, il n'avait pas alors publié d'autre ouvrage poétique qu'une traduction, parue en 1634, de *l'Eunuque*, de Térence, où l'on est loin de trouver cette merveilleuse souplesse qui sera l'un des charmes de son génie ; mais il avait rimé un certain nombre de petites pièces : ballades, rondeaux, épîtres, dizains, qui sont d'un admi-

rateur des poètes beaux esprits, et notamment de Voiture, à qui, — nous l'avons déjà vu, — il a plusieurs fois rendu hommage; il avait aussi composé un assez long poème : *Adonis*, qu'il présenta manuscrit en 1658 au surintendant Fouquet, et qui lui valut la protection de ce Mécène magnifique; puis en 1659, un ballet *Les rieurs de Beau-Richard*, qui ne fut publié qu'en 1835 par M. Walkenaer à qui il avait été communiqué par M. Monmerqué, l'éditeur des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, qui l'avait trouvé dans les papiers de celui-ci. La Fontaine commençait très vraisemblablement en 1660 cette belle description de la résidence de Fouquet qu'il a intitulée *le Songe de Vaux*, dans laquelle il a répandu beaucoup de vers exquis et qu'après la disgrâce de son protecteur il n'eut pas le cœur d'achever. Cette disgrâce devait se produire, brusquement, en 1661, et, en cette circonstance, la reconnaissance et l'amitié inspirèrent au poète, en l'honneur de son protecteur « malheureux », cette admirable *Élégie aux nymphes de Vaux*, qui est le premier en date de ses chefs-d'œuvre.

C'est en 1661 aussi, mais avant la catastrophe, que, écrivant pour son ami M. de Maucroix la relation d'une fête donnée à Vaux en l'honneur du roi, La Fontaine, à propos de la comédie *Les Fâcheux*, qu'on y avait représentée, traçait ces petits vers qui, depuis, ont été tant de fois et si justement rappelés :

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain, par sa manière,
Charme à présent toute la cour.
De la façon dont son nom court,
Il doit être par delà Rome;
J'en suis ravi car c'est mon homme.

. . . .

Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon *in illo tempore:*
Nous avons changé de méthode;
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Ce retour à la nature, c'est-à-dire à la vérité dans l'art, est le principe commun des « quatre amis » qui furent, dans des genres bien différents, et chacun avec un génie bien personnel, les quatre plus grands poètes de leur temps, hormis toutefois Corneille qui, d'ailleurs, était alors sur son déclin. Leurs réunions étaient animées et joyeuses. « La première chose qu'ils firent, dit La Fontaine dans *Les Amours de Psyché*, ce fut de bannir d'entre eux les controverses réglées et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en propos comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. » Les lieux de leurs réunions n'étaient pas moins variés que les matières de leurs entretiens. La Fontaine les montre dans le parc de Versailles écoutant la lecture de son roman; d'autres nous les ont représentés dans le logis que Boileau, dit-on, avait loué rue du Vieux-Colombier, au faubourg Saint-Germain, et où ils se réunissaient deux ou trois fois par semaine; mais on les trouvait aussi dans ces cabarets dont l'histoire littéraire a retenu les

noms : la *Croix de Lorraine*, la *Pomme du Pin*, le *Mouton blanc* où Racine ébaucha sa comédie *Les Plaideurs*, et où fut composé l'amusant *Chapelain décoiffé*, auquel prirent une petite part non seulement Boileau, adversaire de Chapelain, mais Racine lui-même, que Chapelain avait encouragé et commencé de protéger, et qui, entre la protection de Chapelain et les conseils de Boileau, n'avait point hésité. Les « quatre amis » ne partagaient point la foi superstitieuse de l'auteur de *La Pucelle* dans le magique pouvoir des règles; s'ils les tenaient pour nécessaires et pour tutélaires c'était dans le même esprit qui fera dire au Dorante de *la Critique de l'École des femmes :* « Il semble que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. » Le bon sens, « l'éternel bon sens », comme dira Alfred de Musset, est donc la règle suprême. C'est lui qui a guidé les anciens et voilà pourquoi les anciens sont de bons guides. C'est lui qui peuple le parterre et voilà pourquoi le parterre est un bon juge. Et Racine déclarera, d'un ton de satisfaction, dans la préface de son *Iphigénie :* « J'ai reconnu avec plaisir par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. » Sans doute il est facile, en se détournant de leurs voies, comme l'ont fait les précieux, les burlesques et les « épiques » qui ont rempli la première moitié du siècle, de provoquer l'étonnement, et, à sa faveur, de surprendre pour un temps le succès. C'est ce que Racine répliquera dans la

préface de son *Britannicus* à ceux qui avaient critiqué cette tragédie. « Que faudra-t-il pour contenter des juges si difficiles? La chose serait aisée pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. » Il revient donc au précepte de La Fontaine qu' « il ne faut pas quitter la nature d'un pas ». C'est le même précepte que Molière fera exprimer par son Dorante de *la Critique:* « Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits faits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. » C'est d'après la nature qu'il peindra les vices et les ridicules dont il fera la matière de ses comédies, comme c'est d'après la nature que Racine peindra les passions dont il fera la matière de ses tragédies. Mais la nature humaine étant à la fois une et complexe, il pourra arriver que les deux peintres se rencontrent, et que, ainsi qu'on l'a remarqué, nous trouvions d'aimables scènes de comédie dans les tragédies de l'un et d'âpres scènes de tragédie dans les comédies de l'autre. Cette imitation de la nature et ce respect de la raison, Boileau en a, lui aussi, et à maintes reprises, formulé le précepte. Sans multiplier inutilement les citations, on peut rappeler qu'il a écrit au chant premier de son *Art poétique :* « Aimez donc la raison... Tout doit tendre au bon sens; » et au chant troisième ces deux vers qui, une fois encore, nous ramènent à ceux, déjà cités, de La Fontaine :

> Que la nature donc soit votre unique étude;
> Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

Si Racine et Molière, presque uniquement poètes dra-

matiques, n'intéressent notre recueil que pour la partie la moins importante, la moins considérable de leurs œuvres, La Fontaine, au contraire, embarrasse notre choix par la profusion de ses richesses poétiques. Nul ne fut plus pleinement, plus délicieusement, plus naturellement poète que lui. Il était un « grand rêveur », comme le dit Tallemant, et de sa rêverie sont éclos les plus beaux vers qui soient. Il se laissait vivre, oublieux du passé, insoucieux de l'avenir, négligeant le soin de ses propres affaires, logé tour à tour dans diverses grandes maisons, d'abord chez la duchesse de Bouillon, puis chez Mme de La Sablière, enfin chez Mme d'Herwart, où l'on prenait soin qu'il ne manquât de rien. Il fut toute sa vie un grand enfant, timide, gauche, embarrassé; La Bruyère dit même qu'il paraissait « grossier, lourd et stupide »; l'abbé d'Olivet va jusqu'à le trouver « idiot », à cause de son manque de sens pratique; il était, il est vrai, sans ambition et tout à fait incapable d'intrigue; il était, en outre, sans volonté; tant qu'on le menait il suivait, mais si on l'abandonnait à lui-même il ne tardait pas à perdre sa route; il se laissa marier, dit-on, par complaisance pour son père, mais quand il fut marié, il ne tarda pas à oublier qu'il l'était et il ne s'occupa guère ni de sa femme ni de l'enfant qu'il eut d'elle; il était, avec cela, fort galant; Taine a très bien exprimé cet état quand il écrit : « Il ne prit jamais le mariage au sérieux, le sien ni celui des autres. » On cite de sa galanterie des traits fort piquants, de même que l'on raconte de sa distraction des anecdotes fort divertissantes; toujours il se montre tel que la nature l'a créé, sans apprêts et sans artifice, d'une crédulité et d'une sincérité complètes. Son aspect extérieur répond à son caractère. Il a l'air d'un campagnard; en outre il

lui arrive de montrer quelque négligence dans sa mise : manchettes fripées, perruque mal assurée, habit mal ajusté. Ainsi fait, il peut très bien donner l'impression d'un « bonhomme », et l'on n'a pas manqué de l'appeler de ce surnom. Mais ce personnage nonchalant, et qui si souvent paraît « absent » des lieux où il se trouve, ce distrait et cet égoïste, est le plus tendre, le plus sûr et le plus fidèle des amis, et M. Lanson a parfaitement marqué et cette amitié et cet égoïsme quand il a écrit, dans son *Histoire de la littérature française :* « Aucun devoir ne le retient quand il n'aime pas, aucun intérêt quand il aime ; » dans la société de ses amis cet homme « grossier, lourd, stupide », se montre un causeur plein de verve et de charme ; au fond il ne manque pas d'esprit ni de malice, et, comme l'a observé M. Lafenestre, certains traits, certaines reparties que l'on impute à sa naïveté sont, au contraire, le signe du bon sens le plus avisé et le plus spirituel ; l'abbé d'Olivet d'ailleurs, après l'avoir appelé « idiot », doit se hâter de reconnaître que « cet idiot » était le contraire d'un insensé puisqu'il « donnait, dit-il, les meilleurs conseils du monde » ; et La Bruyère, après l'avoir dépeint comme nous l'avons dit, ne manque pas d'ajouter : « S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point ; ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. » Ce bonhomme, qui cheminait « avec ses gros souliers », et qui ne semblait rien voir, était attentif et sensible à toutes les beautés de la nature ; il a, de son pas nonchalant, en marchant comme sans but, et avec une aisance que l'on ne vit à nul autre avant lui, — ni après lui, je pense, — gravi jusques au bout le difficile sentier qui mène au sommet du Parnasse ; à ce promeneur

balourd, à ce dormeur éveillé, les Muses faisaient un invisible cortège; peut-on douter qu'il n'ait entendu leurs divins colloques et que ce ne soit sous leur dictée même qu'il ait composé ces vers où les termes les plus simples disposés dans l'ordre le plus naturel, exhalent une poésie d'une facilité, d'un charme, d'une rareté merveilleuses, et dont on peut dire qu'elle rend le son pur et qu'elle a la pure clarté du cristal?

L'admiration pour La Fontaine n'a pas cessé depuis plus de deux siècles et il semble même qu'elle aille croissant. Dès le XVIIe siècle d'ailleurs, son génie a reçu une louange parfaite; c'est encore La Bruyère que nous citerons ici; dans le discours qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie française, deux années environ avant que La Fontaine mourût, il disait : « Il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits objets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. » La Fontaine, dans son *Épître à Huet,* avait d'ailleurs marqué quelle originalité il mettait dans l'imitation de ses maîtres de l'antiquité; il écrit :

Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

Et plus loin, rendant hommage aux plus illustres d'entre eux, il proclame :

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

C'est à Homère que lui-même sera comparé par Taine;

si une poésie, en effet, mérite d'être appelée divine, c'est la sienne; c'était déjà le sentiment de Mme de Sévigné à qui un critique contemporain faisait judicieusement écho quand il s'écriait que le nom de divin convient mieux à La Fontaine que celui de bonhomme.

Que tout dans son œuvre ne soit pas parfait, c'est bien certain. Non seulement ses pièces de début, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût atteint la quarantaine, mais encore quelques morceaux composés, pour ainsi dire, sur commande, comme le poème du *Quinquina* et la *Captivité de saint Malc*, s'ils contiennent de ces vers charmants comme il est impossible qu'il ne lui en échappe pas, même dans les moments que son génie est contraint, ne sont pas des chefs-d'œuvre; son théâtre n'eût pas suffi non plus à le couronner d'une gloire immortelle, ni probablement ses *Contes*, bien qu'il y en ait d'absolument admirables littérairement, mais il est l'auteur des *Fables*, et c'est là qu'il a atteint à la perfection. Tout le monde les a lues. Tout le monde en sait un certain nombre par cœur. Il les a lui-même très justement définies quand il les a appelées « une comédie à cent actes divers »; et Taine a écrit tout un livre, un peu trop systématique peut-être, mais très captivant et très pénétrant, pour le démontrer. On a remarqué que ces fables sont très variées de matière et de ton. Certaines sont des contes, et La Fontaine balança plusieurs fois d'en ranger quelqu'une parmi ses contes ou parmi ses fables; d'autres sont de touchantes et de tendres élégies; quelquefois il a le tour épique; d'autres fois il est orateur. Il peut varier le ton à son gré comme il l'a voulu montrer un jour à *ceux qui ont le goût difficile*. — Ce qui reste sa marque, c'est ce vers d'une grâce si alerte ou si mélancolique selon les cas, mais toujours si fraîche et si simple, qui semble la chose la plus aisée à

réussir et que lui seul a si parfaitement réussie, mais non pas toujours sans travail, malgré les apparences. Il a su en varier et en combiner les mètres avec une rare maîtrise et en tirer les plus heureux effets. Nul n'a mieux que lui montré la merveilleuse souplesse et les inépuisables ressources du vers français et son œuvre est une immortelle et une pertinente réponse aux novateurs et aux réformateurs qui, sous le prétexte de rendre notre vers plus souple et plus riche, l'ont tantôt dépouillé du rythme, tantôt amputé de la rime, tantôt privé de la rime et du rythme tout ensemble. La Fontaine a su lui faire tout exprimer. Il lui a fait peindre non seulement les hommes, car ce fameux distrait était un sagace observateur, mais encore les choses et surtout les spectacles de la nature. Il a su la voir; il en a goûté tout le charme, il en a compris toute la beauté, il en a exprimé toute la poésie. Depuis les belles stances de Racan sur la retraite, on n'avait pas entendu d'accents aussi fervents que ceux par lesquels La Fontaine a célébré à son tour la solitude champêtre à la suite de sa fable *Le songe d'un habitant du Mogol*. Mais à quelque sentiment qu'il s'abandonne, il y a dans son abandon une grâce et une mesure qui le gardent toujours de l'enflure et du ridicule et qui sont un constant témoignage de l'équilibre en lui de la raison.

Depuis Ronsard nous ne nous étions pas élevés aussi haut. Parvenus, à la suite de La Fontaine, sur la cime suprême, si nous jetons un regard autour et au-dessous de nous, nous apercevrons, et dans la route que nous venons de parcourir, et dans celle qu'il nous reste à parcourir encore, quelques poètes qui s'exercèrent dans le genre où il excella : Furetière, Perrault, M[me] de Villedieu, Boursault, Eustache Le Noble, tous auteurs de

fables, Fénelon même qui, à vrai dire, composa surtout des fables en prose qu'il réussit mieux que les deux qu'il fit en vers, le chevalier de Saint-Gilles qui eut l'idée de mettre Ésope en rondeaux, et ce spirituel Benserade, qui n'avait pas toujours d'heureuses inspirations, et qui après avoir mis en rondeaux *les Métamorphoses* d'Ovide, s'avisa de comprimer les fables d'Ésope en quatrains. Nous avons fait une place dans notre recueil à tous ces fabulistes, ainsi qu'à deux conteurs : La Monnoye et Sénécé, le deuxième supérieur au premier, mais qui, ni l'un ni l'autre, n'approchaient de La Fontaine.

Il semble d'ailleurs qu'après les quatre grands poètes de la période éclatante que l'on a appelée le siècle de Louis XIV, toute source poétique soit presque tarie ; du moins tous les genres déclinent ; ni ce lyrisme auquel La Fontaine atteignit, ni ce tragique que Racine, élégiaque et lyrique lui aussi, porta à son point de perfection, ne se retrouvent plus, et sans la venue de Regnard qui amortit la chute, la comédie serait tombée brusquement après Molière et la satire après Boileau. On ne retrouvera pas, hormis peut-être chez Fénelon, qui n'a composé que très peu de vers, le sentiment profond de la nature ; pourtant Mme des Houlières rimera des idylles bucoliques qui, malgré quelque fadeur, ne seront pas sans grâce.

Cependant, en dépit de Molière et de Boileau, la préciosité subsistera et c'est auprès de Mme des Houlières précisément qu'elle trouvera un asile. Boileau le dira en quelques vers fort vifs dans sa satire contre les femmes :

C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs ;

Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras, est ouverte à toute heure.
Là, du faux bel-esprit se tiennent les bureaux.

Mme des Houlières avait paru à l'hôtel de Rambouillet dans le temps qu'il brillait de son dernier éclat, et elle avait eu pour maître de poésie l'épicurien et sceptique Hesnault. Dans son salon se confondirent le bel-esprit des précieuses de la première moitié du XVIIe siècle et l'esprit fort des philosophes du XVIIIe. Cette coterie, qui, naturellement, fut hostile à Boileau, prit aussi parti contre Racine, et c'est Mme des Houlières qui, dans la cabale montée contre la tragédie de *Phèdre,* découvrit le Pradon chargé de rimer en hâte une *Phèdre* concurrente. Certes, on put rencontrer chez elle des poètes qui ne manquaient pas d'esprit, et l'on peut nommer entre autres : Fontenelle, Pavillon et même Saint-Pavin. Mais il était d'autres poètes qui n'avaient pas moins d'esprit que ceux-là et qui avaient le goût plus sûr. Ceux-ci aussi sont déjà du XVIIIe siècle ; ils le sont par la légèreté, l'aisance, la prestesse pourrait-on dire, et la grâce exquise et la chamante frivolité de leurs petits vers ; c'est, par exemple, l'abbé de Chaulieu, qui fut un ami de Chapelle, et que l'aimable mais paresseuse muse de Chapelle semble avoir inspiré ; c'est La Fare aussi, qui fut l'ami de Chaulieu, son compagnon de plaisirs et son émule en poésie ; c'est encore Hamilton, l'Anglais qui eut sans doute le plus d'esprit en français, et que l'on trouve avec Chaulieu et La Fare dans les sociétés épicuriennes de l'hôtel de Vendôme et du Temple ; — c'est enfin, si l'on veut descendre encore un peu, Coulanges et Dufresny, dont toute la gloire est d'avoir tourné quelques chansons, mais qui les tournaient agréablement.

Nous avons rapidement dévalé les hauteurs que nous avions lentement atteintes ; nous voici maintenant dans la plaine. La poésie du XVIIIe siècle s'étend devant nous.

Boileau vécut assez pour voir s'étioler la forte sève dont la poésie française avait été nourrie durant l'heureuse période où La Fontaine, Racine, Molière et lui-même en étaient la parure et la gloire. En 1677, l'année même que Racine, après *Phèdre*, avait pris la résolution — à laquelle il faillit heureusement deux fois — de ne plus écrire pour le théâtre, et même de ne plus faire de vers, Boileau, devenu, — avec Racine d'ailleurs, — historiographe du roi, avait déclaré, lui aussi, renoncer à la poésie ; il n'y renonça pas tout à fait, lui non plus, mais durant les trente-cinq années qu'il vécut encore, il ne composa guère que deux satires, trois épîtres, son *Ode sur la prise de Namur* et quelques épigrammes.

L'épigramme est un genre très florissant au XVIIe siècle. La plupart des poètes en ont rimé. Quelques-uns en ont réussi. On en trouvera un certain nombre, de mérite très inégal, dans les pages de ce recueil. Les unes sont impersonnelles et ont une portée générale ; d'autres, au contraire, visent personnellement un adversaire. Celles-ci, naturellement, sont les plus vives. C'est aux mains du « tendre » Racine et du « sage » Boileau que l'épigramme est devenue une arme de polémique particulièrement solide et acérée ; ils sont, au XVIIe siècle, les maîtres dans ce genre, et Malherbe ne leur eût pas reproché de manquer de pointe. Les épigrammes que Boileau composa dans la dernière partie de sa vie sont surtout dirigées contre Perrault. Elles sont des épisodes de cette *Querelle des anciens et des modernes* que Perrault suscita, et par laquelle, littérairement, se clot le XVIIe siècle. L'imitation des anciens, qui, nous l'avons

vu, avait été, selon des modes divers, un principe commun à l'école de Boileau, à l'école de Malherbe et à l'école de Ronsard, avait été attaquée plusieurs fois au XVIIe siècle; déjà au temps de Malherbe par Théophile, plus tard par Desmarets de Saint-Sorlin, qui eut, à ce propos, une polémique avec Boileau, et qui appela à son secours Charles Perrault dont il était l'ami. Il lui criait :

> Viens combattre avec moi cette troupe rebelle,
> Ce ramas d'ennemis qui, faibles et mutins,
> Préfèrent à nos chants les ouvrages latins !

La querelle couva pendant quelques années; elle éclata enfin dans la séance que l'Académie française tint le 27 janvier 1687 et où Charles Perrault lut son poème sur *le Siècle de Louis le Grand*, dans lequel il proclamait la supériorité des modernes sur les anciens. Boileau, qui était présent, ne put supporter jusqu'au bout une telle lecture et se retira en protestant. Voilà donc la guerre allumée. Elle fut longue et ardente. Boileau fourbit des épigrammes non seulement contre Perrault, mais même contre l'Académie; Perrault riposta, notamment par la fable : *Le corbeau guéri par la cigogne ou l'envieux parfait.* Cependant les adversaires ne se contentèrent pas de ces armes, aiguës certes, mais légères, et Perrault, dès l'année 1688, publia la première partie d'un *Parallèle des anciens et des modernes,* dont la deuxième partie parut en 1690, la troisième en 1692 et la quatrième et dernière en 1697. En 1694 Boileau avait, de son côté, fait paraître ses *Réflexions sur Longin,* dont l'objet était, avant tout, de montrer que ce Perrault qui rabaissait les anciens, n'entendait guère leurs ouvrages. Dès cette même année 1694, Antoine Arnauld essaya

de réconcilier les deux adversaires, qui tous deux étaient de ses amis. Il n'y réussit pas. L'accord entre eux ne se fit que six années après. Il est attesté par une lettre, datée de 1700, adressée par Boileau à son contradicteur, dans laquelle, entrant dans les vues de celui-ci, il lui marque avec une admirable sûreté critique en quelles matières le siècle de Louis le Grand demeure inférieur au siècle d'Auguste, en quelles il lui est supérieur, et comment dans l'ensemble il peut lui être préféré. Et en effet : Molière, Racine, Corneille, La Fontaine, Descartes, Pascal, Bossuet, sans compter Boileau, quel siècle peut étaler un tel ensemble de richesses? Cependant, si ces grands hommes peuvent être mis en parallèle avec les anciens, n'est-ce pas aux anciens eux-mêmes, qu'ils ont connus et dont ils ont tiré profit, qu'ils en doivent l'honneur?

La réconciliation de Boileau et de Perrault ne mit pas fin à la lutte; elle n'en termina que la première phase. Ajoutons que d'autres écrivains y avaient pris part, notamment, dès le début même des hostilités, La Fontaine, qui, en 1687, par son *Epître à Huet*, intervint en faveur des anciens, bien qu'il ne les reconnût pas pour ses maîtres exclusifs, et Fontenelle, qui, par divers écrits dont le principal est une *Digression sur les anciens et les modernes*, intervint en faveur des modernes. Au XVIIIe siècle la discussion reprendra entre de nouveaux adversaires et avec de nouveaux arguments. Ce n'en sera pas d'ailleurs la dernière période. C'est une querelle qui n'est pas vidée encore et qui semble bien ne devoir l'être jamais.

Dans ce recueil, comme dans celui que nous avons consacré à la poésie française du XVIe siècle, nous avons réuni des œuvres des poètes de tous mérites, dans

le dessein, non pas de donner seulement un choix de belles pages, mais encore de représenter aussi exactement que nous l'avons pu, dans sa variété et dans sa complexité, la physionomie poétique du XVIIe siècle. Pas plus que nous ne l'avions fait pour le siècle précédent, nous n'avons prétendu rassembler tous les poètes de celui-ci ; ce n'était ni possible ni nécessaire ; quelques noms obscurs ajoutés à notre liste n'auraient d'ailleurs ajouté aucun trait à notre tableau.

Maurice ALLEM.



ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE

XVIIe SIÈCLE

MALHERBE

1555-1628

François de Malherbe naquit en 1555 à Caen, où son père était conseiller au présidial. Ses études terminées, au lieu de s'engager dans la magistrature suivant la tradition de sa famille, il voulut prendre la carrière des armes. Il entra au service d'Henri d'Angoulême, grand prieur de France, gouverneur de Provence, qu'il suivit à Aix. Il fut en réalité le secrétaire du grand prieur et n'eut pas, sous ses ordres, l'occasion de combattre. En Provence, il fit des vers et il se maria. Il resta dix années dans ce pays. Après la mort d'Henri d'Angoulême il passa dix autres années en Normandie; puis, las de l'existence gênée qu'il y menait, il retourna en Provence. Il avait quarante ans. C'est alors que la renommée commença de faire retentir son nom. Au bout de trois ans il vint à Paris, fut présenté à la cour par Vauquelin des Yveteaux; il conquit la bienveillance du roi, et entra dans la maison du duc de Bellegarde : alors commença la période la plus glorieuse de sa vie. Après la mort d'Henri IV, il célébra les mérites de Richelieu qu'il accompagna au siège de La Rochelle. Il mourut à Paris le 16 octobre 1628. Nous bornons ici ces brèves notes. Pour le surplus nous renverrons aux pages de notre *Introduction*.

ŒUVRES. — Nous n'énumérons pas toutes les éditions de Malherbe. On sait qu'elles sont très nombreuses. Il n'en parut pas du vivant de l'auteur, dont les poésies furent publiées dans les recueils collectifs du temps. Nous bornant aux éditions principales, nous indiquerons : *Les Œuvres de Messire François de Malherbe*, Paris, 1630, in-4°; — *Les Œuvres... avec les observations de Monsieur Ménage*,

Paris, 1666, in-8°, et 1689, in-12; — *Les Œuvres... avec les observations de Ménage et les remarques de Chevreau*, Paris, 1723, 3 v. in-12; *Œuvres de Malherbe publiées* par F. Lalanne (collection des *Grands écrivains*), Paris, 1862, 5 v. in-12; — *Poésies de F. Malherbe, accompagnées du commentaire d'André Chénier, nouvelle édition contenant une introduction, des notes nouvelles et des index*, par Becq de Fouquières, Paris, 1874, in-18; — *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier frères, in-18.

A CONSULTER. — Racan : *Vie de Malherbe* (Cf. tome I des *Œuvres* de Racan, Ed. Tenant de La Tour); — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. I (Ed. Garnier frères); — Sainte-Beuve : *Tableau de la poésie française au XVIe siècle; — Causeries du Lundi*, t. VIII; — *Nouveaux Lundis*, t. XIII; — Armand Gasté : *La jeunesse de Malherbe* (documents et vers inédits), Caen, 1890, in-8°; — G. Allais : *Malherbe et la poésie française à la fin du seizième siècle*, Paris, 1891, in-8°; — F. Brunot : *La doctrine de Malherbe, d'après son commentaire sur Desportes* (avec une bibliographie), Paris 1891, in-8°; — F. Brunetière : *La réforme de Malherbe et l'Évolution des genres* (*Études critiques sur l'Histoire de la littérature française*, Ve série); — Duc de Broglie : *Malherbe*, Paris, 1897, in-12; — Cousnon : *Malherbe et ses sources*, Paris, 1904; — Fr. Lachèvre : *Bibliographie des Recueils collectifs*, t. I, p. 230; II, p. 353; III, p. 434; IV, p. 148.

DESSEIN DE QUITTER UNE DAME

QUI NE LE CONTENTAIT QUE DE PROMESSE

STANCES

Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vais résoudre à ne le souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;

C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y, vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis, et vous rire de moi;
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire,
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avais toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

CONSOLATION A MONSIEUR DU PERRIER

GENTILHOMME D'AIX-EN-PROVENCE
SUR LA MORT DE SA FILLE

STANCES

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perrier; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais songe à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et de cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support

Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avait presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie
Et demanda la paix.

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

STANCES

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon :
Celle dont mes ennuis avaient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes;
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir;
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible, et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir!

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers, et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement!

Au moins si je voyais cette fière beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse, ou feinte ou véritable,
L'espoir, qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendrait supportable,
Et me consolerait jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait désirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette âme de roche une grâce m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi?

Puis, étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse, et quoi qu'il m'en advienne,

Sans faire cette injure à mon affection
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite;
Et quand de mes souhaits je n'aurais jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurais brûler d'autre feu que du sien.

Je ne ressemble point à ces faibles esprits
Qui, bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage;
Toute sorte d'objets les touche également;
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage,
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

PLAINTE SUR UNE ABSENCE

STANCES

Complices de ma servitude,
Pensers où mon inquiétude
Trouve son repos désiré,
Mes fidèles amis, et mes vrais secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle c'est à regret;
Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne;
Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne;
Mais à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage,

Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Étant loin de ma dame, une grâce plus grande
Que d'aimer sa mémoire, et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles
Choisissez les fleurs les plus belles,
De qui la campagne se peint;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire
La douceur et la majesté?
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche, de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute;
Ne m'avoûrez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon roi, par son rare mérite,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien;
Mais si mes longs travaux faisaient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en aurait pas un qui fût égal au mien.

Aussi, quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close

Et qu'on n'en peut rien obtenir,
Puisqu'à si beau dessein mon désir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement,
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas,
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avait agréable,
Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;
Ses infidèles flots ne sont point sans orages :
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau ! pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,

Que rien n'est égal à sa foi;
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles;
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

VERS FUNÈBRES

SUR LA MORT DE HENRI LE GRAND

STANCES

« Enfin l'ire du ciel, et sa fatale envie,
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m'ôter la vie
M'ont mis entre les morts.

« Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

« Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours !

« C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie,
Comme elle est dans le mien?

« Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

« L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,

C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

« Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grâce divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

« Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car pour la consoler que lui saurait-on dire
En si juste douleur?

« Reviens la voir, grande âme, ôte-lui cette nue,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison,
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue,
Venir sa guérison.

« Bien que tout réconfort lui soit une amertume,
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et selon sa coutume
Suivra ta volonté.

« Quelque soir en sa chambre apparais devant elle,
Non le sang en la bouche, et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

« Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denis entre nos cris de joie
Tu la fis couronner.

« Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connais plus rien qui la puisse toucher;
Et sans doute la France aura, comme Sipyle,
Quelque fameux rocher.

« Pour moi, dont la faiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourrait se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe,
Je les y veux laisser.

« Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver. »

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe soupirait, prêt à s'évanouir.
On l'aurait consolé, mais il ferme l'oreille,
De peur de rien ouïr.

A LA REINE, MÈRE DU ROI

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE

ODE

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messagers divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers;
Vole vite, et de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte, sur la terre et sur l'onde,
Que l'honneur unique du monde,
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux,
En cette aventure effroyable,
A qui ne semblait-il croyable
Qu'on allait voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feraient naître des maladies
Qui n'auraient jamais guérison?

Qui ne pensait que les Furies
Viendraient des abîmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer?
Qu'un débordement de licence
Ferait souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seraient pires
Que naguère sous les Busires
Que cet Hercule avait domptés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour,
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers
Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'Aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher,
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède,
Que de fuir et se cacher.

O reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels
Dont ta vertu suit les exemples

Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels?

Que saurait enseigner aux princes
Le grand Démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire
Que si ton heur était pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferais dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il désire;
Mais si quelque injure du sort
Provoquait l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantirait de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains;
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États;
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,

Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut, qui fut déploré,
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous leurs vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix;

Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
Et leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLV

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde :
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers;

Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

CHANSON

Sus, debout, la merveille des belles !
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour, plus que pour luire au monde.

On dirait, à lui voir sur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent,
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud, mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous, sur les branches voisines
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères
Verrons-nous de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise,
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon âme aurait de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposait à semblables pensées !

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles :
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point la pareille?

POUR LE ROI

ALLANT CHATIER LA RÉBELLION DES ROCHELOIS ET CHASSER LES ANGLAIS QUI, EN LEUR FAVEUR, ÉTAIENT DESCENDUS EN L'ILE DE RÉ.

ODE

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête;
Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer,
Et n'épargne contre eux pour notre délivrance
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition;
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges;
Les Immortels eux-mêmes en sont persécutés,
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire; éteins-en la semence,
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre,
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,

Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de vous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si, de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'assure, et t'engage sa foi,
Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle et qui semble te dire :
« Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire
Il est temps de marcher. »

Que sa façon est brave et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connaît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut où, des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançaient les approches;
Ici courait Minas; là Typhon se battait;
Et là suait Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetait.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter, en son trône remis,
Vit selon son désir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avaient arrachés:
Phlégre, qui les reçut, pue encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devait sous ta merci tes rebelles ployer :
Mais serait-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés quérir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir ou mourir.

Sa faute le remord[1]; Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu?

1. Lui cause des remords.

Neptune, importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paraîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure
Je me souhaiterais la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,

A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire;
Tu verras mon adresse, et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine,
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

SUR LA MORT DE SON FILS[1]

SONNET

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave et que j'aimai si fort,

1. Le fils de Malherbe fut tué dans une querelle, en juin 1627; comme l'indiquent les deux derniers vers de ce sonnet, on prétendit que l'un des deux meurtriers était juif.

Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jeux d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison,
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

TOUVANT

? –1614?

On ne sait ni à quelle date naquit ni à quelle date mourut Charles de Pyard, sieur d'Infrainville et de Touvant, que Malherbe « avouait » pour l'un de ses « écoliers ». Racan rapporte que Malherbe disait « que Touvant faisait fort bien des vers, sans dire en quoi il excellait. » En réalité il pastichait son maître et s'efforçait de lui ressembler autant qu'il le pouvait. On jugera dans quelle mesure il y réussissait par les deux pièces ci-après que nous avons choisies différentes d'inspiration. La vie de Touvant ne nous est pas connue. Ainsi que le remarque M. Lachèvre, il mourut certainement au plus tard dans le courant de 1614, car dans le recueil *Des délices de la poésie*, publié en 1615, et qui contient plusieurs pièces de lui, il est appelé « Feu Charles de Pyard. »

ŒUVRES. — Dans *Recueils collectifs.*

A CONSULTER. — Racan : *Mémoires de la vie de Malherbe ;* — Lachèvre : *Bibliog. rec. collectifs,* t. I, p. 319.

APOLLON A LA FRANCE

STANCES

France, les délices des yeux,
Terre que je préfère aux Cieux,
Crois ce qu'Apollon te va dire;
Devant le midi de ses jours
Ton roi verra dans son empire
Commencer et finir mon cours.

Mes mains d'un art laborieux,
Pour ses triomphes glorieux,
Lui tiennent des couronnes prêtes;
Mais je manquerai de lauriers,
S'il faut qu'à toutes ses conquêtes
J'en mette aux fronts de ses guerriers.

Si, loin du céleste séjour,
Je viens pour voir comme l'amour
Triomphe aujourd'hui de la haine,
Le ciel en doit-il murmurer?
Le regard des yeux de ta reine
Suffit-il pas pour l'éclairer?

ODE BACHIQUE

Puisque d'un pas irrévocable
Le temps, qui toute chose accable,
S'écoule si soudainement,
Que du ciel l'inique puissance
Dès le point de notre naissance
Nous fait courir au monument,

Ferons-nous la guerre à nous-mêmes?
De jeûne et de veilles tous blêmes,

D'inutiles soins possédés,
Faut-il que pour une vaine ombre
Nous retranchions le petit nombre
Des jours qui nous sont accordés?

Laissons combattre en Allemagne.
Pour le sceptre de Charlemagne
Ces courages ambitieux :
Loin de nous toute fantaisie,
Les lis fleuriront en Asie,
S'il est ordonné dans les Cieux.

Buvons plutôt la tasse pleine,
Pour éteindre la chaude haleine
Qu'épand le céleste lion;
D'une valeur inimitable
Faisons encor mieux à la table
Qu'Achille devant Ilion.

Ces grottes de qui la verdure
De l'hiver combat la froidure,
Et de qui le cristal coulant
Du chaud ne ressent point l'outrage,
Nous défendront sous leur ombrage
Des rayons du soleil brûlant.

Imitons les déités saintes
Pour nous garantir des atteintes
Des impitoyables destins,
Élisant sans nul artifice
Quelqu'un pour faire un sacrifice
Au Dieu qui préside aux festins.

Cher René, ma voix je te donne,
Mets sur ton chef une couronne,
De beaux vers consacre le lieu,
Puis, au nom de toute la troupe,
Épands la liqueur d'une coupe
Dessus l'autel de ce grand Dieu.

D'un pied léger frappons la terre;
Armons notre dextre d'un verre;

De pampres couvrons-nous le front.
Et, puisque la figure ronde
Est la plus parfaite du monde,
Commençons tous de boire en rond.

L'Archer, vous mènerez la bande :
Les assauts donnés contre Ostende
Vous rendent expérimenté.
Mettez donc nos os en bataille,
Pour aller forcer la muraille
De ce redoutable pâté.

Suivons cet abbé vénérable,
Aux bons moines plus désirable
Que ces rêveurs du temps jadis
Qui, pour jeûner tout un carême,
Pensaient gagner un diadème
Au royaume de paradis.

Banon, les Turcs sont misérables,
Qui par des lois vitupérables
Défendent ce jus savoureux :
Dressons de buveurs une armée,
Qui l'âme de rage animée,
Aillent dompter ces malheureux.

La fureur du Dieu qui m'inspire,
De tout ce misérable empire,
Prompte victoire nous promet :
Sus donc d'une valeur insigne,
Allons-nous-en planter la vigne,
Dans le temple de Mahomet.

PIERRE MATHIEU

1563-1621

Pierre Mathieu naquit le 10 décembre 1563 à Pesmes, en Franche-Comté. Son père, qui était tisserand, voulut que son fils eût une solide instruction, et lui fit faire ses études chez les jésuites. Pierre Mathieu vint ensuite à Paris, où, dit-on, « il se distingua par la vivacité de son esprit et ses dons oratoires ». Il devint avocat au présidial de Lyon, mais il s'occupa surtout de travaux historiques et écrivit, entr'autres, une *Histoire des choses mémorables arrivées tant en France qu'ailleurs, pendant sept années de paix, sous Louis le Grand.* Henri IV s'attacha Pierre Mathieu comme historiographe; celui-ci écrivit alors une histoire complète du règne de ce monarque et il la publia dès 1611. C'est à cette époque qu'il composa ses *Quatrains de la vie et de la mort;* ils forment, sur la mort et la vie, une suite d'images dont certaines sont vraiment belles, d'autres simplement ingénieuses, et sont le principal produit de sa veine poétique. Il composa aussi plusieurs tragédies : *Esther, Vasthi, Aman, Clytemnestre, La Guisiade* et une *Pastorale à deux personnages*, tout à fait oubliées. Après la mort d'Henri IV il s'attacha à la personne de Louis XIII; il le suivit dans la campagne contre les protestants; tombé malade à Montauban, il mourut dans cette ville le 12 octobre 1621.

ŒUVRES. — *Stances sur l'heureuse publication de la paix et de la Sainte-Union*, Lyon, 1589, in-8°; — *Tablettes de la vie et de la mort*, Lyon, 1610, in-16; Paris, 1612, 1629, etc.; — Réimpression : *La Vie et la Mort...*, publié par Joseph Rosny, Paris, 1805, in-8°; — *Histoire de la mort déplorable du roi Henri le Grand, ensemble un poème, un panégyrique et une oraison funèbre dressés à sa mémoire*, Paris, 1611, in-fol. — Nous ne donnons ni la bibliographie des tragédies de Pierre Mathieu, ni la liste de ses ouvrages historiques.

A CONSULTER. — Joseph Rosny : *Préface, notes et commentaires* de son édition; — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XII; — Niceron : *Mémoires*, t. XXVI; — Parfaict : *Hist. du Théâtre français.*

QUATRAINS DE LA VIE ET DE LA MORT

Naître grand ou petit, pauvre ou riche, qu'importe,
Si la Parque nous rend tous égaux à la fin?
Les grandeurs et les biens sont emprunts du Destin;
Comme l'on entre au monde, il faut que l'on en sorte.



Qui plus haut, qui plus bas, dans la mondaine barque,
Qui pis, qui mieux placé, qui joyeux, qui chagrin,
Tous font même voyage et descendent enfin
Également traités au grand lac de la Parque.



Nous naissons pour mourir et mourons pour revivre,
Pour revivre immortels cette foi nous avons :
La mort plus que la vie aimer donc nous devons,
Puisque la même mort de la mort nous délivre.



Ce monde est une mer, la terre la galère;
L'homme en est le forçat; le pilote, le sort;
Le travail, l'argousin; et le tombeau, le port
Où plutôt qu'il n'arrive, il n'est franc de misère.



Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux :
Quant à moi je la tiens pour le point désirable,
Où commencent nos biens, où finissent nos maux.

* * *

On déguise la mort de postures étranges,
De traits, de faux en main, de bière sur le dos,

Et comme on donne à tort poil et plumes aux anges,
Et de même on la fait d'une carcasse d'os.



A qui craint cette mort, la vie est déjà morte,
Au milieu de la vie il lui semble être mort;
Sa mort il porte au sein, elle au tombeau le porte,
Car craindre de mourir est pire que la mort.



Quel bonheur te promet la vie pour la suivre?
Quel malheur a la mort pour l'abhorrer si fort?
Tu ne veux pas mourir et tu ne sais pas vivre.
Ignorant que la vie est une vie de mort.



La vie est un flambeau, un peu d'air qui soupire
La fait fondre et couler, la souffle et la détruit;
A l'un jusques au bout de la mèche elle tire,
Et, outre le milieu, à l'autre elle ne luit.



Cette vie est un arbre et les fleurs sont les hommes,
L'un tombe de soi-même et l'autre est abattu,
Il se dépouille enfin de feuilles et de pommes
Avec le même temps qui les a revêtus.



La vie est une table, où, pour jouer ensemble,
On voit quatre joueurs : le Temps tient le haut bout,
Et dit : passe; l'Amour fait de son reste, et tremble;
L'Homme fait bonne mine; et la Mort tire tout.



La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le César, et l'autre l'Arlequin;

Mais la mort la finit toujours en Tragédie,
Et ne distingue point l'empereur du faquin.

***

La vie est une guerre étrangère et civile,
L'homme a ses ennemis, et dedans, et dehors;
Pour conserver le fort, la mort abat la ville,
Et pour sauver l'esprit elle détruit le corps.

***

Le monde est une mer; la galère est la vie[1];
Le temps est le rocher; l'espérance, le port;
La fortune, le vent; les orages, l'envie;
Et l'homme le forçat qui n'a port que la mort.

***

La mort tue en tout lieu; au bain Aristobule,
Au milieu de son camp l'Empereur Apostat,
Philippe près l'Autel, aux grottes Caligule,
Carloman à la chasse et César au Sénat.

***

Tel se sauve en la mer qui se perd en un fleuve;
La mort cherche Alexandre et s'enfuit de Néron,
Un Empereur mangeant des potirons la treuve,
Un autre la reçoit d'une Dame au giron.

***

Toute main lui est bonne : Éric meurt par sa mère,
Par sa femme Alboin, par les siens Ariston,
Bajazet par son fils, Mustapha par son père,
Par son frère Conrad, par lui-même Caton.

1. Variante d'un quatrain précédent.

***

En diverses façons sa face s'apprivoise :
Henry le Noir s'en va pour un morceau de pain;
Un roi Goth eut pour tombe un tonneau de cervoise;
Talas mourut de soif et Antonin de faim.

***

Elle peut sa fureur en toute chose épandre,
Elle arme pour tuer, l'air, l'eau, le feu, le vent.
Une poire occit Druse, une figue Terpandre,
Une mouche étouffa Adrien en buvant.

***

Par les mystères saints la mort n'est divertie
D'attaquer les plus grands même devant l'Autel :
Henry de Luxembourg meurt en prenant l'hostie,
Et Victor boit la mort au calice immortel.

***

Le temps va comme un vent, comme un torrent il coule,
Il passe et rien ne peut l'empêcher de courir;
Qui sait combien de maux en un moment il roule,
Croit que cesser de vivre, est cesser de mourir.

***

La vie est une toile, aux uns elle est d'étoupe,
Aux autres de fin lin et dure plus ou moins;
La mort, quand il lui plaît, sur le métier la coupe,
Et l'heur ou le malheur comme les fils sont joints.

***

Jusqu'au dernier soupir l'homme a besoin d'apprendre,
Socrate vit, vieillit et meurt en apprenant;
La science ne peut de la mort se défendre;
Et savoir bien mourir c'est être bien savant .

***

Comme l'aube, la mort est du jour la fourrière
Où toujours le soleil sans se coucher reluit :
On ne s'égare point sous la claire lumière;
Qui va contre le jour ne doit craindre la nuit.

***

D'un éternel repos la fatigue est suivie;
La servitude aura une ample liberté;
Où se couche la mort, là se lève la vie;
Et où le temps n'est plus, là est l'éternité.

***

Ne perds pour l'ami mort le manger, ni le somme
Telle douleur ne doit l'entendement partir;
Qui plaint un homme mort, se plaint qu'il était homme
Et qu'entrant en la vie, il promit d'en sortir.

***

Quand le vin est au bas, l'épargne n'est plus bonne,
Car le pis et le moins reste au fond du tonneau :
N'abuse du loisir que ton âge te donne,
Et descends quelquefois tout vivant au tombeau.

PIERRE MOTIN

1566?-1610?

Pierre Motin naquit vers 1566 à Bourges. On ne connaît presque rien de sa vie. Il écrivit des poésies galantes qu'il publia dans les recueils du temps et qu'il ne réunit jamais en volumes; on le trouve dans le *Parnasse satyrique* en compagnie de Sigognes et de Berthelot.

C'était un poète de cabaret, et il dut souvent improviser ses vers à la Pomme de Pin, au Cormier, ou dans quelque autre de ces tavernes qui de Notre-Dame au Panthéon se dressaient sur les flancs de la montagne Sainte-Geneviève. Boileau l'a déclaré glacial et morfondu; mais Mathurin Régnier, qui lui dédia une de ses satires, et Malherbe même, lui rendirent une meilleure justice. D'un poète aussi gaillard, la plupart des pièces ne sauraient être citées ici; mais il n'a pas seulement rimé des gaudrioles; et dans le choix qu'en a donné M. Paul d'Estrées, il en est même d'édifiantes. On lira ci-après, avec deux sonnets, qui ne sont pas d'un poète morfondu ni glacial, et dont il est naturel que la verve ait plu à Mathurin Régnier, une chanson agréable et la paraphrase d'un psaume de David. Motin ne passa pas toute sa vie à Paris; il finit par se retirer à Bourges, sa ville natale; il y mourut en 1610.

ŒUVRES. — *Traité de la préparation heureuse et de l'immortalité de l'âme, tiré du latin du R. P. F. L. Blosius* [en prose], 1604, in-12. — Paul d'Estrées : *Œuvres inédites de P. Motin*, Paris, 1882, in-12.

A CONSULTER. — Paul d'Estrées, notice sur : *Motin, sa vie et ses Œuvres* en tête de l'édition citée.

SONNETS

I

Sur toutes les couleurs j'aime la feuille morte
Qui ne change jamais la beauté de son teint,
Non plus que mon amour d'un beau désir atteint.
C'est aussi la couleur que ma maîtresse porte.

Mais comment, ô beaux yeux, dont la puissance forte
Allume dans mon cœur un beau feu pur et saint,
Pourquoi, beaux yeux, le vert en vos couleurs n'est point
Comme cette couleur que la tristesse apporte?

Est-ce pour figurer un trépas rigoureux
A ceux que vos beautés ont rendus langoureux?
Est-ce pour faire voir quelque rigueur nouvelle

Q'un rameau sec et vert d'une couleur vous sert?
Je ne sais; mais gardez qu'Amour d'une étincelle
Vous montre qu'un bois sec brûle mieux que le vert.

II

Je venais de laisser ma Jeanne qui dépouille
D'attraits et de flambeaux et Vénus et l'Amour,
Quand, passant au milieu d'un large carrefour,
Une nuit qu'il pleuvait, je trouvai la patrouille.

L'on me dit : « Qui va là? », on m'arrête, on me fouille,
Puis on me va disant : « Tu brasses quelque tour,
Ou bien contre la ville, ou bien contre la Cour.
Tu n'as pas grand souci que ton manteau se mouille. »

Je répondis : « Messieurs, je suis un écolier.
— Ah ! mordieu ! ce dit un, menons-le prisonnier.
Comment ! comment ! la nuit, aller battre l'estrade ! »

A ces mots je m'écarte et gagne une maison.
Eussé-je résisté? Nenni, car, d'une œillade,
Jehanne seulette me mit bien en prison.

ODE

Allons voir les deux Marguerites,
Ces deux belles jeunes Charites,
Dont l'honneur, la beauté, le teint,
Et le beau nom qui toujours dure,
Ne craint pas de se voir atteint
Ni du chaud, ni de la froidure.

Baisons leurs belles mains vermeilles,
Leurs mains à l'Aurore pareilles.
Mais l'Aurore ne se fait voir

Seulement que la matinée,
Et leurs beautés durent au soir
Et durent toute la journée.

Vierges chastes, saintes et belles,
Dieu vous gard' fleurettes nouvelles :
Avez-vous point pensé en nous?
L'on pense aux personnes absentes;
Mais je ne pense point en vous,
Car toujours vous m'êtes présentes.

Comment vous êtes-vous portées
Depuis qu'on vous a visitées
Il y a trois jours, mais trois mois,
Car toutes les heures tournées
Où vos beautés je n'aperçois,
Je les appelle des journées.

Les jours au soleil je ne compte,
Car de votre œil la flamme prompte
Me fait le mois et la saison.
Puisque le soleil il efface,
Comment n'est-ce pas la raison
Qu'il ait une même efficace?

Oui, de votre œil la belle flamme
A même efficace en mon âme,
Sinon que le soleil des cieux
Nourrit toute la masse ronde;
Et vous, cruelles, de vos yeux
Vous faites mourir tout le monde.

PARAPHRASE DU PSAUME CXXIX DE DAVID

Du profond de mon cœur, plein d'amères angoisses,
D'angoisseuse amertume et d'un profond émoi,
Afin qu'en ta pitié mes douleurs tu connoisses,
Je crie à toi, Seigneur; Seigneur, écoute-moi.

Dispose ton oreille à ma voix lamentable;
Si tu veux rechercher des hommes le forfait,
Qui pourra soutenir ton ire redoutable,
Que bientôt, coléré, tu ne l'aies défait?

En ta seule bonté, désespéré, j'espère,
Te voyant si bénin, si piteux et si bon;
L'espoir de ta clémence adoucit ma misère;
La douceur me contraint de soutenir ton nom.

Si tu voulais aussi d'un courage imployable
Te venger aussitôt qu'on t'a fait courroucer,
On te dirait cruel au lieu de pitoyable,
Et mon âme vers toi ne voudrait s'adresser.

Plus ardemment que ceux qui font la sentinelle
Ne désirent le jour afin de reposer,
Que l'Église de Dieu le prompt secours appelle
Et vienne dessus lui son attente poser!

Car son cœur a toujours la pitié pour hôtesse
Des humains paresseux le salut recherchant,
Qui son œuvre jamais dépourvu ne délaisse,
Plus bénin mille fois que l'homme n'est méchant.

Sus donc, peuple, sus donc; adore sa merveille,
Jette sur sa grandeur et ton cœur et ton œil;
Si notre iniquité ne trouve sa pareille,
Son sang, qui nous rachète, est un prix sans pareil.

SIGOGNES

? –1611

On n'est pas fixé sur l'orthographe du nom de ce poète. On le trouve encore écrit : Sigogne, Sigongne, Cigongne. Il était fils de René de Beausoncles, sieur de Sigogne et gouverneur de Dieppe, et il fut gouverneur de Dieppe à son tour. Il vécut cependant à la cour jusqu'en

1605 avec le titre d'écuyer d'écurie chez le roi. Retiré à Dieppe, il vécut dans cette ville jusqu'à sa mort qui arriva en 1611. Au témoignagne de Pierre de l'Estoile il mourut pauvre. Il a écrit des vers satiriques, souvent licencieux, et que le *Cabinet satyrique* recueillit avec ceux de Motin et de Berthelot. Nous ne donnons de lui qu'une pièce, — encore avons-nous cru pouvoir en retrancher quelques strophes, — tirée de ses Satires; celles-ci ont été imprimées dans quelques éditions à la suite de celles de Mathurin Régnier. On donne parfois comme étant de Sigognes un : *Ballet des Quolibets*, signé de son nom et dansé à la cour en 1627. Cette attribution est rendue invraisemblable par le rapprochement de cette date avec celle de la mort du satirique. Peut-être l'auteur du ballet était-il son fils ou un autre de ses parents, comme l'a supposé M. Frédéric Lachèvre.

ŒUVRES. — *Satires*, à la suite des Satires de Régnier, Paris, 1614, in-12; — *Le Cabinet satyrique*, Paris, 1618.

A CONSULTER. — Paulin Paris : Note sur Sigognes, au tome I de son édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux; — Ad. van Bever : *Les poètes satyriques des XVIe et XVIIe siècles*, Paris, 1903, in-18; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. coll.*, t. I, p. 310.

LE MANTEAU D'UN COURTISAN

SATIRE

Manteau, des manteaux le plus mince,
A jamais exempt de la pince
Pour ta cruelle pauvreté,
En ton espèce incomparable,
Manteau néanmoins misérable
Pour ton extrême antiquité.

Encor que la teigne te mange,
Si veux-je chanter ta louange,
Et qu'on sache par l'univers
Que ta capacité petite
Fait que ton vieux haillon mérite
D'avoir quelque place en mes vers.

Déesse au visage effroyable,
Par toute la terre habitable,

Des humains la peur et l'effroi,
Qui règnes dessus la misère
En ton geste triste et austère,
Maigre déesse, inspire-moi.

Ce manteau qui n'a point au monde,
D'autres manteaux qui le seconde,
Fut jadis un drap assez fin,
Manteau où l'on ne peut connaître
S'il est serge, ou drap de limestre[1]
Car le pauvret tire à sa fin.

Il fut d'une façon honnête,
Premièrement manteau de fête,
Garni d'un collet de velours
Et d'une doublure de frise,
Puis, tôt après, changeant de guise,
Devint manteau de tous les jours.

Il eut un compagnon fidèle
Qui dura jusqu'à la ficelle,
Bien qu'il fût débile et fluet;
Manteau qui fit durant sa vie,
Comme le roi devant Pavie
Tirant jusqu'au dernier filet.

Après le temps de son service,
Celui-ci succède à l'office,
Servant, lui sert pour tous les deux,
Mais une chose l'importune,
Car il se plaint de la fortune
Qui le rend le manteau d'un gueux.

Il n'y a ni façon ni sorte
Dont un habillement se porte,
Que le pauvret n'ait pratiqué :
Il a été robe sans manches,
Changeant de visage aux dimanches,
A tous usages appliqué.

1. Sorte de serge que l'on fabriquait à Rouen.

Il sert souvent sans intervalle,
Son maître en quelque part qu'il aille;
Dans les prisons il est connu,
A l'Hôtel-Dieu, en la taverne,
Dont il sort souvent sans lanterne,
Et la plupart du temps tout nu...

Ce manteau se rend si traitable
Qu'il est le tapis de la table.
Qui ne servit onc à manger;
Une chose le réconforte,
C'est que jamais on ne le porte
Aux batailles ni au danger.

Mais après tant de bons services,
Il endure mille supplices
Par la cruauté d'un valet,
Qui, afin d'épargner sa peine,
Pour la crotte rogne la laine,
Et le rend petit mantelet.

Son maître le fait par malice,
Car, comme son bien s'appetisse,
Il veut qu'il diminue aussi,
Afin que de même cadence,
Il voie finir sa chevance
Et son mantelet raccourci.

Il veut qu'on le réserve encore,
Tant ce vêtement il honore,
A son ensevelissement;
Mais comment pourrait-il se faire,
Vu qu'il ne saurait satisfaire
A la tête tant seulement?...

Ce manteau, — ce sont choses sûres —
A bien usé dix-sept doublures
En changeant maintes fois de teint.
Comme un caméléon étrange
Qui en mille couleurs se change,
A toute heure teint et déteint.

Le gris fut sa couleur première,
Tôt après, changeant de matière,
Le vert-gai lui fut ordonné,
Et, tôt après, changeant de sorte,
Il redevint de feuille morte
Puis on le teignit en tanné.

Il prit pour dernière teinture,
Du noir la couleur la plus sûre,
Soufflété, gratté, retourné,
Et, tôt après, son muable être,
Pour l'ind gence de son maître,
En son même état retourné.

Aussi sur la fin de son âge,
Il emporta cet avantage,
Par un accident non commun,
Car, à voir ses dents et sa corde,
Il semble qu'il est prêt à mordre,
Montrant les griffes à chacun.

Il est témoin, bien que sans l'être,
Des coups de bâton que son maître
A reçus et non pas donnés,
Et, d'avoir de façon nouvelle,
Vu ses reins, au pied d'une échelle,
De coups de pierre cotonnés.

Manteau, bien que ta vieille corde
Semble crier miséricorde
Au secours d'un autre manteau,
Et que justement tu dois être
Las du service de ton maître,
Tu mérites bien un tableau.

Puisque tu es, pour récompense,
Dans le temple de l'indigence,
Un reliquaire précieux,
Sois donc d'un zèle charitable,
Vers la déesse misérable,
Le médiateur pour les cieux.

BERTHELOT

Première moitié du XVIIe siècle.

On ne sait à peu près rien sur ce poète; on ignore à quelle date il naquit et à quelle date il mourut. Il était l'ami de Mathurin Régnier et des poètes libertins de son temps : Motin, Sigognes, Théophile, Colletet, Frénicle. Il collabora au *Parnasse satyrique* et au *Cabinet satyrique;* ces recueils contiennent de lui un assez grand nombre de pièces qui pèchent souvent contre le goût et, plus souvent encore, contre la décence. De même que son ami Régnier, il n'aimait point le despotique Malherbe, et il s'amusa un jour à parodier la chanson que celui-ci avait rimée en l'honneur de Mme de Bellegarde que, dans la première stance, il appelait « merveille des merveilles » ; il y disait en effet :

Qu'autres que vous soient désirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

A quoi Berthelot répliqua fort vivement; mais ne se contentant pas de railler l'ardeur amoureuse de Malherbe, il le railla aussi sur la lenteur de son labeur poétique; c'est au septième et dernier couplet, où il dit :

Être six ans à faire une ode,
Et faire des lois à sa mode,
Cela se peut facilement;
Mais de nous charmer les oreilles,
Par la Merveille des Merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Malherbe, dit-on, fut piqué, et un gentilhomme de Caen, nommé La Boulardière, et dont il était l'ami, consentit à le venger en bâtonnant le satirique. Cette anecdote bien connue est ce que l'on sait de plus précis de l'existence de Berthelot; on sait aussi qu'il fut poursuivi pour impiété avec les autres poètes du *Cabinet satyrique*, Théophile, Frénicle, *Colletet*, et condamné avec eux, par contumace il est vrai, au supplice du feu; mais il est probable que, pour Berthelot comme pour Théophile, l'arrêt qui intervint en 1625 transforma cette peine en celle du bannissement. On a aussi sous le nom de Berthelot un recueil de poésies : *Les Soupirs amoureux*, édité en 1646. On le

regarde comme une de ses œuvres. M. Frédéric Lachèvre s'est demandé, tout en reconnaissant qu'il n'a aucun élément lui permettant de formuler une réponse satisfaisante, si ce recueil ne serait pas plutôt l'œuvre d'un fils de notre poète. C'est, en tout cas, aux *Soupirs amoureux* que sont empruntées les petites pièces qui suivent.

ŒUVRES. — *Les Soupirs amoureux* (publiés dans le *Recueil des nouveaux bons vers de ce temps*, dont ils forment une partie séparée), Paris, 1646, in-8°; — nous avons rappelé que l'on trouve des pièces de Berthelot dans *Le Parnasse satirique* et dans *Le Cabinet satirique ;* — quelques pièces de lui ont aussi été imprimées avec des pièces de Sigognes, à la suite de certaines éditions des satires de Régnier.

A CONSULTER. — Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. I, p. 115.

LA JALOUSIE MAL FONDÉE

SONNET

Tu te trompes, jaloux, elle n'est pas si belle
Que tes soupçons légers me l'avaient fait juger.
Elle est de ces objets brillants à la chandelle,
De qui l'on voit au jour le lustre se changer.

Je pensais, te voyant incessamment près d'elle
Que ce fût un objet qui peut tout engager,
Et, ce faux sentiment me faisant infidèle,
Déjà je me plaisais au soin de l'obliger.

Voilà l'indigne fruit de tes fâcheux ombrages;
Tes injustes soupçons embrasent nos courages.
Et nous font estimer d'invisibles appas.

Veux-tu qu'on soit pour eux ou de glace ou de flamme?
On les adorera si tu caches ta femme,
Mais si tu la fais voir on n'y pensera pas.

LA VIE AGRÉABLE

ODE

Heureux qui peut passer sa vie
Franc des morsures de l'envie
Et qui n'a point la vanité
D'avoir titre ni dignité;
Qui voit dedans l'indifférence
La cour et sa magnificence,
Et qui n'a point d'ambition
Que de régler sa passion;
Qui vit selon les lois divines
Et qui ne trouve point d'épines
A ranger son docile esprit
A tout ce que Dieu nous prescrit;
Qui brave les fers et la flamme,
Et qui n'engage point son âme,
Sa raison ni sa liberté
Sous le pouvoir d'une beauté;
Qui ne regrette point d'absence,
De froideur ou d'indifférence,
Mais qui vit tout à fait à soi,
Franc d'amour, de soins et d'effroi.

ASSURANCE D'AMOUR

La mer sera sans poissons,
Le rossignol sans chansons,
Et les lauriers sans verdure,
L'été n'aura point de grains,
L'hiver sera sans froidure
Et l'automne sans raisins,

Le printemps sera sans fleurs,
Les tulipes sans couleurs

Et les roses sans épines,
Les sphères sans mouvement,
Quand, pour vos beautés divines,
Je serai sans sentiment.

LE DISCOURS AMBIGU

Puis-je bien accorder les discours de ma belle?
Elle est en même temps trop douce et trop cruelle;
Elle veut que je vive et me livre au trépas;
D'un côté sa rigueur, de l'autre, sa clémence,
M'abandonne aux tourments et me rend l'espérance,
L'une veut que je meure et l'autre ne veut pas.

Toute prête à quitter ce séjour agréable
Pour aller à un autre encore plus aimable
Elle m'a commandé d'entretenir mes feux;
Mais lorsque j'ai voulu lui faire compagnie,
Suivant les mouvements d'une ardeur infinie,
Elle n'a pas voulu l'accorder à mes vœux.

Comment donc accorder des discours si contraires?
Ils sont, en même temps, funestes et prospères,
L'un fait tout mon bonheur, l'autre me fait mourir;
M'ordonner de l'aimer c'est m'ordonner de vivre,
Mais tout d'un même temps m'empêcher de la suivre
C'est vouloir que je vive et me faire mourir.

HONORÉ D'URFÉ

1567–1625

Honoré d'Urfé naquit en 1567, certains biographes disent à Marseille, d'autres disent dans le Forez, sur les bords du Lignon. Il fit ses études à Tournon, puis il entra dans l'ordre des chevaliers de Malte auquel il était destiné en qualité de cadet. Mais il n'y resta point. Il n'avait aucun goût pour le célibat, et, du reste, il aimait depuis son enfance une belle et riche héritière de son pays, Diane de Chenillac, dame de Chateaumorand, dont le souvenir occupait seul sa pensée. Il revint donc dans le Forez pour la retrouver; quand il la revit elle était déjà mariée, et mariée avec Anne d'Urfé, le propre frère d'Honoré. Celui-ci renferma en lui-même ses douleurs, il fut, pour sa dame, un parent respectueux, mais il ne cessa point de l'aimer. Au bout de vingt-deux ans le mariage fut rompu; Anne d'Urfé prit l'état ecclésiastique et Honoré, libre enfin d'épouser sa Diane, l'épousa. Une si belle constance fut, hélas ! mal récompensée; l'union ne fut pas aussi heureuse que d'Urfé le méritait et il dut, à son tour, rompre ses liens. Il se retira en Piémont, au bord du Pô; puis il revint dans son pays, et près de la rivière du Lignon, dont il a rendu le nom célèbre, il écrivit son long et fameux roman l'*Astrée* dont nous avons parlé dans notre *Introduction*, à propos de la poésie pastorale, et d'où nous avons extrait les quelques pièces de vers ci-après. Honoré d'Urfé mourut dans le Piémont, à Villefranche, en 1625.

ŒUVRES. — *Épîtres morales*, Lyon, 1598, in-12; et 1620, in-12; — *La Sireine du Sieur d'Urfé*, Paris, 1611, in-18; — *La Sireine... avec autres poésies du même*, Paris, 1618; — *L'Astrée*, Paris : 1re partie, 1607; — 2e partie, 1612; — 3e partie, 1619; — 4e et 5e parties (posthumes, publiées par Balthazar Baro), 1627; — les 5 parties : Paris, 1633, 5 v. in-8°; et Rouen, 1646, 5 v. in-8°; — *La Sylvanire ou la morte vive, fable bocagère, en vers non rimés*, Paris, 1625, in-8°; — *Œuvres poétiques choisies et précédées d'une introduction* par G. Michaut, Paris, 1909, in-8°; — Honoré d'Urfé est l'auteur de deux autres œuvres poétiques encore inédites : *La Savoysiade*, dont un fragment a été publié à la suite du *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps* (1609) et réimprimé dans *les Délices de la poésie* (1615); — et une *Paraphrase des Psaumes*.

A CONSULTER.— A. Bernard : *Les d'Urfé*, Paris, 1839, in-8°; — Bonafous : *Etudes sur l'Astrée*, Paris, 1846; — De Loménie : *L'Astrée*

et le Roman pastoral (Rev. des Deux-Mondes, 15 juillet 1858); — Charlotte Banti : *L'Amintas du Tasse et l'Astrée de d'Urfé*, Paris, 1895 ; — B. Germa : *L'Astrée d'Honoré d'Urfé, sa composition, son influence*, Paris, 1904-1905; in-8°.

SONNET D'HYLAS

QU'IL PREND SON PARTI DES DÉDAINS DE LAONICE

Puisqu'il faut arracher la profonde racine
Qu'Amour, en vous voyant, me planta dans le cœur,
Et que tant de désirs avec tant de longueur
Ont si soigneusement nourrie en ma poitrine;

Puisqu'il faut que le temps, qui vit son origine,
Triomphe de sa fin et s'en nomme vainqueur;
Faisons un beau dessein, et, sans vivre en langueur,
Otons-en tout d'un coup et la fleur et l'épine.

Chassons tous ces désirs, éteignons tous ces feux,
Rompons tous ces liens serrés de tant de nœuds,
Et prenons de nous-même un congé volontaire.

Nous le vaincrons ainsi, cet Amour indompté,
Et ferons sagement de notre volonté
Ce que le temps enfin nous forcerait de faire.

VILANELLE D'AMIDOR

REPROCHANT UNE LÉGÈRETÉ A UNE DAME

A la fin celui l'aura,
Qui dernier la servira.

De ce cœur cent fois volage,
Plus que le vent animé

Qui peut croire d'être aimé
Ne doit pas être cru sage.
Car enfin celui l'aura,
Qui dernier la servira.

A tous vents la girouette
Sur le faîte d'une tour,
Elle aussi, vers toute Amour
Tourne le cœur et la tête.
A la fin celui l'aura
Qui dernier la servira.

Le chasseur jamais ne prise
Ce qu'à la fin il a pris;
L'inconstante fait bien pis,
Méprisant qui la tient prise.
Mais enfin celui l'aura
Qui dernier la servira.

Ainsi qu'un clou l'autre chasse,
Dedans son cœur, le dernier
De celui qui fut premier
Soudain usurpe la place.
C'est pourquoi celui l'aura,
Qui dernier la servira.

STANCES DE TIRCIS

SUR UNE TROP PROMPTE MORT

Vous qui voyez mes tristes pleurs,
Si vous saviez de quels malheurs
J'ai l'âme atteinte;
Au lieu de condamner mon œil,
Vous ajouteriez votre deuil
Avec ma plainte.

Dessous l'horreur d'un noir tombeau,
Ce que la terre eut de plus beau
Est mis en cendre.
O destins trop pleins de rigueur !
Pourquoi mon corps comme mon cœur
N'y peut descendre?

Elle ne fut plutôt çà-bas,
Que les Dieux par un prompt trépas
Me l'ont ravie;
Si bien qu'il semblait seulement
Que pour entrer au monument
Elle eût eu vie.

Pourquoi fallait-il tant d'Amour,
Si, ressemblant la fleur d'un jour
A peine née,
Le ciel la montrait pour l'ôter,
Et pour nous faire regretter
Sa destinée?

Comme à son arbre étant serré,
Du tronc mort n'est point séparé
L'heureux lierre,
Pour le moins me fut-il permis
Vif auprès d'elle d'être mis
Dessous sa pierre.

Content près d'elle je vivrois
Et, si là-dedans de la voix
J'avais l'usage,
Je bénirais d'un tel séjour
La mort qui m'aurait de l'amour
Laissé tel gage.

———

SONNET DE PHILIS

CONTRE LA JALOUSIE

Amour ne brûle plus, ou bien il brûle en vain;
Son carquois est perdu, ses flèches sont froissées,
Il a ses dards rompus, leurs pointes émoussées,
Et son arc sans vertu demeure dans sa main.

Ou, sans plus être Archer d'un métier incertain,
Il se laisse emporter à plus hautes pensées,
Ou ses flèches ne sont en nos cœurs adressées,
Ou bien, au lieu d'Amour, nous blessent de dédain.

Ou bien, s'il fait aimer, aimer c'est autre chose
Que ce n'était jadis, et les lois qu'il propose
Sont contraires aux lois qu'il nous donnait à tous.

Car aimer et haïr, c'est maintenant le même,
Puisque pour bien aimer il faut être jaloux.
Que si l'on aime ainsi, je ne veux plus qu'on m'aime.

SONNET D'HYLAS

QU'IL NE FAUT POINT AIMER SANS ÊTRE AIMÉ

Quand je vois un amant transi
Qui languit d'une amour extrême,
L'œil triste, et le visage blême,
Portant cent plis sur le sourcil;

Quand je le vois plein de soucis,
Qui meurt d'Amour sans que l'on l'aime,
Je dis aussitôt en moi-même :
« C'est un grand sot d'aimer ainsi. »

Il faut aimer, mais que la belle
Brûle pour qui brûle pour elle,
Ou bien c'est pure lâcheté.

L'Amour de l'Amour est extraite;
La charge n'est jamais bien faite,
Qui penche toute d'un côté.

SONNET DE CÉLADON

SUR UNE ATTENTE

O moments paresseux traînés si lentement!
O jours longs à venir, longs à clore vos heures,
Qui vous tient endormis en vos tristes demeures?
Vous souliez[1] autrefois couler si vitement.

O Ciel, qui traîne tout avec ton roulement
Et qui des autres Cieux les cadences mesures,
Dis-moi : qu'ai-je commis? et par quelles injures
T'ai-je fait alentir ton léger mouvement?

Moments, vous êtes jours, jours, vous êtes années,
Qui de vos pas de plomb n'êtes jamais bornées,
Que les siècles plus longs vous n'alliez égalant :

Pénélope, de nuit, défaisait sa journée;
Je crois que le Soleil va ses pas rappelant
Pour prolonger le tour et ma peine obstinée.

1. De *Souloir* ou *Soloir :* avoir coutume de...

STANCES D'HYLAS

DE SON HUMEUR INCONSTANTE

Je le confesse bien, Philis est assez belle
Pour brûler qui le veut;
Mais que pour tout cela, je ne sois que pour elle,
Certes, il ne se peut.

Lorsqu'elle me surprit mon humeur en fut cause,
Et non pas sa beauté;
Ores qu'elle me perd, ce n'est pour autre chose
Que pour ma volonté.

J'honore sa vertu, j'estime son mérite
Et tout ce qu'elle fait;
Mais veut-elle savoir d'où vient que je la quitte?
C'est parce qu'il me plaît.

Chacun doit préférer, au moins s'il est bien sage,
Son propre bien à tous;
Je vous aime, il est vrai, je m'aime davantage :
Si faites-vous bien, vous.

Bergers, si dans vos cœurs ne régnait la feintise,
Vous en diriez autant;
Mais j'aime beaucoup mieux conserver ma franchise
Et me dire inconstant.

Qu'elle n'accuse donc sa beauté d'impuissance,
Ni moi d'être léger :
Je change, il est certain; mais c'est grande prudence
De savoir bien changer.

Pour être sage aussi, qu'elle en fasse de même :
Égale en soit la loi;
Que s'il faut, par destin, que la pauvrette m'aime,
Qu'elle m'aime sans moi !

VAUQUELIN DES YVETEAUX

1567?–1649

Nicolas Vauquelin, sieur des Yveteaux, naquit vers 1567 au château de La Fresnaye-en-Sauvage, près de Falaise. Il était fils du poète Vauquelin de La Fresnaye. Il fit ses études à Caen et passa sa jeunesse partie au château de La Fresnaye, partie dans cette ville. Sa famille le destinait à l'Église, mais il ne voulut point entrer dans les ordres, et, en 1595, il succéda à son père dans la charge de lieutenant général au baillage de Caen. Plus tard, ayant eu à répondre devant le Parlement de Rouen de l'irrégularité de quelque sentence, il céda sa charge à son frère Guillaume. Il vint à Paris, fut présenté à la cour et obtint des emplois. Il fut précepteur : d'abord du duc de Vendôme, puis du dauphin fils d'Henri IV. Il menait une vie voluptueuse, au dire de Tallemant, et avait la coutume de se vêtir d'une façon bizarre : tantôt en satyre, tantôt en berger, tantôt en dieu, selon son caprice. Il quitta la cour après la mort du roi, les uns disent par chagrin d'avoir perdu son maître, mais il est plus probable que ce fut par suite d'une disgrâce et à cause des désordres de sa vie. Il vécut désormais indépendant, car il avait de la fortune. Tallemant dit qu'il eut des aventures galantes jusqu'à la fin de sa vie. Il partageait son temps entre Paris où il passait l'hiver et le château de la Fresnaye où il passait l'été. Il vécut en épicurien; et Chaulieu l'a appelé « un parfait philosophe ». Il écrivit un sonnet qui lui fut fort reproché; c'est celui qui commence par le vers :

Avoir peu de parents, moins de train que de rente;

on le trouvera ci-après. Ce sonnet était propre en effet à accréditer les histoires que l'on faisait de lui, et son frère, contre qui il avait un procès, s'en fit une arme. Tallemant rapporte qu'on a accusé des Yveteaux « de ne croire que médiocrement en Dieu ». Il déclare que pour lui il ne lui a « pourtant jamais ouï dire d'impiété ». Mais il ajoute aussitôt : « Il est vrai que je ne l'ai connu que deux ans avant qu'il mourût. » Huet, dit de son côté, qu'en approchant de la fin de sa vie, des Yveteaux « fut touché d'une sincère pénitence et qu'il fit alors un sonnet plein de sentiment chrétien et partant d'un cœur humilié et contrit ». A ses yeux ce sonnet, qui commence par le vers :

Enfin je ne suis plus des habitants du monde,

et que nous citons aussi, rachète le sonnet précédent. Des Yveteaux

quitta Paris pendant la Fronde, alors que se formait le blocus de la ville. Il mourut le 9 mars 1649, à Brianval, petit village des environs de Meaux où son état de santé l'avait déterminé à s'arrêter. Il avait composé des poésies dont le recueil non signé avait paru en 1606. En somme, il a peu produit. Il avait bien moins de talent que son père. Il n'a de celui-ci ni la saveur rustique, ni la fraîcheur de sentiment.

ŒUVRES. — *Recueil de vers* (anonyme), Paris, 1606; — *Œuvres poétiques,* publiées par Prosper Blanchemain, Paris, 1854, in-16.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. II (Ed. Garnier); — Baron Jérôme Pichon : *Notice sur Vauquelin des Yveteaux,* (Bulletin du Bibliophile, 1846); — J.-B. Rathery : *Vauquelin des Yveteaux,* Paris, 1854; — J. Travers : *Addition à la vie et aux œuvres de Vauquelin des Yveteaux* (Mémoires de l'Académie de Caen, 1856); — F. Lachèvre : 1° *L'Edition originale de Vauquelin des Yveteaux* (Bulletin du Bibliophile, 1900); — 2° *Bibliog. des Rec. collectifs,* I, pp. 163 et 392, II, p. 253 et IV, p. 98.

SUR LA MORT DE DEUX JEUNES GARÇONS

AGÉS, L'UN DE DEUX ANS, L'AUTRE DE TROIS

Beaux rayons plus clairs que durables,
Si vos lumières désirables
Ont eu leur fin en commençant,
C'est le destin des belles choses :
Un matin est l'âge des roses
Et les lis meurent en naissant.

Ici longtemps rien ne peut être;
Le beau soleil qui nous fait naître,
Duquel, en ce siècle méchant,
L'orient vous fut nécessaire,
Sujet à la règle ordinaire,
Comme vous aura son couchant.

C'est beaucoup d'heur quand il arrive
Qu'on trouve le port dès la rive;
Car, puisque aussi bien le vaisseau

Doit périr, c'est notre avantage,
S'il advient qu'il fasse naufrage
Avant qu'il fasse encore l'eau.

Beaux feux en voyant votre cendre,
Ce que je puis, c'est de reprendre
La rigueur injuste du sort,
Qui n'a permis à mon envie
Que je fisse pour votre vie,
Ce que je fis pour votre mort.

Comme les pyralites meurent
Quand un moment elles demeurent
Hors du feu qui les fait durer,
Vos beautés de qui la nature
Du ciel avait sa nourriture,
Hors du ciel n'ont pu demeurer.

Mais vous deviez naître moins belles,
Ou vous deviez naître immortelles;
Car, tant plus qu'un bien est plaisant,
Et qu'il donne plus d'espérance,
Quand on en perd la jouissance,
Le regret en est plus cuisant.

Dessus vos tombeaux, âmelettes,
Naissent toujours les violettes!
Le cèdre s'y puisse nourrir,
Qui, de sa vigueur toujours fraîche,
Comme il ne pourrit point, empêche
A jamais vos corps de pourrir!

L'ADIEU D'AMYNTHE ET DE CLORICE

STANCES

Sous les verts arbrisseaux, au long d'un beau rivage,
Amynthe, que le ciel abandonne au malheur,

Ramenait son troupeau du grand jour à l'ombrage,
Pour se mettre à couvert de l'ardente chaleur.

Mais l'ombrage des bois et le frais des fontaines,
Qui défendent ces lieux et du chaud et du jour,
Ne peuvent alléger ses amoureuses peines;
Il porte en tous endroits son mal et son amour.

Ce berger qui passait tous ceux de la contrée,
En adresse et valeur, mourait pour les beaux yeux
D'une que les destins avaient aussi montrée
En sa jeune beauté pour chef-d'œuvre des cieux.

Clorice était son nom, qui, depuis son enfance,
Bergère fréquentait ces ombrages herbeux;
Ce fut où le pasteur prit d'elle connaissance,
Et lui donna son cœur, ses soupirs et ses vœux.

Il est toujours près d'elle et sa jeunesse éprise
De ce nouvel amour n'a plus d'autre plaisir
Que de rendre à ses yeux, seigneurs de sa franchise,
Tout ce qu'il peut avoir de temps et de loisir.

Bref, il ne vit qu'en elle et d'elle en sa pensée
L'image nuit et jour repasse incessamment.
C'est l'unique remède à son âme blessée,
Lorsqu'il est éloigné de son contentement.

Dans l'écorce des bois le cher nom de Clorice
Il laisse en mille endroits subtilement écrit;
Mais cette belle main, sans aucun artifice,
L'avait bien plus avant gravé dans son esprit.

Ce beau nom que sa voix à l'écho fait redire,
Est appris des vallons et des bois d'alentour;
Les antres séparés, où seul il se retire,
Se plaisent d'écouter les chants de son amour.

Clorice brûle aussi d'une flamme secrète :
Son jeune cœur soupire, atteint du même trait;
Et sa chaste pensée, où l'amour se retraite,
Garde du beau pasteur l'agréable portrait.

Sa parole, ses yeux, sa façon gracieuse
Ont de charmes si forts enchanté ses esprits,
Que n'étant plus de rien que de lui curieuse,
Toute autre affection elle tient à mépris.

Comme elle fut soudain l'idole de son âme,
Il est incontinent son plus aimé souci.
Trop heureuse fortune en cette douce flamme
Et trop heureux amants, s'ils demeuraient ainsi.

La douceur de ce calme en peu d'heure est changée,
Leur pitoyable état à ce point est rangé,
Qu'il faut, malgré l'amour, au devoir obligée,
Prendre avec mille pleurs l'un de l'autre congé.

On commande au pasteur de faire autre demeure,
Ses yeux ne verront plus les soleils de ses jours,
Et contraint de partir il faudra bien qu'il meure,
Laissant en même lieu son cœur et ses amours.

Il tombe au souvenir de cette départie.
Comme il voit approcher l'objet de son ennui,
Clorice descendit du mont en la prairie,
Qui sur même sujet se pâme quant et lui.

Le soin qu'elle a pourtant des angoisses mortelles
Où dolente elle a vu son fidèle berger,
Lui donne du courage et des forces nouvelles;
Le salut des amants court un même danger.

Elle ouvre au jour ses yeux et sa bouche à la plainte;
Les roses de son teint elle baigne en ses pleurs
Et lui dit : « Si ton âme est de mon deuil atteinte,
Pour apaiser ma peine apaise tes douleurs.

« S'il est vrai que je sois ton amour et ta vie
Et que tu sois aussi mon amour et mon bien,
Si ton désir fut oncq à me rendre servie,
Pense qu'en ton repos demeure aussi le mien. »

Il reprend ses esprits à la voix qui le touche,
A la voix de Clorice empreinte dans son cœur;

Et retournant les yeux à cette belle bouche,
Il tire ces regrets de sa faible langueur :

« Seul esprit de mon âme, hélas ! je puis bien dire
Qu'amour ne m'a permis la faveur de te voir,
Sinon pour me donner d'autant plus de martyre,
Puisqu'il faut m'absenter, commandé du devoir.

« En perdant de tes yeux la fatale lumière,
Je dois bien dire au jour un éternel adieu,
L'heure de mon départ sera l'heure dernière
Qui finira ma vie au partir de ce lieu.

« Vivre après un adieu qu'on peut dire à sa Dame
Et pouvoir sans mourir en être séparé,
C'est n'avoir point senti bien avant en son âme,
Ni les traits, ni les feux, d'un bel œil adoré. »

Ainsi disait Amynthe à sa chère maîtresse.
Les sanglots et les pleurs empêchent toutefois
Qu'il ne puisse achever, étouffé de tristesse,
Mais son œil languissant sert de langue et de voix.

Clorice, qui ressent une douleur semblable,
Meurt deux fois de le voir à cette extrémité,
Et les larmes qu'épand son bel œil pitoyable
Font paraître en mourant plus belle sa beauté !

Ce ne sont point des pleurs, ce sont perles choisies
Qui coulent de ses yeux sur les lys de son teint,
Et tombant sur les fleurs de ces belles prairies
Embellissent l'honneur de l'émail qui les peint.

Quel variable sort ! les rives bienheureuses
Soulaient se réjouir en leurs contentements,
Quand le ciel bénissait leurs flammes amoureuses,
Sans crainte de sentir ces nouveaux changements,

Et maintenant ces bois, ces prés et ces rivages,
Où ces tristes amants se retiraient à part,
Pendant que leurs troupeaux paissaient les doux herbages,
Semblent aussi pleurer ce rigoureux départ.

Ce couple infortuné, dont l'amour si fidèle
Tient les deux cœurs liés, ne se peut séparer;
Il est pourtant au point d'une absence éternelle,
Et ne peut son adieu plus longtemps différer.

En se serrant la main l'un l'autre se regarde
Sans pouvoir que des yeux l'un à l'autre parler;
La tristesse, la joie ensemble les en garde,
Ravis de s'entrevoir, transis de s'en aller.

Pour dernière faveur, la belle ainsi penchée
Permet que le pasteur baise ses yeux aimés,
Et que sa belle bouche à la sienne attachée
Reçoive avec son cœur ses soupirs enflammés.

La nuit survient trop tôt qui, forcés, les sépare,
Mais le corps seulement : car le Ciel ne peut pas
Pour toutes les rigueurs que contre eux il prépare
Ces deux cœurs séparer qu'en l'oubli du trépas.

SONNETS

I

Avoir peu de parents, moins de train que de rente,
Et chercher en tout temps l'honnête volupté,
Contenter ses désirs, maintenir sa santé,
Et l'âme de procès et de vices exempte;

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir ceux de sa maison en quelque autorité,
Mais sans besoin d'appui garder sa liberté,
De peur de s'engager à rien qui mécontente;

Les jardins, les tableaux, la musique, les vers,
Une table fort libre et de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa dame,

Être estimé du prince, et le voir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfants sans femme,
Font attendre à Paris la mort fort doucement.

II

Enfin je ne suis plus des habitants du monde !
Mon âme est échappée et ne tient plus de lieu ;
Elle a quitté mes sens ; le seul amour de Dieu
Me fait tout voir en ange et sans cause seconde.

Que je suis au-dessus de la terre et de l'onde !
Que j'en suis séparé par un heureux adieu !
Que mes travaux sont doux ! que je suis au milieu !
Plus je suis agité, plus ma paix est profonde !

Quoi pensez-vous que j'aime, ô mortels, que les cieux ?
Qui m'inspire en mourant ces pensers glorieux,
Plus clairs que le soleil et plus nets que l'aurore ?

C'est le brûlant amour du Maître que je sers,
Qui m'a paru si vif aux maux que j'ai soufferts
Qu'au lieu d'en être las, je veux souffrir encore.

MAILLET

1568?–1628

Marc de Maillet, « périgourdin », naquit, pense-t-on, vers 1568, à Bergerac, d'après Guillaume Colletet, à Bordeaux, selon d'autres biographes. Il fit partie de la maison de la reine Marguerite, femme de Henri IV ; il resta huit années, dit-il, au service de cette princesse. Au bout de ce temps, il fut disgracié. Maillet, qui était poète, et très mauvais poète, avait une très haute opinion de soi ; sa vanité et son esprit satirique le rendaient parfaitement insupportable. Il réussit cependant à rentrer en grâce, à la suite d'un poème qu'il fit sur

l'amour céleste. Mais son irritabilité et sa causticité le firent de nouveau, et cette fois définitivement, chasser de la cour. Ses confrères en poésie lui rendaient, naturellement, la monnaie de ses outrages; Saint-Amand a tracé de lui une image, un peu caricaturale sans doute, mais non point inexacte en ses traits essentiels, dans son poème : *Le poète crotté*. Le « poète crotté », telle est la figure que fait le pauvre Maillet dans le monde littéraire au XVIIe siècle. Nous avons voulu, puisqu'on se souvient encore de lui, lui réserver une page dans ce recueil. On y trouvera quelques-unes des vives épigrammes qui montrent à la fois et son faible talent et son immense vanité. Il était de grande taille, paraît-il, il avait une mine austère, des yeux hagards, il était misérablement vêtu, et il marchait un peu courbé. Ainsi fait, il tomba violemment amoureux de la femme d'un conseiller au Parlement de Bordeaux ; il ne manqua pas de rimer pour elle force vers; ce fut une aventure ridicule. On raconte qu'il était doué d'un fort bon appétit et qu'il aimait avec passion les gigots. Il ne mangea malheureusement pas toujours selon son goût ni même, semble-t-il, selon son appétit. Il vendait pour vivre des vers aux libraires. Il ne les vendait pas cher. Il livrait les grands au prix de trois francs le cent, et cédait le cent de petits pour deux francs seulement. Ce pauvre diable mourut en 1628.

ŒUVRES. — *Les Poésies du sieur Maillet, à la louange de la reine Marguerite*, Paris, 1611, in-12; — *Les mêmes, augmentées*... Bordeaux, 1616, in-12; — *Les Épigrammes*..., Paris, 1620; — Seconde édition augmentée; Paris, 1622, in-8º.

A CONSULTER. — M. Fourgeaud-Lagrèze; *Marc de Maillet ou Mailliet, poète*. Ribérac, 1875; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. II, p. 350.

SONNET

FAIT SUR LE COMMANDEMENT DE LA REINE MARGUERITE ET COMPOSÉ SUR-LE-CHAMP CONTRE UN VERSIFICATEUR QUI, EN PRÉSENCE DE SA MAJESTÉ, AVAIT BLAMÉ LA PIÈCE PRÉCÉDENTE [1]

Excrément du Parnasse, erreur de la Nature,
Seulement imparfaite en ce qu'elle t'a fait,
On ne la voit rougir que pour voir cet effet,
Ni se défigurer que par cette figure.

1. La « pièce précédente » était, bien entendu, une pièce du poète Maillet.

Dieux ! que c'est à l'oreille une rude pointure
D'ouïr la voix qui sort d'un gosier tant infect !
Qui toutefois méprise (ô l'impudent méfait !)
Les airs harmonieux du cygne de Mercure.

Hibou, pour ton faible œil je luis trop vivement,
L'excès de ma lumière est ton aveuglement;
Ois donc la vérité qui contre toi dépite,

Apprends que Maillet parle ainsi qu'on parle aux cieux
Et que s'il ne parlait le langage des Dieux,
Il ne pourrait parler de cette Marguerite.

ÉPIGRAMMES

I

SUR CE QUE JE NE RECEVAIS POINT DE BIENFAITS DE SA MAJESTÉ

L'Océan a moins d'eau que mon roi n'a de bien,
Et toutefois on sait qu'il ne me donne rien;
Ce n'est pas que sa main ait jamais été chiche,
Ni qu'il ait contre moi du mépris ou du fiel,
Mais, en voyant mes vers, il me croit fils du ciel,
Et conclut à l'instant que je suis assez riche.

II

A MES VERS

Enfants de mon esprit, qu'un roi si glorieux
Reçoit entre ses mains et si près de ses yeux,
Vous qui, jusqu'à son lit, avancez votre course,
Vous, à qui tous les vers doivent quitter le prix,
Puisque vous ravissez doucement ses esprits,
Que ne faites-vous point de même de sa bourse?

Portez là désormais l'ardeur de votre soin;
Vous savez, comme moi, mon extrême besoin.
Une telle action bien loin du vitupère
S'ira joindre à la gloire en son plus haut degré,
Et même ce grand roi vous en saura bon gré,
Puisque vous la ferez pour nourrir votre père.

Mes vers, à mon secours devez-vous pas courir?
Je défaux sous le faix que le malheur me livre,
C'est bien votre devoir d'empêcher de mourir
Celui-là qui vous fait éternellement vivre.

III

SUR CE QUE LE ROI D'ANGLETERRE, AYANT ESTIMÉ UNE ODE DE MILLE VERS QUE J'AI FAITE A SA LOUANGE, N'A POURTANT EU LA CURIOSITÉ DE ME VOIR, BIEN QU'IL M'AIT HONORÉ DE SES LIBÉRALITÉS

Si Jacques, le roi du savoir,
Ne fut curieux de me voir,
En voilà la cause infaillible :
C'est que, ravi de mon écrit,
Soudain il me crut tout esprit,
Et, par conséquent, invisible.

IV

A UN RIMAILLEUR

QUI DISAIT QU'EN LA POÉSIE FRANÇAISE JE VENAIS APRÈS LUI

Sot, quitte ce vent et prends garde
Que si Maillet marche après toi,
Ce n'est qu'à la façon d'un roi
Qui laisse aller devant sa garde.

GOMBAUD

1570?-1666

Jean Ogier de Gombaud naquit vers 1570 à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, en Saintonge, d'une famille huguenote et peu fortunée. Il en était le quatrième enfant. Il fit ses études à Bordeaux puis vint à Paris. Il fut secrétaire du marquis d'Uxelles qui le présenta à la cour. Gombaud y fit son chemin. Il était bel homme, de haute taille, de visage agréable, de manières distinguées; Marie de Médicis le protégea. Il eut pour sa bienfaitrice beaucoup d'affection, et même, dit-on, il l'aima d'amour. Il continua d'être en faveur auprès d'Anne d'Autriche et auprès de Richelieu. Il fut pensionné, il fut nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; il devint l'un des hôtes et l'un des ornements de l'hôtel de Rambouillet et aussi l'un des premiers membres de l'Académie française et l'un des plus actifs. Tallemant raconte que cet homme, qui était si bien en cour, n'était pas courtisan, qu'il était « toujours tout d'une pièce » et qu'il avait son franc-parler. Cérémonieux avec cela et même, semble-t-il, à ce point de vue, un peu maniaque. Il composa un roman, *Endymion*, qui « fit un furieux bruit, » des pièces de théâtre, des vers de ballet et des poésies dont les mieux réussies sont ses épigrammes. Il fit aussi beaucoup de sonnets. Il avait, paraît-il, découvert le secret de faire des sonnets facilement, mais il le découvrit un peu tard, sans quoi il en eût fait autant que Pétrarque. Il ne disait pas son secret et, d'ailleurs, il commençait ses sonnets tantôt par le premier vers, tantôt par le trait final. Il vécut fort vieux, et sa vieillesse ne fut pas très heureuse. Sa pension avait été réduite des deux tiers, il était malade des suites d'une chute qu'il avait faite et se trouvait obligé de garder le lit. Il mourut en 1666. Il avait environ quatre-vingt-seize ans.

ŒUVRES. — *Endymion*, Paris, 1624, in-8°; — *Amarante*, pastorale, Paris, 1631, in-8°; — *Les Poésies de...* Paris, 1646, in-8°; — *Les Danaïdes*, tragédie, Paris, 1658, in-12; — *Épigrammes*, Paris, 1657, in-12. (M. Prosper Blanchemain, en 1874, a publié des *Épigrammes inédites* de Gombaud, mais il s'est trompé, dit M. Frédéric Lachèvre (*Bibliographie des Recueils de poésie publiés de* 1597 *à* 1700, t. II, p. 296); ces épigrammes sont ou anonymes ou l'œuvre d'autres poètes : les Colletet, Furetière, etc.)

A CONSULTER. — Pellisson et d'Olivet : *Histoire de l'Académie française;* — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. IV (Ed. Garnier); — René Kerviler : *Ogier de Gombaud*, Paris, 1876, in-8°.

SONNETS

I

Durant la belle nuit, dont mon âme ravie
Préférait les clartés à celles d'un beau jour,
J'écoutais murmurer au milieu de la cour
Mille voix de louange et mille autres d'envie.

Je ne sais quelles morts plus douces que la vie
Faisaient sentir aux cœurs les charmes de l'amour;
Et, de mille beautés qui brillaient à l'entour,
L'un tenait pour Caliste et l'autre pour Sylvie,

Quand Philis vint montrer ses yeux armés de dards,
De tous les assistants attira les regards
Et des autres objets effaça la mémoire.

Sa présence à l'instant fit sentir sa vertu,
Et mon cœur fut saisi d'une secrète gloire
De la voir triompher sans avoir combattu.

II

Erreur de ma jeunesse, agréable manie,
Amour plein d'imprudence et de témérité,
Ta loi sur mon esprit a trop d'autorité;
J'en serai le vainqueur, elle en sera bannie.

Ma raison ne veut plus souffrir sa tyrannie;
Les soins que je te rends ne sont que vanité;
Rien ne m'abuse tant que ma fidélité,
Et c'est une vertu digne d'être punie.

Il faut se garantir d'un visible danger,
J'affecte la constance où je devrais changer,
Et je fuis lâchement le mal que je redoute.

Mais, ô cœur sans courage ! à quoi te résous-tu?
Qu'Amarante se montre, et tu seras sans doute
D'un seul trait de ses yeux à ses pieds abattu.

III

Je ne la connais point, je ne l'ai jamais vue.
Pourquoi veut le destin que je l'aime si fort?
Il est vrai que cent fois on m'a fait le rapport
Des rares qualités dont le ciel l'a pourvue.

Que sera-ce de moi quand je l'aurai connue?
Sans doute ma raison fera naufrage au port,
Que m'en dois-je promettre, ou la vie ou la mort,
Puisque déjà son nom me fait vivre et me tue?

Mais qu'est-ce que l'Amour me vient persuader?
Une ombre m'est sensible et m'oblige à fonder
Sur un bruit incertain ma tristesse ou ma joie.

Loin de moi désormais ces discours superflus.
J'en veux croire mes yeux; il faut que je la voie
Pour l'aimer davantage ou pour ne l'aimer plus.

IV[1]

Le péché me surmonte et ma peine est si grande,
Lorsque, malgré moi-même, il triomphe de moi,
Que, pour me retirer du gouffre où je me voi,
Je ne sais quel hommage il faut que je te rende.

Je voudrais bien t'offrir ce que ta loi commande,
Des prières, des vœux et des fruits de ma foi,
Mais voyant que mon cœur n'est pas digne de toi,
Je fais de mon Sauveur mon éternelle offrande.

1. Ce sonnet et le suivant appartiennent à la série des *Sonnets spirituels*.

Reçois ton fils, ô Père, et regarde la croix
Où, prêt de satisfaire à tout ce que je dois,
Il te fait de lui-même un sanglant sacrifice;

Et, puisqu'il a pour moi cet excès d'amitié,
Que d'être incessamment l'objet de ta justice,
Je serai, s'il te plaît, l'objet de ta pitié.

V

J'ai pris congé de vous, bois, montagnes et plaines
Qui vîtes ma naissance et fûtes mon support;
J'ai pris congé de vous comme si j'étais mort,
Encore que je vive en ces rives lointaines.

Tout s'oppose à mes vœux, mes poursuites sont vaines,
Lorsque pour vous revoir je veux faire un effort.
J'en accuse souvent les rigueurs de mon sort,
Et, sans vous, ses douceurs me sont même inhumaines.

C'en est fait, je vous perds, dont je meurs sans mourir;
Ma patrie est ailleurs, et, pour me secourir,
Du Sauveur que je sers la grâce est toujours prête.

Son exemple est ma règle, et je ne puis changer;
Il n'eut jamais de lieu pour reposer sa tête,
Et partout où je suis je me sens étranger.

ÉPIGRAMMES

I

VISITE CONTRAINTE

Une fois l'an il vient me voir;
Je lui rends le même devoir;
Nous sommes l'un et l'autre à plaindre,
Il se contraint pour me contraindre.

II

LYSIMÈNE

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Passements, jupes de grand prix,
On vous étale, on vous promène
Pour duper les faibles esprits,
Et l'on vous nomme Lysimène.

III

BIENFAIT PUBLIÉ

Si Charles par son crédit
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte; il l'a tant dit
Qu'il s'en est payé lui-même.

IV

MALHERBE

L'Apollon de nos jours, Malherbe, ici repose.
Il a vécu longtemps sans beaucoup de support;
En quel siècle? Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.

V

L'ÉPIGRAMME

On dit que l'épigramme a pour tous des appas,
Que déjà l'on entend mieux que je ne m'explique,
Mais celui-là sans doute est bien sot qui s'en pique,
Et plus sot est celui qui ne s'en pique pas.

VI

LES HOMMES

Le monde a ses lois immuables,
Qu'il observe en toute saison.
Les seuls animaux raisonnables
N'ont point de loi ni de raison.

VII

LE MOYEN DE SE DÉFAIRE DE QUELQU'UN

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus;
Hasarde une petite somme :
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.

VIII

UNE DAME LUI DONNA DES ROSES

Nos affections sont écloses
Par des témoignages divers.
Beauté, vous me donnez des roses
Et moi je vous donne des vers.
Rendez-moi des preuves plus fortes
De votre faveur désormais,
Car vos roses sont déjà mortes,
Et mes vers ne mourront jamais.

L'AMARANTE [1]

Je suis la fleur d'amour qu'Amarante on appelle.
Et qui vient de Julie adorer les beaux yeux.
Roses, retirez-vous, j'ai le nom d'immortelle!
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

LAUGIER DE PORCHÈRES

1572-1653

Honorat Laugier, sieur de Porchères, naquit à Forcalquier où il fut baptisé le 6 juin 1572. Il mourut à Paris le 26 octobre 1653. Il était membre de l'Académie française. Sa vie, quoique longue, ne présente rien de saillant. Il composa un certain nombre d'ouvrages en vers, qui n'ont pas grande valeur. Nous citons cependant de lui trois sonnets : l'un à *Mademoiselle de Sponde sur la mort de son mari*; un autre : *Sur les yeux de Madame la duchesse de Beaufort*, qui est un bon exemple du mauvais goût assez fréquent dans les madrigaux de l'époque et dont M. Georges Courteline, dans *La Conversion d'Alceste*, a fait le deuxième sonnet d'Oronte; le dernier sonnet est *sur le Saint-Sacrement*; il était généralement regardé comme l'ouvrage de Théophile; mais M. Frédéric Lachèvre, au tome II de sa *Bibliographie des recueils collectifs*, dit que, dans un manuscrit daté de 1668, un nommé Vivien, admirateur fanatique, paraît-il, de Laugier de Porchères, a conservé quelques pièces de celui-ci, parmi lesquelles « le sonnet sur le Saint-Sacrement, attribué à Théophile, » que « grâce à ce manuscrit » M. Lachèvre restitue à son véritable auteur.

ŒUVRES. — *Vers d'un ballet sur la naissance de Monsieur de Vendôme*, 1594; — *Le camp de la place royale ou relation de ce qui s'est passé pour la publication des mariages du roi et de Madame avec l'Infante et le prince d'Espagne*, 1612, in-8°; — *Cent lettres d'amour écrites*

1. Madrigal pour *La Guirlande de Julie*.

d'Eranthe à Cléante, Paris, 1646, in-4°. — Pièces de vers dans les recueils collectifs.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. VI (Ed. Garnier frères); — *Notice sur Laugier de Porchères*, par M. de Berluc-Pérussis (son descendant), publiée dans le *Compte rendu du congrès scientifique de France, tenu à Nice en* 1878 (tome II); — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. I, p. 178, II, p. 482; IV, p. 171.

SONNETS

I

A MADEMOISELLE DE SPONDE, SUR LA MORT DE SON MARI

Hélas ! que ton mari fut digne de sa femme,
Femme par tes vertus digne de ton mari,
Et toi de lui chérie, et lui de toi chéri,
Vous faisiez, dans deux corps, de deux âmes une âme.

Vous brûlâtes tous deux d'une semblable flamme,
De mêmes dons du ciel chacun fut favori,
Tous deux blessés d'un trait, dont nul ne fut guéri,
Et tous deux attachés d'une divine trame.

Mais ton mari est mort : et tu vis en ton deuil,
Tu es seule en ton lit; il est seul au cercueil,
Et sa mort de ta mort n'est encore suivie.

Non, non, vous partagez un réciproque sort,
Il prend dedans ton cœur la moitié de ta vie :
Tu prends dans son tombeau la moitié de sa mort.

II

SUR LES YEUX DE MADAME LA DUCHESSE DE BEAUFORT [1]

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux? non, ce sont des cieux; ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux? non; mais des soleils clairement radieux
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue;
Soleils? non, mais éclairs de puissance inconnue,
Des foudres de l'Amour signes présagieux;

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal?
Si des cieux? ils auraient leur mouvement égal;
Deux soleils? ne se peut; le soleil est unique.

Éclairs? non : car ceux-ci durent trop et trop clairs.
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

III

SUR LE SAINT-SACREMENT

Loger en tant de lieux une même substance
Qui ne montre accident qui ne soit emprunté,
Faire qu'un corps n'ait point d'espace limité
Et sans rien altérer avertir une essence :

Comme ce sont effets de la Toute-Puissance,
Je lui rends celui-ci de mon infirmité;
C'est que je le prends mieux avec la volonté,
Que je ne le comprends avec la connaissance.

1. Gabrielle d'Estrées.

J'abaisse ma raison pour élever ma foi;
Dieu qui sait comme il donne et comme je reçois
Au mérite tardif rend ma grâce soudaine.

O mystère profond issu de ce propos !
Il emprunta mon corps pour endurer ma peine
Et me donne le sien pour causer mon repos.

GAULTIER-GARGUILLE

1573?–1634

Hugues Guéru ou Quéru, naquit vers 1573 à Séez, en Normandie et mourut à Paris en 1634. Acteur à l'hôtel de Bourgogne sous le nom de Gaultier-Garguille, il composa des farces et des chansons fort licencieuses, dont nous avons pu cependant extraire, pour faire une toute petite place dans ce recueil à ce curieux personnage, la chanson ci-après. On trouvera sa biographie agréablement écrite et très sérieusement documentée dans le livre de M. Emile Magne : *Gaultier-Garguille* (collection : *Les écrits et la vie anecdotique et littéraire des grands artistes*); ce volume contient les chansons du poète-comédien.

On y trouvera aussi une bibliographie de ses œuvres.

CHANSON

Que je me plais sous votre loi !
Cloris, sitôt que je vous vois
Ma joie est sans seconde,
Car vous avez je ne sais quoi
Qui charme tout le monde.

Vos dédains me sont des appâts,
Vous me fuyez, je suis vos pas,
Votre glace m'enflamme;
Et vous serez jusqu'au trépas
Princesse de mon âme.

Des peines je me rends vainqueur,
C'est en vain que votre rigueur,
Incessamment m'outrage,
Vous m'avez bien ôté le cœur
Mais non pas le courage.

Je sais bien qu'un roi seulement
Est digne d'être votre amant,
O ma douce cruelle,
Mais si je faux en vous aimant,
Au moins la faute est belle.

Si vous me voyez soupirer,
C'est que je ne puis désirer;
Ma gloire est trop petite,
Et mon honneur est d'espérer
Plus que je ne mérite.

MATHURIN RÉGNIER

1573–1613

Mathurin Régnier naquit le 21 décembre 1573 à Chartres. Il était le neveu du poète Desportes qui l'aimait beaucoup, et dans la maison de qui il se lia avec les beaux esprits du temps. Régnier, que son père destinait à l'état ecclésiastique, fut tonsuré dès l'âge de neuf ans; attaché plus tard, grâce à la protection de Desportes, à la personne du cardinal François de Joyeuse, il suivit celui-ci à Rome, où il passa huit années; bien que peu satisfait de son séjour dans cette ville, il y retourna en 1601 à la suite de Philippe de Béthune, et y passa cette fois trois ou quatre années; en 1606 il perdit son oncle, le poète, qui lui laissa une rente de deux mille livres garanties par un bénéfice;

en 1609, Régnier fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Chartres. Étant malade, il se rendit un jour à Rouen pour consulter un médecin. Il mourut dans un hôtel de cette ville le 22 octobre 1613. Son caractère ecclésiastique n'empêcha pas Régnier de mener une vie déréglée et de composer de petites pièces de vers dont la place était bien dans ce *Cabinet satirique* où elles voisinent avec celles des Motin, des Sigognes et des Berthelot. Nous avons parlé dans notre *Introduction* de l'œuvre poétique de Régnier sur laquelle nous ne reviendrons pas ici. Nous imprimons ci-après quelques-unes de ses pièces les plus remarquables dans des genres divers.

ŒUVRES. — *Les premières Œuvres...*, Paris, 1608, in-4°; — *Les Satires* (I à XII), Paris, 1609, in-8°; — *Les Satires...* (I à XIII), Paris, 1612, in-8°; — *Les Satires* (I à XVII; diverses pièces, discours au roi), Paris, 1613, in-8°; — *Les Satires...* (I à XIX), Leyde, 1652; — *Les Satires et autres œuvres de Régnier*, avec des remarques (Ed. Brossette), Londres, 1729, in-4°; — Les éditions des œuvres de Régnier sont nombreuses au XIXe siècle. Parmi les éditions courantes citons celle des : *Œuvres complètes de Régnier, avec le commentaire de Brossette*, publiée en 1729, des notes littéraires, un index..., et une étude biographique et littéraire par M. Prosper Poitevin, Paris, Garnier frères, in-18; — *Vers inédits de Mathurin Régnier*, publiés par Roy (Rev. d'Histoire littéraire de la France, 1894).

A CONSULTER. — H. Courrier : *Bibliographie de Mathurin Régnier*, Paris, 1884, in-12; — *Notes bibliographiques sur Mathurin Régnier* (Bulletin du Bibliophile, 1908); — E. Natier : *Etude sur l'étendue de l'influence classique dans la poésie de Mathurin Régnier*, Breslau, 1889; — J. Vianey : *Mathurin Régnier*, Paris, 1896.

L'IMPORTUN OU LE FACHEUX [1]

A L'ABBÉ DE BEAULIEU, NOMMÉ PAR SA MAJESTÉ A L'ÉVÊCHÉ DU MANS

Charles, de mes péchés j'ai bien fait pénitence.
Or toi, qui te connais aux cas de conscience,
Juge si j'ai raison de penser être absous.
J'oyais un de ces jours la messe à deux genoux,
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,

1. Satire VIII.

Le cœur ouvert aux pleurs, et tout percé de pointes
Qu'un dévot repentir élançait dedans moi,
Tremblant des peurs d'enfer et tout brûlant de foi,
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte et d'un ample panache,
Me vint prendre et me dit, pensant dire un bon mot :
« Pour un poète du temps vous êtes trop dévot. »
Moi, civil, je me lève et le bonjour lui donne.
Qu'heureux est le folâtre à la tête grisonne,
Qui brusquement eût dit, avec une sambieu :
« Oui bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez en Dieu ! »
  Sotte discrétion ! je voulus faire accroire
Qu'un poète n'est bizarre et fâcheux qu'après boire,
Je baisse un peu la tête, et tout modestement
Je lui fis à la mode un petit compliment.
Lui, comme bien appris, le même me sut rendre,
Et cette courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerais bien mieux, chargé d'âge et d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre entre les mains des Juifs.
  Il me prit par la main après mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place,
Et, dansant tout ainsi qu'un barbe encastelé,
Me dit, en remâchant un propos avalé :
  « Que vous êtes heureux, vous autres belles âmes,
Favoris d'Appolon, qui gouvernez les dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautés que pour vous seulement !
Mais vous les méritez : vos vertus non communes
Vous font digne, Monsieur, de ces bonnes fortunes. »
  Glorieux de me voir si hautement loué,
Je devins aussi fier qu'un chat amadoué;
Et sentant au palais mon discours se confondre,
D'un ris de saint Médard [1] il me fallut répondre.
Je poursuis. Mais, ami, laissons-le discourir,
Dire cent et cent fois : « Il en faudrait mourir ! »
Sa barbe pinçoter, cajoler la science,
Relever ses cheveux; dire : « En ma conscience ! »
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser [2] son épée,

1. D'un rire contraint.
2. Dresser.

Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée :
Cependant qu'en trois mots je te ferai savoir
Où premier à mon dam ce fâcheux me peut voir.

J'étais chez une dame en qui, si la satire
Permettait en ces vers que je le puisse dire,
Reluit, environné de la divinité,
Un esprit aussi grand que grande est sa beauté.

Ce fanfaron chez elle eut de moi connaissance;
Et ne fut de parler jamais en ma puissance,
Lui voyant ce jour-là son chapeau de velours,
Rire d'un fâcheux conte, et faire un sot discours,
Bien qu'il m'eût à l'abord doucement fait entendre
Qu'il était mon valet à vendre et à dépendre;
Et détournant les yeux : « Belle, à ce que j'entends,
Comment ! vous gouvernez les beaux esprits du temps ! »
Et faisant le doucet de parole et de geste,
Il se met sur un lit, lui disant : « Je proteste
Que je me meurs d'amour quand je suis près de vous;
Je vous aime si fort que j'en suis tout jaloux. »
Puis rechangeant de note, il montre sa rotonde[1] :
« Cet ouvrage est-il beau? Que vous semble du monde?
L'homme que vous savez m'a dit qu'il n'aime rien.
Madame, à votre avis, ce jourd'hui suis-je bien?
Suis-je pas bien chaussé? ma jambe est-elle belle?
Voyez ce taffetas : la mode en est nouvelle;
C'est œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le roi fait un édit. »
Sur le coude il se met, trois boutons se délace :
« Madame, baisez-moi : n'ai-je pas bonne grâce?
Que vous êtes fâcheuse ! A la fin on verra,
Rosette, le premier qui s'en repentira. »

D'assez d'autres propos il me rompit la tête.
Voilà quand et comment je connus cette bête;
Te jurant, mon ami, que je quittai ce lieu
Sans demander son nom et sans lui dire adieu.

Je n'eus depuis ce jour de lui nouvelle aucune,
Si ce n'est ce matin que, de male fortune,
Je fus en cette église où, comme j'ai conté,
Pour me persécuter Satan l'avait porté.

1. Collet empesé et monté sur du carton.

Après tous ces propos qu'on se dit d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'âme grevée,
Je chauvis de l'oreille, et demeurant pensif,
L'échine j'allongeais comme un âne rétif,
Minutant me sauver de cette tyrannie.
Il le juge à respect : « O ! sans cérémonie,
Je vous supplie, dit-il, vivons en compagnons. »
Ayant, ainsi qu'un pot les mains sur les rognons,
Il me pousse en avant, me présente la porte,
Et, sans respect des saints, hors l'église il me porte,
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corrival.
Sortis, il me demande : « Êtes-vous à cheval?
Avez-vous point ici quelqu'un de votre troupe?
— Je suis tout seul, à pied. » Lui, de m'offrir la croupe.
Moi pour m'en dépêtrer, lui dire tout exprès :
« Je vous baise les mains, je m'en vais ici près,
Chez mon oncle dîner. — O Dieu ! le galant homme !
J'en suis. » Et moi pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,
Je laisse choir la tête, et bien peu s'en fallut,
Remettant par dépit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la tête la première,
Me jeter du Pont-Neuf à bas en la rivière.
Insensible, il me traîne en la cour du Palais,
Où trouvant par hasard quelqu'un de ses valets,
Il l'appelle et lui dit : « Holà hau ! Ladreville,
Qu'on ne m'attende point; je vais dîner en ville. »
Dieu sait si ce propos me traversa l'esprit !
Encor n'est-ce pas tout : il tire un long écrit,
Que voyant je frémis. Lors, sans cajolerie :
« Monsieur, je ne m'entends à la chicanerie,
Ce lui dis-je, feignant l'avoir vu de travers.
— Aussi n'en est-ce pas : ce sont des méchants vers
(Je connus qu'il était véritable à son dire)
Que pour tuer le temps je m'efforce d'écrire;
Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,
Je montre que j'en sais pour ma provision. »
Il lit, et se tournant brusquement par la place,
Les banquiers étonnés admiraient sa grimace,
Et montraient en riant qu'ils ne lui eussent pas
Prêté sur son minois quatre doubles ducats
(Que j'eusse bien donné pour sortir de sa patte);
Je l'écoute, et durant que l'oreille il me flatte,

Le bon Dieu sait comment, à chaque fin de vers,
Tout exprès je disais quelque mot de travers.
Il poursuit nonobstant d'une fureur plus grande,
Et ne cessa jamais qu'il n'eût fait sa légende.
  Me voyant froidement ses œuvres avouer,
Il les serre, et se met lui-même à se louer :
« Donc pour un cavalier, n'est-ce pas quelque chose?
Mais, Monsieur, n'avez-vous jamais vu de ma prose? »
Moi de dire que si, tant je craignais qu'il eût
Quelque procès-verbal, qu'entendre il me fallût.
  « Encore dites-moi en votre conscience,
Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
Ceci n'est-il pas rare? — Il est vrai, sur ma foi, »
Lui dis-je souriant. Lors, se tournant vers moi,
M'accole à tour de bras, et tout pétillant d'aise,
Doux comme une épousée à la joue il me baise :
Puis me flattant l'épaule, il me fit librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après cette caresse il rentre de plus belle :
Tantôt il parle à l'un, tantôt l'autre l'appelle,
Toujours nouveaux discours; et tant fut-il humain,
Que toujours de faveur il me tint par la main.
J'ai peur que, sans cela, j'ai l'âme si fragile,
Que le laissant d'aguet[1] j'eusse pu faire gille;
Mais il me fut bien force, étant bien attaché,
Que ma discrétion expiât mon péché.
  Quel heur ce m'eût été, si, sortant de l'église,
Il m'eût conduit chez lui, et, m'ôtant la chemise,
Ce beau valet à qui ce beau maître parla
M'eût donné l'anguillade et puis m'eût laissé là !
Honorable défaite, heureuse échappatoire !
Encore derechef me la fallut-il boire.
  Il vint à reparler dessus le bruit qui court,
De la reine, du roi, des princes, de la cour;
Que Paris est bien grand; que le Pont-Neuf s'achève;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'élève;
Il vint à définir que c'était qu'amitié
Et tant d'autres vertus, que c'en était pitié.
Mais il ne définit, tant il était novice,
Que l'indiscrétion est un si fâcheux vice

1. Adroitement.

Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret
Que de vivre à la gêne avec un indiscret.
Tandis que ces discours me donnaient la torture,
Je sonde tous moyens pour voir si d'aventure
Quelque bon accident eût pu m'en retirer,
Et m'empêcher enfin de me désespérer.
Voyant un président, je lui parle d'affaire :
S'il avait des procès, qu'il était nécessaire
D'être toujours après ces messieurs bonneter;
Qu'il ne laissât, pour moi, de les solliciter;
Quant à lui, qu'il était homme d'intelligence,
Qui savait comme on perd son bien par négligence;
Où marche l'intérêt, qu'il faut ouvrir les yeux.
« Ha ! non, Monsieur, dit-il, j'aimerais beaucoup mieux
Perdre tout ce que j'ai que votre compagnie; »
Et se mit aussitôt sur la cérémonie.
Moi qui n'aime à débattre en ces fadaises-là,
Un temps sans lui parler ma langue vacilla.
Enfin je me remets sur les cajoleries,
Lui dis (comme le roi était aux Tuileries,)
Ce qu'au Louvre on disait qu'il ferait ce jourd'hui,
Qu'il devrait se tenir toujours auprès de lui.
Dieu sait combien alors il me dit de sottises,
Parlant de ses hauts faits et de ses vaillantises;
Qu'il avait tant servi, tant fait la faction,
Et n'avait cependant aucune pension;
Mais qu'il se consolait en ce qu'au moins l'histoire,
Comme on fait son travail, ne dérobait sa gloire;
Et s'y met si avant que je crus que mes jours
Devaient plus tôt finir que non pas son discours.
Mais comme Dieu voulut, après tant de demeures,
L'horloge du Palais vint à frapper onze heures;
Et lui, qui pour la soupe avait l'esprit subtil :
« A quelle heure Monsieur votre oncle dîne-t-il? »
Lors bien peu s'en fallut, sans plus longtemps attendre,
Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre.
Encore l'eussé-je fait, étant désespéré;
Mais je crois que le Ciel, contre moi conjuré,
Voulut que s'accomplît cette aventure mienne
Que me dit, jeune enfant, une Bohémienne :
« Ni la peste, la faim, la vérole, la toux,
« La fièvre, les venins, les larrons ni les loups

« Ne tueront celui-ci, mais l'importun langage
« D'un fâcheux : qu'il s'en garde étant grand, s'il est sage. »
Comme il continuait cette vieille chanson
Voici venir quelqu'un d'assez pauvre façon :
Il se porte au devant, lui parle, le cajole;
Mais cet autre, à la fin, se monta de parole :
« Monsieur, c'est trop longtemps... Tout ce que vous voudrez,
Voici l'arrêt signé... Non, Monsieur, vous viendrez...
Quand vous serez dedans, vous ferez à partie... »
Et moi, qui cependant n'étais de la partie,
J'esquive doucement, et m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit et les yeux contre bas,
Le cœur sautant de joie, et triste d'apparence.
Depuis aux bons sergents j'ai porté révérence,
Comme à des gens d'honneur par qui le ciel voulut
Que je reçusse un jour le bien de mon salut.
Mais, craignant d'encourir vers toi le même vice
Que je blâme en autrui, je suis à ton service,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde ici,
De faim, d'un importun, de froid et de souci.

LE CRITIQUE OUTRÉ[1]

A M. RAPIN

Rapin, le favori d'Apollon et des muses,
Pendant qu'en leur métier jour et nuit tu t'amuses,
Et que d'un vers nombreux non encore chanté
Tu te fais un chemin à l'immortalité,
Moi, qui n'ai ni l'esprit ni l'haleine assez forte
Pour te suivre de près et te servir d'escorte,
Je me contenterai, sans me précipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter,
Et pour me satisfaire au désir qui me reste,
De rendre cet hommage à chacun manifeste.
Par ces vers j'en prends acte, afin que l'avenir
De moi par ta vertu se puisse souvenir,

1. Satire IX.

Et que cette mémoire à jamais s'entretienne,
Que ma Muse imparfaite eut en honneur la tienne,
Et que si j'eus l'esprit d'ignorance abattu,
Je l'eus au moins si bon, que j'aimai ta vertu,
Contraire à ces rêveurs dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hébreux et toute l'antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son métier n'était qu'un apprentif;
Il avait le cerveau fantastique et rétif;
Des Portes n'est pas net, du Bellay trop facile;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville;
Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.
Comment ! il nous faut donc, pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,
Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs !
  Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire
Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire :
Et quand les crocheteurs seront poètes fameux,
Alors sans me fâcher je parlerai comme eux.
  Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot étrange ou de travers
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers?
(Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,
La verve quelquefois s'égaye en la licence.)
  Il semble en leurs discours hautains et généreux,
Que le cheval volant n'ait pissé que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle;
Que la mouche du Grec leurs lèvres emmielle;
Qu'ils ont seuls ici-bas trouvé la pie au nid,
Et que des hauts esprits le leur est le zénit;
Que seuls des grands secrets ils ont la connaissance;
Et disent librement que leur expérience
A raffiné les vers fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habits et sades en façons,
Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit mollement avecque afféterie,
Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolés[1] s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de céruse et de peautre;
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.
Où[2] ces divins esprits, hautains et relevés
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés,
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle,
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle,
Et sont, comme l'on voit, la parfaite beauté,
Qui, contente de soi, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne;
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint;
De roses et de lys la nature l'a peint,
Et, laissant là Mercure et toutes ses malices,

1. Partie d'une couleur, partie d'une autre. Ce terme vient, vraisemblablement, de pie.
2. Tandis que.

Les nonchalances sont ses plus grands artifices.
Or, Rapin, quant à moi, je n'ai point tant d'esprit.
Je vais le grand chemin que mon oncle m'apprit,
Laissant là ces docteurs que les muses instruisent
En des arts tout nouveaux; et s'ils font, comme ils disent,
De ses fautes un livre aussi gros que le sien,
Telles je les croirai quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à lui, dix mil écus de rente,
De l'honneur, de l'estime, et quand par l'univers
Sur le luth de David on chantera leurs vers,
Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable,
Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table.
On fait en Italie un conte assez plaisant,
Qui vient à mon propos : qu'une fois un paisan[1]
Homme fort entendu, et suffisant de tête,
Comme on peut aisément juger par sa requête,
S'en vint trouver le pape, et le voulut prier
Que les prêtres du temps se pussent marier,
Afin, ce disait-il, que nous puissions, nous autres,
Leurs femmes caresser ainsi qu'ils font les nôtres.
Ainsi suis-je d'avis comme ce bon lourdaud :
S'ils ont l'esprit si bon et l'intellect si haut,
Le jugement si clair, qu'ils fassent un ouvrage
Riche d'inventions, de sens et de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos écrits,
Et voir comme l'on dit s'ils sont si bien appris :
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en carrière,
Leur âge défaudra plutôt que la matière.
Nous sommes en un siècle où le prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend.
Qu'ils fassent par leurs vers rougir chacun de honte,
Et, comme de valeur notre prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil, qu'ils ôtent les lauriers
Aux vieux, comme le roi l'a fait aux vieux guerriers;
Qu'ils composent une œuvre : on verra si leur livre
Après mille et mille ans sera digne de vivre,
Surmontant par vertu l'envie et le destin,
Comme celui d'Homère et du chantre latin.
Mais, Rapin, mon ami, c'est la vieille querelle!

1. Paysan.

L'homme le plus parfait a manque de cervelle;
Et de ce grand défaut vient l'imbécillité
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté;
Et selon le sujet qu'à l'œil il se propose,
Suivant son appétit il juge toute chose.
  Aussi, selon nos yeux le soleil est luisant.
Moi-même en ce discours qui fais le suffisant,
Je me connais frappé, sans le pouvoir comprendre
Et de mon ver-coquin je ne puis me défendre.
  Sans juger nous jugeons, étant notre raison
Là haut dedans la tête, où, selon la saison
Qui règne en notre humeur, les brouillas nous embrouillent
Et de lièvres cornus[1] le cerveau nous barbouillent.
  Philosophes rêveurs, discourez hautement :
Sans bouger de la terre allez au firmament;
Faites que tout le ciel branle à votre cadence,
Et pesez vos discours même dans sa balance;
Connaissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous;
Portez une lanterne aux cachots de nature;
Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture
Quelle main sur la terre en broie la couleur,
Leurs secrètes vertus, leurs degrés de chaleur;
Voyez germer à l'œil les semences du monde;
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde;
Déchiffrez les secrets de nature et des cieux :
Votre raison vous trompe, aussi bien que vos yeux.
  Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire;
Faire de mon humeur moi-même une satire :
N'estimer rien de vrai qu'au goût il ne soit tel;
Vivre, et, comme chrétien, adorer l'Immortel
Où gît le seul repos, qui chasse l'ignorance.
Ce qu'on voit hors de lui n'est que sotte apparence,
Piperie, artifice : encore, ô cruauté
Des hommes et du temps! notre méchanceté
S'en sert aux passions; et dessous une aumusse
L'ambition, l'amour, l'avarice, se musse.
L'on se couvre d'un froc pour tromper les jaloux;
Les temples aujourd'hui servent aux rendez-vous :
Derrière les piliers on oit mainte sornette,

1. De pensers chimériques.

Et comme dans un bal tout le monde y caquette.
On doit rendre, suivant et le temps et le lieu,
Ce qu'on doit à César, et ce qu'on doit à Dieu.
Et quant aux appétits de la sottise humaine,
Comme un homme sans goût je les aime sans peine;
Aussi bien rien n'est bon que par affection :
Nous jugeons, nous voyons selon la passion.
   Le soldat aujourd'hui ne rêve que la guerre;
En paix le laboureur veut cultiver sa terre;
L'avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducats;
L'amant juge sa dame un chef-d'œuvre ici-bas,
Encore qu'elle n'ait sur soi rien qui soit d'elle,
Que le rouge et le blanc par art la fasse belle,
Qu'elle ente en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins,
Que son poil, dès le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin sur sa tête s'applique :
Qu'elle ait, comme un piquier, le corselet au dos,
Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme un dépôt soit dessus la toilette;
Son esprit ulcéré juge en sa passion
Que son teint fait la nique à la perfection.
   Le soldat tout ainsi pour la guerre soupire;
Jour et nuit il y pense et toujours la désire;
Il ne rêve la nuit que carnage et que sang :
La pique dans le poing et l'estoc sur le flanc,
Il pense mettre à chef quelque belle entreprise;
Que, forçant un château, tout est de bonne prise;
Il se plaît aux trésors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur lui rit au milieu du danger.
   L'avare, d'autre part, n'aime que la richesse;
C'est son roi, sa faveur, sa cour et sa maîtresse;
Nul objet ne lui plaît sinon l'or et l'argent,
Et tant plus il en a, plus il est indigent.
   Le paisan[1] d'autre soin se sent l'âme embrasée.
Ainsi l'humanité, sottement abusée,
Court à ses appétits, qui l'aveuglent si bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux si ne voit-elle rien.
Nul choix hors de son goût ne règle son envie,

1. Le paysan.

Mais s'aheurte où sans plus quelque appas la convie.
Selon son appétit le monde se repaît,
Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaît.
  O débile raison! où est ores ta bride?
Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide?
Contre les passions trop faible est ton secours,
Et souvent, courtisane, après elle tu cours,
Et, savourant l'appas qui ton âme ensorcelle,
Tu ne vis qu'à son goût et ne vois que par elle.
  De là vient qu'un chacun, mêmes en son défaut
Pense avoir de l'esprit autant qu'il lui en faut;
Aussi rien n'est parti[1] si bien par la nature
Que le sens : car chacun en a sa fourniture.
  Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,
Qui réglons nos esprits par les comparaisons
D'une chose avec l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit être ou blâmée ou suivie;
Qui criblons le discours, au choix se variant,
D'avec la fausseté la vérité triant,
Tant que l'homme le peut; qui formons nos ouvrages
Aux moules si parfaits de ces grands personnages
Qui depuis deux mille ans ont acquis le crédit
Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit,
Devons-nous aujourd'hui, pour une erreur nouvelle
Que ces clercs dévoyés forment en leur cervelle,
Laisser légèrement la vieille opinion,
Et, suivant leur avis, croire à leur passion?
  Pour moi, les huguenots pourraient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrais pas croire à leur vérité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Aussi doit-on plutôt imiter nos vieux pères,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères.
De même en l'art divin de la muse doit-on
Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.
  Mais, Rapin, à leur goût, si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

1. Départi, distribué.

ÉLÉGIE ZÉLOTYPIQUE

Bien que je sache au vrai tes façons et tes ruses,
J'ai tant et si longtemps excusé tes excuses;
Moi-même je me suis mille fois démenti,
Estimant que ton cœur, par douceur diverti,
Tiendrait ses lâchetés à quelque conscience :
Mais enfin ton humeur force ma patience.
J'accuse ma faiblesse, et, sage à mes dépens,
Si je t'aimai jadis, ores je m'en repens,
Et, brisant tous ces nœuds dont j'ai tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur m'est ores une honte.
Pensant m'ôter l'esprit, l'esprit tu m'as rendu;
J'ai regagné sur moi ce que j'avais perdu.
Je tire un double gain d'un si petit dommage,
Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.
Toutefois, le bonheur nous doit rendre contents,
Et, pourvu qu'il nous vienne, il vient toujours à temps.
Mais j'ai donc supporté de si lourdes injures!
J'ai donc cru de ses yeux les lumières parjures,
Qui, me navrant le cœur, me promettaient la paix,
Et donné de la foi à qui n'en eut jamais!
J'ai donc lu d'autre main ses lettres contrefaites;
J'ai donc su ses façons, reconnu ses défaites,
Et comment elle endort de douceur sa maison,
Et trouve à s'excuser quelque fausse raison :
Un procès, un accord, quelque achat, quelques ventes,
Visites de cousins, de frères et de tantes;
Pendant qu'en autre lieu, sans femmes et sans bruit,
Sous prétexte d'affaire elle passe la nuit.
Et cependant, aveugle en ma peine enflammée,
Ayant su tout ceci, je l'ai toujours aimée.
Pauvre sot que je suis! ne devai-je à l'instant
Laisser là cette ingrate et son cœur inconstant?
Encor serait-ce peu, si d'amour emportée,
Je n'avais à son teint et sa mine affectée
Lu de sa passion les signes évidents,
Que l'amour imprimait en ses yeux trop ardents.
Mais qu'est-il de besoin d'en dire davantage?

Irai-je rafraîchir sa honte et mon dommage?
A quoi de ses discours dirai-je le défaut :
Comme pour me piper elle parle un peu haut,
Et comme bassement, à secrètes volées,
Elle ouvre de son cœur les flammes recélées;
Puis, sa voix rehaussant en quelques mots joyeux,
Elle pense charmer les jaloux curieux,
Fait un conte du roi, de la reine et du Louvre;
Quand, malgré que j'en aie, Amour me le découvre,
Me déchiffre aussitôt son discours indiscret,
(Hélas ! rien aux jaloux ne peut être secret !)
Me fait voir de ses traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice;
Ces heurtements de pieds en feignant de s'asseoir;
Faire sentir ses gants, ses cheveux, son mouchoir,
Ces rencontres de mains, et mille autres caresses
Qu'usent à leurs amants les plus douces maîtresses,
Que je tais par honneur, craignant qu'avec le sien
En un discours plus grand j'engageasse le mien.
  Cherche donc quelque sot, au tourment insensible,
Qui souffre ce qu'il m'est de souffrir impossible;
Car pour moi j'en suis las, ingrate, et je ne puis
Durer plus longuement en la peine où je suis.
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouverte.
Tout ce que j'aperçois semble jurer ma perte;
Mes yeux toujours pleurants de tourment éveillés,
Depuis d'un bon sommeil ne se sont vus sillés.
Mon esprit agité fait guerre à mes pensées;
Sans avoir reposé vingt nuits se sont passées;
Je vais comme un lutin deçà delà courant,
Et ainsi que mon corps mon esprit est errant.
  Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte
Je dépeins en mes vers ma douleur et ta honte,
Amour dedans le cœur m'assaut si vivement,
Qu'avecque tout dédain je perds tout jugement.
  Vous autres, que j'emploie à l'épier sans cesse,
Au logis, en visite, au sermon, à la messe,
Connaissant que je suis amoureux et jaloux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous?
Ah ! pourquoi m'êtes-vous à mon dam si fidèles?
Le porteur est fâcheux de fâcheuses nouvelles.
Déférez à l'ardeur de mon mal furieux;

Feignez de n'en rien voir, et vous fermez les yeux.
Si dans quelque maison sans femme elle s'arrête,
S'on lui fait au Palais quelque signe de tête,
S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle un valet,
S'elle baille en cachette ou reçoit un poulet;
Si dans quelque recoin quelque vieille inconnue,
Marmottant un Pater, lui parle et la salue,
Déguisez-en le fait, parlez-m'en autrement :
Trompant ma jalousie et votre jugement,
Dites-moi qu'elle est chaste et qu'elle en a la gloire
Car bien qu'il ne soit vrai, si ne le puis-je croire?
De contraires efforts mon esprit agité,
Douteux, s'en court de l'une à l'autre extrémité.
La rage de la haine et l'amour me transporte;
Mais j'ai grand peur enfin que l'amour soit plus forte.
Surmontons par mépris ce désir indiscret;
Au moins, s'il ne se peut, l'aimerai-je à regret.
Le bœuf n'aime le joug que toutefois il traîne;
Et, mêlant sagement mon amour à la haine,
Donnons-lui ce que peut ou que doit recevoir
Son mérite égalé justement au devoir.
  En conseiller d'État de discours je m'abuse.
Un amour violent aux raisons ne s'amuse.
Ne sais-je que son œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce désir, m'ôta le jugement?
Que mon esprit blessé nul bien ne se propose;
Qu'aveugle et sans raison, je confonds toute chose,
Comme un homme insensé qui s'emporte au parler,
Et désigne avec l'œil mille châteaux en l'air?
  C'en est fait pour jamais, la chance en est jetée.
D'un feu si violent mon âme est agitée,
Qu'il faut, bon gré, mal gré, laisser faire au destin;
Heureux si par la mort j'en puis être à la fin,
Et si je puis, mourant en cette frénésie,
Voir mourir mon amour avec ma jalousie !
  Mais, Dieu ! que me sert-il en pleurs me consommer,
Si la rigueur du ciel me contraint de l'aimer?
Où le ciel nous incline, à quoi sert la menace?
Sa beauté me rappelle où son défaut me chasse :
Aimant et dédaignant par contraires efforts
Les façons de l'esprit et les beautés du corps.
Ainsi je ne puis vivre avec elle, et sans elle.

Ah! Dieu! que fusses-tu ou plus chaste, ou moins belle'
Ou pusses-tu connaître et voir par mon trépas
Qu'avecque ta beauté ton humeur ne sied pas!
Mais si ta passion est si forte et si vive
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive,
Que ton esprit blessé ne soit maître de soi,
Je n'entends en cela te prescrire une loi,
Te pardonnant par moi cette fureur extrême,
Ainsi comme par toi je l'excuse en moi-même;
Car nous sommes tous deux, en notre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor, en ce malheur où tu te précipites,
Dois-tu par quelque soin t'obliger tes mérites,
Connaître ta beauté, et qu'il te faut avoir,
Avecque ton amour, égard à ton devoir.
Mais sans discrétion tu vas à guerre ouverte,
Et, par sa vanité triomphant de ta perte,
Il[1] montre tes faveurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte et sa gloire entretiennent la cour.
Cependant, me jurant, tu m'en dis des injures.
O Dieux! qui sans pitié punissez les parjures,
Pardonnez à ma dame, ou, changeant vos effets,
Vengez plutôt sur moi, les péchés qu'elle a faits.
S'il est vrai sans faveur que tu l'écoutes plaindre,
D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre?
Que tu permets aux siens lire en tes passions,
De veiller jour et nuit dessus tes actions;
Que toujours d'un valet ta carrosse est suivie,
Qui rend, comme espion, compte exact de ta vie :
Que tu laisse un chacun pour plaire à ses soupçons,
Et que, parlant de Dieu, tu nous fais des leçons,
Nouvelle Madeleine au désert convertie,
Et jurant que ta flamme est du tout amortie,
Tu prétends finement par cette mauvaitié[2]
Lui donner plus d'amour, à moi plus d'amitié;
Et me cuidant tromper, tu voudrais faire accroire
Avecque faux serments que la neige fût noire.
Mais comme tes propos ton art est découvert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouvert,

1. Le rival de l'auteur.
2. Ou mauvaistié : méchanceté, malice.

Dont je crève de rage, et voyant qu'on te blâme,
Trop sensible en ton mal, de regret je me pâme,
Je me ronge le cœur, je n'ai point de repos
Et voudrais être sourd, pour l'être à ces propos.
Je me hais de te voir ainsi mésestimée.
T'aimant si dignement, j'aime ta renommée;
Et si je suis jaloux, je le suis seulement
De ton honneur, et non de ton contentement.
  Fais tout ce que tu fais, et plus s'il se peut faire;
Mais choisis pour le moins ceux qui se peuvent taire.
Quel besoin peut-il être, insensée en amour,
Ce que tu fais la nuit, qu'on le chante le jour?
Ce que fait un tout seul, tout un chacun le sache,
Et montres en amour ce que le monde cache?
  Mais puisque le destin à toi m'a su lier,
Et qu'oubliant ton mal je ne puis t'oublier,
Par ces plaisirs d'amour tous confits en délices,
Par tes appas, jadis à mes vœux si propices,
Par ces pleurs que mes yeux et les tiens ont versés,
Par mes soupirs, au vent sans profit dispersés,
Par les Dieux, qu'en pleurant tes serments appelèrent,
Par tes yeux, qui l'esprit par les miens me volèrent,
Et par leurs feux si clairs et si beaux à mon cœur,
Excuse, par pitié, ma jalouse rancœur;
Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me commande :
Si mon péché fut grand, ma repentance est grande;
Et vois dans le regret dont je suis consommé,
Que j'eusse moins failli, si j'eusse moins aimé.

STANCES

  Quand sur moi je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminue :
Étant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublés s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge, à l'instant écoulé
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soi nulle marque;
Et leur nom si fameux ici,
Si tôt qu'ils sont morts meurt aussi,
Du pauvre autant que du monarque.

Naguère, vert, sain et puissant,
Comme un aubépin florissant,
Mon printemps était délectable.
Les plaisirs logeaient en mon sein;
Et lors était tout mon dessein
Du jeu d'amour et de la table.

Mais, las ! mon sort est bien tourné;
Mon âge en un rien s'est borné,
Faible, languit mon espérance :
En une nuit, à mon malheur,
De la joie et de la douleur
J'ai bien appris la différence !

La douleur aux traits vénéneux,
Comme d'un habit épineux
Me ceint d'une horrible torture.
Mes beaux jours sont changés en nuits;
Et mon cœur tout flétri d'ennuis
N'attend plus que la sépulture.

Enivré de cent maux divers,
Je chancelle et vais de travers,
Tant mon âme en regorge pleine :
J'en ai l'esprit tout hébété,
Et si peu qui m'en est resté,
Encor me fait-il de la peine.

La mémoire du temps passé,
Que j'ai follement dépensé,
Épand du fiel en mes ulcères;
Si peu que j'ai de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux misères.

Ah! pitoyable souvenir!
Enfin, que dois-je devenir?
Où se réduira ma constance?
Étant jà défailli de cœur,
Qui me don'ra de la vigueur
Pour durer en la pénitence?

Qu'est-ce de moi? Faible est ma main,
Mon courage, hélas! est humain,
Je ne suis de fer, ni de pierre;
En mes maux montre-toi plus doux,
Seigneur; aux traits de ton courroux,
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un fétu sans force et sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paraître,
Qu'un fantôme ici-bas errant,
Qu'une orde écume de torrent,
Qui semble fondre avant que naître,

Où toi, tu peux faire trembler
L'univers, et désassembler
Du firmament le riche ouvrage,
Tarir les flots audacieux,
Ou, les élevant jusqu'aux cieux,
Faire de la terre un naufrage.

Le soleil fléchit devant toi,
De toi les astres prennent loi,
Tout fait joug dessous ta parole :
Et cependant tu vas dardant
Dessus moi ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoi ! si je suis imparfait,
Pour me défaire m'as-tu fait?
Ne sois aux pécheurs si sévère.
Je suis homme, et toi Dieu clément !
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme père.

J'ai l'œil scellé d'un sceau de fer;
Et déjà les portes d'enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre :
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as ôté la santé,
O Seigneur ! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches dévêtu,
Par une secrète vertu
Se rendant fertile en sa perte,
De rejetons espère un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant sa perruque verte.

Où l'homme, en la fosse couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'écorce;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais, l'homme étant mort une fois,
Les pleurs pour lui n'ont plus de force.

ÉPIGRAMMES

I

SUR LE PORTRAIT D'UN POÈTE COURONNÉ

Graveur, vous deviez avoir soin
De mettre dessus cette tête,
Voyant qu'elle était d'une bête,
Le lien d'un botteau de foin.

Réponse.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'injure :
Sur du foin Jésus-Christ fut né;
Mais ils ignorent l'Écriture.

Réplique.

Tu as une mauvaise grâce :
Le foin dont tu fais si grand cas
Pour Dieu n'était en cette place,
Car Jésus-Christ n'en mangeait pas,
Mais bien pour servir de repas
Au premier âne de ta race.

II

SUR UN MAUVAIS POÈTE[1]

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des muses le roi;
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien les ânes comme toi.

1. « Desportes était en si grande réputation que tout le monde lui apportait des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un avocat lui apporta un jour un gros poème qu'il donna à lire à Régnier, afin de se délivrer de cette fatigue; en un endroit, cet avocat disait :

Je bride ici mon Apollon.

Régnier écrivit, à la marge, le quatrain épigrammatique ci-dessus.

« Cet avocat vint à quelque temps de là, et Desportes lui rendit son livre après lui avoir dit qu'il y avait bien de belles choses. L'avocat revint le lendemain tout bouffi de colère, et, lui montrant ce quatrain, lui dit qu'on ne se moquait pas ainsi des gens. Desportes reconnaît l'écriture de Régnier, et il fut contraint d'avouer à l'avocat comme la chose s'était passée, et le pria de ne lui point imputer l'extravagance de son neveu. » (Tallemant, *Historiettes*, édit. Garnier, tome I, p. 131-132.)

ÉPITAPHE DE RÉGNIER

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle,
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi
Qui ne songeai jamais à elle.

SONNET DE COURVAL

1577-1635?

Thomas Sonnet, sieur de Courval, naquit en 1577 à Vire où son père était avocat. Il fit ses humanités à Caen, et alla ensuite étudier la médecine à Paris. Il y composa aussi des vers, et comme il avait l'esprit satirique, on suppose que la causticité de sa Muse lui attira quelques persécutions et qu'il dut quitter cette ville. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il revint à Vire où il exerça sa profession de médecin et où il continua de rimer des satires. Il y trouva quelques confrères en poésie : Angot de l'Éperonnière et Jean Le Houx notamment. Courval-Sonnet avait beaucoup de verve; il a composé de très complets et de très curieux tableaux de la vie provinciale de son temps; la peinture en est sans doute un peu chargée et les tons en sont souvent un peu trop crus, mais ils sont animés, et, à ce titre, fort intéressants. Nous donnons un fragment de l'un d'eux qui décrit la promenade du cours; à la suite on trouvera une de ses satires *L'Ignorant*, visiblement inspirée de *l'Importun* de Régnier dont Courval-Sonnet n'était en somme qu'un imitateur. Il s'en prit souvent aux femmes qu'il a fort maltraitées, surtout dans *sa Satire Ménippée ou discours sur les poignantes traverses du mariage où les humeurs des femmes sont vivement représentées*; cet ouvrage parut en 1608; l'année suivante, l'auteur se mariait. On ne dit pas qu'il ait été malheureux en ménage. Il eut des enfants; il fut bon père; d'où l'on a induit qu'il dut être un bon époux, et, dans sa famille, un homme heureux. On ne sait pas quand il mourut. Certains biographes le font mourir en 1627, d'autres en 1631; d'autres en 1635. M. Pros-

per Blanchemain, le plus récent éditeur des œuvres de Courval-Sonnet, admet cette dernière date.

ŒUVRES. — *Satyre Ménipée*, etc..., Paris, 1608, in-8°; — Nouvelle édition, revue, et augmentée de la *Timéthélie ou censure des femmes, avec une défense apologétique*, Paris, 1609, in-8°; — *Satire contre les charlatans*, en prose, Paris, 1610, in-8°; — *Les Œuvres satyriques du Sieur Courval de Sonnet.. contre les abus et désordres de la France...*, Paris, 1622, in-8°; — *Les Exercices de ce temps*, Rouen, 1631, in-4°; — Réimpression : *Œuvres poétiques de Courval-Sonnet*, publiées par Prosper Blanchemain, Paris, 1876, 3 vol. in-16.

A CONSULTER. — Notice de P. Blanchemain en tête de la réédition sus-indiquée; — Eugène de Beaurepaire : *Etude sur les satires de Sonnet de Courval*, Caen, 1865, in-8°; — Armand Gasté : *Un médecin normand en* 1610; — *Sonnet de Courval;* (Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, 1871-1872).

LE COURS

(FRAGMENT)

« Madame, allons au cours; allons voir si la rose
Que les rais du soleil ont ce matin déclose
N'a point perdu son pourpre et son beau teint vermeil,
Qui tout autre surpasse et du vôtre est pareil,
Et là nous pourrons voir en un petit espace
Cette rose effeuillée au milieu de la place,
Sa beauté, son odeur et son teint laissant choir,
Dans un si peu de temps du matin jusqu'au soir,
Et pourrons appeler marâtre la nature
Qui fanit de la rose en un jour la verdure.
Et lors, par son exemple, en cette nouveauté,
Nous cueillerons la fleur d'excellente beauté
Qui ternit par le temps; car la verte jeunesse
Se change en un moment en mourante vieillesse.
Sus donc ! tous nos ennuis, nos soucis, bannissons
Par les airs ravissants de nos douces chansons.
Je veux prendre mon luth; permets que je l'accorde,
Pour sonner tes vertus sur sa parlante corde.

Y mariant ma voix, tu m'orras fredonner
Une ode qu'Apollon m'a bien voulu donner,
Afin de la chanter, publiant vos louanges,
Jeunes, douces beautés qui surpassez les anges,
Et qui donnez aux dieux des sentiments humains,
Les forçant d'adorer l'ouvrage de leurs mains. »
Ces discours bien polis, ces paroles de laine,
Ce sont les entretiens de la troupe mondaine,
Qui va roulant le temps, sans dessein, sans sujet,
Toujours diversement et d'inégal objet,
Cherchant l'un, tantôt l'autre, et, comme vagabonde,
Pour voir la volupté courant au bout du monde,
Changeant de jour en jour, du soir au lendemain,
N'aimant que l'inconstant, l'immobile et le vain.
C'est là le vrai portrait de l'humaine nature.
Dans ce livre on y lit bonne et male aventure,
Dans ce miroir on voit les actes des mortels,
Qui font à leurs grandeurs ériger des autels.
Plusieurs vont formant l'homme, et moi je le récite;
Je le peins mal formé, tel qu'il est; je l'incite
A faire son devoir, et, s'il se pouvait mieux,
Je le présenterais pour l'objet de nos yeux.
Mais meshuy c'en est fait, et nature est forcée,
Cuidant le façonner d'une artiste pensée.
C'est un objet volage et plein de changement,
Un sable sans arrêt qui roule à tout moment.
Le monde est inconstant; ici-bas tout y change;
Aujourd'hui l'homme est bête, et demain c'est un ange;
Tout y meut, tout agit, d'un mouvement divers,
Depuis le haut du ciel jusqu'au profond des mers.
La constance, en effet, n'étant pas autre chose
Qu'un branle languissant qui jamais ne repose,
Nul objet n'est certain, mais trouble et chancelant,
D'ivresse naturelle il se vire en roulant.

Phœbus couvrant ses rais pour donner de l'ombrage,
Afin d'aller au cours, une troupe volage
De jeunes éventés, bigarrés de couleurs,
De tous les rendez-vous postes avant-coureurs,
Ainsi que moucherons on voit dedans la ville,
En roquets, en manteaux, en casaque, en roupille,
Jaunes, verts, orangers, incarnats, gris et blancs,

Qui du chaud et du cours halètent des deux flancs,
Et, portant les poulets, usent de telle ruse
Qu'aucun ne les surprend dégarnis d'une excuse.
Carrosses on attelle, on ne voit que brillants;
Des dames les amis, les voisins, les galants,
Accostent la portière, et, feignant la rencontre,
Après les compliments se mettent sur la montre.
Profane, éloignez-vous! n'approchez ces beautés;
Adorez-les plutôt comme divinités,
Le ciel est dégarni; cette machine ronde
N'a plus de citoyens. Ils roulent en ce monde,
Dans leurs chars triomphants, dorés et diaprés,
Visitant les forêts, les campagnes, les prés.
Leur discours, c'est nectar; leur voix, c'est ambroisie;
Leurs regards, leurs pensers, excitent jalousie;
Ce n'est que majesté, qu'altesse, que grandeur,
Aaron grand prêtre y est grand sacrificateur,
Bénit les assistants, offrant maint bénéfice;
Thémis y tient ses plaids, rend au passant justice;
L'honneur est en son lustre et la vertu reluit,
Comme la poussinière au milieu de la nuit;
Aristote et Platon et toute la sagesse
Y vont comme à l'école instruire la jeunesse.
Mille discours moraux, politiques, chrétiens
Servent aux pourmenants de communs entretiens.
Les uns, passant le pont, voyant sur la montagne
Des châteaux commencés pour loger Charlemagne,
Chantent : « Quoi! ce vieillard, du sépulcre oublieux,
Veut-il dedans le ciel élever en maints lieux
Le marbre et le porphyre, et jà demi-mort, tâche
D'y fendre les rochers où l'on travaille à tâche...? »

Puis un autre répond : « Que t'en semble, mon cœur?
Mon unique trésor, ton œil est mon vainqueur.
Je ne souhaite rien qu'une vermeille rose
Qu'on voit sous ton minois dessus ta lèvre éclose.
Dieu! quel contentement! quel ravissant plaisir
Quand vous me permettrez un baiser à désir,
Me penchant renversé sur vous, de telle sorte
Que vos yeux demi-clos vous feignent demi-morte! »
L'on va, l'on vient, l'on passe, on bat les grands chemins,
Les uns par Saint-Sever, ou par les Capucins;

Six chevaux au carrosse, à plein fouet on les pousse.
Les cavaliers bourgeois suivent, montés en housse,
La terre est étonnée et s'affaissit du poids;
Les dames en humeur chantent à haute voix
Des nouveaux airs de cour, et n'ont d'autre pensée
Que de leurs cavaliers rendre l'âme blessée.
Toutes un parapoudre ébranlent en la main,
Le sable s'élevant des chevaux au grand train;
Le cours parabolise à notre fin dernière,
Car on est tout couvert de cendre et de poussière,
Et, d'y courre souvent si j'étais curieux,
J'aurais une bésicle à conserver mes yeux.
Mais, belles, taisons-nous; voici la présidence;
Au passer, de nos yeux, faisons la révérence;
Et, suivant, pas à pas, oyons par leurs discours
S'ils parlent de procès ou s'ils parlent d'amours.
Cocher, arrête un peu; va doucement derrière :
Tes chevaux sont en nage et couverts de poussière.
Écoutons! Taisez-vous; j'entends bien cette voix.
Ils parlent de jardins, de prairie et de bois;
Que les grains sont fleuris, la terre bien couverte,
Que les prés de Grammont ont pris leur robe verte.
« Voyez la belle haie. O quelle douce odeur
Rend l'épine fleurie! Hé! la vive verdeur
Qui paraît dans ces prés! Voyez les margueriettes,
Les bleuets, les jaunets, les petites fleurettes.
Nature leur est mère et les pousse en croissant.
Voyez cet églantier de roses rougissant. »
Leurs discours sont communs. Qui n'en peut autant dire?
Les actions des grands bien souvent nous font rire.
Déchaussés leurs patins, mettez-les en pourpoint,
Voyez-les au dedans, qui ne vous voyent point;
Qu'on mette robe à part; vous trouverez, en somme,
Qu'un conseiller d'État est fait comme un autre homme.
Minutons leur retour : « Je crains fort le serein.
La partie est remise à revenir demain,
Il s'en va déjà tard; puis nous soupons en ville.
Mais voyez après nous ces carrosses de file.
Penchez-vous pour les voir. Non; gardez ce bel œil,
Ma belle, car voilà l'éclipse du soleil.
— Mon Dieu! doublons le pas. Est-ce point la comète?
Je crains le mal des yeux; certes, j'y suis sujette.

— Cocher, un coup de fouet; allons à la maison.
De faire son retour, il est temps et saison. »
Chacun chez soi revient y passer la soirée;
On se suit pas à pas, comme chasse-marée...

L'IGNORANT

Attentif à la messe, un jour, à Saint-Eustache,
Un jeune cavalier, relevé de panache,
La botte blanche en jambe et la gaule en la main,
D'un cure dent de rose entretenant sa faim,
Me vit dévotieux, à genoux, en prière,
Et, s'approchant de moi, me tire par derrière,
Me tire, m'interrompt, me prend à dépourvu,
Lors riant il me dit : « Je ne vous ai pas vu
Depuis six mois en çà; est-ce donc mon service
Qui ne vous est à gré? Pour quel mauvais office,
Mon cœur, ai-je perdu l'honneur de vous hanter?
Je veux souvent chez vous aller vous visiter
Pour plonger à loisir dedans les eaux saillantes
Du cheval pégasin mes lèvres ignorantes,
N'ayant jamais dormant aucun songe conçu
Au séjour désiré du Parnasse fourchu;
Car je me veux donner le long d'une semaine
Pour tâcher d'épuiser d'Hélicon la fontaine. »
Moi, surpris en sursaut, je le regarde aux yeux,
Charmé par ce récit de vers mélodieux
Mot après mot tiré de Perse satirique,
Et d'un salut muet je lui fis la réplique.
Alors plus je m'esquive et plus il me poursuit;
Mais, par respect du lieu et par crainte du bruit,
En m'arrêtant tout court j'approche son oreille,
Et lui dis, ennuyé : « Monsieur, à la pareille,
Donnez-vous patience, et jugez qu'en ce lieu
L'on vient pour ses péchés crier merci à Dieu.
Demain vous me verrez prêt à votre service;
Je ne peux maintenant vous rendre aucun office. »
Et, pour m'en éloigner, je lui baille un sonnet,

Qui, faute de loisir, n'était pas mis au net;
Mais lors, pointant sa barbe, et du bout de sa gaule,
Relevant sa moustache, il mit sur mon épaule
Son bras pour m'embrasser, et, faisant les doux yeux,
Répond : « Hé quoi ! mon cœur, veux-tu m'être envieux
Du bonheur de te voir? Sans mentir, d'assurance,
Je te chéris autant qu'homme qui soit en France,
Et quitterais content les princes et la cour,
Croyant te gouverner seul une heure à mon tour ! »
Justice, ô Apollon ! fontaine Cabaline,
O Pirène, Hélicon ! faut-il qu'on assassine
Tes sacrificateurs ! Pythie, jusqu'à quand
Serai-je à la merci de cet âne arrogant?
Donnez-moi un licol, ou bien, dans la rivière
Jetez-moi du Pont-Neuf, la tête la première !
Donc, pressé de sortir, il me suit pas à pas;
A me voir, on m'eut cru proche de mon trépas,
Morne, pâle et pensif les yeux penchés à terre,
Triste comme un cadet qui revient de la guerre.
Lui, toujours en humeur, s'enferre incessamment,
Et me fait des discours en l'air, sans jugement,
Qui ne font que frapper autour de mon oreille,
Et croit, en les disant, de me chanter merveille;
Puis, se tournant vers moi : « Quoi ! qu'en dis-tu, mon cœur ?
Je te veux réciter ce que je sais par cœur,
Une chanson nouvelle, une triste élégie,
Que je fis l'autre soir sur la mort de Lydie. »
Bref, depuis le matin jusqu'à midi sonné
Il me mit à la gêne ainsi qu'un condamné,
Parlant incessamment et d'estoc et de taille,
Aveugle, en son discours ne disant rien qui vaille
L'on supporte aisément un du tout ignorant,
Mais on ne peut souffrir un à demi savant.
Un sot en cramoisi donne bien moins d'affaire
Qu'un autre à demi sot et qui croit le contraire,
Car un tout ignorant s'il ne vous entretient
Comme un demi-savant, il n'importune en rien.
L'un se laissant mener, croit à simple parole;
L'autre vous rompt la tête et fait qu'on en affole,
Fait mille questions, désire tout savoir,
Et qu'on se rit de lui ne peut s'apercevoir.
Comme le moucheron bourdonne à la chandelle,

Et, s'engluant au suif, y vient brûler son aile,
Ainsi fit mon galant, car, discourant de tout,
Fit voir en peu de temps de son savoir le bout...

Il me parle d'histoire et du temps de nos rois,
En quel siècle finit la ligne des Valois,
Me dit que Pharamond fut père de justice,
Qu'il supprimait par mort office et bénéfice,
Et, pour faire juger en tout son peu d'esprit,
Croit que Pépin portait l'ordre du Saint-Esprit,
Et, pour parler de tout ainsi qu'un habile homme,
Que saint Jérôme avait un chapeau rouge à Rome.
Et, se tournant vers moi : « Je tiens d'un bon auteur
Que l'Énée épousa Priscus le sénateur.
C'est assez de l'histoire; or sus, la médecine,
Est-ce un art ancien? Je n'en sais l'origine.
On dit des médecins comme les maréchaux
Qu'ils font souvent mourir les hommes, les chevaux.
Dieu ! qu'on souffre de mal d'avoir la *frénétique*,
Me dit-il, pensant dire : avoir le névrétique;
On sent à tous moments mille maux douloureux;
C'est mourir en vivant, et vivre langoureux.
Le remède à ce mal est de prendre un cristaire. »
Dieu te garde, Esculape et médecin d'eau claire !...

Dieu ! quelle différence on voit de l'homme à l'homme,
Plus que d'un homme à bête ! Ésope, on te renomme,
Car tu nous as laissé dans tes moralités
Cent préceptes moraux contre nos vanités.
Quand tu nous dis qu'un loup chez les tailleurs d'images,
Étonné, regardant tant de divers ouvrages,
Vit la tête d'un homme ouvrée artistement,
La prend et la contemple et la tient longuement,
Lui dit : « Que la beauté empreinte en ta sculpture
Fait qu'un chacun te tient chef-d'œuvre de nature !
Mais le principal point défaut entièrement,
Car on ne trouve en toi ni sens ni jugement. »
Un esprit bien orné d'une sage prudence
Qui, discret, s'humilie et n'a point d'arrogance,
Est bien plus à priser que la beauté du corps,
Toute vide au dedans, rien que montre au dehors,
En nous dépeins ce brave à la tête frisée,

Musqué, doré, fardé, bien plus qu'une épousée,
Qui cajole sans cesse ainsi qu'un perroquet.
On ferait de sa langue au moulin un claquet.

LOUIS DE CHABANS

? –1632

Louis, sieur du Maine, baron de Chabans, fut gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, puis ingénieur et aide de camp dans les armées du roi, et enfin lieutenant de l'artillerie de la République de Venise. C'était un soldat de fortune, que l'on accusait, dit Tallemant des Réaux, d'avoir été violon ou joueur de luth. Il eut une existence aventureuse; comme écrivain, il composa des vers moraux, qui ne sont pas excellents, et il publia un ouvrage contre le duel. Il mourut tragiquement en 1615, de la main de Lenclos, joueur de luth lui-même, et précisément dans un duel. En réalité il fut assassiné. On ignore la cause de leur querelle; on sait seulement qu'ils avaient pris rendez-vous près de la maison des Minimes, de la place Royale, et que, avant que Chabans eût pu se mettre en garde et tandis qu'il « avait encore le pied dans la portière, » Lenclos le perça de son épée. C'était le 26 décembre 1632. On ignore la date de la naissance de ce poète.

ŒUVRES. — *Les Amours de Thalie*, Paris, 1606; — *Recueil de vers lugubres et spirituels...*, Paris, 1611, in-8°; — *Avis et moyens pour empêcher les désordres des duels*, Paris, 1615, in-8°.

A CONSULTER. — *Observations de Ménage sur les poésies de Malherbe*, Paris, 1666, in-8°; — Tallemant des Réaux : *Historiettes* (Ed. Garnier frères, t. V, p. 202); — F. Lachèvre : *Bibliog. Rec. collectifs*, t. I. p. 140.

A LA REINE

SUR LE LAVEMENT DES PIEDS AUX PAUVRES, LE JEUDI SAINT

STANCES

Ce n'est ta haute Majesté
Que je décris, ô ma princesse;
Ce bas son chante la bassesse
De ta dévote humilité.

Pour monter vers le Tout-Puissant
Tu descends des grandeurs du monde;
Merveille à nulle autre seconde,
Qu'on s'élève en se rabaissant!

Tu quittes, ces jours solennels,
Tes sceptres et tes diadèmes,
Et pour échange, à l'heure mêmes,
Dieu t'en donne au ciel d'éternels.

En lavant ces pieds innocents
Tu laves aussi ta belle âme,
Et la purges de tout le blâme
Que nous recevons pour les sens.

Ton œuvre et le guerdon sont tels
Que tout le monde les envie;
Quoi! gagner l'immortelle vie
En servant des petits mortels?

Dieu défend l'usure en ces lieux,
Mais il semble qu'il nous l'ordonne
Quand pour un peu d'eau qu'on lui donne,
Il donne le trésor des Cieux.

LES LARMES DE PANTHÉE

SUR LE TOMBEAU DE DAMON

Quoi! mon unique et doux flambeau
Seras-tu pour jamais sous l'onde?
Faut-il qu'un si petit tombeau
Cache un si grand soleil au monde?

Non, ce n'est pas un monument
Qui te renferme sous ses voiles
Il n'appartient qu'au firmament
De porter de telles étoiles.

Puis mon âme qui suit ton corps,
Serait dans une sépulture
Où rien ne loge que les morts,
Suivant les lois de la nature.

D'ailleurs, ces maisons de souci
N'ont que leurs dehors agréables,
Et le dedans de celle-ci
Cache des beautés adorables.

Qui que tu sois (au nom d'Amour),
Logis des grâces et des charmes,
Ouvre-toi pour rendre le jour
A mes yeux submergés de larmes.

Que si, trop solide et trop fort,
Ta durté me fait résistance,
Mes pleurs, qui fléchiraient la mort,
Amolliront bien ton essence.

JEAN DE LINGENDES

1580?–1616

Jean de Lingendes naquit, vers 1580 pense-t-on, à Moulins, ou près de Moulins, d'une ancienne famille du Bourbonnais. On ne sait presque rien de sa vie sinon qu'il se maria, qu'il eut de ce mariage une fille et qu'il mourut en 1616 laissant quelques œuvres poétiques. Les biographes ont fait à ce sujet des hypothèses qui sont par degré devenues des affirmations et que l'on trouvera discutées et ramenées au juste point dans l'érudite et claire notice que M. Jacques Madeleine a mise à l'édition qu'il a fait paraître des *Stances* de ce poète. Les œuvres de Jean de Lingendes consistent en un poème pastoral *Les changements de la bergère Iris*, et en un certain nombre de pièces en *Stances*. Ses vers, selon l'expression de Madeleine de Scudéry, que cite M. Jacques Madeleine, ont « un air amoureux et passionné qui plaira à tous ceux qui auront le cœur tendre ». Nous avons donné, de ce lyrique trop oublié, une gracieuse chanson, et une élégie, assez longue, qui est l'une des meilleures pièces qu'il ait composées.

ŒUVRES. — *Les changements de la bergère Iris*, Paris, 1605; — Nouvelles éditions en 1606, 1611, 1618; — *Stances* publiées par Jacques Madeleine, Paris, 1911, p. in-18. (Petite bibliothèque surannée.)

A CONSULTER. — Jacques Madeleine : *Notice...* en tête des *Stances;* — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XIV; — Ernest Bouchard : *Les poètes bourbonnais du XIVe au XVIIe siècles* (Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier, 1868-1869); — H. Faure : *Antoine de Laval et les poètes bourbonnais de son temps*, Moulins, 1870, in-8°.

ÉLÉGIE POUR OVIDE

MISE AU DEVANT DES *Métamorphoses* TRADUITES PAR M. RENOUARD

Ovide, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des Immortels;
Ton exil nous apprend qu'il était trop injuste
Pour avoir des autels.

Aussi t'ayant banni sans cause légitime
Il t'a désavoué,
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

Et vraiment il fallait que ce fut un barbare,
De raison dépourvu,
Pour priver son pays de l'esprit le plus rare
Que l'homme ait jamais vu.

Et bien que la rondeur de la terre et de l'onde
Obéit à sa loi,
Si devait-il juger qu'il n'avait rien au monde
Qui fût si grand que toi.

Mais ni ton nom fameux jusqu'aux bords où l'Aurore
Se lève pour nous voir,
Ni tes justes regrets, ni tes beaux vers encore
Ne purent l'émouvoir.

O combien s'affligea la déesse d'Érice
Des plaintes que tu fis,
Et de voir un tyran faire tant d'injustice
Au maître de son fils !

On tient qu'à ton départ les filles de Mémoire
Se vêtirent de deuil,
Croyant que ce malheur allait mettre leur gloire
Dans le fond d'un cercueil.

Le Tibre, de regret quittant sa robe verte,
Publia sur ses bords
Qu'il n'avait jamais fait une si grande perte
Qu'il en faisait alors,

Et qu'il eut moins d'ennui lorsqu'en la Thessalie
La fureur des Romains
Versa le meilleur sang de toute l'Italie
Avec ses propres mains.

Ses Nymphes qui soulaient[1] s'assembler à la lune
Pour chanter tes beaux vers,
Le laissèrent tout seul pour suivre la fortune
Au bout de l'univers.

Et je crois qu'aussitôt qu'en laissant son rivage
Tu te mis dessus l'eau,
Toi-même tu les vis durant tout ce voyage
Autour de ton vaisseau.

Tu ne les vis pas seul; les Scythes qui les virent
En furent ébahis,
Et nous ont témoigné comme elles te suivirent
Jusques dans leur pays.

Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme,
Les voyant en ces lieux,
Croyaient avec raison qu'on eût banni de Rome
Les hommes et les dieux.

Ce fut lors que leur âme, autrefois impassible
Et sans nulle amitié,
Apprit en leur école à devenir sensible
Aux traits de la pitié;

Et que leurs yeux, nourris de sang et de carnage,
En se rendant plus doux,
Se sentirent mouillés et trouvèrent l'usage
De pleurer comme nous.

Même on vit qu'en ce temps leurs roches se fendirent
En t'oyant soupirer,
Et qu'en s'amollissant leurs glaces se fondirent
Afin de te pleurer.

Mais lorsque la pitié vit les roches contraintes
De prendre un cœur de chair,
Tu sus qu'un seul Auguste, insensible à tes plaintes,
En prit un de rocher.

1. De *souloir* ou *soloir* : avoir coutume de.

Hé ! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples
Si pleins de cruautés,
Nous vantions sa clémence et lui votions des temples
Qu'il n'a point mérités?

Romps plutôt les autels élevés à sa gloire,
Et, les employant mieux,
Ote-lui le nectar que tu lui faisais boire
A la table des dieux.

Et n'attends plus de lui ni de ton innocence
Ce que tu t'en promets;
Aussi bien le climat où tu pris ta naissance
T'a perdu pour jamais.

Car les dieux irrités ne se peuvent résoudre
De rendre ce bonheur
A ce pays ingrat, plus digne de la foudre
Que d'avoir cet honneur.

On dit que l'Amour même en fut cause en partie,
Tant il eut de pouvoir
Et qu'il vint tout exprès du fond de la Scythie
Te le faire savoir.

Oh ! qu'il était alors bien changé de visage,
Et de ce qu'il était,
Quand tu prenais le soin de lui montrer l'usage
Des flèches qu'il portait !

Il n'avait plus ses traits, il n'avait plus ses armes,
Son arc, ni son flambeau,
Heureux si simplement pour essuyer ses larmes
Il eût eu son bandeau !

Tel le vit-on jadis, quand, sortant de Cythère
Avec les yeux ternis
Et le poil tout poudreux, il vint trouver sa mère
Qui pleurait Adonis.

Celui qui sans pitié l'eût pu voir de la sorte
Que tu le vis alors,

Pourrait voir d'un œil sec le cercueil où l'on porte
Son père entre les morts.

Mais outre sa douleur en sa face dépeinte,
Qu'il ne pouvait céler,
Il paraissait encor qu'une secrète crainte
L'empêchait de parler.

Car se voyant nommer l'auteur de ta misère
Il n'osait t'approcher,
Et craignait justement tout ce que ta colère
Lui pouvait reprocher.

Tu reconnus sa crainte, et lui faisant caresse
Pour chasser son ennui,
La pitié t'empêcha d'augmenter sa tristesse
En te plaignant de lui.

Aussi ce doux accueil lui rendant le courage
Il reprit ses esprits.
Pour te conter ainsi le sujet du voyage
Qu'il avait entrepris :

« Mon maître, te dit-il, sachant combien je t'aime
Par zèle et par devoir,
Tu peux juger de l'aise et du plaisir extrême
Que j'ai de te revoir.

« Mais si je viens si tard en cette solitude
Où l'on t'a confiné,
C'est la peur seulement, et non l'ingratitude
Qui m'en a détourné.

« Car depuis ton exil tu m'as toujours fait craindre
De m'approcher de toi,
Le ciel m'étant témoin qu'il ne t'oyt jamais plaindre
Sans te plaindre de moi.

« Comme si, recherchant par une plainte injuste,
D'avoir du réconfort,
Tu pouvais excuser la cruauté d'Auguste
Pour m'en donner le tort.

« Toutefois, si tu crois la vengeance capable
D'adoucir ton ennui,
Je ne refuse point de me dire coupable
De la faute d'autrui.

« Mais las ! si, sans courroux, tu vois dans mon visage
Combien je suis changé,
Quel tourment me peux-tu désirer davantage
Pour être mieux vengé?

« Ne te suffit-il pas de savoir que ma gloire,
Mourant de jour en jour,
Est réduite à tel point que je n'ose plus croire
D'être encore l'Amour?

« Et qu'ayant négligé durant ta longue absence
Les traits que tu portais,
Voyant ce que je suis, je perds la connaissance
D'être ce que j'étais?

« Tu vois que j'ai perdu les marques immortelles
Que je soulais avoir,
Et que je ne me suis réservé mes deux ailes
Que pour te venir voir.

« Ne pense pas pourtant que ces ruisseaux de larmes
Qui coulent de mes yeux,
Te veuillent conjurer de me donner des armes
Pour aller dans les cieux.

« Car je viens seulement en ce pays sauvage
Pour être plus content,
Et t'ôter le désir de revoir le rivage
Où le Tibre t'attend.

« Mais Rome en t'oubliant se rend si fort ingrate,
Que les lois du destin
Te lairraient plutôt voir ou le Gange, ou l'Euphrate
Que le fleuve latin.

« Fais donc ce qu'il ordonne, et, puisque c'est la France
Qui t'a voulu choisir,

Permets que la raison t'ôte la souvenance
De ton premier désir.

« Est de fait qu'aujourd'hui la France est embellie
De tant de doux esprits,
Que selon ton mérite elle rend l'Italie
Digne de ton mépris.

« C'est là que le Soleil ne voit point naître d'homme
Que l'on puisse blâmer
D'ignorer ce bel art que tu montrais à Rome
Pour savoir bien aimer.

« Leur cœur est si sensible et leur âme si prompte
A recevoir ma loi,
Qu'ils me font dédaigner les autels qu'Amathonte
A vu faire pour moi.

« Les dames d'autre part y sont si bien pourvues
De grâces et d'appas,
Que, même allant au ciel après les avoir vues,
Le ciel ne me plaît pas.

« Mais entre ces beautés tu verrais apparaître
Ce bel astre lorrain
Que la France adora quand elle le vit naître
Sur les rives du Clain.

« Toi-même en regardant cette belle Renée
Qui n'a rien de mortel,
Tu pourras avouer que la ville d'Énée
N'eut jamais rien de tel.

« Telle était ta Daphné quand tu la fis si belle
Que son œil me ravit,
Et força le soleil de courir après elle
Aussitôt qu'il la vit.

« Aussi quand je la vois son bel œil me consume
Et me semble si beau
Que pour le voir toujours j'ai perdu la coutume
De porter mon flambeau.

« C'est elle qui répand dessus les bords de Seine
Cette douce poison
Qui se coule dans l'âme, et lui fait prendre en haine
Les lois de la raison.

« Mais la rare beauté dont elle s'est vantée
Par tout cet univers,
Ne se verra jamais bien dignement chantée
Si ce n'est par tes vers.

« Quitte donc tes Romains que ton âme charmée
Ne fait que soupirer,
Pour voir cette princesse, à qui ta renommée
Te fait tant désirer.

« Va trouver les Français où le destin t'appelle
Pour finir ton malheur,
Et quitte de bon cœur ta langue maternelle
Pour apprendre la leur.

« Cependant Renouard t'offrant une retraite
En ce lieu bienheureux,
Te promet sa faveur, et d'être l'interprète
De tes vers amoureux.

« C'est celui dont la plume aujourd'hui me fait croire
Qu'il eût eu soin de moi,
Si le ciel qui t'avait réservé cette gloire
L'eût fait naître avant toi.

« Et que pourras-tu craindre ayant la connaissance
D'un esprit si parfait,
Et pour qui les neuf Sœurs se plaisent plus en France
Qu'elles n'ont jamais fait? »

Ainsi disait l'Amour, quand tu lui fis réponse
Que n'ayant plus de choix,
Tu suivais le destin, et la douce semonce
D'un peuple si courtois.

Viens donc heureusement acquitter ta promesse
Où la France t'attend,

Et ne diffère plus de voir une princesse
Qu'Amour te loua tant.

Viens voir tant de beautés dont le Ciel qui l'adore
A voulu la douer,
Pour les louer toi-même et pour m'apprendre encore
Comme il les faut louer.

CHANSON

Philis auprès de cet ormeau
Où paissait son petit troupeau
Étant toute triste et pensive,
De son doigt écrivit un jour
Sur le sablon de cette rive :
« Alcidon est mon seul amour. »

Je ne devais pas m'assurer
De voir sa promesse durer,
Par ce qu'en chose plus légère
Ni plus ressemblante à sa foi,
L'ingrate et parjure bergère
Ne pouvait se promettre à moi.

Un petit vent qui s'élevait
En même temps qu'elle écrivait
Cette preuve si peu durable,
Effaça sans plus de longueur
Sa promesse dessus le sable
Et son amour dedans son cœur.

DU LORENS

1580–1655

Jacques du Lorens naquit en 1580 à Tillières-sur-Avre en Normandie. Il étudia le droit et fut avocat à Paris. Il plaidait peu et s'occupait surtout de composer des vers. Il alla s'établir à Chartres en qualité d'avocat au présidial, mais il dut quitter cette ville où sa verve caustique avait offensé les magistrats et lui avait attiré un blâme de la cour. Il prit alors la charge de bailli de la vicomté de Châteauneuf, il devint ensuite lieutenant général du bailliage et enfin président. C'était un homme d'humeur peu accommodante, railleur et violent dans sa raillerie. Il a laissé un ouvrage sur la coutume de Châteauneuf et un certain nombre de satires. Elles sont vives, souvent pittoresques, souvent aussi bizarres, triviales et grossières. Il est bien inférieur à Régnier, au-dessus de qui il se plaçait et chez qui il allait, à l'occasion, prendre son bien. On regarde comme les meilleures de ses satires celle contre la femme et celle contre l'hypocrite. Nous avons cité cette dernière. Mais sans doute, ces ouvrages n'eussent pas suffi à garder de l'oubli le nom de Du Lorens; heureusement pour sa renommée, il composa pour sa femme la brève et spirituelle épitaphe que voici :

Ci-gît ma femme ! Ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

Boileau, au dire de Raynal, mettait ce distique au-dessus de toutes les autres épigrammes qu'il avait lues. Cette femme, acariâtre et querelleuse, paraît-il, donna à du Lorens douze enfants. Il avait soixante-douze ans lorsqu'elle mourut. Le soupir de délivrance qu'il poussa alors ne l'empêcha pas de se marier de nouveau, mais il n'y survécut pas. Dans l'année qui suivit cette nouvelle union, — le 10 avril 1655 — il rendit l'âme.

ŒUVRES. — *Satires*, Paris, 1624; — *Satires*, 1633; — *Satires*, 1646; — Réimpressions : *Satires de* 1624, publiées par Prosper Blanchemain, Paris, 1876, in-16; — *Satires* de 1633, éditées par J. Gay, Paris, 1868, in-16; — *Satires* de 1646, publiées par Eugène Villemin, Paris, 1869, in-16.

A CONSULTER. — Prosper Blanchemain et Eugène Villemin, préfaces aux éditions publiées par eux et indiquées ci-dessus; — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, XVI; — Met-Gaubert : *Etude biographique sur le poète satyrique, du Lorens, de Châteauneuf en Thymerais*

(Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, 1880); — H. Lecourt : *Un normand célèbre* : *M. Jacques du Lorens* (1580-1655), *poète-jurisconsulte et collectionneur*, Caen, 1897, in-8°; — F. Lachèvre : *Bibliogr. Rec. collectifs*, t. II, p. 262.

SATIRE[1]

CONTRE L'HYPOCRITE

Que je suis dégoûté de la plupart des hommes,
Plus je les considère en ce temps où nous sommes !
Mais sur tous je hais ceux dont le semblant est doux,
Qui n'entendent jamais la messe qu'à genoux.
S'ils parlent, c'est de Dieu, de sa bonté suprême,
De se mortifier, renoncer à soi-même;
Ils disent à tous coups qu'avecque son prochain
Il faut traiter en frère et le cœur à la main,
Que le monde n'est pas l'éternelle demeure,
Et qu'il en faut partir, mais qu'on ne sait pas l'heure.
Après avoir tenu ce langage des Cieux,
Croirais-tu bien, *Monsieur*, qu'ils sont fort vicieux,
Et que celui d'entr'eux qui fait plus d'abstinence,
Dont la face est plus triste, a le moins d'innocence;
Et, prêt sans marchander à faire un mauvais tour,
Pour ne tenir parole à chercher un détour,
Il prend son avantage en concluant l'affaire,
Encor que comme un prêtre il dise son bréviaire.
S'il rit, c'est un hasard, et ne rit qu'à demi;
C'est avec un baiser qu'il trahit son ami;
Plus amateur de bien que Midas ni Tantale,
Je vous le garantis harpie originale.
Il se laisse quasi mourir de faim chez lui,
Mais il parle des dents à la table d'autrui.
Après ses oraisons, est-il hors de l'église,
A son proche voisin il trame une surprise,
Et lui rend des devoirs sous couleur d'amitié,
Mais, s'il a de l'argent, il en est de moitié;

1. Satire I de l'édition de 1646.

Il flatte son esprit avec certain ramage
Qui l'attire, le charme et doucement l'engage;
Il cajole sa femme et la prie en bigot
De faire le péché qui fait un homme sot;
Encor qu'il soit tenu plus chaste qu'Hippolyte,
Il est aussi paillard ou plus qu'un chien d'ermite,
Sur tout habile à prendre et le temps et le lieu
Propres à demander la pièce du milieu;
Elle qui le croit saint, afin de lui complaire
Et croyant mériter, le laisse humblement faire :
Et dehors et dedans il est tout contrefait,
Il n'omet rien afin qu'on le croie parfait;
A l'abord d'une femme il est froid et recule,
Encore qu'à l'aimer il soit la canicule;
Au reste, à l'entretien il est si papelard
Que vous ne diriez pas qu'il eût mangé le lard;
A sa douce façon et modestie extrême,
Il paraît innocent, ou l'innocence même;
Il porte un cœur de sang sous un dévot maintien;
S'il prête, c'est un juif sous l'habit de chrétien,
Et son debteur le fuit de même, s'il faut dire,
Qu'un voleur, un prévôt; une nymphe, un satyre;
C'est le plus inhumain de tous les créanciers :
Je le sais pour avoir été sur ses papiers.
S'il plaide, pensez-vous, il plaide main garnie;
Gardez-vous bien de lui les jours qu'il communie :
C'est lors que son prochain il tâche de tromper,
Et dans un vieux dessein, s'il peut, l'envelopper;
On le prend pour béat, à sa mine, à son geste,
Mais son discours de miel le fait juger céleste;
On fait tout ce qu'il veut, on ne penserait pas
Qu'il voulût décevoir après ce saint repas;
De la religion, il dispute, il babille,
Et vous fait un procès dessus un point d'aiguille;
Humble à l'extérieur et superbe au dedans,
Il a tout seul du faste autant que six pédants,
Et lui semble que Dieu ne voit pas ses fredaines
Ou qu'il n'ait pas de soin des affaires humaines;
Il se tient assuré du royaume des Cieux,
Sous ombre qu'en priant il a fait les doux yeux;
Il traite avecque Dieu de ruse et de finesse,
Et pense l'attraper ayant plus d'une messe.

A son petit collet de loin je le connois,
Et m'est aussi suspect qu'aux Troyens les Danois;
Il ne me prend jamais s'il ne me prend au gîte;
Que dis-je, il me craint plus qu'un diable l'eau bénite;
Dieu merci qu'à présent il ne m'ose fâcher,
Qu'il me fait compliment, sans pourtant m'approcher;
Il se doute, et fait bien, qu'un jour je ne le gratte,
Moi qui suis de deux grains moins rassis que Socrate;
J'ai tant d'adversion pour ses mauvaises mœurs
Qu'un docte médecin, qui connaît mes humeurs,
M'assure que mon mal ne vient que d'une envie
De battre un hypocrite ou le priver de vie :
« Dussiez-vous pas déjà vous en être acquitté?
Il n'est rien, ce dit-il, si cher que la santé. »
Puisqu'il vit de la sorte et qu'il tient cette voie,
Ce n'est pas la raison que le soleil le voie.
Pense-t-il que celui qui gouverne les Cieux,
Et qui nous a formés, soit sourd ou n'ait point d'yeux?
N'aurait-il jamais lu qu'il a des pieds de laine,
C'est-à-dire qu'il va lentement à la peine?
Ne sait-il pas aussi que ses bras sont de fer?
Que peut-il à la fin espérer que l'enfer,
Cet homme dont le cœur diffère du visage
Et chez qui les vertus ne sont point en usage,
Mais certaines façons dont le monde est pipé?
Si d'un coup de tonnerre on le voyait frappé,
Qui dirait sans rougir cet accident funeste
Non de l'ire du Ciel un signe manifeste?
Il ne mérite pas de mourir dans son lit,
Ni d'avoir le moyen de pleurer son délit,
Ce cafard importun avecque son teint blême,
Plus libertin au fond qu'un moine de Thélème.
Toutefois dans le monde il est considéré,
On lui fait plus d'honneur qu'il n'en eut espéré,
Le plus farouche esprit pour lui se rend docile,
Il ne rencontre point d'affaire difficile,
Et passe pour dévot, mais sa dévotion
Est, entre vous et moi, sujette à caution;
Tout ce qui la défend contre notre caprice,
C'est qu'en ce joli siècle elle est de grand service;
L'univers est rempli de ces hommes fardés;
Souvent à leur profit leurs procès sont vidés,

Et font que leurs amis des leurs ont bonne issue :
Je ne l'ai dit qu'à toi, papier, bouche cousue.
  Bref, que le bigotisme est un fort bon métier,
Et qui rend vénérable un homme en son quartier !
C'est un plaisir de voir Jeanne qui bigotise
Aller au pas ailleurs, mais au trot à l'église,
Grimacer en priant, le visage étonné,
Et ne point en sortir, que midi n'ait sonné;
Retournée au logis, où chacun la révère,
Pour mieux dire, la craint, c'est une autre mégère;
Feignant, chiche qu'elle est, ses gens mourant de faim,
De pleurer ses péchés, elle pleure son pain.
Ce qui donne crédit ce n'est plus le mérite,
C'est ce qu'il ne faut pas avoir peur que j'imite;
J'aimerais mieux mourir que d'avoir seulement
Contraint, pour sembler bon, mon humeur un moment.
Le monde ne vaut pas qu'on use de souplesse.
A-t-on faim de péter, que par respect on vesse.
Le franc bigot fait tout pour gagner la faveur,
C'est où son zèle tend, où vise sa ferveur;
Près de la ligne droite on connaît moins la courbe,
Qu'au prix du vrai dévot il ne paraît qu'un fourbe;
Qui ne le connaîtrait sitôt qu'il l'aurait vu
Serait de jugement tout à fait dépourvu :
Afin de m'expliquer, il aurait la berlue.
Sans clignoter des yeux jamais ne vous salue.
Et croit que, pour se mettre au rang des vrais dévots
Il ne faut que parler contre les huguenots;
Pourvu qu'en apparence on soit bon catholique,
Qu'aux bonnes actions on peut faire la nique.
  Tel n'eut jamais l'esprit de ce vice infecté,
Qui le feint pour un temps, voyant l'utilité,
Voyant qu'il règne tant et qu'il est si commode.
Pour la même raison qu'on s'habille à la mode,
Qu'un esprit moutonnier par l'exemple s'instruit,
Et, subissant son joug, en esclave le suit,
Le bigot du bigot la requête entérine;
Ils sont de même pâte et de même farine.
C'est assez pour un coup le tenir sur les rangs;
Quand j'y pense, ma Muse, il a trop d'adhérents.
Je veux bien, disant vrai, qu'on croie que je rie,
Ou que j'ai le cerveau troublé de rêverie.

Si l'un de ces cafards, se prétendant blessé,
Encor qu'en lui je n'eusse aucunement pensé,
Pour en avoir raison m'allait faire une instance,
Ce serait me livrer une mauvaise chance.
Je ne veux voir chez moi ni diables ni sergents,
Sans dire que ceux-ci ne soient de bonnes gens;
Et puis savons-nous bien ce qui parfois nous pousse?
Les plus fins repreneurs vendent fèves en gousse.
Il s'en faut la moitié qu'un chat craigne tant l'eau
Que je crains seulement qu'on me nomme au barreau;
Plutôt que pour des vers on me voie en justice,
Je fais vœu de bon cœur que ma veine tarisse.

ROBERT ANGOT

1581?–1640?

Robert Angot, sieur de l'Eperonnière, naquit à Caen. On ignore à quelle date. On suppose que ce fut vers 1581. Sur sa vie on ne possède que les quelques renseignements que l'on peut glaner dans ses œuvres. On sait ainsi qu'il eut diverses amours, que, probablement, il se maria, et que son père ne laissa qu'un héritage médiocre et sujet à discussion. Robert Angot eut plusieurs procès et rima, non sans esprit, des factums, requêtes et plaidoyers qu'il adressait à ses juges. On sait encore qu'il fit un voyage; et enfin on sait qu'il ne s'enrichit pas. Guillaume Colletet le représente comme un homme instruit, ayant une grande connaissance des langues grecque et latine. Cet homme processif fut un poète, mais assez boursouflé et souvent ennuyeux. Cependant il a trouvé dans ses satires des traits heureux et pittoresques soit pour dépeindre les choses, soit pour décrire les mœurs. Sa pièce *Les picoreurs sur les malheurs de la France* est vigoureuse et pleine de verve; il a trouvé aussi dans ses traductions des Psaumes quelques beaux élans. De même que celle de sa naissance on ignore la date de sa mort. Il vivait encore en 1640.

ŒUVRES. — *Le Prélude poétique*, Paris, 1603, in-12; — *Mélanges poétiques*, 1614, in-4°; — *Bouquets poétiques ou remerciements à Messieurs du présidial de Caen*; 1632, in-4°; — *Chef-d'œuvre poétique*, Caen, 1634, in-4°; — *Les nouveaux satires et Exercices gaillards de*

ce temps, Rouen, 1637, in-4°; — Réimpressions : *Le chef-d'œuvre, poétique...*, publié et annoté par Prosper Blanchemain, Rouen, 1872, in-4°; — *Les bouquets poétiques...*, publiés et annotés par Prosper Blanchemain, Rouen, 1873, in-4°; — *Les Nouveaux satires et exercices gaillards...*, texte original avec notice et notes, par Prosper Blanchemain, Paris, 1877, in-12.

A CONSULTER. — P. Blanchemain : Notices et notes des éditions indiquées ci-dessus; — Guillaume Colletet : *Vie de Robert Angot* (dans l'édition des *Nouveaux exercices...* de M. Blanchemain); — Frédéric Pluquet : *Curiosités littéraires concernant la Normandie*, Caen, 1827, in-8°.

I

PSAUME

SUPER FLUMINA BABYLONIS

Loin de notre patrie et couchés sur le fleuve
Dont l'étrange terroir de Babylon s'abreuve,
Songeant au sort piteux de la triste Sion :
« O chétive Sion ! dîmes-nous à nous-mêmes,
Las ! où sont maintenant tant de beautés extrêmes
De qui l'heur surpassait toute autre nation? »

Nos larmes s'écoulaient sur nos faces contraintes,
Nos soupirs s'opposaient au son de nos complaintes,
Nos luths étaient pendus aux saules écartés;
Ceux qui nous contemplaient dedans cette contrée,
S'ils n'avaient l'esprit trouble et la vue égarée,
Se perdaient en l'état de nos calamités.

Ce courage animé qui nos cœurs désanime
Et prive de tout bien l'opulente Solyme,
Nous voulait faire rire en pleurant nos malheurs.
Ceux qui nous ont bannis d'une terre si chère,
Pour une terre, hélas ! qui nous est étrangère,
Désiraient des chansons du regret de nos cœurs.

« Hélas ! comme aurions-nous, dîmes-nous, cette envie,
Après que vous avez notre terre ravie,
De chanter des chansons au gré de vos désirs?
Babylon, dîmes-nous, est-elle point contente,
D'avoir nos pauvres cœurs privés de toute attente
Sans vous plaire en l'excès de tant de déplaisirs? »

O Solyme ! ô palais, ô temples vénérables !
Simulacres sacrés ! beautés incomparables !
Si jamais je m'oublie en votre souvenir,
Si je cesse jamais de chanter votre gloire,
Si vos justes honneurs partent de ma mémoire,
Mon corps puisse immobile à l'instant devenir !

Jamais mon luth ne puisse à ma voix se rejoindre,
Mon pauvre cœur jamais ne cesse de se plaindre,
Ma langue en mon palais puisse encore sécher,
Puissent mes tristes yeux se changer en fontaines,
Puissé-je tant pleurer le sujet de mes peines
Qu'oncques mes tristes pleurs ne puissent s'étancher !

Seigneur ! ressouviens-toi de la gent Idumée,
Lorsqu'elle vomissait cette voix animée
Sur Sion dont tu vois le triste changement.
« Sus ! froissez, disaient-ils, et rasez jusqu'aux herbes,
Ces palais relevés, ces bâtiments superbes
Tant qu'à peine leur nom leur reste seulement ! »

Toi, fière Babylon, qu'on verra pour tes vices
Succomber sous le faix de tes propres malices;
Quand chacun à son tour de ton sort se rira,
Heureux qui, te rendant ton change à double usure,
T'arrachera des mains ta propre géniture
Et qui contre un rocher leur tête écrasera.

SONNETS[1]

I

Hélas ! que vous entrez dans un pauvre logis
Seigneur, qui méritez un Louvre incomparable !
Que vous entrez, hélas ! en un lieu misérable
Au prix de vos Palais d'inestimable prix !

Le porphyre, le bronze et les marbres chéris
N'illustrent pas, Seigneur, ce lieu désagréable ;
Vos yeux n'y verront pas ce lustre inimitable
Dont les rois de la terre étonnent nos esprits.

Mais d'autant que l'humeur de votre grand'clémence
Préfère la simplesse à la vaine apparence,
Et celui dont le cœur marche sous votre loi ;

O Dieu, de qui je pris mon être, mon visage ;
Vous offrant humblement ce cœur que je vous doi,
Que sauriez-vous, hélas ! désirer davantage ?

II

Puisque l'humilité se plaît en votre grâce,
Puisqu'en l'humilité votre grâce se plaît,
Je vous offre, Seigneur, un cœur qui se repaît
De l'objet bienheureux de votre sainte face.

Faites qu'en mon esprit l'orgueil n'ait point de place,
Que la simplicité dont mon cœur se revêt
Soit le plus beau trésor et le plus riche acquêt
Que je puisse laisser à l'espoir de ma race !

1. Ce sonnet et le suivant sont de la série des *Sonnets spirituels*.

Hé! quel plus grand trésor, en ce mortel séjour,
Que celui qui nous mène au ciel de votre amour;
Puisque vous avez dit de votre propre bouche,

Que vous aurez pitié d'un cœur plein de péché,
Pourvu qu'étant contrit, au regret qui le touche,
Il se fâche, ô Seigneur! de vous avoir fâché!

III

A LA FORÊT DE SAINT-SEVER

Forêt, l'unique objet de mes chères pensées,
Où, misérable amant, j'ai tant de fois passé
Lorsque d'un trait d'amour mortellement blessé
J'allais voir le sujet de mes peines passées,

Bien qu'Amour ait ailleurs mes flammes effacées,
Et qu'il ait en mon cœur pour jamais divorcé,
Ce n'est pas ce qui fait que j'ai depuis laissé
Vos nombreuses beautés que j'ai tant caressées.

C'est un tas de plaideurs qui, pires que des loups,
Ont fait qu'un pauvre ermite est mort de faim, chez vous,
Et que les Muses sœurs s'en sont du tout excluses.

Il ne faut s'étonner s'elles vivent ailleurs,
Les Dieux ne sauraient faire un Paradis de Muses
Où les hommes ont fait un enfer de plaideurs.

IV

SUR LE MOUVEMENT DES TROUBLES DE L'ANNÉE 1620

Pourquoi, frémissez-vous, pauvres gens forcenés,
Quelle frayeur vous suit, quelle mouche vous pique,
Quel Démon a plongé votre âme frénétique
Dans ce trouble où je vois vos esprits enchaînés?

Revenez à vous-mêmes, ô mortels, revenez
Sans plus suivre confus cette engeance impudique,
Qui jalouse de voir la France pacifique,
Vous veut perdre au chemin qu'aveugles vous tenez.

Si vous croyez en Dieu, si vous croyez sa loi,
Quel sujet avez-vous d'abandonner le roi,
Que le Ciel a béni de sa dextre sacrée?

Recherchez, ô Français, sa grâce comme nous,
Et ne ressemblez plus la brebis égarée
Qui, son troupeau quittant, se fit manger aux loups.

LES PICOREURS

OU LE DÉSASTRE DU PAUVRE PEUPLE DURANT LES TROUBLES DE L'ANNÉE 1610

FRAGMENTS

A M. de Bordes, gentilhomme normand.

J'avais la plume en main pour tracer le discours
Des vertus d'où mon prince a fait naître le cours
De son heureux printemps, dont les justes victoires
Font revivre la muse et parler les histoires;
Lorsqu'un jeune pétaud me dit tout éperdu :
« Les soldats sont au bourg, Monsieur, tout est perdu.
Cette engeance de fer, que la faim époinçonne,
Froisse tout, pille tout, sans respect de personne.
Ils ont le diable au corps et jurent devant tous
Que par la digne tête ils logeront chez vous.
J'aurais, j'aurais horreur de vous dire de bouche
Les désastres qu'ils font et dont le cœur me touche;
Ce ne sont point soudards, ce sont des picoreurs,
Qui sont de l'Antéchrist les vrais avant-coureurs.
Leurs bulletins sont faits, et déjà par la voie,
Comme loups affamés ils courent à la proie.

Ils ont presque Flipin tué d'un coup d'estoc,
En défendant Janet, ses poules et son coq.
Ils ont rompu son meuble et sa femme Isabelle
A perdu son lainfaiz[1], son fils et sa cotelle[2];
Ils ont mangé sa crème, ils ont son lard ravi;
Jamais un tel désordre au monde je ne vi.
Du bonhomme Colin ils ont pris la lanterne
Et l'ont mené battant jusque dans la taverne,
Ils ont sur son manteau quatre francs dépensé,
Et pour le même écot chez l'hôte ils l'ont laissé,
Après être bien soûls, après être bien ivres,
Ils ont pris du curé la somme de six livres :
S'il ne leur eût bientôt cet argent délivré
Ils eussent eu sa robe et son bonnet carré.
Un vieil petit soldat, plus informe qu'un singe,
A pris chez Alison ce qu'elle avait de linge.
Nos sergents, qu'on tenait bien plus qu'eux inhumains,
Ont mis bas leur baguette et passé par leurs mains;
Ils ont bu tout leur cidre et mangé leurs poulailles,
Leurs chevaux, leur avoine et leurs foins et leurs pailles.
Je n'ai vu si coquin et si chétif goujart[3]
Qui n'eût dedans sa main un lopin de leur lard.
Leur baguette à ce coup a fait place à l'épée;
Chacun en ce pillage emportait sa lippée.
Chose étrange de voir contraindre les sergents,
Qui tout seuls font métier de contraindre les gens.
Mais, baste, c'est la guerre ! il faut, malgré les hommes,
Supporter les malheurs de ce temps où nous sommes;
Il faut, en lieu de mieux, prendre en gré tant de maux.
Peut-être nos péchés nous causent ces travaux.
Il ne faut s'étonner s'ils vont troublant la terre,
Puisque contre le Ciel ces voleurs font la guerre.
Ils ont dans notre église un corps de garde mis,
Sans respect ni de Dieu, ni de saints, ni d'amis.
Ils profanent le temple, ils gaussent les images,
Et par forme d'abus leur rendent des hommages.
L'on a beau leur prêcher que le roi n'entend pas
Le désastre qu'ils font, où se fondent leurs pas,

1. Fil de chanvre prêt pour être tissé.
2. Cotelle ou cotelette : jupon.
3. Goujat, valet de soldat.

Le trouble est leur repos, le repos est leur trouble,
Lorsque la paix sur nous maintenant se redouble,
La guerre seulement les peut encourager.
Qui leur parle de paix, il les fait enrager.
C'est en vain que le roi leur défend la discorde
A peine de la roue, à peine de la corde.
Ils sont plus acharnés sur l'injure du temps
Que ne sont sur un bœuf les guêpes et les taons.
Encore si c'était quelques gens de remarques,
Et qui de vrais soldats portassent quelques marques,
Si c'étaient des soldats comme beaucoup je vois,
Résolus de mourir au service du roi,
Je prendrais patience, et j'aurais même envie
D'y perdre ainsi comme eux, et les miens et la vie.
Mais ce sont gens de paille et gens qui sans aveu
Voudraient bien voir, hélas ! la pauvre France en feu... »

En ce triste sujet qu'en ces vers je raconte,
Craignez-vous point, soldats, la recherche et le conte !
Normands, vous ressemblez aux vipereaux mal-nés,
Qui naissant font mourir ceux qui les ont formés,
Vous devriez bien plutôt sur le Turc, ce me semble,
Exercer vos rigueurs sous qui le peuple tremble,
C'est là, mes bons soldats, non point chez vos voisins,
Qu'il vous faut remplumer de plus justes butins,
C'est là, qu'un jour mon Prince ami des destinées,
Doit enrichir le cours de ses jeunes années,
Attendant ce bonheur retirez-vous sans plus,
Ainsi que limaçons en vos quartiers reclus.
Les justes maintenant ont tout ce qu'ils désirent.
Les plus braves soldats, sinon vous, se retirent,
Et quand Mars régnerait (Dieu merci comme non)
Il vous est défendu d'entrer en ma maison;
Mon logis est exempt, et surtout prenez garde,
D'user de force ici, voilà ma sauvegarde.
Si vous êtes du roi, comme nous, serviteurs,
Vous devez faire état de ses propres faveurs;
Pour sauver ma maison le roi me l'a donnée,
Un grand prince du sang de sa main l'a signée,
En faveur d'Apollon, dont il est favori,
Et dont j'ai comme lui l'honneur d'être chéri;
Mais quand bien vous voudriez abuser de sa grâce,

Et forcer ce logis où je fais mon Parnasse,
Vous perdriez tant, Messieurs, et ne gagneriez rien :
Ce n'est qu'un lieu désert, et manque de tout bien.
En cette solitude où mon esprit s'amuse,
J'entretiens mes humeurs, je caresse la Muse,
Qui durant ces malheurs n'y vit le plus souvent
Que d'espoir, de regret, de chansons et de vent.
Vous ne verrez ici pour tout meuble, et tous vivres
Qu'un lit, un luth, un feu, des tableaux et des livres.
Ce n'est point ce qu'il faut à des gens comme vous,
Qui sont, comme l'on tient, plus affamés que loups...

MAYNARD

1582–1646

François de Maynard naquit en 1582 à Toulouse. Il fut, dans sa jeunesse, secrétaire des commandements de Marguerite de Valois; puis, en 1618, nommé président au tribunal d'Aurillac. En 1634, il suivit en Italie le duc de Noailles avec qui il se brouilla et qui le mit dans la disgrâce de Richelieu. Maynard protesta contre l'injustice du cardinal; il lui adressa la pièce qui commence par ce vers :

Armand, l'âge affaiblit mes yeux,

qui est parmi ses épigrammes, mais qui est moins une épigramme qu'une plainte. Boisrobert montra ces vers à Richelieu qui à l'interrogation du poète :

... S'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde
Et quels biens j'ai reçus de toi
Que veux-tu que je lui réponde?

répondit seulement : « Rien. » Ce fut l'arrêt de Maynard qui, dès lors, se confina dans le Quercy, où il écrivit des poésies et des épigrammes et ce quatrain, qui est probablement le plus souvent cité de tous ses ouvrages :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Pourtant, quand Richelieu mourut, Maynard revint à Paris. Séguier lui fit bon accueil et le nomma conseiller d'État. Maynard espérait davantage. De plus, il se trouva dépaysé parmi les lettrés de l'époque; on ne le connaissait plus, ce disciple de Malherbe paraissait d'un autre temps, et, pour ainsi dire, d'un autre monde. Il sentait trop sa province. Il le comprit, et, découragé, il quitta Paris au bout d'un an. Il mourut en 1646. Il était de l'Académie française. Il a publié beaucoup de pièces de vers dans les recueils du temps. Ses *Œuvres* parurent l'année même de sa mort. Cette édition, préparée par lui-même, est, à la vérité, un choix seulement de ses poésies, dont certaines même sont corrigées. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de son talent dans notre *Introduction*.

ŒUVRES. — *Le Philandre*, Tournon, 1619; — Réimpression publiée par P. Blanchemain, Genève, 1867, in-12; — *Pièces nouvelles de M. de Maynard*, Toulouse, 1638; — *Les Œuvres de...*, Paris, 1646, in-4°; — Réimpression : *Œuvres de Maynard* publiées par M. Prosper Blanchemain, d'après l'édition de 1646, Genève, 1864; — *Poésies et vers inédits*, publiés par M. Prosper Blanchemain, Genève, 1867; — *Œuvres de Maynard*, publiées par G. Garrisson, 1885-1888, 3 v. in-12. (Le tome I ne contient pas des œuvres du poète Maynard, mais de R. Ménard, avocat au présidial de Nîmes); — Lachèvre : *Pièces inédites de Maynard*; (*Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. III, 758 :) — G. Clavelier : *Œuvres inédites de Fr. Maynard* (Annales du Midi, 1908-1909); — *Lettres* de M. Maynard, 1652.

A CONSULTER. — Notices de MM. P. Blanchemain, et G. Garrisson en tête de leurs éditions; — De Labouïsse-Roquefort : *Lettres biographiques sur M. de Maynard*, Toulouse, 1846; — F. Brun : *Autour du XVIIe siècle*, Grenoble, 1901 in-16; — Ch. Drouet : *Les manuscrits de Mainard conservés à la bibliothèque de Toulouse, étude bibliographique, accompagnée de pièces inédites*, Paris, 1908; — G. Clavelier : *Fr. Maynard, sa vie, ses œuvres, son temps* (Revue des Pyrénées. 1907-1908)

SONNETS

I

Que j'aime ces forêts! que j'y vis doucement!
Qu'en un siècle troublé j'y dors en assurance!
Qu'au déclin de mes ans j'y rêve heureusement!
Et que j'y fais des vers qui plairont à la France!

Depuis que le village est toutes mes amours,
Je remplis mon papier de tant de belles choses,
Qu'on verra les savants après mes derniers jours,
Honorer mon tombeau de larmes et de roses.

Ils diront qu'Apollon m'a souvent visité,
Et que, pour ce désert, les Muses ont quitté
Les fleurs de leur montagne, et l'argent de leur onde;

Ils diront qu'éloigné de la pompe des rois,
Je voulus me cacher sous l'ombrage des bois
Pour montrer mon esprit à tous les yeux du monde.

II

Je donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moi;
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur et de suivre le roi.

Faret, je suis ravi des bois où je demeure;
J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.
Approuve ma retraite, et permets que je meure
Dans le même village où mes pères sont morts.

J'ai fréquenté la cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le grand Henri je la trouvais si belle,
Que ce fut à regret que je lui dis adieu.

Mais les ans m'ont changé; le monde m'importune
Et j'aurais de la peine à vivre dans un lieu,
Où toujours la vertu se plaint de la fortune.

III

A MONSIEUR LE COMTE DE CARMAIN

Comte, le monde attend notre dernier adieu,
Nos pieds sont arrivés sur le bord de la tombe,

Cesse d'aimer la cour, et t'éloigne d'un lieu,
Où la malice règne, et la bonté succombe.

Le vrai bien n'est qu'au Ciel. Il le faut acquérir;
Il faut remplir nos cœurs d'une si belle envie.
Notre heure va sonner. Songeons à bien mourir,
Et dégageons nos sens des pièges de la vie.

L'humble ni l'orgueilleux, le faible ni le fort,
Ne sauraient résister aux rigueurs de la mort;
Elle a trop puissamment établi son empire.

Ce qu'elle peut sur un, elle le peut sur tous;
Et ces grands monuments de jaspe et de porphyre
Nous disent que les rois sont mortels comme nous.

IV

Mon âme, il faut partir. Ma vigueur est passée,
Mon dernier jour est dessus l'horizon.
Tu crains ta liberté. Quoi? n'es-tu pas lassée
D'avoir souffert soixante ans de prison?

Tes désordres sont grands. Tes vertus sont petites,
Parmi tes maux on trouve peu de bien.
Mais si le bon Jésus te donne ses mérites,
Espère tout et n'appréhende rien.

Mon âme, repends-toi d'avoir aimé le monde ;
Et de mes yeux fais la source d'une onde
Qui touche de pitié le monarque des rois.

Que tu serais courageuse et ravie
Si j'avais soupiré durant toute ma vie
Dans le désert sous l'ombre de la Croix !

V

Déserts où j'ai vécu dans un calme si doux,
Pins qui d'un si beau vert couvrez mon ermitage,

La cour depuis un an me sépare de vous,
Mais elle ne saurait m'arrêter davantage.

La vertu la plus nette y fait des ennemis;
Les palais y sont pleins d'orgueil et d'ignorance;
Je suis las d'y souffrir, et honteux d'avoir mis
Dans ma tête chenue une vaine espérance.

Ridicule abusé, je cherche du soutien
Au pays de la fraude, où l'on ne trouve rien
Que des pièges dorés et des malheurs célèbres.

Je me veux dérober aux injures du sort;
Et sous l'aimable horreur de vos belles ténèbres,
Donner toute mon âme aux pensers de la mort.

ÉPIGRAMMES

I

Un rare écrivain comme toi
Devrait enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu roi
En avait mis dans la bastille.

Mais les vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellents esprits
La faveur des princes est morte.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

II

Robin a quitté le débit
De la doctrine d'Hippocrate.

Le voici paré d'un habit
Où l'or brille sur l'écarlate.

Il fuit l'Art qu'il a pratiqué,
Dont la fin n'est guère certaine;
Et ce médecin défroqué
Va s'ériger en capitaine.

Ce n'est pas qu'il veuille ternir
La vaillance de nos Alcides :
Mais c'est qu'il veut à l'avenir
Ne faire plus tant d'homicides.

III

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles,
Ton discours est une nuit
Veuve de lune et d'étoiles.

Mon ami chasse bien loin
Cette noire rhétorique,
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

IV

Pierre qui, durant sa jeunesse,
Fut un renommé savetier,
Est superbe de sa richesse
Et honteux de son vieux métier.

Ce fortuné marchand de bottes
Possède un parc, près de chez moi.

Dont les fontaines et les grottes
Sont dignes des maisons du roi.

Je suis confus lorsque je pense
Qu'il y fait creuser un canal
Dont la magnifique dépense
Étonnerait le cardinal.

Son luxe n'est pas imitable.
Il dépeuple l'air et les eaux,
Pour faire que sa bonne table
Soit le pays des bons morceaux.

Il ronfle sur des sachets d'ambre;
Tout son grand hôtel est paré
Et n'a bassin, ni pot de chambre,
Qui ne soit de vermeil doré.

Suis-je pas une grosse bête
De travailler, soir et matin,
A faire de ma pauvre tête
Une boutique de latin?

Mon père a causé ma ruine,
Pour m'avoir mis entre les mains
La réthorique et la doctrine
Des vieux Grecs et des vieux Romains.

Muses, n'en déplaise aux grands hommes
Que vous montrez à l'univers :
Il vaut mieux au siècle où nous sommes
Faire des bottes que des vers.

V

Armand, l'âge affaiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivants

De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savants
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir,
Par le beau récit de ta vie;
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

VI

L'infidélité de la belle
A qui j'ai tant voulu de bien,
Fait que mon cœur n'aime plus rien
Que la haine qu'il a pour elle.

L'amour jurée à ses appas,
En tel mépris s'est transformée
Qu'il se hait de ne pouvoir pas
Oublier de l'avoir aimée.

ODES

I

L'astre du jour a beau sortir de l'onde,
Brillant de l'or qu'il sème dans les cieux;
Et le printemps a beau parer le monde :
Toute leur pompe importune mes yeux.

Mon noir chagrin est un mal sans remède;
La Parque avare a volé tout mon bien.
Ma fille est morte; et l'Élyse possède
L'aimable esprit qui possédait le mien.

Celle qui fut tout l'espoir de ma vie
Est exposée à la merci des vers.
Le sort, rempli de malice et d'envie,
L'a seulement montrée à l'Univers.

Que deviendrai-je après un tel naufrage?
Qui tâchera de modérer mon deuil?
Qui soutiendra le faible de mon âge
Et promettra des fleurs à mon cercueil?

Cette belle âme allongeait mes années,
Son entretien chassait mes déplaisirs,
Les yeux du ciel[1] qui font les destinées,
L'avaient formée au gré de mes désirs.

Depuis le jour que ma chère Arténice,
Pâle et glacée, entra sous le tombeau,
L'âge présent n'a pu sans injustice
Porter le nom ni d'heureux, ni de beau.

Elle vivait sans art et sans finesse,
Dans la douceur des plaisirs innocents;
Et les vertus qui réglaient sa jeunesse
Ont triomphé de l'empire des sens.

Ses doux regards, sa grâce naturelle
Et sa pudeur la faisaient admirer.
Mille guerriers soupiraient après elle :
Mais devant elle ils n'osaient soupirer.

Son cœur fut plein de qualités divines.
Ses hauts désirs n'avaient rien de mortel.
Elle passa toutes les héroïnes,
Et de sa tombe on doit faire un autel.

1. Les astres.

Qui me console excite ma colère,
Et le repos est un bien que je crains.
Mon deuil me plaît et me doit toujours plaire :
Il me tient lieu de celle que je plains.

On ne saurait éloigner de mon âme
Le souvenir d'un si triste malheur
Je ne crois pas que le sage m'en blâme,
S'il a connu l'objet de ma douleur.

O ciel, auteur de ma noire aventure,
Mon cœur soumis ne t'a pas offensé;
Et cependant l'ordre de la nature
Est, pour me nuire, aujourd'hui renversé.

Hâte ma fin que ta rigueur diffère;
Je hais le monde et n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devrait faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Ainsi, Daphnis, qui par son grand mérite
Porte si haut le nom de sa maison,
Cède aux ennuis dont sa perte l'agite,
Et leur permet de troubler sa raison.

II

LA BELLE VIEILLE

Cloris, que dans mon temps j'ai si longtemps servie
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers?

N'oppose plus ton deuil au bonheur où j'aspire.
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé?
Sors de ta nuit funèbre, et permets que j'admire
Les divines clartés des yeux qui m'ont brûlé.

Où s'enfuit ta prudence acquise et naturelle?
Qu'est-ce que ton esprit a fait de sa vigueur?

La folle vanité de paraître fidèle
Aux cendres d'un jaloux, m'expose à ta rigueur.

Eusses-tu fait le vœu d'un éternel veuvage
Pour l'honneur du mari que ton lit a perdu
Et trouvé des Césars dans ton haut parentage,
Ton amour est un bien qui m'est justement dû.

Qu'on a vu revenir de malheurs et de joies,
Qu'on a vu trébucher de peuples et de rois,
Qu'on a pleuré d'Hectors, qu'on a brûlé de Troies
Depuis que mon courage a fléchi sous tes lois !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête,
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née;
C'est de leurs premiers traits que je fus abattu;
Mais tant que tu brûlas du flambeau d'hyménée,
Mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

Je sais de quel respect il faut que je t'honore
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé.
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure
Je me plains aux rochers et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Ce fleuve impérieux à qui tout fit hommage
Et dont Neptune même endure le mépris,
A su qu'en mon esprit j'adorais ton image
Au lieu de chercher Rome en ses vastes débris.

Cloris, la passion que mon cœur t'a jurée
Ne trouve point d'exemple aux siècles les plus vieux.
Amour et la nature admirent la durée
Du feu de mes désirs et du feu de tes yeux.

La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser,
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses,
Consulte le miroir avec des yeux contents.
On ne voit point tomber ni tes lys, ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

Pour moi, je cède aux ans; et ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour.
Mon sang se refroidit; ma force diminue
Et je serais sans feu si j'étais sans amour.

C'est dans peu de matins que je croîtrai le nombre
De ceux à qui la Parque a ravi la clarté!
Oh! qu'on oira souvent les plaintes de mon ombre
Accuser tes mépris de m'avoir maltraité!

Que feras-tu, Cloris, pour honorer ma cendre?
Pourras-tu sans regret ouïr parler de moi?
Et le mort que tu plains te pourra-t-il défendre
De blâmer ta rigueur et de louer ma foi?

Si je voyais la fin de l'âge qui te reste,
Ma raison tomberait sous l'excès de mon deuil;
Je pleurerais sans cesse un malheur si funeste
Et ferais jour et nuit l'amour à ton cercueil!

III

Ces antres et ces rochers,
Jeanne qui te virent naître,
Me sont plus beaux et plus chers
Que le palais de mon maître.

J'égale au plus beau des cieux
La province reculée,
Que l'orient de tes yeux
A si doucement brûlée.

Tes vertus sont des trésors
Qui te remplissent de gloire.
On les chante sur les bords
Du Rhin, du Tibre et de Loire.

Ton esprit est merveilleux,
Le mien en fait son oracle,
Et notre âge est orgueilleux
D'avoir produit ce miracle.

Le soleil est un flambeau,
Où moins de lumière abonde :
C'est le présent le plus beau
Que le ciel ait fait au monde.

Jeanne, tu parles si bien,
Que mon âme en est ravie :
Deux jours de ton entretien
Valent deux siècles de vie.

Tu m'as pris, et ton discours
Est le piège qui m'engage.
Le printemps n'a pas des jours
Si fleuris que ton langage.

Tu fais qu'avecque plaisir
J'habite en cette province,
Et que je perds le désir
De revoir mon jeune prince.

Je pardonne à tes beautés
L'orgueil qui les rend si vaines;
Tes regards sont nos étés,
Tes pieds font fleurir nos plaines.

Tu fais que dans nos vallons
On voit naître toutes choses,

Et défends aux aquilons
D'y faire tomber les roses.

Quoi que fassent les hivers
Jamais la neige n'y dure,
Et les arbres y sont verts
D'une éternelle verdure.

J'ai beau me plaire en ce lieu,
Il faut que je l'abandonne
Pour revoir le demi-dieu
Que la fleur de lys couronne.

Mes vers ont raffiné l'art
De railler de bonne grâce,
Et font la meilleure part
Des miracles de Parnasse.

Souvent pour se délasser,
La Cour me lit, et je pense
Qu'on ne voudra pas laisser
Ma vertu sans récompense.

Mais je t'ai donné les vœux
D'une amour si peu commune,
Que pour un de tes cheveux
Je quitterais ma fortune;

Si la foi dont je te sers
Ne craignait d'être abusée,
J'userais dans ces déserts
Tout le fil de ma fusée.

Mon cœur n'adore que toi;
Et ma passion est telle
Que le cabinet du roi
Me plaît moins que ta ruelle.

Quand est-ce que tu prétends
De finir tes injustices?
Il me semble qu'il est temps
De couronner mes services.

Ne crains pas que la raison
Désormais t'impute à blâme
De hâter la guérison
Des blessures de mon âme.

Ma vie a déjà passé
Ses plus belles matinées,
Et ton front est menacé
De l'injure des années.

Ne considère plus rien;
Le devoir t'en sollicite.
Un feu grand comme le mien
N'est pas un petit mérite.

Laisse-toi vaincre à mes pleurs,
Et te ploie à mes demandes :
Tandis que l'on a des fleurs,
On doit faire des guirlandes.

IV

A CHARLES DE MAYNARD

Mon cher ami, quand seras-tu
L'amour des filles de Mémoire?
Et quand verrai-je ta vertu
Dans les premiers jours de sa gloire?

Il te faut hanter ces grands morts
Dont les écrits sont les fontaines
Où l'on va puiser les trésors
Qui restent de Rome et d'Athènes.

Ménage tes nuits et tes jours,
Honore le nom que tu portes,
Et fais dans tes savants discours
Vivre ces Républiques mortes.

Dérobe le somme à tes yeux,
Pour les attacher sur un livre;

Le mérite de tes aïeux
Te sollicite de les suivre.

Je t'apprends que ces ennemis
De la fraude et de l'ignorance
Ont enseigné l'art de Thémis
Au second parlement de France.

Pour moi, qui suis vu d'assez loin
Sur un des sommets du Parnasse,
J'ai donné mon temps et mon soin
A l'art qui ment de bonne grâce.

C'est dans les vers que j'ai tournés
Sous la régence de Marie,
Que les goûts les plus raffinés
Trouvent la bonne raillerie.

Ils font quelquefois l'entretien
Des cabinets et des ruelles,
Et les esprits comme le tien,
En doivent faire leurs modèles.

Mais, en quel autre peut-on voir
Plus d'amour pour les belles choses?
Le haut désir de tout savoir
Fait que jamais tu ne reposes.

Tes mérites ont prévenu
La faiblesse de tes années,
Et ton nom est déjà connu
De Loire jusqu'aux Pyrénées.

Il n'est point de jeunes savants
Que ta doctrine n'humilie,
Et qu'elle n'ait fait tes suivants
Dans la Grèce et dans l'Italie.

Le beau latin de tes écrits
Est dans une règle si juste,
Qu'on dirait que tu l'as appris,
Ou chez César ou chez Auguste.

Quel bon esprit n'aimera pas
Les vers qui naissent de tes veilles?
Leur cadence a tous les appas
Qui font les plaisirs des oreilles.

Dans leur pure naïveté
Il semble que tu ressuscites
Cet Apollon persécuté,
Qui mourut au pays des Scythes.

Ne te donne pas tout entier
A cette éloquence enchaînée,
Si tu ne veux être héritier
Des malheurs de ma destinée.

Le métier de Virgile est beau;
Le barbare y trouve des charmes :
Mais Auguste est sous le tombeau
Et Louis n'aime que les armes.

Pour travailler utilement,
Il faut que ton esprit se pique
D'exercer dans un parlement
Les forces de ta rhétorique.

Embrasse ardemment cet emploi;
Défends l'innocence opprimée;
Et tu verras entrer chez toi
L'opulence et la renommée.

Mais tu refuses d'être heureux,
Et ton jeune orgueil me découvre
Que tu seras moins désireux
D'être du Palais que du Louvre.

Je déplore ta vanité,
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans et ta liberté
A ceux qui portent les couronnes.

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,

Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.

C'est où les plus haut élevés
Dorment avec moins d'assurance :
C'est où les prudents achevés
Sont les jouets de l'espérance.

C'est où l'on est payé de vent,
C'est où l'on rebute les sages,
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques que de visages.

Mon fils, les sentiments des rois
Ne sont pas toujours légitimes;
Les vertus leur sont quelquefois
Moins supportables que les crimes.

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre.

Puisses-tu connaître le prix
Des paroles que te débite
Un courtisan aux cheveux gri
Que la raison a fait ermite !

PIERRE PATRIX

1583-1671

Pierre Patrix ou Patris naquit en 1583 à Caen, où son père était conseiller au bailliage. Il étudia le droit mais ne voulut acquérir aucune charge de judicature et vécut dans une complète indépendance. Il fut l'ami de son compatriote Malherbe, et comme Malherbe, il s'adonna à la poésie. Vers sa quarantième année il entra au ser-

vice de Gaston d'Orléans en qualité de maréchal des logis. Poète et d'humeur enjouée, il brilla à la cour de ce prince. En 1660, il devint écuyer de la duchesse d'Orléans. Cette même année il fit paraître un recueil de poésie pieuse. Il mourut en 1671. Ce n'est pas un poète excellent, et ses vers manquent souvent de fermeté; mais ils portent, comme le dit Huet, la marque d'un esprit original.

ŒUVRES. — *La miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent*, Paris, 1660; — Poésies, dans recueils collectifs, et principalement dans le Recueil de Barbin, t. IV.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XVII; — Nicéron : *Mémoires*, t. XXIV; — Théry : *Pierre Patriæ* (Mémoires de l'Académie de Caen, 1862).

CANTIQUE

DU MÉPRIS DES VANITÉS DU MONDE

Philis, qui pour vous-même avez tant d'amitié
Et prenez tant de soin de paraître si belle,
Entre nous, sans mentir, vous me faites pitié :
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Au bal et dans le cours éclatent vos appas,
Votre beauté partout paraît plus que mortelle,
Mais de grâce, Philis, et ne me battez pas,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Vous, pauvres étourdis, qui sans réflexion,
Courez incessamment de ruelle en ruelle,
Et, comme de pays, changez d'affection,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Idolâtres d'argent qui jamais ne pensez
Qu'à joindre au vieux gagné quelque somme nouvelle,
En eussiez-vous des monts l'un sur l'autre entassés,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Justiciers sans justice, autorisés pillards,
Qui voulez qu'un chacun vous porte sa chandelle,

Et Naboth et sa vigne enfermés dans vos parcs,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Eût-on par le duel, du démon inventé,
Acquis selon le monde une gloire immortelle;
Ce vain triomphe étant contre la charité,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Gens de cour peu versés à la sincérité,
Qui jusqu'à l'intérêt avez l'âme fidèle,
Et sacrifiez tout à votre vanité,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Prélats qui dissipez les trésors de l'autel,
Est-ce imiter saint Pierre et son divin modèle?
Ayez moins d'équipage et de maîtres d'hôtel :
A quoi bon tout cela pour la gloire éternelle?

Grands et fameux guerriers qui, favoris de Mars,
Remplissez de vos faits la terre universelle,
Eussiez-vous en valeur passé tous les Césars,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Gonzague, par ces mots, ayant si justement
Et toujours condamné la pompe temporelle,
Pratiquons son exemple à dire incessamment :
A quoi bon tout cela pour la gloire éternelle?

SON ÉPITAPHE

Passant, arrête un peu. Sous ces vers que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis.
Au bord de cette tombe et tout prêt d'y descendre,
Lui-même fit ces vers, pour en couvrir sa cendre.
Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
Des amis survivants l'oubliance ordinaire
Envers leurs amis morts l'obligea de le faire,

Sachant bien qu'une fois étant parti d'ici,
Les siens probablement en useraient ainsi.
N'attends pas, néanmoins, Passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle a faite à son trépas,
Ni, bref, comme en laissant la terre désolée,
Son âme glorieuse au Ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargon de monument,
Qu'il ne met point ici dessus sa sépulture
Pour le faire passer à la race future;
Il en sait trop l'erreur, et qu'en sincérité,
Il n'a, maudit pécheur, nul honneur mérité.
Au contraire, sans cesse endurci dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infâme jouet de mille vanités,
Furent, de son vivant, toutes les qualités.
O qu'heureux mille fois le Ciel l'aurait fait naître,
S'il s'en fût corrigé comme il les sut connaître !
Passant, va ton chemin, et t'assure aujourd'hui
Que c'est prier pour toi que de prier pour lui.

MADRIGAL

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
« — Retire-toi, coquin; va pourrir loin d'ici.
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin? ce me dit-il d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même;
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien. »

ÉTIENNE DURAND

1585-1618

Étienne Durand naquit en 1585 à Paris, de Vincent Durand et de Marguerite de Fourcy. Il avait, dit Guillaume Colletet, beaucoup de qualités supérieures. Il dansait, il chantait, il jouait du luth à merveille, il était un causeur agréable et divertissant. De plus il avait un très réel et original talent de poète. Il exerça la charge de contrôleur provincial des guerres. Il s'attacha aveuglément à la reine Marie de Médicis dont il était le poète ordinaire (il fut de 1608 à 1618 l'un des fournisseurs attitrés des ballets de la cour), et il se mit trop avant dans les affaires de l'État. De complicité avec un Florentin, du nom de Siti et ancien secrétaire de Galigaï, archevêque de Tours, frère de la maréchale d'Ancre, il conspira contre Luynes et rédigea, sur les affaires du temps, un libelle d'un caractère diffamatoire pour la personne du roi. G. Colletet, qui prétend qu'en dépit de ses belles qualités Étienne Durand avait peu de conduite et de jugement, pense qu'il était mené par un désir de paraître; M. Frédéric Lachèvre, qui a édité *Le Livre d'amour* de ce poète, estime que c'est par amour qu'il se compromit. Étienne Durand avait aimé dès sa jeunesse sa cousine Marie de Fourcy, à qui, dès 1604, il fit hommage d'un roman mêlé de prose et de vers et intitulé : *Les épines d'amour;* mais Marie de Fourcy, sans doute à cause de la naissance roturière et du peu de fortune de Durand, ne répondit pas aux sentiments qu'il éprouvait pour elle et elle épousa en 1610 le marquis d'Effiat. Le poète ne cessa pourtant pas d'aimer sa cousine et, en 1611, il fit imprimer, à peu d'exemplaires, pour lui et pour quelques amis, un recueil de *Méditations* qui contenait la poétique et douloureuse histoire de sa passion. Ce recueil est dédié à une Uranie, que M. Lachèvre croit être Marie de Fourcy; c'est afin de rester dans l'ombre de Marie de Fourcy, qu'Étienne Durand aurait négligé ses fonctions de contrôleur ordinaire des guerres et qu'il serait devenu l'un des fournisseurs de ballets de la cour et le poète de Marie de Médicis. M. Lachèvre croit aussi que c'est dans l'espoir de conquérir Marie de Fourcy que Durand se mêla à un complot dont la réussite devait lui assurer une position brillante, et que c'est donc moins dans le dessein de rétablir l'autorité de la reine-mère que pour édifier sa propre fortune qu'il conspira. Le complot ne réussit pas. Durand et Siti furent convaincus du crime de lèse-majesté et condamnés à être rompus et brûlés avec leurs écrits en place de Grève, après avoir fait amende honorable devant l'église Notre-Dame. Cette sentence fut exécutée le 19 juillet 1618.

M Lachèvre a fait précéder une très belle édition, qu'il a donnée en 1907, des *Méditations* de l'Étienne Durand d'une très intéressante et très importante notice à laquelle nous avons emprunté la matière de ces notes. Nous reproduisons plusieurs pièces de ce recueil qui révèle un poète véritable et que l'on dirait presque écrit au XIXe siècle.

ŒUVRES. — Le Livre d'amour d'Est. Durand pour Marie de Fourcy, marquise d'Effiat. — Méditations de E. D., imprimées sur l'unique exemplaire connu précédé de la vie du poète, par Guillaume Colletet, et d'une notice par Frédéric Lachèvre. Paris, 1907, in-8°.

A CONSULTER. — Guillaume Colletet : *Vie d'Etienne Durand* et Lachèvre : *Notice sur Etienne Durand* (en tête de l'édition précitée)

CHANSON

O bois que vous m'êtes aimables,
Que votre silence m'est doux,
Si mes ennuis sont incurables,
Pour le moins les soulagez-vous.

Fuyant le mépris ordinaire
De l'œil qui me tient arrêté,
Je n'ai rien qui me puisse plaire
Que votre sombre obscurité.

Mais hélas ! que mal me succède
Mon téméraire éloignement !
Ce que j'ai choisi pour remède
Sert pour accroître mon tourment.

Car toujours la flamme élancée
Du bel œil qui tient sous sa loi
Mon souvenir et ma pensée
Se porte partout avec moi.

Même amour me dit à toute heure
Avec un langage moqueur,

Qu'en vain je change de demeure
Ne pouvant pas changer de cœur.

Ainsi la fatale ordonnance
De ce cruel et du destin,
Fait que la présence et l'absence
Ont même suite et même fin.

Toutes deux font naître mes larmes,
Mais par un différent pouvoir :
Car ce que l'une fait par charmes
L'autre le fait par désespoir.

O bois qui vers moi pitoyable
Écoutez mes cris ennuyeux,
Quelque autre amant plus misérable
S'est-il jamais plaint en ces lieux?

Non, non, il n'en a [pas] pu naître
D'aussi pleins d'amour et de foi,
Je veux croire qu'il n'en peut être
D'aussi misérables que moi.

Donc que parmi ces doux ombrages
Vos oiseaux changent de chanson,
Et que mes soupirs et mes rages
Soient leur étude et leur leçon.

Qu'écho d'une voix incertaine
Ne réponde qu'à mes douleurs,
Et qu'il n'y ait plus de fontaine
Qui n'ait sa source de mes pleurs.

DIALOGUE

— Pourquoi courez-vous tant, inutiles pensées,
Après un bien perdu qui ne peut revenir?

— Nous voulons rechercher tes liesses passées
Pour en faire à ton cœur quelqu'une parvenir.

— Quoi ! ne savez-vous pas, chimères insensées,
Que d'un plaisir perdu triste est le souvenir?
— Oui, mais on peut encor d'espoir s'entretenir
Quand un peu les douleurs ont nos âmes lassées.

— Hé ! pourrais-je espérer de jamais convertir
Le crime de ma belle en un doux repentir?
— La constance en amour fait d'étranges miracles.

— Quoi donc, faut-il aimer? — Faut espérer aussi
Car les refus de femme ont l'effet des oracles
Qui, jurés bien souvent, n'arrivent pas ainsi.

ÉLÉGIE

Voici des vers mourants et des plaintes de cygne,
Qui sont de mon trépas et la borne et le signe,
Un cri de Philomèle, un langoureux ennui
Qui prend son origine aux cruautés d'autrui;
Bref un funeste amas de soupirs que je pense
Par les lois du respect être dus au silence,
Que ma plume affaiblie envoie à ta rigueur,
Ma bouche ne pouvant en décharger mon cœur :
Mais las ! comme celui qui connut dans la nue
L'audace de son fils par sa perte advenue
Par trois fois, mais en vain essaya de graver
De quel vol son Icare avait pu s'élever,
Sa main par la douleur demeurant amortie,
Ainsi déjà trois fois la mienne appesantie
Par le regret de voir mon amour traversé,
Et mon espoir mourant en mes pleurs renversé,
A voulu ci-devant mes supplices t'écrire,
L'absence et la douleur m'empêchant de les dire.
Mais enfin m'efforçant en l'exil où je suis,
Je t'écris les douleurs que dire je ne puis;

Crois du moins que le trait dont mon âme est atteinte,
Rend mon malheur trop vrai pour mentir en ma plainte.
Crois que mes passions règnent dessus mes sens,
Avec un tel excès que l'ennui que je sens
Me laisse seulement des pleurs pour des paroles,
Et que mes premiers maux n'ont été que frivoles,
Comparés avec ceux qu'en ce lieu déserté,
Je souffre pour avoir éloigné ta beauté.
Lieu, dis-je, où la douleur s'efforce à me défaire,
Et fait qu'étant muet, je parle par mon taire.
Lis donc fière beauté, lis donc ces tristes vers,
Cependant que les vents portent par l'univers
Ton nom que si souvent je charge sur leurs ailes :
Ce n'est pas qu'aux discours de mes peines cruelles,
J'espère de fléchir ton esprit indompté,
Ni de voir ton dédain par mes pleurs surmonté,
Ils ont trop peu d'effet pour vaincre un cœur de roche,
Qui s'enfuit dédaigneux, autant comme on l'approche.
Mais je te veux montrer qu'en ces bois ennuyeux
Mon cœur porte sur lui le péché de mes yeux,
Que mes feux à la mort me vont servir de guides,
Et m'offrir pour victime à tes yeux homicides,
Tant pour m'avoir jadis consommé de chaleurs,
Que pour me submerger maintenant dans mes pleurs;
Je te veux faire voir quels chansons me captivent,
Que mes yeux te quittant, mes pensées te suivent,
Que je perdis mon cœur dès lors que je t'aimai,
Qu'amour au lieu d'un cœur en moi s'est transformé,
Et que ce Dieu sorcier par miracle fait vivre,
Celui qui ne pourrait à l'absence survivre;
Ayant causé mes feux, prends plaisir à les voir,
Connaissant tes beautés, connais-en le pouvoir,
Crois qu'Amour ayant pu ma liberté contraindre,
Me forçant à souffrir, me contraint à me plaindre,
Et permets que mes maux paraissent à tes yeux,
Tes yeux ne pouvant plus me paraître en ces lieux.
Plût aux Dieux qu'un moment ils pussent être encore,
Présents en ces déserts où leur beauté j'adore :
Plût aux Dieux, qu'un moment ils voulussent venir
Assister aux discords que fait mon souvenir :
Ils me verraient tantôt au plus creux d'un bocage,
Le coude mi-caché dans la mousse et l'herbage,

Soutenir de ma main mon front appesanti,
Comme par la douleur en pierre converti :
Et tantôt contempler la gazouillante course,
D'un ruisseau dont mes yeux semblent être la source.
Ils me verraient encor au silence des bois
Forcer les rocs plus sourds de répondre à ma voix :
Et les vents, que par l'air ma douleur sait atteindre,
Se changer en soupirs pour m'aider à me plaindre :
Ils verraient pourmener un corps inanimé,
Qui hait ses propres yeux pour avoir trop aimé,
Et qui ne sait rien dire en sa douleur cruelle,
Sinon ces tristes mots : « Où est mon infidèle? »
Ils verraient la douleur être mon seul esprit,
Qu'encor cette douleur au remède s'aigrit,
Que je flatte insensé l'ennui qui me bourrelle,
Et ne dis que ces mots : « Où est mon infidèle? »
Ils verraient que je n'ai plus d'espoir en mon sort,
Si ce n'est espérer que d'attendre la mort,
Que j'abhorre la vie et veux mourir pour elle,
Ne disant que ces mots : « Où est mon infidèle? »
Ils verraient, dis-je, un corps animé de martyrs,
Un corps qui n'est vivant que par les seuls soupirs,
En qui par les destins la mort est immortelle,
Et ne dit que ces mots : « Où est mon infidèle? »
Crois-moi, mon cher souci, que dans ces tristes lieux,
Ces rochers envieillis qui soutiennent les cieux,
Ni ces arbres brisés par le poids de leur âge
N'ont jamais vu d'amant qui souffrît davantage;
Et si par le discours j'essaye à te montrer
Les douleurs qu'en mon sein l'amour fait pénétrer,
Ce n'est pas pour en faire une parfaite suite;
Comme je ne saurais dire tout ton mérite,
Je ne saurais aussi dire tout mon tourment :
Tous deux sont infinis, et celui seulement
Qui concevra combien les destins t'ont fait belle,
Saura combien absent ma douleur est cruelle :
Mais c'est pour donner air aux soupirs enfermés,
Pour montrer à tes yeux comment ils sont aimés,
Pour te faire avouer que mon amour extrême,
Encor qu'il soit haï se rend digne qu'on l'aime,
Qu'en moi-même étant mort, je ne vis plus qu'en toi
Ou que je meurs martyr en mourant pour ma foi :

Bref qu'amour surmontant mes respects et mes craintes
Faisant mourir mon cœur fait vivre mes complaintes.

STANCES A L'INCONSTANCE

Esprit des beaux esprits, vagabonde inconstance,
Qu'Éole, roi des vents, avec l'onde conçut,
Pour être de ce monde une seconde essence,
Reçois ces vers sacrés à ta seule puissance,
Aussi bien que mon âme autrefois te reçut.

Déesse qui partout et nulle part demeure,
Qui préside à nos jours et nous porte au tombeau,
Qui fais que le désir d'un instant naisse et meure,
Et qui fait que les cieux se tournent à toute heure
Encor qu'il ne soit rien ni si grand ni si beau.

Si la terre pesante en sa base est contrainte,
C'est par le mouvement des atomes divers,
Sur le dos de Neptun ta puissance est dépeinte,
Et les saisons font voir que ta majesté sainte
Est l'âme qui soutient le corps de l'univers.

Notre esprit n'est que vent, et, comme un vent volage,
Ce qu'il nomme constance est un branle rétif :
Ce qu'il pense aujourd'hui demain n'est qu'un ombrage,
Le passé n'est plus rien, le futur un nuage,
Et ce qu'il tient présent il le sent fugitif.

Je peindrais volontiers mes légères pensées,
Mais déjà, le pensant, mon penser est changé,
Ce que je tiens m'échappe, et les choses passées,
Toujours par le présent se tiennent effacées,
Tant à ce changement mon esprit est rangé.

Aussi depuis qu'à moi ta grandeur est unie
Des plus cruels dédains j'ai su me garantir;
J'ai gaussé les esprits dont la folle manie

Esclave leur repos sous une tyrannie,
Et meurent à leur bien pour vivre au repentir.

Entre mille glaçons je sais peindre une flamme,
Entre mille plaisirs je fais le soucieux;
J'en porte une à la bouche, une autre dedans l'âme,
Et tiendrais à péché, si la plus belle dame
Me retenait le cœur plus longtemps que les yeux.

Doncques, fille de l'air, de cent plumes couverte,
Qui, de serf que j'étais, m'a mis en liberté,
Je te fais un présent des restes de ma perte,
De mon amour changé, de sa flamme déserte.
Et du folâtre objet qui m'avait arrêté.

Je te fais un présent d'un tableau fantastique,
Où l'amour et le jeu par la main se tiendront,
L'oubliance, l'espoir, le désir frénétique,
Les serments parjurés, l'ardeur mélancolique,
Les femmes et les vents ensemble s'y verront.

Les sables de la mer, les orages, les nues,
Les feux qui font en l'air les tonnantes chaleurs,
Les flammes des éclairs plus tôt mortes que vues,
Les peintures du ciel à nos yeux inconnues,
A ce divin tableau serviront de couleurs.

Pour un temple sacré je te donne ma belle,
Je te donne son cœur pour en faire un autel,
Pour faire ton séjour tu prendras sa cervelle,
Et moi, je te serai comme un prêtre fidèle
Qui passera ses jours en un change immortel.

JEAN DE SCHELANDRE

1585–1635

Jean de Schelandre, gentilhomme verdunois, seigneur de Tailly et de Vindebourse, naquit en 1585 d'une famille d'épée qui avait embrassé la religion réformée. Il fit ses études à l'Université de Paris, puis il prit du service dans le régiment de Turenne. Il y entra comme simple soldat, et obtint ensuite le grade de lieutenant, puis celui de capitaine. Il prit part à de nombreuses campagnes et reçut en Allemagne, pendant la retraite du cardinal de La Valette, des blessures dont il mourut, au château de Sousmazannes le 18 octobre 1635. Il employait les loisirs que lui laissait la carrière des armes en s'occupant de mathématiques, d'histoire et de poésie. Il vécut quelque temps en Angleterre et composa un poème, *La Stuartide*. qu'il dédia au roi Jacques Ier. A Londres, il connut peut-être Shakespeare; du moins connut-il sans doute les ouvrages de cet auteur, car il composa un ouvrage dramatique, le seul d'ailleurs qu'il ait laissé, intitulé *Tyr et Sidon* et dont la donnée a quelque ressemblance avec celle de *Roméo et Juliette*. Jean de Schelandre, dans ce drame trop long et fort imparfait, bien qu'il contienne çà et là de beaux vers, ne s'est pas soumis à la loi des trois unités et a, comme le faisait Shakespeare, mêlé le tragique et le comique. Ce drame fut édité en 1608 précédé d'une préface de François Ogier, dans laquelle celui-ci revendiquait précisément cet affranchissement de la règle des unités que Victor Hugo réclama à son tour deux siècles plus tard. Jean de Schelandre composa aussi quelques pièces de vers. Nous en donnons plusieurs. Il n'aimait point la poésie de Malherbe qu'il trouvait trop efféminée; ses préférences, qu'il exprime dans un sonnet reproduit ci-après, allaient à Ronsard et à du Bartas. Lui-même se rapprochait par un talent qui ne manquait pas de vigueur des poètes du XVIe siècle.

ŒUVRES. — *Tyr et Sidon* suivi de *Mélanges poétiques*, Paris, 1608, in-12; — *La Stuartide*, poème, Paris, 1611, in-4°; — *Les sept excellents tableaux de la pénitence de Saint Pierre*, Sedan, 1636, in-4°. — L'édition de *Tyr et Sidon* de 1608 est à peu près introuvable; une édition nouvelle, donnée en 1628 ne contient pas les *Mélanges poétiques*, mais une partie de ces mélanges intitulés *Gaietés* a été reproduite par M. Charles Asselineau à la suite de sa notice sur Jean de Schelandre, indiquée ci-après.

A CONSULTER. — Charles Asselineau : *Notice sur Jean de Sche-*

landre, poète verdunois (1585-1635) *suivies de poésies réimprimées pour la première fois d'après l'édition de* 1608, Alençon, 1856, in-12. (2e éd.); — *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. IX et X; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des recueils de poésie*, t. II, pp. 471 et 685.

SONNETS

I

ADIEUX A LA VILLE D'AVIGNON

Adieu, beau roc où deux palais dressés
Lèvent en l'air une face tant fière;
Adieu, beau pont; adieu, belle rivière;
Adieu, beaux murs, belles tours, beaux fossés.

Adieu cité dont je ne puis assez
Chanter la gloire et l'excellence entière;
Adieu noblesse; adieu, troupe guerrière,
Amis, témoins de mes travaux passés.

Adieu, ballets, danses et mascarades,
Adieu, beautés dont les vives œillades
Ont de ces lieux banni l'obscurité.

Adieu surtout belle rebelle fille,
Dont les rigueurs me chassent d'une ville
Où vos douceurs m'avaient tant arrêté.

II

AUX POÈTES DE CE TEMPS

Beaux esprits de ce temps, qui ravissez les cœurs
Par des pointes en l'air, des subtiles pensées,
Vos paroles de prose, en bon ordre agencées,
Me font rendre à vos pieds : vous êtes mes vainqueurs.

Car moi, je ne suis plus courtisan des Neuf Sœurs;
Des faveurs que j'en ai les modes sont passées :
Peut-être toutefois qu'aux âmes bien sensées
Ma rudesse vaut bien vos modernes douceurs.

J'ai quelques mots grossiers, quelques rimes peu riches;
Mais jamais grand terroir ne se trouva sans friches :
Je vois clocher Virgile, Homère sommeiller.

Chacun fait ce qu'il peut, en vers comme à la danse;
Mais, le bal étant long, il faut tant travailler
Que les meilleurs danseurs y sortent de cadence.

III

J'aime du Bartas et Ronsard;
Toute censure m'est suspecte,
Quelque raison que l'on m'objecte,
De celui qui fait bande à part.

C'est fort bien d'enrichir son art,
Pourvu que trop on ne l'affecte;
Mais d'en dresser nouvelle secte,
Notre siècle est venu trop tard.

O censeurs des mots et des rimes,
Souvent vos ponces et vos limes
Otent le beau pour le joli!

En soldat j'en parle et j'en use.
Le bon ressort, non le poli,
Fait le bon rouet d'arquebuse.

CHANSON

Belle, si pour tirer les dames
Au réciproque de nos flammes,

Ce n'est rien de la loyauté
Sans les hameçons d'éloquence,
Que n'ai-je autant de bien-disance
Comme vous avez de beauté !

Ou si votre âme plus subtile,
Jugeant la parole inutile,
Veut voir un amour arrêté,
Fidèle en sa persévérance,
Que n'ai-je autant de récompense
Comme j'ai de fidélité !

Ou si votre œil inexorable
Se plaît à voir le misérable
Éternellement tourmenté,
Pour vous complaire en ma souffrance,
Que n'ai-je autant de patience
Que vous avez de cruauté !

Ou si la rumeur du vulgaire
Vous retient de me satisfaire
En l'amoureuse volupté;
Pour trahir toute médisance,
Ah ! que n'ai-je autant de licence
Comme vous d'opportunité !

COLOMBY

1588?–1648?

François de Chauvigny ou Cauvigny, sieur de Colomby ou Coloumby naquit vers 1588 à Caen. Il était le parent, et il fut comme Touvant, l'un des « écoliers » de Malherbe, qui disait, au rapport de Racan, « que Colomby avait bon esprit mais qu'il n'avait point le génie à la poésie »; comme Touvant il fut un disciple servile de son maître, et si ses vers ne sont pas mal construits, ils n'ont, en revanche, aucune originalité. Nous avons donné une pièce de ce poète dont il ne

nous en reste guère qu'une quinzaine. On sait peu de chose de lui. Pellisson dit qu'« il avait une charge à la cour qui n'avait point été avant lui, et n'a point été depuis, car il se qualifiait : orateur du roi pour les affaires de l'État. » Saint-Evremond lui fait dire, d'ailleurs, dans sa comédie des *Académiciens* :

Vous savez que j'avais auprès du potentat
La charge d'orateur des affaires d'État.

Mais il quitta la cour.

Or n'étant point payé de mes appointements,

lui fait encore dire Saint-Evremond,

Je vais faire leçon aux gens de nos provinces
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes.

Il se retira donc, las de son emploi, disant adieu à l'Académie, et, comme l'écrivit Balzac, donnant la malédiction à son siècle. Il mourut vers 1648.

ŒUVRES. — Poésies éparses dans Recueils collectifs.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.* XVI; — Pellisson et d'Olivet : *Histoire de l'Académie française.*

ACTION DE GRÂCES A DIEU

POUR LES MARIAGES DU ROI ET DE MADAME, ET POUR TOUS LES HEUREUX SUCCÈS DE LA RÉGENCE DE LA REINE

STANCES

O Dieu qui mets partout une paix si profonde
Que l'heur de notre siècle étonne tout le monde,
Que ne devons-nous point à tes grandes bontés?
Certes notre repos passe notre espérance;
Et jamais le démon qui gouverne la France,
D'un si ferme lien n'a joint nos volontés.

La vertu de ce roi que la grâce accompagne,
Cet amour infini que la France et l'Espagne,

Ont d'un vœu solennel juré sur tes autels,
Cette reine sans pair dont tu bénis les veilles,
Auteur de tant de biens! sont-ce quelques merveilles
Dont la gloire soit due à la main des mortels?

Le miracle apparent du repos où nous sommes,
Seigneur, c'est ton ouvrage, et non celui des hommes :
Ta sagesse éternelle entretient ces accords :
De toi seul, Tout-puissant, procèdent les puissances :
Et les États du monde ont par toi leurs naissances,
Leurs progrès et leur fin, tout ainsi que nos corps.

On a beau les fonder dessus des lois prudentes,
Ton ire les détruit sans causes évidentes :
Ils sont mal assurés en leur tranquillité,
Et, comme en l'Océan les plus longues bonaces
Des orages prochains sont de sûres menaces,
De même le malheur suit la prospérité.

C'est toi qui dans le ciel disposes des couronnes,
Et comme roi des rois les ôtes et les donnes :
Tes secrets merveilleux sont pleins de profondeur;
Rome qui sous le joug tint la terre courbée,
A l'heure qu'il t'a plu n'est-elle pas tombée,
Ne pouvant plus porter le faix de sa grandeur?

Tel qu'un chêne puissant tombe sous la cognée,
Lorsque le bûcheron la tenant empoignée,
Le tranche par le pied d'un effort non pareil;
Tel chut de sa hauteur cet empire superbe,
Et ton juste courroux rasa plus bas que l'herbe
Ces palais orgueilleux qui touchaient le soleil.

Sans borne est ton pouvoir, rien ne t'est impossible;
Il n'est orgueil humain qui te soit invincible;
Tu fais des plus puissants les faibles triompher;
Au seul clin de tes yeux tremble toute la terre,
Et les sceptres des rois se brisent comme verre,
Quand ils sont menacés de ta verge de fer.

Qu'est-ce que l'univers, qu'une grande peinture
Qui montre ta puissance, et la faible nature

De tout ce que l'on voit dessous le firmament?
Il n'est rien d'immortel du Tage jusqu'au Gange;
États, cieux, terre et mer, sont tous sujets au change,
Toi seul n'as point de fin ni de commencement.

Tant de siècles passés que la France subsiste,
Ne témoignent-ils pas que ton aide l'assiste
Contre tant d'ennemis par l'enfer suscités?
Car, en quelque malheur que sa vertu s'éprouve,
Elle est victorieuse, et toujours elle trouve
Des sujets de triomphe en ses adversités.

Le beau tige des lis qui, de la main d'un ange,
Fut apporté des cieux par un miracle étrange,
N'est point comme ces fleurs qui meurent en naissant :
Ce fleuron est sacré, nul âge ne l'offense;
Ta bonté paternelle en a pris la défense,
Et, plus il est foulé, plus il est florissant.

Sitôt qu'en cet empire on voit quelque tempête,
Ta dextre épouvantable à son aide s'apprête,
Et retient la fureur des mutins animés,
Comme quand sur les mers tu veux sauver les flottes,
Tu resserres les vents et les tiens dans les grottes,
Comme des prisonniers sous les clés enfermés.

Quand la mort de Henri mit fin à notre joie,
Et que le fer luisait ès main de la Savoie,
Au bruit de ce tumulte on nous voyait troublés,
Comme ces laboureurs qui, lisant aux nuages
Des signes évidents de grêles et d'orages,
Transissent de frayeur qu'ils ne gâtent leurs blés.

Les Français demi-morts n'avaient en leurs pensées
Que sièges, que combats, que murailles forcées,
Que l'horreur de la flamme et des glaives tranchants;
Mais en faisant le mal tu donnas le remède,
Et trompas clairement par l'heur qui nous succède
La peur des gens de bien, et l'espoir des méchants.

Le règne de Louis si doux et si prospère,
Montre bien que ta grâce et l'esprit de son père

Sont tout visiblement infus en ses humeurs;
Mais outre les vertus où nature l'incline,
A quel bien ne l'instruit le soin et la doctrine
De ceux que tu choisis pour lui former les mœurs?

Pouvons-nous souhaiter quelque plus belle marque
Qui promette qu'un jour il sera grand monarque,
Que de voir qu'en son cœur ton amour soit empreint?
Et quel don plus exquis nous peux-tu jamais faire,
Afin de nous montrer que la France t'est chère,
Qu'en nous donnant un roi qui t'aime et qui te craint?

RACAN

1589–1670

Honorat de Bueil, seigneur de Racan, naquit le 5 février 1589 au château de Champmarin, situé sur les confins de la Marche et de l'Anjou. Il était fils de Louis de Bueil, maréchal dans les armées du roi. Son enfance se passa dans le château paternel, au milieu des champs, dont il sentit de bonne heure les beautés et qu'il chanta si heureusement. Sa famille le destinait à l'armée. Ayant perdu, jeune encore, son père et sa mère, il eut pour tuteur le duc de Bellegarde, qui avait épousé Anne de Bueil, cousine germaine de Racan. En 1605, Bellegarde fit admettre son pupille parmi les pages de la chambre du roi. C'est dans la maison de Bellegarde que Racan connut Malherbe, qui fut son maître en poésie et pour qui il eut toujours la plus vive amitié. Racan servit dans l'armée et prit part, dit-il, à presque toutes les expéditions du règne de Louis XIII. On trouvera dans les pages suivantes le pittoresque tableau d'une scène de sa vie militaire. C'est la pièce qui commence par :

Vous qui riez de mes douleurs.

Il renonça à la carrière des armes lorsqu'il se maria. C'était en 1628. Il avait trente-neuf ans.

La même année, il eut la douleur de voir mourir ses deux amis les plus chers : son maître Malherbe et son cousin le duc de Bellegarde. Celui-ci lui laissa un assez bel héritage. Racan se retira alors dans ses terres où il passa plusieurs années. Il revint à Paris en 1635, à la fondation de l'Académie française, dont il fut un des premiers mem-

bres. Dès lors il vécut tantôt à Paris, tantôt en Touraine. Ses ouvrages lui avaient valu une grande réputation. Il jouit de sa renommée jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans passés. Il mourut dans le mois de février 1670. Son œuvre poétique est considérable et variée. Il a eu de véritables dons de poète lyrique. Qu'on lise ses célèbres *Stances sur la retraite*, certains passages des *Bergeries*, la paraphrase de certains de ses *Psaumes*, on verra qu'il a su quelquefois trouver le ton et s'élever très haut.

ŒUVRES. — *Les Bergeries*, Paris, 1625; — *Sept psaumes de la pénitence*, Paris, 1631; — *Odes sacrées, dont le discours est pris des psaumes de David, avec un discours contre les sciences*, Paris, 1651; — *Dernières œuvres et poésies chrétiennes*, Paris, 1660; — *Œuvres...*, édition Coustelier, Paris, 1724, in-8°; — Réimpression : *Œuvres complètes..., nouvelle édition revue et annotée*, par M. Tenant de La Tour, *avec une notice biographique et littéraire* par M. Antoine de La Tour; Paris, 1857, 2 v. in-16.

A CONSULTER. — Tenant de La Tour et Antoine de La Tour : Notices et notes de l'édition de 1857; — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. III (Ed. Garnier frères); — L. Arnould : *Racan* (1589-1670); *Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses Œuvres*, Paris, 1896, in-8°; (nouvelle édition en 1901); — Froger : *Des attaches du poète Racan avec le Maine* (Revue de la province du Maine, 1899); — V. Guignard : *Le poète Racan, étude biographique et littéraire* (Revue historique et archéologique du Maine, 1900).

LA VENUE DU PRINTEMPS

ODE

A Monsieur de Termes.

Enfin, Termes, les ombrages
Reverdissent dans les bois,
L'hiver et tous ses orages
Sont en prison pour neuf mois;
Enfin la neige et la glace
Font à la verdure place;
Enfin le printemps reluit,
Et Philomèle assurée
De la fureur de Terée
Chante aux forêts jour et nuit.

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers;
Les jeux, les ris et la danse
Sont partout en abondance;
Les délices ont leur tour,
La tristesse se retire
Et personne ne soupire
S'il ne soupire d'amour.

Les moissons dorent les plaines,
Le ciel est tout de saphirs,
Le murmure des fontaines
S'accorde au bruit des zéphirs;
Les foudres et les tempêtes
Ne grondent plus sur nos têtes,
Ni des vents séditieux
Les insolentes colères
Ne poussent plus les galères
Des abîmes dans les cieux.

Ces belles fleurs que nature
Dans les campagnes produit
Brillent parmi la verdure
Comme des astres la nuit.
L'Aurore, qui dans son âme
Brûle d'une douce flamme,
Laissant au lit endormi
Son vieil mari, froid et pâle,
Désormais est matinale
Pour aller voir son ami.

Termes, de qui le mérite
Ne se peut trop estimer,
La belle saison invite
Chacun au plaisir d'aimer :
La jeunesse de l'année
Soudain se voit terminée;
Après le chaud véhément
Revient l'extrême froidure,

Et rien au monde ne dure
Qu'un éternel changement.

Leurs courses entre-suivies
Vont comme un flux et reflux;
Mais le printemps de nos vies
Passe et ne retourne plus.
Tout le soin des destinées
Est de guider nos journées
Pas à pas vers le tombeau!
Le Temps de sa faux moissonne,
Et sans respecter personne,
Ce que l'homme a de plus beau.

Tes louanges immortelles
Ni tes aimables appas,
Qui te font chérir des belles
Ne t'en garantiront pas.
Crois-moi tant que Dieu t'octroie
Cet âge comblé de joie
Qui s'enfuit de jour en jour,
Jouis du temps qu'il te donne,
Et ne crois pas en automne
Cueillir les fruits de l'amour.

ODE BACHIQUE

A M. Maynard, président d'Aurillac.

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers état et du clergé.

Je sais, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles

Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de Mémoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine,
Buvons plutôt, à longue haleine,
De ce nectar délicieux
Qui, pour l'excellence, précède
Celui même que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent plus que les journées;
C'est lui qui nous fait rajeunir
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Maynard, à pleine tasse;
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prières,
Les ans non plus que les rivières
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientôt la froidure,
La mer a son flux et reflux;
Mais, depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace

Ce qu'on a de mieux établi,
Et bientôt nous mèneront boire
Au delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubli.

A MONSIEUR LE COMTE DE BUSSY DE BOURGOGNE

ODE

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré;
Il est temps de jouir du repos assuré
Où l'âge nous convie;
Fuyons donc ces grandeurs qu'insensés nous suivons,
Et, sans penser plus loin, jouissons de la vie
Tandis que nous l'avons.

Donnons quelque relâche à nos travaux passés;
Ta valeur et mes vers ont eu du nom assez.
Dans le siècle où nous sommes,
Il faut aimer notre aise, et, pour vivre contents,
Acquérir par raison ce qu'enfin tous les hommes
Acquièrent par le temps.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer.

Que sert à ces galants ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit après tant de travaux
Se passe en moindre temps que la foudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever ces murs audacieux
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux
Les folles entreprises?
Maints châteaux, accablés dessous leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms et les devises
De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le temps qui nous est limité;
Quittons ce fol espoir par qui la vanité
Nous en fait tant accroire;
Qu'Amour soit désormais la fin de nos désirs,
Car pour eux seulement les dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaisirs.

Heureux qui, dépouillé de toutes passions,
Aux lois de son pays règle ses actions
Exemptes d'artifice!
Et qui, libre du soin qui t'est trop familier,
Aimerait mieux mourir dans les bras d'Arthénice
Que devant Montpellier.

ODE

Vous qui riez de mes douleurs,
Beaux yeux qui voulez que mes pleurs
Ne finissent qu'avec ma vie,
Voyez l'excès de mon tourment
Depuis que cet éloignement
M'a votre présence ravie.

Pour combler mon adversité
De tout ce que la pauvreté
A de rude et d'insupportable,
Je suis dans un logis désert,
Où partout le plancher y sert
De lit, de buffet et de table.

Notre hôte avec ses serviteurs,
Nous croyant des réformateurs,

S'enfuit au travers de la crotte,
Emportant ployé sous ses bras,
Son pot, son chaudron et ses draps
Et ses enfants dans une hotte.

Ainsi, plus niais qu'un oison,
Je me vois dans une maison
Sans y voir ni valet ni maître;
Et ce spectacle de malheurs,
Pour faire la nique aux voleurs,
N'a plus ni porte ni fenêtre.

D'autant que l'orage est si fort
Qu'on voit les navires du port
Sauter comme un chat que l'on berne,
Pour sauver la lampe du vent,
Mon valet a fait en rêvant
D'un couvre-chef une lanterne.

Après maint tour et maint retour,
Notre hôte s'en revient tout court
En assez mauvais équipage,
Le poil crasseux et mal peigné
Et le front aussi renfrogné
Qu'un écuyer qui tance un page.

Quand ce vieillard, déjà cassé,
D'un compliment du temps passé
A nous bienveigner[1] s'évertue,
Il me semble que son nez tors
Se ploie et s'allonge à ressors
Comme le col d'une tortue.

Force vieux soldats affamés,
Mal habillés et mal armés,
Sont ici couchés sur du chaume,
Qui racontent les grands exploits
Qu'ils ont faits depuis peu de mois
Avecque monsieur de Bapaume.

1. Bienveigner : souhaiter la bienvenue.

Ainsi nous nous entretenons
Sur le cul, comme des guenons
Pour soulager notre misère.
Chacun y parle en liberté,
L'un de la prise de Paté,
L'autre du siège de Fougère.

Notre hôte, qui n'a rien gardé,
Voyant notre souper fondé
Sur d'assez faibles espérances
Sans autrement se tourmenter,
Est résolu de nous traiter
D'excuses et de révérences;

Et moi que le sort a réduit
A passer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le ciel de travers,
J'écris mon infortune en vers,
D'un tison contre une muraille.

O beau soleil, le seul flambeau
Qui conduit mes jours au tombeau !
Quand vous saurez ce qui se passe,
Je vous assure, sur ma foi,
Si vous n'avez pitié de moi,
Que je n'espère plus de grâce.

STANCES

Tircis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;

Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés,
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes;
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines

L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantôt il se repose avecque les bergères
Sur des lits naturels de mousse et de fougères
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés,
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit, de temps en temps, leurs courses enchaînées
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux;
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt,
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,

L'envie en un moment tous nos desseins détruit;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle,
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréable désert, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

CONSOLATION

A MONSEIGNEUR DE BELLEGARDE SUR LA MORT DE M. DE TERMES, SON FRÈRE

C'est à ce coup, Roger, que la rage du sort
A contre ta vertu fait son dernier effort,
Ennuyé de souffrir sa longue résistance.
Chacun avecque doute attend l'événement
D'un combat où l'on voit une extrême constance
S'opposer aux assauts d'un extrême tourment.

L'on pardonne les pleurs aux personnes communes,
Mais non pas aux esprits qui, dans les infortunes,
Ont si visiblement leur courage éprouvé.
Modère donc l'ennui dont ton âme est touchée,
Et ne regrette point que ton frère ait trouvé
La mort que ta valeur a tant de fois cherchée.

Sa gloire était le but de son ambition,
L'amour de la vertu la seule passion
Dont il était épris, soit en paix, soit en guerre;
Et, sortant comme toi de la tige des dieux ,
Cependant que le sort l'arrêtait sur la terre,
Tous ses vœux ne tendaient qu'à retourner aux cieux.

Désormais ce guerrier est, selon son envie,
Parvenu par sa mort à la céleste vie.
Après s'être assouvi des appâts de l'honneur,
Les dieux l'ont retiré des mortelles alarmes,
Et, si rien à présent peut troubler son bonheur,
C'est de te voir pour lui répandre tant de larmes.

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux,
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la fortune et sa roue,
Et voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de boue
Dont notre vanité fait tant de régions.

Quelle magnificence aux hommes inconnue,
A témoigner là-haut l'aise de sa venue !
Que de feux éternels naissaient dessous ses pas !
Qu'il augmenta du ciel sa clarté coutumière,
Et que ce grand flambeau qu'on admire ici-bas
Auprès de ce bel astre avait peu de lumière !

Parmi tant de beautés qui luisaient en tous lieux,
A peine son esprit daignait baisser les yeux
Pour voir dessous ses pieds ce que la terre adore;
Tous les dieux à l'envi lui versaient du nectar,
Sinon Bellone et Mars, qui poursuivaient encore
Les auteurs de sa mort sur les rives du Tar.

Mais puisque ses travaux ont trouvé leur asile,
Oublie en sa faveur cette plainte inutile
Dont l'injuste longueur traverse tes plaisirs,
Crois-tu que, jouissant d'une paix si profonde,
Il voulut à présent que, selon tes désirs,
Le Ciel le renvoyât aux misères du monde?

Le bonheur d'ici-bas se passe en un moment;
Le Sort, roi de nos ans, y règne absolument.
Par lui ce grand César n'est plus rien que fumée.
Puisqu'en ce changement tu cesses de le voir,
Au lieu de sa dépouille aime sa renommée :
C'est sur quoi le destin n'aura point de pouvoir.

POUR UN MARINIER[1]

Dessus la mer de Cypre où souvent il arrive
Que les meilleurs nochers se perdent dès la rive,
J'ai navigué la nuit plus de fois que le jour.
La beauté d'Uranie est mon pôle et mon phare,
Et, dans quelque tourmente où ma barque s'égare,
Je n'invoque jamais d'autre dieu que l'Amour.

Souvent à la merci des funestes Pléiades
Ce pilote sans peur m'a conduit en des rades
Où jamais les vaisseaux ne s'étaient hasardés,
Et, sans faire le vain, ceux qui m'entendront dire
De quel art cet enfant a guidé mon navire,
Ne l'accuseront plus d'avoir les yeux bandés.

Il n'est point de brouillards que ses feux n'éclaircissent;
Par ses enchantements les vagues s'adoucissent;
La mer se fait d'azur et les cieux de saphirs,
Et, devant la beauté dont j'adore l'image,
En faveur du printemps, qui luit en son visage,
Les plus fiers aquilons se changent en zéphyrs.

Mais, bien que dans ses yeux l'amour prenne ses charmes,
Qu'il y mette ses feux, qu'il y forge ses armes,
Et qu'il ait établi son empire en ce lieu,
Toutefois sa grandeur leur rend obéissance;
Sur cette âme de glace il n'a point de puissance,
Et seulement contre elle il cesse d'être dieu.

Je sais bien que ma nef y doit faire naufrage;
Ma science m'apprend à prédire l'orage;
Je connais le rocher qu'elle cache en son sein;
Mais plus j'y vois de morts et moins je m'épouvante;
Je me trahis moi-même, et l'art dont je me vante,
Pour l'honneur de périr en un si beau dessein.

1. Vers de ballet.

LE XVIIIe PSAUME

CŒLI ENARRANT, ETC...

Toi qui de l'Éternel contemple les miracles,
Les feux du firmament sont-ce pas des oracles
Dont le silence parle et s'entend par les yeux?
Et le pouvoir qu'ils ont dessus notre naissance
Peut-il venir d'ailleurs que de cette puissance
Qui tient la terre ferme et fait mouvoir les cieux?

L'ordre continuel dont, depuis tant d'années
L'on voit naître et finir les nuits et les journées,
Et mesurer leur cours d'un si juste compas,
N'est-ce point un chef-d'œuvre où chacun peut connaître
Que ce grand artisan de qui tout prend son être,
Ne fait point au hasard les choses d'ici-bas?

Ces visibles effets d'une cause invisible,
Ces suprêmes grandeurs, cette essence impassible,
Exigent de nos cœurs l'honneur qui leur est dû;
Ils prêchent aux gentils, ils prêchent aux sauvages,
Et dans tout l'univers il n'est point de langages
Où leur discours muet ne puisse être entendu.

Cet esprit, qui du temps précède la naissance,
Afin de témoigner que sa magnificence
Ainsi que son pouvoir est sans comparaison,
De l'astre le plus beau qui sur la terre et l'onde
Se fait voir tous les jours aux yeux de tout le monde,
Lui-même en le faisant en a fait sa maison.

Là, sa grandeur fait voir à tout ce qui respire,
Dans son trône éternel digne de son empire,
Sur des lambris d'azur briller des diamants;
Jamais le blond Hymen, couvert d'or et de soie,
Quand il a chez les rois joint la pompe à la joie,
N'a fait dans leur palais luire tant d'ornements.

C'est de là qu'à sa force égalant sa justice,
Un jour il sortira pour détruire le vice,
Tel qu'un puissant géant au combat préparé;
Il atteindra partout, tout craindra son tonnerre,
Ses yeux verront partout, et par toute la terre
Rien n'est si ténébreux qui n'en soit éclairé.

Il n'est point d'ignorant que ses œuvres n'instruisent,
Il n'est point de méchants que ses lois ne réduisent.
Chacun diversement est appelé de Dieu;
Mais les cœurs généreux qui peuvent sans contrainte
Faire pour son amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits auront les plus hauts lieux.

Ainsi qu'aux réprouvés la peine est assurée,
Ainsi la récompense est aux bons préparée
Hors de tous les malheurs dont nous sommes troublés;
L'or n'a point de beautés qui soient si désirables,
Ni le miel le plus pur de douceurs comparables
Au moindre des plaisirs dont ils seront comblés.

Heureux sera le cœur délivré de tout vice,
Qui, donnant à son Dieu sa vie et son service,
Se rend digne des biens qui lui sont destinés,
Et qui, de sa raison connaissant l'impuissance,
Quand il a des pensers trop remplis de licence,
Les étouffe en son âme aussitôt qu'ils sont nés.

Et bienheureux encor qui, voyant la manie
De ceux que le péché tient sous sa tyrannie,
Ne veut que son Dieu seul pour maître et pour appui;
Qui partout est pareil, et qui, se prenant garde
Que celui qui voit tout en tous lieux le regarde,
Se gouverne en tous lieux comme étant devant lui.

Souverain Roi des rois, Providence éternelle,
Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle,
Mon Dieu, mon Rédempteur, mon aide et mon support!
Puisqu'à tous mes besoins tes bontés toujours prêtes
M'ont déjà tant de fois retiré des tempêtes,
Achève ton ouvrage et me conduis au port.

SONNETS

I

Seul objet de mes yeux dont mon âme est ravie,
A combien de malheurs me dois-je préparer,
Puisque aucune raison ne saurait modérer
Votre extrême rigueur ni mon extrême envie !

Depuis que vous tenez ma franchise asservie,
Je n'ai fait jour et nuit que plaindre et soupirer,
Et semble que jamais je ne doive espérer
La fin de mon tourment qu'en la fin de ma vie.

Quand j'implore votre aide au fort de mes douleurs,
Avecque ces discours accompagnés de pleurs,
Véritables témoins de l'ennui qui me touche,

Si votre jugement n'est point hors de son lieu,
Souvenez-vous qu'Amour vous parle par ma bouche,
Et qu'en me refusant vous refusez un dieu.

II

Il n'est plus temps de lanterner
Nous voici dedans la semaine
Où toute âme qui n'est pas saine
A soin de se médiciner.

Monsieur qui devez raffiner
Les doutes dont la mienne est pleine,
Vous m'ôteriez de grande peine
Si vous pouviez les deviner.

Je n'entends point votre méthode,
Ma conscience est à la mode,
Moitié figue et moitié raisin;

Entre vos mains je me résigne[1],
Si je fais tort à mon voisin,
Je fais plaisir à ma voisine.

III

ÉPITAPHE DE SON PÈRE

Celui de qui la cendre est dessous cette pierre
Avecque peu de bien acquit beaucoup d'honneur,
Fut grand par sa vertu plus que par son bonheur,
Aimé pendant la paix et craint pendant la guerre.

Quand les rois ont détruit avecque leur tonnerre
Le pouvoir des Titans, qui s'égalait au leur,
Aux campagnes de Mars on a vu sa valeur
Peupler les monuments et déserter la terre.

Après tant de travaux et de faits généreux,
Son esprit est au Ciel, parmi les bienheureux,
Et ne peut désormais ni désirer ni craindre.

Passant, qui dans la France as son nom entendu,
En voyant son tombeau, garde-toi de le plaindre;
Plains plutôt le malheur de ceux qui l'ont perdu.

IV

ÉPITAPHE

SUR LA MORT DE HONORAT DE BUEIL,
FILS DE L'AUTEUR, QUI MOURUT PAGE DE LA REINE,
L'ANNÉE 1652, AGÉ DE SEIZE ANS OU ENVIRON

Ce fils dont les attraits d'une aimable jeunesse
Rendaient de mes vieux jours tous les désirs contents,
Ce fils qui fut l'appui de ma faible vieillesse,
A vu tomber sans fruit la fleur de son printemps.

1. On prononçait : résine.

Trois mois d'une langueur qui n'eut jamais de cesse
L'ont fait dans ce tombeau descendre avant le temps,
Lorsque, sous les couleurs d'une grande princesse,
Son âge avait à peine atteint deux fois huit ans.

Tout le siècle jugeait qu'en sa vertu naissante
La tige de Bueil, jadis si florissante,
Voulait sur son déclin faire un dernier effort.

Son esprit fut brillant, son âme généreuse,
Et jamais sa maison illustre et malheureuse
N'en a reçu d'ennui que celui de sa mort.

ARNAULD D'ANDILLY

1589–1674

Robert Arnauld d'Andilly naquit à Paris le 28 mai 1589. Il était le fils aîné d'Antoine Arnauld, l'avocat, et l'un des frères, par conséquent, du grand Arnauld. Il entra dans les finances et fut premier commis de M. de Schomberg. C'était, au dire de Tallemant, un homme un peu bavard, de manières brusques, et qui en parlant donnait des coups de poing aux gens, mais d'une grande droiture. Tallemant dit encore : « Ce M. d'Andilly s'est mêlé de vers et de prose mais il n'a guère de génie; il sait, et il a de l'esprit. Il a été dévôt toute sa vie. » M. d'Andilly n'avait pas de génie poétique, c'est bien certain; on en jugera par les petites pièces que nous donnons ci-après, mais il était instruit. Quelques années après la mort de sa femme, il se retira à Port-Royal-des-Champs et composa des ouvrages religieux et d'éducation. Il mourut en 1674 âgé de quatre-vingt-cinq ans, laissant d'intéressants *Mémoires* inédits.

ŒUVRES. — *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, Paris, 1634, in-12; — *Œuvres chrétiennes*, Paris, 1644, 1 v. in-12; — Traduction des *Confessions de Saint Augustin*, Paris 1649; — Traduction de *Quelques traités de Sainte Thérèse*, Paris, 1659; — *Grammaire générale et raisonnée* (avec Lancelot), Paris, 1660; — *Logique de Port Royal* (avec Nicole), Paris, 1661; — *Œuvres diverses*, Paris, 1675, 3 v. in-folio; — *Journal inédit*, publié par A., E. et J. Halphen, Paris, 1857-1909.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. franç.*, t. XVII et XVIII; — Tallemant des Réaux : *Historiettes;* (Ed. Garnier frères t. IV); — Sainte-Beuve : *Histoire de Port-Royal;* — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. coll.*, t. II, pp. 234 et 665, t. III, p. 283.

COMPARAISON DU DÉLUGE AU SANG RÉPANDU PAR JÉSUS-CHRIST[1]

Quand Dieu rompit les bords des fleuves de la terre
Et les digues d'airain des mers du firmament,
Son bras arma l'orgueil du liquide élément
Et fit qu'à la nature il déclara la guerre.
Le déluge vengeur ramena le chaos;
Les monts furent couverts de montagnes de flots;
L'eau prit l'air pour son lit, le ciel pour son rivage,
La lune dans son char craignit pour son flambeau,
Le soleil qui voit tout, ne vit plus qu'un naufrage,
Et du monde abîmé la mer fut le tombeau.

La grâce maintenant nous ouvre ses fontaines;
Un déluge de sang vient finir nos malheurs;
C'est un Dieu qui le verse au fort de ses douleurs
Par autant de ruisseaux que son corps a de veines.
Cet adorable sang peut seul briser nos fers;
Il pénètre la terre et dompte les enfers;
Il monte jusqu'au ciel et fléchit sa colère :
Son mérite infini vient nos crimes laver;
Sur l'autel de la croix le Fils l'offre à son Père;
Un Dieu nous voulait perdre, un Dieu nous veut sauver.

1. Extrait du *Poème de la vie de Jésus-Christ.*

STANCES TIRÉES DES *VÉRITÉS CHRÉTIENNES*

I

DE L'HUMILITÉ

Si tu veux être fort reconnais ta faiblesse,
Si tu veux être sain, reconnais ta langueur;
Si tu veux être heureux, reconnais ton malheur,
Si tu veux être grand, reconnais ta bassesse.
Un cœur plein des ardeurs de l'amour tout-puissant,
Par un prodige saint s'élève en s'abaissant,
Et, donnant tout à Dieu, devient maître du monde;
Tes vertus, sans l'appui de ton humilité,
Sont de brillants portraits sur la face de l'onde,
Qui n'ont qu'un peu d'éclat et point de vérité.

II

CONTRE L'ORGUEIL DE LA BEAUTÉ

Orgueilleuses beautés des peuples admirées,
Qui, méprisant l'estime et les honneurs mortels,
Voulez que tous les corps soient de vivants autels
Où vos perfections soient sans cesse adorées,
En vain vous vous flattez d'un éclat sans pareil,
Ces yeux que vous croyez obscurcir le soleil,
Perdront dans le cercueil leur brillante lumière;
Mais, si dedans vos pleurs vous noyez ces flambeaux,
Quand le flambeau des cieux finira sa carrière
Ils seront des soleils au sortir des tombeaux.

III

DE L'ÉTAT DU PÉCHEUR

Considère, pécheur, ton état déplorable,
Ta fausse liberté te jette dans les fers,

Le tyran de l'abîme est le Dieu que tu sers,
Et tu portes l'enfer dans ton âme coupable.
Rien n'égale l'horreur de ton aveuglement;
Les biens que tu chéris passent en un moment,
Et les maux éternels seront ta récompense;
A l'idole des sens tu bâtis un autel,
Comme si, dans l'erreur de ta folle créance,
Ton âme était mortelle et ton corps immortel

IV

DU PARADIS

Du beau feu de l'amour brûler avec les Anges,
Avoir le front orné d'immortelle splendeur,
Du monarque infini contempler la grandeur,
D'un hymne glorieux célébrer ses louanges,
Sonder la profondeur de ses divins secrets,
De sa haute sagesse adorer les décrets,
Pour mets délicieux se nourrir de lui-même,
Par son Verbe éternel être nommés des dieux,
Et vivre en l'unité de son bonheur suprême :
C'est un faible crayon de la gloire des Cieux.

V

DE L'ENFER

Brûler dans les ardeurs d'une immortelle flamme,
Gémir dans un abîme horrible et ténébreux,
Du tyran de la mort voir les regards affreux,
De rage au désespoir abandonner son âme,
Maudire du Très-Haut les décrets éternels,
Sentir ronger son cœur de désirs criminels,
Avoir perdu du ciel la gloire inestimable,
Se voir avec justice arrêté dans les fers,
Et d'un saint repentir se trouver incapable :
C'est un faible crayon de l'horreur des enfers.

VI

DU PURGATOIRE

Quand des liens du corps une âme est détachée,
Et que Dieu, paraissant revêtu de splendeur,
Lui fait dans un grand jour connaître la laideur
Des actes criminels dont elle s'est tachée,
L'insupportable horreur d'être impure à ses yeux
La fait par son amour s'élancer dans les feux
Pour purger ses défauts dans l'ardeur de la flamme,
Et ces âpres tourments sont des tourments trop doux,
Pour faire soupirer cette bienheureuse âme
Qu'ils rendent agréable à son divin époux.

VII

PENSÉES DE L'AME DANS LA RETRAITE

Quand de tout autre objet ton âme est séparée,
Et, seule avec Dieu seul, n'entend plus que sa voix,
Soupire en l'invoquant de même que tu vois
Soupirer vers le ciel une terre altérée.
Repasse avec douleur tant de jours écoulés
Dans l'erreur où tes sens, de ténèbres voilés,
Retenaient ton esprit engagé dans leurs charmes;
Vois comme ton idole était ta vanité;
Mêle au sang de Jésus le torrent de tes larmes,
Et confonds ton orgueil par son humilité.

VIII

DE LA VANITÉ DU MONDE

Comme l'émail pompeux de cette fleur superbe
Que l'aurore au matin arrose de ses pleurs
Et que l'astre du jour peint de mille couleurs.
Au soir languit et meurt dedans le sein de l'herbe;

Comme d'un cours rapide un torrent furieux
S'enfle, roule, s'enfuit, et ne laisse à nos yeux
Que les tristes effets de l'orgueil de son onde,
Comme un moment voit naître et mourir un éclair :
Ainsi la vanité de la gloire du monde
Éclate, se fait craindre et disparaît en l'air.

JEAN AUVRAY

1590?–1622

Jean Auvray était normand. Il naquit vers 1590 et mourut en 1622. De sa vie on sait peu de chose, sinon qu'il était avocat au Parlement de Normandie et poète. A ce dernier titre il prit part aux concours des palinods de Rouen. On lui attribue un certain nombre d'œuvres dont il est douteux qu'il soit l'auteur, et, parmi celles-ci, les deux pièces que nous reproduisons ci-après, et qui sont tirées du volume qui contient *La Matonte* et quelques *autres œuvres poétiques*, volume qui ne parut qu'en 1631, et dans lequel il est parlé de la prise de La Rochelle en 1628, c'est-à-dire six ans après la mort de Jean Auvray. Il ne manquait pas d'Auvray en Normandie, et, en 1619, on trouve, à Rouen, parmi les lauréats du concours des palinods, un Auvray Guillaume, médecin. M. Frédéric Lachèvre indique ce problème bibliographique dans sa *Bibliographie des recueils collectifs de poésie.* Dans l'incertitude où nous sommes, nous citerons donc, sans garantir que Jean Auvray en soit l'auteur, les ouvrages poétiques qu'on regarde généralement comme étant de lui.

ŒUVRES. — *Le Thrésor sacré de la muse sainte*, Rouen, 1613, in-8°; — *Poèmes primés au Puy de la Conception*, Rouen, 1622, in-8°; — *Théâtre de Maître Jean Auvray*, Paris, 1628, in-8°; — *Le banquet des muses ou les diverses satires du sieur...*, Rouen, 1628, in-8°; — *Autres œuvres poétiques*, à la suite de *la Matonte*, tragi-comédie, Paris, 1631; — *Les œuvres saintes du sieur Auvray*, Paris, 1634, in-8°; — Réimpression du *Banquet des muses*, avec notice, par Paul Lacroix, Bruxelles, 1865.

A CONSULTER. — Paul Lacroix : Notice en tête de son édition du *Banquet des Muses*; — Abbé Goujet : *Bibl. franç.*, t. XV; — Les frères Parfaict : *Hist. du Théâtre français*, t. V; — E.-A. Guiot : *Les trois siècles palinodiques*, 1898, 2 v.; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. coll.*, t. III, p. 192 et t. IV, p. 54.

LE TABLEAU DE L'AURORE

A Monsieur le Maréchal de Bassompierre.

Que cette aurore est bien dépeinte !
Que bien ingénieusement
Dans son faible commencement
Son or semble pâlir de crainte !

Dans ces recoins secrets et sombres
Le peintre a voulu figurer,
Par la nuit qu'il fait retirer
Que le jour n'aime pas les ombres.

Il n'a pu peindre les passages
Qu'un oiseau, ramassant sa voix,
Nous fait entendre dans les bois
Pour nous en donner les présages.

Les feintes pourtant en sont belles.
Ce petit oiseau parmi l'air,
Ne vous semble-t-il pas voler,
Et comme battre des deux ailes?

Semble-t-il pas qu'il ait envie
D'ouvrir la gorge pour chanter
Et qu'il veuille, en chantant, jeter
Hors de son bec toute sa vie?

Déjà, sur cette fleur éclose
Le pourpre s'étend peu à peu;
Diriez-vous pas que c'est du feu
Peint à la façon d'une rose?

Le paon superbe, à sa coutume,
Se mirant dedans ses couleurs,
Dispute ici le prix aux fleurs
Par le vif éclat de sa plume.

Le soleil qui reprend sa course
Aux éloignements du tableau

Partie en l'air, partie en l'eau
Fait sortir le jet de sa source.

Il semble au point de sa carrière
Comme chiche de ses rayons,
Puis à midi nous le voyons
Trop prodigue de sa lumière.

La lune au jour qu'elle voit naître
Fuit d'un pas assez diligent
Et n'a plus qu'un filet d'argent
Qu'on voit peu à peu disparaître.

Il semble à l'œil qui la regarde
Par quelque charme bien puissant
Qu'elle fuit et qu'elle retarde,
Et se diminue en croissant.

L'auteur fait honte à la nature
Par un miracle de sa main,
Je crois qu'il a passé l'humain
Dans les attraits de sa peinture :

Il sait asseoir, dessus la toile,
Ses couleurs si mignardement,
Qu'on donnerait du mouvement
Aux éclipses de cette étoile.

Il faut dire de l'assemblage
De tant d'objets dignes d'amour,
Qu'on a mis cet ouvrage au jour,
Pour mettre le jour en l'ouvrage.

Incomparable Bassompierre,
Le soleil ne se plaît aux cieux,
Que pour découvrir à nos yeux
Ce que vous faites sur la terre.

Lorsqu'il vient sur notre hémisphère
Allumer le jour pour vous voir,

Il ne fait rien où le devoir
Ne s'oblige à l'endroit d'un frère.

Puissant génie à qui la gloire
Réserve un laurier immortel :
Mes vers élèveront l'autel
Que l'on doit à votre mémoire.

Je veux que toutes vos merveille
Soient le sujet de mes écrits,
Et que le plus beau des esprits
Arrête ma veine et mes veilles.

La vertu sera mon modèle,
Et je m'en irai recevoir
Les marques de votre pouvoir
Aux ruines de La Rochelle;

Votre mérite se conserve
Dedans la chute de ses forts,
Et Paris croit, qu'en même corps,
Mars s'est allié de Minerve.

Je vous offre donc ces figures
Où ma plume fut mon pinceau;
Mais je leur destine un rideau
Si vous n'en aimez les peintures.

LE MIDI D'ÉTÉ

Le peintre n'a point de pinceau
Capable de faire un tableau
Où le midi soit en peinture;
Car les grandes stérilités
Qu'il cause dedans la nature
Lui font trop de difficultés.

Le ciel, d'un visage serein
Et brillant comme de l'airain

Se laisse regarder sans voile;
Le soleil a tant de chaleurs,
Qu'il eût, je crois, brûlé la toile,
Malgré l'ombrage des couleurs.

Dedans le milieu de l'été
Il a tant de vivacité,
Que le plus épais du feuillage
Se trouve alors bien empêché
De fournir quelque peu d'ombrage
Au tronc qu'il veut tenir caché.

L'ardeur ne se peut endurer
Et l'air ne peut plus respirer,
Malade d'une fièvre chaude.
Le soleil où nous le voyons
Produit avec même rayons
Le diamant et l'émeraude.

Dans l'excès de tant de clartés,
Les oiseaux se sont écartés
Dans les lieux sacrés au silence,
Et le soleil se réjouit
De tenir le jour en balance
Et l'ombre qui s'évanouit.

Ses rayons forçant ce jasmin
Tâchent de se faire chemin
Dessous ce berceau toujours sombre;
Il semble, d'un soin impuissant,
Vouloir prendre le frais à l'ombre,
Contre la chaleur qu'il ressent.

La terre travaille à le voir
Au plus haut point de son pouvoir :
Un étonnement l'a saisie,
Craignant que dans le chaud du jour
Elle ne tombe en pleurésie
S'il n'achève bientôt son tour.

Les eaux craignent pour leur fraîcheur;
Les lis ont peur que leur blancheur

Ne devienne enfin basanée
Et, dedans la chaleur du temps,
Ils voudraient que toute l'année
Arrêtât son cours au printemps.

L'herbe se baigne en ce ruisseau
Et cherche un remède dans l'eau
Contre le chaud qui la rend sèche;
Mais le ciel use de rigueur
Car l'eau même, n'étant plus fraîche,
La laisse tomber en langueur.

La nature prenant le soin
De cette fontaine au besoin
Lui fit un parasol de mousse,
Et, pour conserver sa beauté,
Elle fait que la terre pousse
Tout ce qu'elle a d'humidité.

Quelques zéphires mal contents
Des ardeurs extrêmes du temps
Qui leur donnent la courte haleine,
En se plaignant de leurs douleurs,
Servent d'éventail à la plaine
Pour rafraîchir toutes les fleurs.

Ce cygne échauffé dans son eau
Craignant qu'un plumage nouveau
Noircisse sa couleur première,
Croit que Phaëton engagé
Au char qui porte la lumière
S'en soit une autre fois chargé.

Ce fut dans le milieu du jour
Que la mer vit naître l'amour,
Que les dieux firent le tonnerre,
Et que Mars le dieu des guerriers
Domptait les monstres de la terre
Pour se couronner de lauriers.

C'est en ce temps que le soleil,
Beaucoup plus chaud qu'à son réveil,

Brûle l'oiseau qu'il fait renaître :
Lorsque pour se rendre immortel,
Et se conserver en son être,
Lui-même se dresse un autel.

Bassompierre, que les vertus
Et nos ennemis abattus,
Ont rendu si cher à la France;
Le soleil ne voit-il pas mieux
Les objets de votre espérance
Dedans le plus haut lieu des cieux?

THÉOPHILE DE VIAU

1590–1626

Théophile de Viau, naquit en 1590 à Boussères-Sainte-Radegonde, dans l'Agenais. Son père, ancien avocat au Parlement de Bordeaux, vivait heureux sur ce petit domaine, dont plus tard le pauvre Théophile, malheureux et persécuté, regretta la paix et le charme, et qu'il chanta, dans sa douleur, en le poétisant peut-être un peu. Le jeune Théophile y commença son éducation; il alla ensuite faire sa philosophie à Saumur et, en 1610, il vint à Paris. Il avait vingt ans; il n'était pas beau, paraît-il, mais il avait l'esprit plein d'agréments; il était véritablement poète; il n'eut pas de peine à se lier avec la société la plus lettrée et particulièrement avec Balzac; ils entreprirent même ensemble un voyage en Hollande, mais, en route, ils se brouillèrent. Revenu à Paris, Théophile trouva la protection du duc de Montmorency pour qui il composa des vers de ballets et des impromptus. Il menait joyeuse vie, se livrant aux plaisirs de la table et à ceux de la débauche; de plus il composa des vers libertins; il était, en outre, huguenot; aussi reçut-il du roi l'ordre de quitter le royaume. Il passa la mer et se réfugia en Angleterre. C'est là qu'il fit la belle *Ode au roi sur son exil* qu'on trouvera ci-après; il obtint sa grâce, rentra en France, et se convertit. Il pouvait se croire tranquille. Il le fut en effet pour quelque temps mais pour peu de temps. En 1622 parut un recueil de poésies licencieuses : *Le Parnasse satyrique*, qui n'était pas le premier de ce genre que l'on publiât, mais qui fut publié sous le nom de Théophile bien qu'il contînt des pièces

de différents poètes, Théophile fut violemment dénoncé par quelques pères jésuites, par le père Garasse surtout; vainement il désavoua le livre, le fit saisir, poursuivit les imprimeurs; ses persécuteurs ne désarmèrent point; une action fut ouverte contre lui; alors il s'enfuit, il se cacha de retraite en retraite pendant que l'on instruisait son procès; il fut jugé et condamné pour crime de lèse-majesté divine à faire amende honorable, pieds nus et la corde au cou, devant l'église Notre-Dame et à être ensuite brûlé vif en place de Grève. L'exécution de cette sentence eut lieu en effigie le 19 août 1623. Peu de jours après Théophile fut découvert au Catelet, près de Saint-Quentin, et ramené à Paris. Il fut mis le 28 septembre à la Conciergerie et enfermé daus l'humide et obscur cachot où quelques années auparavant avait été le régicide Ravaillac. Cette fois encore il adressa une ode au roi, et une ode fort belle; c'est la *requête* que nous avons reproduite.

Le procès du malheureux poète fut instruit de nouveau, et le 1er septembre 1625, un arrêt définitif fut rendu, qui changeait la peine portée d'abord contre Théophile en celle du bannissement perpétuel. Il se retira à Chantilly chez son protecteur le duc de Montmorency. Il y reprit sa lyre. Mais il succombait sous le poids de toute sa vie passée; ses débauches, ses inquiétudes, les privations qu'il avait endurées, tout conspirait à ruiner sa santé. Après un séjour au château du comte de Béthune, en Berry, il revint à Paris. Il y mourut le 25 septembre 1626.

ŒUVRES. — *Œuvres*..., 1re partie, 1621, in-8°; — 2e partie, 1623, in-8°; — 3e partie, 1624, in-8°; — *Œuvres*, t. I, II et III, 1626, in-8°; — *Œuvres*, édition par Georges Scudéry, Rouen, 1632, in-8°; — *Mélanges de feu Théophile* (lettres latines et françaises), par M. Mairet, Paris, 1641, in-8°; — Réimpression : *Œuvres complètes de Théophile*, nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une notice biographique, par M. Alleaume, Paris, 1856, 2 v. in-16; — *Théophile* (Œuvres choisies), par Rémy de Gourmont, Paris, 1907, in-18 (*Collection des plus belles pages*); — F. Lachèvre : *Vers non recueillis dans l'édition Alleaume* (*Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. II, p. 738; t. III, pp. 552 et 771.

A CONSULTER. — Alleaume : *Notice* en tête de son *Edition*; — Rémy de Gourmont : Notice en tête de son *Théophile*, (lequel contient une bibliographie); — Abbé Goujet : *Bibl. franç.*, t. XIV; — Nicéron : *Mémoires*, t. XXXVI; — Théophile Gautier : *Les Grotesques*; — Serret : *Etudes sur Théophile de Viau*, Paris, 1864; — E. de Saint-Auban : *Le procès d'un homme de lettres en* 1623 *: le poète Théophile de Viau devant le Parlement de Paris*, Paris, 1885; — Andrieu : *Théophile de Viau, étude bio-bibliographique*, Bordeaux, 1887, in-8°; — Ch. Garrisson : 1° *Théophile de Viau* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897); 2° *Théophile et Paul de Viau, Etude historique et littéraire*, Paris, 1899, in-8°; — Ritter : *Balzac et Théophile de Viau.*

leur voyage en Hollande (*Rev. Hist. litt. de la France*, 1902); F. Lachèvre : *Le libertinage devant le Parlement de Paris : Le procès du poète Théophile de Viau.* (Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales), Paris, 1909 2 v. gr. in-8°.

AU ROI SUR SON EXIL

ODE

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre;
Dieu, qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui, malgré les fleurs du lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;

Ce grand Dieu qui fit les abîmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocents
A l'ombre de ses bras puissants
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté.

Éloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la cour,
Il me semble que l'œil du jour
Ne me luit plus qu'avecques peine.
Sur le faîte affreux d'un rocher
D'où les ours n'osent approcher,

Je consulte avec des furies
Qui ne font que solliciter
Mes importunes rêveries
A me faire précipiter.

Aujourd'hui, parmi des sauvages
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'écho des rivages.
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecques des cris
Bénit le roi parmi les rues,
Ici les accents des corbeaux,
Et les foudres dedans les nues
Ne me parlent que de tombeaux.

J'ai choisi loin de votre empire
Un vieux désert où des serpents
Boivent les pleurs que je répands
Et soufflent l'air que je respire.
Dans l'effroi de mes longs ennuis,
Je cherche, insensé que je suis,
Une lionne, en sa colère,
Qui, me déchirant par morceaux,
Laisse mon sang et ma misère
En la bouche des lionceaux.

Justes cieux, qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal ou plus de courage!
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de soupirer à Dieu,
Je n'ai rien qui me divertisse.
Job, qui fut tant homme de bien,
Accusa le ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien.

Vous, grand roi, si sage et si juste
Qu'on ne voit point de roi pareil,
Suivrez-vous le même conseil
Qui fit jadis faillir Auguste?

Sa faute offense ses neveux
Et fait perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire;
Même les astres aujourd'hui
Font des plaintes à la mémoire
De ce qu'elle a parlé de lui.

Encore dit-on que son ire
L'avait bien justement pressé,
Et qu'Ovide ne fut chassé
Que pour avoir osé médire.
Moi, dont l'esprit mieux arrêté,
D'une si sotte liberté
Ne se trouva jamais capable,
Aussitôt que je fus banni,
Je souhaitais d'être coupable
Pour être justement puni.

Mais jamais la mélancolie
Qui trouble ces mauvais esprits
N'a fait paraître en mes écrits
Un pareil excès de folie,
Et si, depuis le premier jour,
Que mon devoir et mon amour
M'attachèrent à vos services,
Je n'ai tout oublié pour eux,
Le ciel, pour châtier mes vices,
Fasse un enfer plus rigoureux.

Je n'ai point failli, que je sache,
Et si j'ai péché contre vous,
Le plus dur exil est trop doux
Pour punir un crime si lâche;
Aussi, quels lieux ont ce crédit
Où pour un acte si maudit
Chacun n'ait droit de me poursuivre?
Quel monarque est si loin d'ici
Qui me veuille souffrir de vivre
Si mon roi ne le veut aussi?

Quoi que mon discours exécute,
Que ferai-je à mon mauvais sort?

Qu'appliquerai-je que la mort
Au malheur qui me persécute?
Dieu, qui se plaît à la pitié
Et qui d'un saint vœu d'amitié
Joint vos volontés à la sienne,
Puisqu'il vous a voulu combler
D'une qualité si chrétienne,
Vous oblige à lui ressembler.

Comme il fait à l'humaine race
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paraître aux mortels
Moins de justice que de grâce.
Moi, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit :
Que jamais une telle foudre
N'ébranle l'établissement
De ceux qui vous ont fait résoudre
A signer mon bannissement !

Un jour leurs haines apaisées
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort, loin de mon malheur,
Trouvera des routes aisées.
Si la clarté me dure assez
Pour voir, après ces maux passés
Un ciel plus doux à ma fortune,
Mon âme ne rencontrera
Aucun souci que l'importune
Dans les vers qu'elle vous fera.

De la veine la plus hardie,
Qu'Apollon ait jamais rempli,
Et du chant le plus accompli
De sa parfaite mélodie,
Dessus la feuille d'un papier
Plus durable que de l'acier,
Je ferai pour vous une image
Où des mots assez complaisants
Pour bien parler de mon ouvrage
Manqueront à vos courtisans.

Là, suivant une longue trace
De l'histoire de tous nos rois,
La Navarre et les monts de Foix
S'étonneront de votre race;
Là, ces vieux portraits effacés,
Dans mes poèmes retracés,
Sortiront de vieilles chroniques,
Et, ressuscités dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.

Depuis celui que la fortune
Amena si près du Liban,
Et sous qui l'orgueil du turban
Vit fouler le front de la lune,
Je ferai parler ces rois morts,
Et, renouvelant mes efforts
Dans le discours de votre vie,
Je ferai si bien mon devoir
Que la voix même de l'envie
Vous parlera de me revoir.

LE MATIN

ODE

L'aurore, sur le front du jour,
Sème l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le soleil, lassé de boire
Commence son oblique tour.

Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du monde.

La lune fuit devant nos yeux;
La nuit a retiré ses voiles;

Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.

Déjà la diligente avette
Boit la marjolaine et le thym,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.

Je vois le généreux lion
Qui sort de sa demeure creuse,
Hérissant sa perruque affreuse
Qui fait fuir Endymion.

Sa dame, entrant dans les bocages,
Compte les sangliers qu'elle a pris,
Ou dévale chez les esprits
Errant aux sombres marécages.

Je vois les agneaux bondissants
Sur ces blés qui ne font que naître;
Cloris, chantant les mène paître,
Parmi ces coteaux verdissants.

Les oiseaux, d'un joyeux ramage,
En chantant semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet et leur plumage.

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier, qui suit les sillons,
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau;
Sa mère, qui lui fait la tâche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumière, avec le bruit,
Dissipe l'ombre et le silence.

Alidor cherche à son réveil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,
Et pleure en son âme abusée
La fuite d'un si doux sommeil.

Les bêtes sont dans leurs tanières,
Qui tremblent de voir le soleil,
L'homme, remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coutumière.

Le forgeron est au fourneau;
Ois comme le charbon s'allume!
Le fer rouge, dessus l'enclume,
Étincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte,
Le jour la fait évanouir;
Le soleil vient nous éblouir;
Vois qu'il passe au travers la porte!

Il est jour : levons-nous, Philis;
Allons à notre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

LA SOLITUDE

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de cristal,
Et nous chante une sérénade.

Les nymphes, que la chasse attire
A l'ombrage de ces forêts,

Cherchent les cabinets secrets
Loin de l'embûche du satyre.

Jadis, au pied de ce grand chêne,
Presque aussi vieux que le soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil
Firent la fosse de Silène.

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux séjour,
Où Philomèle nuit et jour
Renouvelle un piteux langage.

L'orfraie et le hibou s'y perche;
Ici vivent les loups-garous;
Jamais la justice en courroux
Ici de criminels ne cherche.

Ici l'amour fait ses études;
Vénus y dresse des autels,
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.

Cette forêt n'est point profane;
Ce ne fut point sans la fâcher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignait Diane.

Amour pouvait par innocence
Comme enfant, tendre ici des rêts,
Et, comme reine des forêts,
Diane avait cette licence.

Cupidon, d'une douce flamme
Ouvrant la nuit de ce vallon,
Mit devant les yeux d'Apollon,
Le garçon dont il avait l'âme.

A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le Soleil jura
Qu'il serait ennemi de l'ombre.

Tout auprès le jaloux Borée,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par lui soupirée.

Sainte forêt, ma confidente,
Je jure par le Dieu du jour,
Que je n'aurai jamais d'amour
Qui ne te soit toute évidente.

Mon ange ira par cet ombrage;
Le soleil, le voyant venir,
Ressentira du souvenir
L'accès de sa première rage.

Corine, je te prie, approche;
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour être mieux à couvert,
Entrons au creux de cette roche.

Ouvre tes yeux, je te supplie;
Mille amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traits ardents
Ta prunelle est toute remplie.

Amour de tes regards soupire
Et, ton esclave devenu,
Se voit lui-même retenu
Dans les liens de ton empire.

O beauté sans doute immortelle,
Où les dieux trouvent des appas!
Par vos yeux je ne croyais pas
Que vous fussiez du tout si belle.

Qui voudrait faire une peinture
Qui peut ses traits représenter,

Il faudrait bien mieux inventer
Que ne fera jamais nature.

Tout un siècle les destinées
Travaillèrent après ses yeux,
Et je crois que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.

D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards
Qui jettent des feux et des dards
Dont les dieux aimeraient la force.

Que ton teint est de bonne grâce !
Qu'il est blanc et qu'il est vermeil !
Il est plus net que le soleil,
Et plus uni que de la glace.

Mon Dieu ! que tes cheveux me plaisent !
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est déplaisant
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aimer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accents de ta douce voix,
Je vois les fleuves et les bois
S'embraser comme a fait mon âme.

Si tu mouilles tes doigts d'ivoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le dieu qui loge dans cette eau
Aimera, s'il en ose boire.

Présente-lui ta face nue,
Tes yeux avecque l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est ici venue.

Si bien elle y sera dépeinte
Que les faunes s'enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aimeront,
Ne sauront découvrir la feinte.

Entends ce dieu qui te convie
A passer dans son élément;
Ois qu'il soupire bellement
Sa liberté déjà ravie.

Trouble-lui cette fantaisie.
Détourne-toi de ce miroir,
Tu le mettras au déscspoir
Et m'ôteras la jalousie.

Vois-tu ce tronc et cette pierre?
Je crois qu'ils prennent garde à nous.
Et mon amour devient jaloux
De ce myrte et de ce lierre.

Sus, ma Corine! que je cueille
Tes baisers du matin au soir!
Vois, comment pour nous faire asseoir.
Ce myrte a laissé choir sa feuille!

Ois le pinson et la linotte,
Sur la branche de ce rosier;
Vois branler leur petit gosier,
Ois comme ils ont changé de note!

Approche, approche, ma Dryade!
Ici murmureront les eaux;
Ici les amoureux oiseaux
Chanteront une sérénade.

Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront;
Ainsi mes sens se pâmeront
Dans les lacs de tes bras d'ivoire.

Je baignerai mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheveux,

Et ta beauté prendra les vœux
De tes œillades idolâtres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit ange, es-tu pas mien?
Ah ! je vois que tu m'aimes bien :
Tu rougis quand je te regarde.

Dieux ! que cette façon timide
Est puissante sur mes esprits !
Renaud ne fut pas mieux épris
Par les charmes de son Armide.

Ma Corine, que je t'embrasse !
Personne ne nous voit qu'Amour;
Vois que même les yeux du jour
Ne trouvent ici point de place.

Les vents qui ne se peuvent taire,
Ne peuvent écouter aussi,
Et ce que nous ferons ici
Leur est un inconnu mystère.

DÉSESPOIR AMOUREUX

Éloigné de vos yeux, où j'ai laissé mon âme,
Je n'ai de sentiment que celui du malheur,
Et, sans un peu d'espoir qui luit parmi ma flamme,
Mon trépas eût été ma dernière douleur.

Plût au ciel qu'aujourd'hui la terre eût quitté l'onde,
Que les rais du soleil fussent absents des cieux;
Que tous les éléments eussent quitté le monde,
Et que je n'eusse point abandonné vos yeux.

Un arbre que le vent emporte à ses racines,
Une ville qui voit démolir son rempart,

Le faîte d'une tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant départ.

Depuis, votre Damon ne sert plus que de nombre;
Mes sens de ma douleur s'en vont déjà ravis;
Je ne suis plus vivant, et passerais pour ombre,
Sinon que mes discours découvrent que je vis.

Mon âme est dans les fers, mon sang est dans la flamme,
Jamais malheur ne fut à mon malheur égal;
J'ai des vautours au sein, j'ai des serpents dans l'âme,
Et vos traits, qui me font encore plus de mal.

Errant depuis deux mois de province en province,
Je traîne avecques moi la fortune et l'amour;
L'un oblige mes pas à courtiser mon prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.

Des plus rares beautés en ce fâcheux voyage,
Où jadis pour aimer les dieux fussent allés,
M'ont assez prodigué les traits de leur visage;
Mais ce n'était qu'horreur à mes yeux désolés.

Partout où loin de toi la fortune me traîne,
Je jure par tes yeux que tout mon entretien
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souvient moins de mon cœur que du tien.

En ma condition, d'où mille soins ne partent,
L'entendement me laisse et tout conseil me fuit;
Tous autres pensements de mon âme s'écartent
Au souvenir du tien qui sans cesse me suit.

Que ta fidélité se forme à mon exemple;
Fuis comme moi la presse, hais comme moi la cour,
Ne fréquente jamais bal, promenoir ni temple,
Et que nos déités ne soient rien que l'amour.

Tout seul dedans ma chambre, où j'ai fait ton église,
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foi;
Si pour me divertir amour veut que je lise,
Ce sont vers que lui-même a composés pour moi.

Dans le trouble importun des soucis de la guerre,
Chacun me voit chagrin, car il semble, à me voir,
Que je fais des projets pour conquérir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'avoir.

ÉLÉGIE, A UNE DAME

Si votre doux accueil n'eût consolé ma peine,
Mon âme languissait, je n'avais plus de veine,
Ma fureur était morte, et mes esprits, couverts
D'une tristesse sombre, avaient quitté les vers.
Ce métier est pénible et notre sainte étude
Ne connaît que mépris, ne sent qu'ingratitude;
Qui de notre exercice aime le doux souci,
Il hait sa renommée et sa fortune aussi.
Le savoir est honteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France.
Aujourd'hui l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualités ne sont plus de saison,
La vertu n'eut jamais un siècle plus barbare,
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare.
Celui qui dans les cœurs met le mal ou le bien
Laisse faire au destin sans se mêler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'âme au monde
Ne trouve à son plaisir la nature féconde,
Et que son influence encore à pleines mains
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains :
Parmi tant de fuseaux la Parque en sait retordre
Où la contagion du vice n'a su mordre,
Et le ciel en fait naître encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendements qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple, et jamais ne défaillent,
Et qui, d'un sentiment hardi, grave et profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font.
Mais leur divin génie est forcé de se feindre,
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre;
La coutume et le nombre autorisent les sots :

Il faut aimer la cour, rire des mauvais mots;
Accoster un brutal, lui plaire, en faire estime;
Lorsque cela m'advient, je pense faire un crime,
J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein;
Je ne crois plus avoir l'entendement bien sain,
Et, pour m'être souillé de cet abord funeste,
Je crois longtemps après que mon âme a la peste.
Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit et franchise et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son âme,
Et perdre tout plaisir pour acquérir du blâme.
L'ignorant qui me juge un fantasque rêveur,
Me demandant des vers, croit me faire faveur,
Blâme ce qu'il n'entend, et son âme, étourdie,
Pense que mon savoir me vient de maladie.
Mais vous, à qui le ciel de son plus doux flambeau
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infâmes,
Ni l'obscure fureur de ces brutales âmes :
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,
N'a point de mouvements qui ne vous soient ouverts;
Vous avez un génie à voir dans les courages,
Et qui connaît assez mon âme et mes ouvrages.
Or, bien que la façon de mes nouveaux écrits,
Diffère du travail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suivent point la trace accoutumée
Par où nos écrivains cherchent la renommée,
J'ose pourtant prétendre à quelque peu de bruit,
Et crois que mon espoir ne sera pas sans fruit.
Vous me l'avez promis, et, sur cette promesse,
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse;
Je ne veux réclamer ni Muse, ni Phœbus;
Grâce à Dieu, bien guéri de ce grossier abus,
Pour façonner un vers que tout le monde estime,
Votre contentement est ma dernière lime;
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'avez, en jugeant, pour but que la raison;
Aussi mon sentiment à votre aveu se range,
Et ne reçoit d'autrui ni blâme ni louange.
Imite qui voudra les merveilles d'autrui :
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.

Quant à moi ces larcins ne me font point d'envie.
J'approuve que chacun écrive à sa façon :
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornements, qu'on trouve en lui si beaux,
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux.
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis;
Ce liban, ce turban et ces rivières mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes;
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.
J'en connais qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midi Phœbus à la lanterne,
Grattent tant le français qu'ils le déchirent tout,
Blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût,
Sont un mois à connaître en tâtant la parole
Lorsque l'accent est rude ou que la rime est molle,
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement sinon que tout leur âge
S'est laissé consommer en un petit ouvrage,
Que leurs vers dureront au monde précieux,
Pour ce qu'en les faisant ils sont devenus vieux.
De même l'araignée en filant son ordure
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.
Mais cet autre poète est bien plein de ferveur :
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,
La barbe mal peignée, un œil branlant et cave;
Un front tout renfrogné, tout le visage hâve,
Ahane dans son lit, et marmote tout seul
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul;
Grimace par la rue et, stupide, retarde
Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.
Mais déjà ce discours m'a porté trop avant :
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent;
D'une insensible ardeur peu à peu je m'élève,
Commençant un discours que jamais je n'achève.
Je ne veux point unir le fil de mon sujet;

Diversement je laisse et reprends mon objet.
Mon âme, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La règle me déplaît; j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.
Autrefois, quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'étais contraint m'a bien fait de la peine.
Ce travail importun m'a longtemps martyré,
Mais enfin, grâce aux Dieux, je m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage et sans perdre leur ourse
Se sont aventurés à cette longue course :
Il y faut par miracle être fol sagement,
Confondre la mémoire avec le jugement,
Imaginer beaucoup, et d'une source pleine
Puiser toujours des vers dans une même veine.
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le style a goûté tant soit peu le repos.
Donnant à tels efforts ma première furie,
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie.
Mais il me faut résoudre à ne la plus presser;
Elle m'a bien servi : je la veux caresser,
Lui donner du relâche, entretenir la flamme
Qui de sa jeune ardeur m'échauffe encore l'âme.
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par des petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouir, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Écrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.
Après m'être égayé par cette douce erreur,
Je veux qu'un grand dessein réchauffe ma fureur;
Qu'une œuvre de dix ans me tienne à la contrainte
De quelque beau poème où vous serez dépeinte.
Là, si mes volontés ne manquent de pouvoir,
J'aurai bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudrait inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux.
Que n'ont jamais pensé les hommes et les Dieux.
Si je parviens au but où mon dessein m'appelle,

Mes vers se moqueront des ouvrages d'Apelle.
Qu'Hélène ressuscite : elle aussi rougira,
Partout où votre nom dans mon ouvrage ira.
Tandis que je remets mon esprit à l'école,
Obligé dès longtemps à vous tenir parole,
Voici de mes écrits ce que mon souvenir,
Désireux de vous plaire, en a pu retenir.

ODE

Un corbeau devant moi croasse;
Une ombre offusque mes regards;
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe;
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal;
J'entends craqueter le tonnerre;
Un esprit se présente à moi;
J'ois Charon qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source;
Un bœuf gravit sur un clocher;
Le sang coule de ce rocher;
Un aspic s'accouple d'une ourse;
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour;
Le feu brûle dedans la glace,
Le soleil est devenu noir;
Je vois la lune qui va choir;
Cet arbre est sorti de sa place.

REQUÊTE AU ROI

FRAGMENTS

Au milieu de mes libertés
Dans un plein repos de ma vie,
Où mes plus molles voluptés
Semblaient avoir passé l'envie,
D'un trait de foudre inopiné
Que jeta le ciel mutiné
Dessus le comble de ma joie,
Mes desseins se virent trahis,
Et moi d'un même coup la proie
De tous ceux que j'avais haïs.

Le visage des courtisans
Se peignit en cette aventure
Des couleurs dont les médisants
Voulurent peindre ma nature.
Du premier trait dont le malheur
Sépara mon destin du leur,
Mes amis changèrent de face;
Ils furent tous muets et sourds,
Et je ne vis en ma disgrâce
Rien que moi-même à mon secours.

Quelques faibles solliciteurs
Faisaient encore un peu de mine
D'arrêter mes persécuteurs
Sur le penchant de ma ruine;
Mais en un péril si pressant,
Leur secours fut si languissant
Et ma guérison si tardive,
Que la raison me résolut
A voir si quelque étrange rive
M'offrirait un port de salut.

Je fus longtemps à désigner
Où j'irais habiter la terre,

Et, sur le point de m'éloigner,
Mille peurs me faisaient la guerre :
Car le soleil qui, chaque jour,
Fait si vite un si large tour,
Ne visite point de contrée
Où ces chefs de dissensions,
Ne donnent aisément l'entrée
A quelqu'un de leurs espions.

Après cinq ou six mois d'erreurs,
Incertain en quel lieu du monde
Je pourrais asseoir les terreurs
De ma misère vagabonde,
Une incroyable trahison
Me fit rencontrer ma prison
Où j'avais cherché mon asile :
Mon protecteur fut mon sergent.
O grand Dieu ! qu'il est difficile
De courre avecques de l'argent !

Le billet d'un religieux,
Respecté comme des patentes,
Fit épier en tant de lieux
Le porteur de Muses errantes,
Qu'à la fin deux méchants prévôts,
Fort grands voleurs et très dévots,
Priant Dieu comme des apôtres,
Mirent la main sur mon collet,
Et, tout disant leurs patenôtres,
Pillèrent jusqu'à mon valet.

A l'éclat du premier appas,
Éblouis un peu de la proie,
Ils doutaient si je n'étais pas
Un faiseur de fausse monnoie;
Ils m'interrogeaient sur le prix
Des quadruples qu'on m'avait pris
Qui n'étaient pas du coin de France,
Lors il me prit un tremblement,
De crainte que leur ignorance
Me jugeât prévôtalement.

Ils ne pouvaient s'imaginer,
Sans soupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on trouvât tant à butiner
Sur un simple faiseur de rimes,
Et, quoique l'or fut bon et beau,
Aussi bien au jour qu'au flambeau,
Ils croyaient, me voyant sans peine,
Quelque fonds qu'on me dérobât,
Que c'étaient des feuilles de chêne
Avec la marque du sabbat.

Ils disaient entre eux sourdement
Que je parlais avec la lune,
Et que le diable assurément
Était auteur de ma fortune;
Que, pour faire service à Dieu,
Il fallait bien choisir un lieu
Où l'objet de leur tyrannie
Me fît sans cesse discourir
Du trépas plein d'ignominie
Qui me devait faire périr.

Sans cordon, jartières ni gants
Au milieu de dix hallebardes
Je flattais des gueux arrogants,
Qu'on m'avait ordonnés pour gardes;
Et, nonobstant, chargé de fers,
On m'enfonce dans les enfers
D'une profonde et noire cave,
Où l'on n'a qu'un peu d'air puant
Des vapeurs de la froide bave
D'un vieux mur humide et gluant.

Dedans ce commun lieu de pleurs
Où je me vis si misérable,
Les assassins et les voleurs
Avaient un trou plus favorable.
Tout le monde disait de moi
Que je n'avais ni foi ni loi,
Qu'on ne connaissait point de vice
Où mon âme ne s'adonnât,

Et, quelque trait que j'écrivisse,
C'était pis qu'un assassinat;

Qu'un saint homme de grand esprit,
Enfant du bienheureux Ignace,
Disait, en chaire et par écrit,
Que j'étais mort par coutumace,
Que je ne m'étais absenté
Que de peur d'être exécuté
Aussi bien que mon effigie;
Que je n'étais qu'un suborneur,
Et que j'enseignais la magie
Dedans les cabarets d'honneur...

Que, par le sentiment chrétien
D'une charité volontaire
Infinité de gens de bien
Avaient entrepris mon affaire;
Qu'on était si fort irrité,
Qu'en dépit de la vérité
Que Jésus-Christ a tant aimée,
Pour les intérêts du clergé
On me voulait voir en fumée,
Soudain que je serais jugé...

Sire, jetez un peu vos yeux
Sur le précipice où je tombe;
Sainte image du roi des cieux,
Rompez les maux où je succombe.
Si vous ne m'arrachez des mains
De quelques morgueurs inhumains
A qui mes maux donnent à vivre,
L'hiver me donnera secours :
En me tuant il me délivre
De mille trépas tous les jours.

Qu'il plaise à Votre Majesté
De se remettre en la mémoire
Que parfois mes vers ont été
Les messagers de votre gloire;
Comme pour accomplir nos vœux,
Encor aujourd'hui je ne veux

R'avoir ma liberté première
Que pour la mettre en ce devoir,
Et ne demande la lumière
Que pour l'honneur de vous revoir.

Dans ces lieux voués au malheur,
Le soleil, contre sa nature,
A moins de jour et de chaleur
Que l'on n'en fait à sa peinture.
On n'y voit le ciel que bien peu;
On n'y voit ni terre ni feu;
On meurt de l'air qu'on y respire;
Tous les objets y sont glacés,
Si bien que c'est ici l'empire
Où les vivants sont trépassés.

Comme Alcide força la mort
Lorsqu'il lui fit lâcher Thésée,
Vous ferez avec moins d'effort
Chose plus grande et plus aisée :
Signez mon élargissement;
Ainsi, de trois doigts seulement
Vous abattrez vingt et deux portes
Et romprez les barres de fer
De trois grilles qui sont plus fortes
Que toutes celles de l'enfer.

LETTRE A SON FRÈRE

FRAGMENTS

Mon frère, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure;
Ami ferme, ardent, généreux,
Que mon sort le plus malheureux

Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon espérance morte;
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte;
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma tête
Entre mon salut et ma mort,
Il faut enfin que la tempête
M'ouvre le sépulcre ou le port.

Mais l'heure, qui la peut savoir?
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ni les limites, ni les sources.
Dieu seul connaît ce changement,
Car l'esprit ni le jugement
Dont nous a pourvus la nature,
Quoique l'on veuille présumer,
N'entend non plus notre aventure
Que le secret flux de la mer...

Le sort, qui va toujours de nuit,
Enivré d'orgueil et de joie,
Quoiqu'il soit sagement conduit,
Garde mal aisément sa voie.
Ha ! que les souverains décrets
Ont toujours demeuré secrets
A la subtilité des hommes !
Dieu seul connaît l'état humain;
Il sait ce qu'aujourd'hui nous sommes
Et ce que nous serons demain.

Or, selon l'ordinaire cours
Qu'il fait observer à nature,
L'astre qui préside à mes jours
S'en va changer mon aventure;

Mes yeux sont épuisés de pleurs;
Mes esprits, usés de malheurs,
Vivent d'un sang gelé de craintes.
La nuit trouve enfin la clarté,
Et l'excès de tant de contraintes
Me présage ma liberté.

Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils adversaires,
Encore n'ai-je point perdu
L'espérance de voir Boussères.
Encore un coup, le dieu du jour
Tout devant moi fera sa cour
Aux rives de notre héritage,
Et je verrai ses cheveux blonds,
Du même or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.

Je verrai ces bois verdissants
Où nos îles et l'herbe fraîche
Servent aux troupeaux mugissants
Et de promenoir et de crèche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour.
Je verrai l'eau qui les abreuve,
Et j'oirrai plaindre les graviers
Et repartir l'écho du fleuve
Aux injures des mariniers.

Le pêcheur, en se morfondant,
Passe la nuit dans ce rivage,
Qu'il croit être plus abondant
Que les bords de la mer sauvage.
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'un teston est souvent le prix
Dont il laisse vider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Déchire parfois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.

S'il plaît à la bonté des cieux,
Encore une fois à ma vie

Je paîtrai ma dent et mes yeux
Du rouge éclat de la pavie;
Encore ce brignon muscat,
Dont le pourpre est plus délicat
Que le teint uni de Caliste,
Me fera, d'un œil ménager,
Étudier dessus la piste
Qui me l'est venu ravager.

Je cueillerai ces abricots,
Les fraises à couleur de flammes,
Dont nos bergers font des écots
Qui seraient ici bons aux dames,
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais su baiser l'écorce,
Et ces jaunes muscats si chers,
Que jamais la grêle ne force
Dans l'asile de nos rochers.

Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde toujours des feuilles vertes.
Je verrai ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.

Je reverrai fleurir nos prés;
Je leur verrai couper les herbes;
Je verrai quelque temps après
Le paisan couché sur les gerbes;
Et, comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin,
Après avoir rempli la grange,
Je verrai du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Écumeront dans le pressoir.

Là, d'un esprit laborieux,
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains et des yeux,
A tout le revenu prend garde,
Il connaît d'un exacte soin
Ce que les prés rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sait mieux que les vieux paisans
Ce que la montagne et la plaine
Nous peuvent donner tous les ans.

Nous cueillerons tout à moitié,
Comme nous avons fait encore,
Ignorants de l'inimitié
Dont une race se dévore;
Et frères, et sœurs, et neveux,
De même soin, de mêmes vœux
Flattant une si douce terre,
Nous y trouverons trop de quoi,
Y dût l'orage de la guerre
Ramener le canon du roi.

Si je passais dans ce loisir
Encore autant que j'ai de vie,
Le comble d'un si cher plaisir
Bornerait toute mon envie.
Il faut qu'un jour ma liberté
Se lâche en cette volupté.
Je n'ai plus de regret au Louvre,
Ayant vécu dans ces douceurs.
Que la même terre me couvre
Qui couvre mes prédécesseurs.

Ce sont les droits que mon pays
A mérités de ma naissance,
Et mon sort les aurait trahis
Si la mort m'arrivait en France.
Non, non, quelque cruel complot
Qui de la Garonne et du Lot
Veuille éloigner ma sépulture,
Je ne dois point en autre lieu

Rendre mon corps à la nature,
Ni résigner mon âme à Dieu.

L'espérance me confond point,
Mes maux ont trop de véhémence,
Mes travaux sont au dernier point :
Il faut que mon repos commence.
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance !
Ils m'ont vu, lâchement soumis,
Contrefaire une repentance
De ce que je n'ai point commis.

Ha ! que les cris d'un innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouvent malaisément l'accent,
Dont ces âmes de fer se percent.
Leur rage dure un an sur moi
Sans trouver ni raison ni loi
Qui l'apaise ou qui lui résiste.
Le plus juste et le plus chrétien
Croit que sa charité m'assiste
Si sa haine ne me fait rien.

L'énorme suite de malheurs !
Dois-je donc aux races meurtrières
Tant de fièvres et tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prières,
Pour passer mes nuits sans sommeil,
Sans feu, sans air et sans soleil,
Et pour mordre ici les murailles !
N'ai-je encore souffert qu'en vain?
Me dois-je arracher les entrailles
Pour souler leur dernière faim?

Derechef, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure,
Rare frère, ami généreux,
Que mon sort le plus malheureux,

Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

BOISROBERT

1592–1662

François Le Métel, sieur de Boisrobert, naquit en 1592 à Caen, où son père était procureur à la cour des Aides. Il étudia le droit et fut avocat au barreau de Rouen. Il eut dans cette ville une certaine aventure, à la suite de laquelle il vint chercher fortune à Paris. C'était un joyeux compagnon, grand diseur de bons mots, qui excellait à raconter et à mimer des anecdotes. Riche de si précieux dons d'amuseur, il ne pouvait manquer de bien faire son chemin. Il obtint d'abord la protection du cardinal du Perron qui l'introduisit à la cour; il fit ensuite partie de la maison de la reine Marie de Médicis qu'il suivit à Blois, et pour qui il traduisit le *Pastor fido*. En 1625 il accompagna en Angleterre le duc de Chevreuse, à l'occasion du mariage d'Henriette de France avec le roi Charles I[er], et, par sa bonne humeur, il plut à ce monarque; en 1630 il se rendit à Rome, et, par sa bonne humeur, il plut au pape Urbain VIII, qui lui témoigna sa bienveillance en le dotant d'un bénéfice en Bretagne; du coup Boisrobert prit l'état ecclésiastique, mais il ne cessa pas d'être plaisant, et il fut, ainsi qu'on l'a appelé, « le plaisant abbé de Boisrobert ». Revenu en France il reçut un canonicat à Rouen, mais il ne le conserva pas longtemps; la faveur de Richelieu, qu'il avait connu lors de son séjour à Blois, le fixa à Paris et lui valut, en compensation de son canonicat, l'abbaye de Châtillon-sur-Seine et le prieuré de La Ferté-sur-Aube, puis le titre d'aumônier du roi, et celui de conseiller d'État pour finir. Désormais Boisrobert est le compagnon, l'amuseur, et l'on a même dit le bouffon du cardinal, lui seul avait le don de le faire rire, et il s'en vantait comme d'un service rendu à l'État. Il usa d'ailleurs fort généreusement de son crédit auprès de son maître pour faire obtenir des emplois et des pensions à ses confrères, les hommes de lettres peu fortunés. Son obligeance et même sa charité étaient inépuisables. C'est lui, comme nous l'avons rappelé dans notre *Introduction*, qui apprit à Richelieu qu'il se tenait des réunions littéraires chez Conrart et qui fut ainsi la première cause de la fondation

de l'Académie française. Il en fut, bien entendu, l'un des premiers membres. Cependant il compromit sa fortune. Le cardinal lui laissait prendre certaines libertés, comme on fait aux bouffons; un jour Boisrobert abusa vraiment et tomba en disgrâce. Ce fut tant pis, non seulement pour lui, mais pour tous les auteurs, qui se trouvaient privés du secours de son influence. On intercéda en sa faveur; l'Académie délégua plusieurs de ses membres pour demander le pardon du coupable; le médecin du cardinal s'entremit; enfin Boisrobert, lui-même, adressa au cardinal une épître, et le cardinal — qui probablement le regrettait, — le rappela. On était en 1642. En revoyant Boisrobert, Richelieu se jeta dans ses bras et fondit en larmes « car il aimait ceux dont il croyait être aimé »; hélas ! la nouvelle faveur du plaisant abbé ne dura guère. Trois mois après cette réconciliation, le cardinal mourait. Boisrobert vécut vingt années encore, mais privé de son protecteur il se trouva dépouillé de tout prestige. Il jouait d'ailleurs, il jurait, et n'avait point la décence de mœurs qui eût convenu à son état; il faisait toujours le plaisant et le baladin; il eut, en outre, diverses querelles; il dut enfin se retirer dans son abbaye de Châtillon-sur-Seine où il mourut le 30 mars 1662, dans des sentiments chrétiens et en montrant du repentir de ses erreurs et des scandales de sa vie. Boisrobert a trouvé, dans son existence fort active, le temps de beaucoup écrire. Il a composé dix-huit pièces de théâtre, tant tragédies que comédies, des nouvelles, un roman, et des poésies dont un assez grand nombre parurent dans les recueils collectifs du temps. Il eut un talent facile, léger, malicieux, et ne tournait pas mal les vers.

ŒUVRES. — Nous n'énumérons pas ses œuvres en prose ni ses pièces de théâtre. — *Paraphrase des sept psaumes spirituels*, Paris, 1627, in-12; — *Épîtres* : 1re *partie*, Paris, 1657, in-4°; — 2e *partie*, Paris, 1659, in-8°.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, XVII; — Nicéron : *Mémoires*, XXXV; — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. III (Ed. Garnier frères); — Ch.-L. Livet : *Précieux et précieuses*, Paris, 1860; — Perrens : *Les libertins en France du XVIIe siècle*, Paris, 1899; — Émile Magne : *Le plaisant abbé de Boisrobert... documents inédits*, Paris, 1909, in-18.

L'HIVER DE PARIS

A M. d'Avaux, maître des requêtes.

D'Avaux, qui me vois tout transi,
Trouves-tu pas ce froid ici
Plus grand que celui de décembre,
Et qu'il fait meilleur dans ta chambre,
Le dos tourné devers le feu
Passer le temps à quelque jeu,
Rire et se provoquer à boire,
Que pour aller chercher la foire,
Passer, comme je fais souvent,
Sur le Pont-Neuf, le nez au vent?
L'air qu'on y respire est de glace :
On n'y peut marcher sans grimace,
Le manteau tout autour du cou,
Le nez caché, comme un filou
Qui guette, quand les jours sont troubles,
La laine au bout du Pont-aux-doubles,
Les doigts dans les ongles gênés,
Et la roupie au bout du nez.
Cette froidure est bien étrange
Qui fait des roches de la fange,
Qui fend les massifs fondements
Des plus assurés bâtiments,
Et se raidit contre la Seine
Qui ne va plus qu'avecques peine;
Tout se ressent de son effort,
Les bateaux sont cloués au port;
La Samaritaine enrhumée
N'a plus sa voix accoutumée;
Sa cruche, sèche jusqu'au fond,
Ne verse plus d'eau sur le pont;
Les moulins, sans changer de place,
Demeurent oisifs sur la glace,
Les crocheteurs demi-troublés
Rappellent à coups redoublés
Toutes leurs chaleurs naturelles,
Frappant des bras sous les aisselles;

Les misérables porteurs d'eau
Tremblant en l'attente du seau,
Qui se remplit dans la fontaine,
Chauffent leurs mains à leur haleine;
Les plus pénibles artisans
Partout chagrins et déplaisants,
Demeurent, avec leurs pratiques,
Les bras croisés dans les boutiques;
Les pauvres, gelés et transis,
Contre la terre mal assis,
Aux lieux publics, d'une voix lente
Et d'une main sèche et tremblante,
Demandent l'aumône aux passants,
Mais le froid leur glace les sens;
Les dames ne font plus la presse
Comme elles soulaient, à la messe.
Celles qui s'écartent du feu,
La lèvre pâle et le nez bleu,
Paraissent toutes morfondues
En carrosse au milieu des rues;
Celles qui restent aux maisons,
Troussent leurs jupes aux tisons;
Le courtisan tout tailladé
Gèle dans son satin brodé;
Ceux que la pauvreté dispense
De se porter à la dépense,
De bonne heure se vont coucher
Parce que le bois est trop cher.
On voit la bourgeoise proprette
Avec sa petite soubrette
Qui trottent comme des souris
Dessus le pavé de Paris.
Les carrefours sont sans tripières,
Les sergents quittent leurs barrières,
Les femmes qui vendent du fruit
Au marché ne font plus de bruit.
Tout divertissement nous manque :
Tabarin ne va plus en banque;
L'Hôtel de Bourgogne est désert,
Chacun se tient clos et couvert :
Et moi, d'Avaux, j'en fais de même,
Car j'ai le visage si blême

Du froid que je viens d'endurer,
Que je suis contraint d'en pleurer,
Et bien que je sois à mon aise
Auprès de toi, devant la braise,
Pour te conter ces accidents,
J'ai peine à desserrer les dents.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE RICHELIEU

ODE

On dit que ma fortune est faite;
Mes envieux sont étonnés
Depuis qu'ainsi l'on interprète
Les vers que vous m'avez donnés.
Chacun me flatte et me salue,
On me montre au doigt par la rue,
Ce bruit court jusques dans les champs;
Mais, ô seul homme que j'implore
Je ne saurais trouver encore
Crédit sur eux chez les marchands.

Achevez des faveurs si grandes,
Considérez, esprit parfait,
Que sur le sujet des demandes
Je suis épuisé tout à fait.
Je n'y ferai plus rien qui vaille,
Permettez donc que je travaille
Bientôt sur un remerciement,
J'aurai mille belles pensées,
Car c'est un champ où rarement
Les Muses se sont exercées.

MÉPRIS D'AMOUR

Après avoir bien soupiré,
Philis, je me suis retiré
Quitte et libre de ton servage,
Aimant mieux, sans comparaison,
Que tu me réputes volage
Et sans amour que sans raison.

Si mes plaintes et mes langueurs,
N'ont point amolli tes rigueurs,
Espérerai-je d'heure en heure,
Renouvelant mon amitié,
Que le temps te rendra meilleure
Et plus facile à la pitié?

Non, je ne le croirai jamais,
Mais bien, Philis, je te promets,
Qu'étant un peu devenu sage,
J'abaisserai bien mon pouvoir
Devant qu'une fille volage
Soit capable de m'émouvoir.

Je veux dorénavant blâmer,
Ceux qui se mêleront d'aimer,
Vu que l'amour aveugle cache
Tant de venin et de poison,
Que c'est être grandement lâche
Que d'en affliger sa raison.

Vraiment encor, je ne dis pas,
Qu'une beauté pleine d'appas,
Se présentant à l'aventure,
Pour prendre avec moi le plaisir
Que lui suggère la nature,
Je n'acceptasse son désir.

Mais qu'une que j'irai cherchant,
S'allât encor de moi cachant

Pour contrefaire la dépite,
Je lui témoignerais un jour,
Qu'elle aurait trop peu de mérite
Pour m'obliger à son amour.

Quand un dédain m'est apparent,
Je le rejette indifférent;
J'ignorerai que c'est du monde,
De m'affliger dorénavant,
Pour une fille plus féconde
En inconstance que le vent.

Adieu, Philis, je suis heureux
Cessant de plus être amoureux,
Que ton dédain m'ait rendu sage,
Aimant mieux, sans comparaison,
Que tu me réputes volage
Et sans amour que sans raison

SONNET

Grands monts qui menacez les cieux qui vous sont proches,
Vallons que le soleil prive de ses clartés,
Airs obscurs à nos yeux d'un nuage arrêtés,
Antres loin retirés du murmure des cloches;

Os non ensevelis, précipiteuses roches,
Murs herbus, autrefois des hommes habités,
Et ores tellement de ruine emportés,
Que les loups et les ours redoutent vos approches;

Grands rivages voisins des inutiles mers,
Je suis un pauvre esprit qui vient, dans vos déserts,
Plaindre les maux desquels je souffre les atteintes.

Privé du doux objet de ma sainte amitié,
Espérant émouvoir l'enfer à la pitié,
Si je ne puis fléchir le ciel avec mes plaintes.

SUR L'ACADÉMIE

Chacun à part promet d'y faire bien;
Mais tous ensemble, ils ne tiennent plus rien,
Et tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
Depuis six ans dessus l'F on travaille,
Et le destin m'aurait bien obligé
S'il m'avait dit : « Tu vivras jusqu'au G. »

SAINT-AMANT

1594–1661

Antoine Girard, dit Marc-Antoine Gérard, — qui se donna par la suite le titre de sieur de Saint-Amant — naquit le 30 septembre 1594 à Rouen. Il vint à Paris en 1618, ayant en poche sa première œuvre, l'*Ode à la solitude*, d'ailleurs remarquable en certaine de ses parties, et il fréquenta aussitôt et, tout ensemble, l'hôtel de Rambouillet et les cabarets les plus fameux. Attaché d'abord au duc de Retz, puis au comte d'Harcourt qu'il accompagna dans ses campagnes, et, en 1643, dans sa mission en Angleterre, il suivit, en 1645, Marie de Gonzague en Pologne où elle allait épouser le roi Ladislas Sigismond. Il revint en France où il publia, en 1653, son long poème de *Moyse sauvé*, dont Tallemant dit que « rien au monde n'a si mal réussi », et que Furetière appelait le *Moïse noyé*. Cet insuccès tourna Saint-Amant vers la religion. Il était né huguenot, mais il s'était converti au catholicisme après la mort de son père survenue le 18 novembre 1624. Il avait eu une existence aventureuse; sa santé était déjà un peu ébranlée. Il passa paisiblement ses dernières années tantôt à Rouen tantôt à Paris. C'est à Paris qu'il mourut à la fin de décembre 1661.

Nous n'ajouterons rien à ces brèves notes, ayant parlé dans notre *Introduction* du groupe de poètes de cabarets auquel se rattache Saint-Amant, ainsi que de l'originalité et de la solidité de son talent poétique.

ŒUVRES. — *Œuvres du sieur de Saint-Amant*, Paris, 1629, in-4°; — *La Suite des Œuvres de Saint-Amant*, Paris, 1631, in-4°; — *Les*

Œuvres et suite des Œuvres..., Paris, 1633, in-8°; — *Les Œuvres... seconde partie*, Paris, 1643, in-4°; — *Les Œuvres... troisième partie*, Paris, 1649, in-4°; — *Moyse sauvé, idylle héroïque*, Paris, 1653, in-4°; — *Dernier recueil de diverses poésies*, Rouen et Paris, 1658, in-4°; — Réimpression : *Œuvres complètes de Saint-Amant, nouvelle édition publiée sur les manuscrits inédits et les éditions anciennes, précédée d'une notice et accompagnée de notes*, par Ch.-L. Livet; Paris, 1855, 2 v. in-16; — *Saint-Amand* [Œuvres choisies], avec une notice de Rémy de Gourmont, Paris, 1907, p. in-18 (*Collection des plus belles pages*); — *La Lune parlante*, parue en 1661 dans le Recueil de Sercy et réimprimée par M. F. Lachèvre au t. III de sa *Bibliogr. des Rec. collectifs*.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes* (Ed. Garnier frères), t. IV (Hist. de la reine de Pologne), et t. VI (Hist. du comte d'Harcourt); — Théophile Gautier : *Les Grotesques*; — Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. XII; — Durand-Lapie : *Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies*, Paris, 1898, in-8°; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. II pp. 443 et 726; t. III p. 513 et t. IV p. 181.

LA SOLITUDE

A ALCIDON

O que j'aime la solitude !
Que ces lieux sacrés à la nuit,
Éloignés du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude !
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois, qui se trouvèrent
A la nativité du temps,
Et que tous les siècles révèrent,
Être encore aussi beaux et verts,
Qu'aux premiers jours de l'univers !

Un gai zéphire les caresse.
D'un mouvement doux et flatteur.
Rien que leur extrême hauteur
Ne fait remarquer leur vieillesse,

Jadis Pan et ses demi-dieux
Y vinrent chercher du refuge,
Quand Jupiter ouvrit les cieux
Pour nous envoyer le déluge,
Et, se sauvant sur leurs rameaux,
A peine virent-ils les eaux.

Que sur cette épine fleurie,
Dont le printemps est amoureux,
Philomèle au chant langoureux,
Entretient bien ma rêverie !
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendants en précipices,
Qui, pour les coups du désespoir,
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort.

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds,
Qui se précipitent par bonds
Dans ce vallon vert et sauvage !
Puis, glissant sous les arbrisseaux,
Ainsi que des serpents sur l'herbe,
Se changent en plaisants ruisseaux,
Où quelque naïade superbe
Règne, comme en son lit natal,
Dessus un trône de cristal !

Que j'aime ce marais paisible !
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de saules et d'osiers,
A qui le fer n'est point nuisible.
Les nymphes, y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais[1];
Où l'on voit sauter les grenouilles,
Qui de frayeur s'y vont cacher
Sitôt qu'on veut s'en approcher.

1. Glaïeuls.

Là, cent mille oiseaux aquatiques,
Vivent, sans craindre, en leur repos,
Le giboyeur fin et dispos,
Avec ses mortelles pratiques.
L'un, tout joyeux d'un si beau jour,
S'amuse à becqueter sa plume;
L'autre alentit le feu d'amour
Qui dans l'eau même se consume,
Et prennent tous innocemment
Leur plaisir en cet élément.

Jamais l'été ni la froidure
N'ont vu passer dessus cette eau
Nulle charrette ni bateau,
Depuis que l'un et l'autre dure;
Jamais voyageur altéré
N'y fit servir sa main de tasse;
Jamais chevreuil désespéré
N'y finit sa vie à la chasse;
Et jamais le traître hameçon
N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence!
Les sorciers y font leur sabbat;
Les démons follets s'y retirent,
Qui d'un malicieux ébat
Trompent nos sens et nous martyrent;
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible,

Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié.

Aussi le Ciel, juge équitable,
Qui maintient les lois en vigueur,
Prononça contre sa rigueur
Une sentence épouvantable :
Autour de ces vieux ossements
Son ombre, aux peines condamnée,
Lamente en longs gémissements
Sa malheureuse destinée,
Ayant, pour croître son effroi,
Toujours son crime devant soi.

Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé;
Ici l'âge a presque effacé
Des chiffres taillés sur les arbres;
Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusques dans la cave,
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave;
Le lierre y croît au foyer,
A l'ombrage d'un grand noyer.

Là-dessous s'étend une voûte
Si sombre, en un certain endroit,
Que, quand Phébus y descendroit,
Je pense qu'il n'y verrait goutte;
Le sommeil aux pesants sourcils,
Enchanté d'un morne silence,
Y dort, bien loin de tous soucis,
Dans les bras de la nonchalance,
Lâchement couché sur le dos
Dessus des gerbes de pavots.

Au creux de cette grotte fraîche,
Où l'amour se pourrait geler,
Écho ne cesse de brûler
Pour son amant froid et revêche.
Je m'y coule sans faire bruit,
Et par la céleste harmonie

D'un doux luth, aux charmes instruit,
Je flatte sa triste manie,
Faisant répéter mes accords
A la voix qui lui sert de corps.

Tantôt, sortant de ces ruines,
Je monte au haut de ce rocher,
Dont le sommet semble chercher
En quel lieu se font les bruines;
Puis je descends tout à loisir,
Sous une falaise escarpée,
D'où je regarde avec plaisir
L'onde qui l'a presque sapée
Jusqu'au siège de Palémon,
Fait d'éponges et de limon.

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer
Après quelque orage effroyable !
Et que les chevelus tritons,
Hauts, sur les vagues secouées
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impétueux.

Tantôt l'onde brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus les cailloux,
Qu'elle apporte et qu'elle r'entraîne.
Tantôt, elle étale en ses bords,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris,
Et mille autres choses de prix.

Tantôt la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieux sous l'onde.

Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir
Si c'est lui-même, ou son image,
Et d'abord il semble à nos yeux
Qu'il s'est laissé tomber des cieux.

Bernières, pour qui je me vante
De ne rien faire que de beau,
Reçois ce fantasque tableau
Fait d'une peinture vivante.
Je ne cherche que les déserts,
Où, rêvant tout seul, je m'amuse
A des discours assez diserts
De mon génie avec la muse;
Mais mon plus aimable entretien
C'est le ressouvenir du tien.

Tu vois dans cette poésie,
Pleine de licence et d'ardeur,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'éclaire la fantaisie :
Tantôt chagrin, tantôt joyeux,
Selon que la fureur m'enflamme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos me naissent en l'âme,
Sans contraindre la liberté
Du démon qui m'a transporté.

O que j'aime la solitude !
C'est l'élément des bons esprits,
C'est par elle que j'ai compris
L'art d'Apollon sans nulle étude.
Je l'aime pour l'amour de toi,
Connaissant que ton humeur l'aime;
Mais, quand je pense bien à moi,
Je la hais pour la raison même :
Car elle pourrait me ravir
L'heur de te voir et te servir.

LE CONTEMPLATEUR

(FRAGMENTS)

A Messire Philippe Caspéan,
évêque de Nantes.

...Loin, dans une île qu'à bon droit
On honore du nom de Belle,
Où s'élève un fort qui tiendroit
Contre l'Anglais et le rebelle,
Je contemple à plein mon désir
De voir mon Duc[1] à mon plaisir
Sans nul objet qui m'importune,
Et tâche à le garder d'ennui
Sans songer à d'autre fortune
Qu'à l'honneur d'être auprès de lui...

Quelquefois, bien loin écarté
Je puise, pour apprendre à vivre,
L'histoire ou la moralité
Dans quelque vénérable livre;
Quelquefois, surpris de la nuit,
En une plage où, pour tout fruit,
J'ai ramassé quelque coquille,
Je reviens au château, rêvant,
Sous la faveur d'un vers qui brille
Ou plutôt d'un astre vivant.

O bon Dieu! m'écriai-je alors,
Que ta puissance est nonpareille
D'avoir en un si petit corps
Fait une si grande merveille!
O feu, qui toujours allumé,
Brûles sans être consumé!
Belle escarboucle qui chemines,
Ton éclat me plaît beaucoup mieux

1. Le duc de Retz, seigneur de Belle-Isle.

Que celui qu'on tire des mines
Afin d'ensorceler nos yeux !

Tantôt, saisi de quelque horreur
D'être seul parmi ces ténèbres,
Abusé d'une vaine erreur,
Je me feins mille objets funèbres;
Mon esprit en est suspendu,
Mon cœur en demeure éperdu,
Le sein me bat, le poil me dresse,
Mon corps est privé de soutien,
Et, dans la frayeur qui m'oppresse,
Je crois voir tout pour ne voir rien.

Tantôt, délivré du tourment
De ces illusions nocturnes,
Je considère au firmament
L'aspect des flambeaux taciturnes;
Et, voyant qu'en ces doux déserts
Les orgueilleux tyrans des airs
Ont apaisé leur insolence,
J'écoute, à demi transporté,
Le bruit des ailes du silence,
Qui vole dans l'obscurité.

Trouvai-je au retour couvert mis,
J'entretiens mon duc à la table,
En tant comme il me l'est permis,
De quelque propos délectable;
Je le fais rire de ma peur,
Je lui dis quel spectre trompeur
J'ai cru s'être offert à ma vue,
Et, pour noyer tout mon souci,
Sur un grand verre je me rue,
Où le vin semble rire aussi...

Tantôt, après minuit sonné,
Ayant chez moi fait la retraite,
D'un soin aux Muses adonné
J'écris comment Amour me traite.
Tantôt, méprisant son pouvoir,
Quoique sans yeux, je lui fais voir

Par quel moyen on le surmonte,
Je me guéris des maux soufferts,
Et, d'une généreuse honte,
Ma raison brise tous ses fers.

Tantôt, d'un son qui me ravit
Et, qui chasse toute manie,
La sainte harpe de David
Prête à mon luth son harmonie.
Puis, jusqu'à tant que le sommeil,
Avec un plaisir sans pareil,
Me vienne siller la prunelle,
Je lis ces sacrés Testaments
Où Dieu, d'une encre solennelle,
Fait luire ses hauts mandements.

Tantôt, levé devant le jour,
Contre ma coutume ordinaire,
Pour voir recommencer le tour
Au céleste et grand luminaire,
Je l'observe au sortir des flots,
Sous qui la nuit, étant enclos,
Il semblait être en sépulture;
Et, voyant son premier rayon,
Bénis l'auteur de la nature
Dont il est comme le crayon.

Ainsi, dis-je en le regardant,
Verra-t-on, quoi que l'oubli fasse,
Au point du dernier jour ardent
Ressusciter l'humaine race;
Ainsi, mais plus clair et plus beau,
Verra-t-on comme ce flambeau,
Monter au ciel le corps du juste,
Après qu'avecque majesté,
Dieu, séant en son trône auguste,
L'aura par sa bouche arrêté...

Bref, en cette apparition,
Ceux qui bienheureux doivent être,
Sans aucune imperfection
Je me figure voir renaître.

Mais les méchants désespérés,
Pour qui sont déjà préparés,
De l'enfer les tourments énormes,
Ne se représentent à moi
Que si hideux et si difformes
Que mon âme en transit d'effroi.

Il m'est avis qu'en même endroit
Je vois la divine balance
Peser et le tort et le droit
Sans faveur et sans violence.
Après ce jugement final,
Donné sur le saint tribunal
Devant qui Dieu veut qu'on réponde,
Je crois que le haut élément
Ne fait déjà de tout le monde
Qu'un globe de feu seulement.

Les étoiles tombent des cieux,
Les flammes dévorent la terre,
Le mont Gibel[1] est en tous lieux,
Et partout gronde le tonnerre.
La salamandre est sans vertu,
L'asbeste[2] passe pour fétu,
La mer brûle comme eau-de-vie,
L'air n'est plus que soufre allumé,
Et l'astre dont l'aube est suivie
Est par soi-même consumé.

Les métaux, ensemble fondus,
Font des rivières précieuses;
Leurs flots bouillants sont épandus
Par les campagnes spacieuses.
Dans ce feu, le dernier des maux,
Tous les terrestres animaux
Se consolent en quelque sorte,
Du déluge à demi vengés,
En voyant ceux que l'onde porte
Aussi bien comme eux affligés.

1. L'Etna.
2. Substance minérale filamenteuse et inaltérable au feu.

L'unique oiseau[1] meurt pour toujours,
La nature est exterminée,
Et le Temps, achevant son cours,
Met fin à toute destinée.
Ce vieillard ne peut plus voler;
Il se sent les ailes brûler
Avec une rigueur extrême;
Rien ne le saurait secourir;
Tout est détruit, et la Mort même
Se voit contrainte de mourir.

O Dieu ! qui me fais concevoir
Toutes ces futures merveilles,
Toi seul à qui, pour mon devoir,
J'offrirai les nuits de mes veilles,
Accorde-moi par ta bonté
La gloire de l'éternité,
Afin d'en couronner mon âme;
Et fais qu'en ce terrible jour
Je ne brûle point d'autre flamme
Que de celle de ton amour.

Et vous, dont les discours sont tels,
Accompagnés des bons exemples,
Que, par leur fruit, les vrais autels
Triomphent de tous les faux temples;
Vous, dis-je, à qui j'écris ces vers,
Où, dans la mort de l'univers,
Un haut renom s'immortalise,
Veuillez être leur protecteur,
Et permettez-moi qu'on y lise
Que je suis votre adorateur.

1. Le phénix.

LA PLUIE

A Monsieur Deslandes-Payen,
Conseiller en la Cour du Parlement de Paris.

Enfin, la haute Providence
Qui gouverne à son gré le temps,
Travaillant à notre abondance,
Rendra les laboureurs contents.
Sus ! que tout le monde s'enfuie !
Je vois de loin venir la pluie :
Le ciel est noir de bout en bout,
Et ses influences bénignes
Vont tant verser d'eau sur les vignes,
Que nous n'en boirons plus du tout.

L'ardeur grillait toutes les herbes
Et tel les voyait consumer
Qui n'eût pas cru tirer des gerbes
Assez de grain pour en semer;
Bref, la terre en cette contrée,
D'une béante soif outrée
N'avait souffert rien de pareil
Depuis qu'une audace trop vaine
Porta le beau fils de Climène
Sur le brillant char du Soleil.

Mais les dieux mettant bas les armes
Que leur font prendre nos péchés,
Veulent témoigner par des larmes
Que les nôtres les ont touchés.
Déjà l'humide Iris étale
Son beau demi-cercle d'opale
Dedans le vague champ de l'air,
Et, pressant mainte épaisse nue,
Fait obscurcir à sa venue
Le temps qui se montrait si clair.

Ces pauvres sources épuisées
Qui ne coulaient plus qu'en langueur,

En tressaillent, comme fusées
D'une incomparable vigueur;
Je pense, à les voir si hautaines,
Que les eaux de mille fontaines
Ont ramassé dedans ces lieux
Ce qui leur restait de puissance,
Pour aller, par reconnaissance,
Au-devant de celles des cieux.

Payen, sauvons-nous dans ta salle,
Voilà le nuage crevé.
O comme à grands flots il dévale!
Déjà tout en est abreuvé.
Mon Dieu, quel plaisir incroyable!
Que l'eau fait un bruit agréable
Tombant sur ces feuillages verts!
Et que je charmerais l'oreille
Si cette douceur nonpareille
Se pouvait trouver en mes vers!

Çà! que l'on m'apporte une coupe,
De vin frais; il est en saison.
Puisque Cérès boit à la troupe
Il faut bien lui faire raison;
Mais non pas avec ce breuvage
De qui le goût fade et sauvage
Ne saurait plaire qu'aux Sablons,
Ou qu'à quelque jeune pucelle
Qui ne but que de l'eau comme elle,
Afin d'avoir les cheveux blonds.

Regarde à l'abri de ces saules
Un pèlerin qui se tapit :
Le dégout perce ses épaules,
Mais il n'en a point de dépit.
Contemple un peu dans cette allée
Thibaut, à la mine hâlée,
Marcher froidement par compas;
Le bonhomme sent telle joie
Qu'encore que cette eau le noie
Si ne s'en ôtera-t-il pas.

Vois de là, dans cette campagne,
Ces vignerons, tout transportés,
Sauter comme genets d'Espagne,
Se démenant de tous côtés;
Entends d'ici les domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un fréquent battement de mains :
Tous les cœurs s'en épanouissent,
Et les bêtes s'en réjouissent,
Aussi bien comme les humains.

LA VIGNE

FRAGMENT

A M. de Pontmenard.

Que sous les climats froidureux
Les peuples sont bien malheureux
De n'avoir aucun cep de vigne !
Tout plaisir leur est interdit;
Le ciel en tout temps leur rechigne,
Et la nature les maudit.

Ils profanent le cabaret;
De l'eau bouillie au vin clairet
Le fade goût on y préfère;
Quand on y boit on est transi,
Et l'on n'y saurait jamais faire
Rubis sur l'ongle comme ici.

Alexandre le grand buveur,
Bacchus, eût-il sans ta faveur
Pu mériter quelque louange,
Et l'eût-on jamais vu régner
Sur tant de terres que le Gange
Prend tant de plaisir à baigner?

Jamais habillements de Mars,
Glaives, boucliers, lances ni dards,
N'éclatèrent dans son armée,
Et jamais mousquets ni canons,
Vomissant fer, flamme et fumée,
N'y firent abhorrer leurs noms.

L'éclat des verres seulement,
Plus brillants que le firmament,
Y rendait la vue éblouie;
On n'y vomissait que du vin,
Et rien n'y possédait l'ouïe
Qu'un chant bachique et tout divin.

Quand ces pirates impudents,
Bacchus, te montrèrent les dents,
N'est-il pas vrai que ta vengeance
Ordonna, pour son plus grand fleau[1],
Que cette misérable engeance
Ne boirait jamais que de l'eau?

O quel sévère châtiment!
Boire de l'eau, Dieu, quel tourment!
Quelle ire n'en serait foulée!
C'est bien pour en désespérer!
Mais encore de l'eau salée
Qui ne sert qu'à les altérer!

Ces marauds furent bien surpris
En leur audacieux mépris!
Ils y perdirent leur escrime
Et dedans ces flots tous émus
De l'énormité de leur crime
Ils demeurèrent bien camus!

Père, aussi tant que je vivrai,
De tout mon cœur je te suivrai,
Je t'en fais ici la promesse,
Et jure par ces cervelas,

1. Fléau, prononcé fleau et n'ayant qu'une syllabe.

Que pour mon bâton de vieillesse,
Je ne veux rien qu'un échalas.

LE SOLEIL LEVANT

Jeune déesse au teint vermeil,
Que l'Orient révère,
Aurore, fille du soleil,
Qui nais devant ton père,
Viens soudain me rendre le jour,
Pour voir l'objet de mon amour.

Certes, la nuit a trop duré;
Déjà les coqs t'appellent.
Remonte sur ton char doré
Que les Heures attellent,
Et viens montrer à tous les yeux
De quel émail tu peins les cieux.

Laisse ronfler ton vieux mari
Dessus l'oisive plume,
Et pour plaire à ton favori
Tes plus beaux feux r'allume;
Il t'en conjure à haute voix,
En menant son limier au bois.

Mouille promptement les guérets
D'une fraîche rosée,
Afin que la soif de Cérès
En puisse être apaisée,
Et fais qu'on voie en cent façons
Pendre tes perles aux buissons.

Ha ! je te vois, douce clarté,
Tu sois la bienvenue :
Je te vois, céleste beauté,
Paraître sur la nue,

Et ton étoile en arrivant
Blanchit les coteaux du levant.

Le silence et le morne roi
Des visions funèbres
Prennent la fuite devant toi
Avecque les ténèbres,
Et les hiboux qu'on voit gémir
S'en vont chercher place à dormir.

Mais, au contraire, les oiseaux
Qui charment les oreilles
Accordent au doux bruit des eaux
Leurs gorges nonpareilles,
Célébrant les divins appas
Du grand astre qui suit tes pas.

La lune, qui le voit venir,
En est toute confuse;
Sa lueur, prête à se ternir,
A nos yeux se refuse,
Et son visage, à cet abord,
Sent comme une espèce de mort.

Le voilà sur notre horizon
En sa pointe première.
Et que l'Éthiope a raison
D'adorer sa lumière!
Et qu'il doit priser la couleur
Qui lui vient de cette chaleur!

C'est le dieu sensible aux humains,
C'est l'œil de la nature;
Sans lui les œuvres de ses mains
Naîtraient à l'aventure,
Ou plutôt on verrait périr
Tout ce qu'on voit croître et fleurir.

Aussi, pleine d'un saint respect,
Quand le jour se r'allume,
La terre, à ce divin aspect,
N'est qu'un autel qui fume,

Et qui pousse en haut comme encens
Ses sacrifices innocents.

Au vif éclat de ses rayons,
Flattés d'un gai zéphire,
Ces monts sur qui nous les voyons
Se changent en porphyre,
Et sa splendeur fait de tout l'air
Un long et gracieux éclair.

Bref, la nuit devant ses efforts,
En ombre séparée,
Se cache derrière les corps
De peur d'être éclairée,
Et diminue ou va croissant,
Selon qu'il monte ou qu'il descend.

Le berger l'ayant révéré
A sa façon champêtre,
En un lieu frais et retiré
Ses brebis mène paître,
Et se plaît à voir ce flambeau
Si clair, si serein, et si beau.

L'aigle, dans une aire à l'écart,
Étendant son plumage,
L'observe d'un fixe regard,
Et lui rend humble hommage.
Comme au feu le plus animé
Dont son œil puisse être charmé.

Le chevreuil solitaire et doux,
Voyant sa clarté pure
Briller sur les feuilles des houx
Et dorer leur verdure,
Sans nulle crainte de veneur,
Tâche à lui faire quelque honneur.

Le cygne, joyeux de revoir
Sa renaissante flamme,
De qui tout semble recevoir
Chaque jour nouvelle âme,

Voudrait, pour chanter ce plaisir,
Que la Parque le vînt saisir.

Le saumon dont au renouveau
Thétis est dépourvue,
Nage doucement à fleur d'eau
Pour jouir de sa vue,
Et montre au pêcheur indigent
Ses riches écailles d'argent.

L'abeille, pour boire des pleurs,
Sort de sa ruche aimée,
Et va sucer l'âme des fleurs
Dont la plaine est semée;
Puis de cet aliment du ciel
Elle fait la cire et le miel.

Le gentil papillon la suit
D'une aile trémoussante,
Et, voyant le soleil qui luit,
Vole de plante en plante,
Pour les avertir que le jour
En ce climat est de retour.

Là, dans nos jardins embellis
De mainte rare chose,
Il porte de la part du lis
Un baiser à la rose,
Et semble, en messager discret
Lui dire un amoureux secret.

Au même temps, il semble à voir
Qu'en éveillant ses charmes,
Cette belle lui fait savoir,
Le teint baigné de larmes,
Quel ennui la va consumant
D'être si loin de son amant.

Et même elle lui parle ainsi
En son muet langage :
« Hélas ! je deviendrai souci,
Au malheur qui m'outrage

Si de ma fidèle amitié
Mon fier destin ne prend pitié !

« Amour, sur moi comme vainqueur,
Exerce ses rapines
Et moins en mes bras qu'en mon cœur
Je porte des épines;
Mais je ne vivrai pas longtemps :
C'est le seul bien où je m'attends.

« Encore si, pour réconfort,
Quelques beaux doigts me cueillent
Avant que, par un triste sort,
Tous mes honneurs s'effeuillent,
Je n'aurai rien à désirer
Et finirai sans murmurer. »

Reine des fleurs, apaise-toi :
Voici venir Sylvie,
Qui t'apporte en elle de quoi
Contenter cette envie,
Car sa main de lis a dessein
De te loger en son beau sein.

LE MELON

FRAGMENT

Quelle odeur sens-je en cette chambre?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir
Et tout le cœur épanouir?
Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase :
Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet
Feraient-elles bien cet effet?
A-t-on brûlé de la pastille?
N'est-ce point ce vin qui pétille

Dans le cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,
Et d'où sort, quand on le veut boire,
Un air de framboise[1] à la gloire
Du bon terroir qui l'a porté
Pour notre excellente santé?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert :
C'est un melon où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisants chiffres d'amour,
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger
Et que, d'un souci ménager,
Travaillant aux biens de la terre
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aimables vertus
Dont les autres sont revêtus.

Baillez-le moi, je vous en prie,
Que j'en commette idolâtrie :
Oh! quelle odeur! qu'il est pesant!
Et qu'il me charme en le baisant!
Page, un couteau, que je l'entame;
Mais qu'auparavant on réclame,
Par des soins au devoir instruits,
Pomone, qui préside aux fruits,
Afin qu'au goût il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre
Et qu'on ne trouve point en lui.
Le défaut des gens d'aujourd'hui.

Notre prière est exaucée;
Elle a reconnu ma pensée :
C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.

1. Allusion au vin framboisé de Bourgueil, en Touraine.

O dieux ! Que l'éclat qu'il me lance
M'en confirme bien l'excellence !
Qui vit jamais un si beau teint !
D'un jaune sanguin il se peint ;
Il est massif jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre,
Et ce peu là, je pense encor
Que ce soient autant de grains d'or ;
Il est sec ; son écorce est mince ;
Bref, c'est un vrai manger de prince ;
Mais, bien que je ne le sois pas,
J'en ferai pourtant un repas.

Ha ! Soutenez-moi, je me pâme,
Ce morceau me chatouille l'âme ;
Il rend une douce liqueur
Qui va me confire le cœur ;
Mon appétit se rassasie
De pure et nouvelle ambroisie,
Et mes sens par le goût séduits,
Au nombre d'un sont tous réduits.

Non, le coco, fruit délectable,
Qui lui tout seul fournit la table
De tous les mets que le désir
Puisse imaginer et choisir,
Ni les baisers d'une maîtresse
Quand elle-même nous caresse,
Ni ce qu'on tire des roseaux
Que Crête nourrit dans ses eaux,
Ni le cher abricot que j'aime,
Ni la fraise avecque la crème,
Ni la manne qui vient du ciel,
Ni le pur aliment du miel,
Ni la poire de Tours sacrée,
Ni la verte figue sucrée,
Ni la prune au jus délicat,
Ni même le raisin muscat
(Parole pour moi bien étrange !)
Ne sont qu'amertume et que fange
Au prix de ce melon divin,
Honneur du climat angevin.

Que dis-je, d'Anjou? je m'abuse :
C'est un fruit du cru de ma muse,
Un fruit en Parnasse élevé,
De l'eau d'Hippocrène abreuvé,
Mont qui, pour les dieux seuls, rapporte
D'excellents fruits de cette sorte,
Pour être proche du soleil
D'où leur vient ce goût nonpareil :
Car il ne serait pas croyable
Qu'un lieu commun, quoique agréable,
Eût pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si doux.

O vive source de lumière !
Toi dont la route coutumière
Illumine tout l'univers,
Phœbus, dieu des fruits et des vers,
Qui tout vois et qui tout embrasses,
Ici je te rends humbles grâces,
D'un cœur d'ingratitude exempt,
De nous avoir fait ce présent...

SONNETS

I[1]

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir, qui me remet du jour au lendemain,
Essaie à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et, me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

1. D'après la tradition, Saint-Amant aurait composé ce sonnet à Belle-Ile chez un cabaretier nommé La Plante.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état, il me convient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée, et l'autre n'est que vent.

II

LE PARESSEUX

Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme un Don Quichotte en sa morne folie.

Là, sans me soucier des guerres d'Italie,
Du comte Palatin, ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

Je trouve ce plaisir si doux et si charmant,
Que je crois que les biens me viendront en dormant,
Puisque je vois déjà s'en enfler ma bedaine,

Et hais tant le travail que, les yeux entr'ouverts,
Une main hors des draps, cher Baudoin[1], à peine
Ai-je pu me résoudre à t'écrire ces vers.

III

LES GOINFRES

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Goths,
Nous éclairent sans cesse en roulant la prunelle.

1. Jean Baudoin, poète et traducteur, fut un des premiers membres de l'Académie française.

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Être deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant ainsi que les magots
Qui, bâillant au soleil, se grattent sous l'aisselle.

Mettre au lieu d'un bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau,
Dont le dessus servit à nous doubler la panse,

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hôte irrité
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

IV

L'HIVER DES ALPES

Ces atomes de feu qui sur la neige brillent,
Ces étincelles d'or, d'azur et de cristal,
Dont l'hiver, au soleil, d'un lustre oriental
Pare ses cheveux blancs que les vents éparpillent,

Ce beau coton du ciel de quoi les monts s'habillent,
Ce pavé transparent fait du second métal,
Et cet air net et sain, propre à l'esprit vital,
Sont si doux à mes yeux que d'aise ils en pétillent.

Cette saison me plaît, j'en aime la froideur;
Sa robe d'innocence et de pure candeur
Couvre en quelques façons les crimes de la terre.

Aussi l'Olympien la voit d'un front humain.
Sa colère l'épargne, et jamais le tonnerre
Pour désoler ses jours ne partit de sa main.

V

SUR LA MOISSON D'UN LIEU PROCHE DE PARIS

Plaisirs d'un noble ami qui sait chérir ma veine,
Mélanges gracieux de prés et de guérets,
Rustique amphithéâtre, où de sombres forêts
S'élèvent chef sur chef pour voir couler la Seine.

Délices de la vue, aimable et riche plaine !
On s'en va mettre à bas les trésors de Cérès,
Que l'on voit ondoyer comme un vaste marais
Quand il est agité d'une légère haleine.

L'or tombe sous le fer; déjà les moissonneurs,
Dépouillant les sillons de leurs jaunes honneurs,
La désolation rendent et gaie et belle.

L'utile cruauté travaille au bien de tous,
Et notre œil satisfait semble dire à Cybelle :
Plus le ravage est grand, plus je le trouve doux

ÉPIGRAMMES

I

ÉPITAPHE

Ci-gît un fou nommé Pasquet,
Qui mourut d'un coup de mousquet
Comme il voulait lever la crête;
Quant à moi, je crois que le sort
Lui mit du plomb dedans la tête
Pour le rendre sage en sa mort.

II

LES RIMES FATALES[1]

Ne te plains pas, mon cher Faret,
Si je te rime à cabaret,
Et ne m'en fais point un opprobre :
Ne vois-tu pas, esprit charmant,
Qu'encor qu'on me tienne assez sobre
On me rime bien à gourmand?

III

AU RARE ET GRAND ESTROPIÉ M. SCARRON

Puisque tout se vend aujourd'hui
Quelque charge que ce puisse être,
Cher Scarron, des perclus le maître,
Dis-m'en un mot en ton ennui;
Fais-moi savoir, j'en suis en peine,
Si de malade de la reine
La charge t'a coûté beaucoup?
Je me trouve en telle posture
Que je pourrais bien à ce coup
L'être de la reine future;
Ma bourse fera quelque effort
Pour m'élever à ce beau grade
Et je promets, foi de malade,
Que j'en serais bientôt le mort.

1. Saint-Amant a écrit contre la ville d'Évreux, où il n'avait pas trouvé de cabaret, une *Imprécation* pleine de verve, dont les quatre derniers vers que voici expliquent cette épigramme :

O bon ivrogne, ô cher Faret,
Qu'avec raison tu la méprises :
On y voit plus de trente églises
Et pas un pauvre cabaret!

CHAPELAIN

1595-1674

Jean Chapelain naquit le 4 décembre 1595 à Paris, où son père était notaire du roi au Châtelet. Il fit ses études sous divers maîtres sans trop de méthode et il apprit seul l'espagnol et l'italien, qu'il posséda parfaitement. Il se destinait à la médecine, mais à la mort de son père, il hérita un patrimoine assez modeste et renonça à cette carrière. Il trouva une place de précepteur, d'abord auprès du baron de Pec, puis chez Sébastien Le Hardy, seigneur de La Trousse, qui lui confia non seulement l'éducation de ses quatre enfants, mais encore l'administration de sa fortune. Chapelain resta dix-sept ans dans cette maison. En dehors des devoirs de son emploi, il s'occupait « sourdement de poésie »; il était lié avec quelques hommes de lettres : Faret, Gombauld, Vaugelas et Malherbe, notamment. La grande connaissance qu'il avait de l'italien le fit choisir pour écrire la préface de *l'Adone*, le poème du chevalier Marin. Le livre parut en 1623, et la préface de Chapelain fut fort admirée. Il obtint la faveur de Richelieu qui l'admit dans son intimité; il fut accueilli aussi à l'Hôtel de Rambouillet. Il composa de nombreuses dissertations littéraires, formula la règle impérieuse des trois unités, il eut, comme critique, une très grande autorité.

Nous avons parlé dans notre *Introduction* de la grande place qu'il tint dans la société littéraire de son temps, de l'influence qu'il eut pour avoir été chargé par Colbert de dresser la liste des pensions à accorder aux hommes de lettres, nous avons enfin parlé de cette fameuse *Pucelle*, vingt ans annoncée, et célèbre durant ces vingt ans, mais dont la publication dissipa la célébrité. Nous avons rappelé aussi quelles satires et quelles épigrammes fondirent sur le pauvre auteur. Il n'était poète à aucun degré. Nous donnons pourtant un fragment de cette *Pucelle* fameuse, que personne n'a le courage de lire; nous donnons même une autre pièce de cet auteur, qui fut un personnage trop considérable en son temps, pour n'être pas représenté dans ce recueil des poètes de son siècle, et, pour ne point faire de tort à sa mémoire nous reproduisons son *Ode à Richelieu*, la plus fameuse de ses poésies, celle qui a été le plus souvent citée, et dont le dernier et érudit biographe de Chapelain, M. Georges Collas, dit qu'elle « n'a pas cessé d'être considérée comme son chef-d'œuvre poétique ». M. Georges Collas ajoute bien vite : « Triste chef-d'œuvre, et tout à fait incapable, quoi qu'en aient dit certains plus riches d'indulgence que de goût, de sauver la réputation de son auteur du naufrage de la *Pucelle*. » Chapelain mourut le 26 février 1674.

ŒUVRES. — Nous ne mentionnons que les œuvres en vers et quelques autres écrits particulièrement importants pour l'histoire littéraire. — *Ode à Mgr le cardinal duc de Richelieu*, Paris, 1633, in-folio; — *Paraphrase du cinquantième psaume : Miserere...*, Paris, 1637, in-4°; — *Ode pour la naissance de Mgr le comte de Dunois*, Paris, 1645, in-4°; — *Ode pour Mgr le duc d'Anguien*, Paris, 1646, in-4°; — *Ode pour Mgr le cardinal de Mazarin*, Paris, 1647, in-4°; — *Ode pour la paix et pour le mariage du roi*, Paris, 1660, in-4°; — *La Pucelle ou la France délivrée, poème héroïque*, Paris, 1656, in-folio; — (Plusieurs rééditions au XVIIe siècle). Réimpression : *La Pucelle ou la France délivrée...*, ouvrage en français moderne, *revu et annoté par Émile de Molènes*, Paris, 1891, 2 vol. — Jusqu'ici on n'avait imprimé que les douze premiers chants de ce poème, qui en a vingt-quatre. M. Herluison a publié les douze derniers : *Jean Chapelain : Les douze derniers chants du poème de la Pucelle, publiés pour la première fois sur les manuscrits de la bibliothèque nationale*, par M. Herluison; *précédés d'une préface de l'auteur et d'une étude sur le poème de la Pucelle par René Kerviler*, Orléans, 1882, in-16; — Chapelain a aussi publié quelques pièces de vers dans les recueils collectifs de son temps; et, entr'autres ouvrages : *Les Sentiments de l'Académie française sur la tragi-comédie du Cid*, Paris, 1638, in-8°; — *Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de M. Chapelain*, par F. Denis Camusat, Paris, 1726, in-8°.

A CONSULTER. — Tallemant : *Historiettes*, t. IV (Garnier frères); — Pellisson et d'Olivet : *Histoire de l'Académie française;* — A. Rathery : *Notice sur les Œuvres inédites de Chapelain* (Bulletin du Bibliophile, 1863); — René Kerviler : *La Bretagne à l'Académie française au XVIIIe siècle*, Paris, 1873, in-8°; — H. Moulin : *Chapelain, Huet, Ménage et l'Académie de Caen*, Paris, 1882; — Abbé Fabre : *Les ennemis de Chapelain, étude littéraire sur le XVIIe siècle*, Paris, 1899, 2 v.; — Georges Collas : *Un poète protecteur des lettres au XVIIe siècle: Jean Chapelain* (1595-1674), *Étude historique et littéraire, d'après des documents inédits*, Paris, 1912, in-8°.

ODE

AU CARDINAL DE RICHELIEU

Grand Richelieu, de qui la gloire,
Par tant de rayons éclatants,
De la nuit de ces derniers temps
Éclaircit l'ombre la plus noire;

Puissant esprit, dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé notre espérance,
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des héros et la bonté des dieux.

Le long des rives du Permesse,
La troupe de ses nourrissons
Médite pour toi des chansons
Dignes de l'ardeur qui les presse;
Ils sentent ranimer leurs voix
A l'aspect de tes grands exploits,
Et font de ta louange un concert magnifique.
La gravité s'y mêle avecque les douceurs;
Apollon y préside, et, d'un ton héroïque,
Fait soutenir leur chant par celui des Neuf Sœurs.

Ils chantent quel fut ton mérite,
Quand, au gré de nos matelots,
Tu vainquis les vents et les flots
Et domptas l'orgueil d'Amphitrite;
Quand notre commerce affaibli,
Par toi puissamment rétabli,
Dans nos havres déserts ramena l'abondance,
Et que, sur cent vaisseaux maîtrisant les dangers,
Ton nom seul aux Français redonna l'assurance
Et fit naître la crainte aux cœurs des étrangers.

Ils chantent l'effroyable foudre
Qui, d'un mouvement si soudain
Partit de ta puissante main
Pour mettre Pignerol en poudre;
Ils disent que tes bataillons,
Comme autant d'épais tourbillons,
Ébranlèrent ce roc jusque dans ses racines,
Que même le vaincu t'eut pour libérateur,
Et que tu lui bâtis sur ses propres ruines,
Un rempart éternel contre l'usurpateur.

Ils chantent nos courses guerrières,
Qui, plus rapides que le vent,

Nous ont acquis, en te suivant,
La Meuse et le Rhin pour frontières :
Ils disent qu'au bruit de tes faits,
Le Danube crut désormais
N'être pas en son antre assuré de nos armes;
Qu'il redouta le joug, frémit dans ses roseaux,
Pleura de nos succès, et grossi de ses larmes,
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

Ils chantent tes conseils utiles,
Par qui, malgré l'art des méchants,
La paix refleurit dans nos champs,
Et la justice dans nos villes :
Ils disent que les immortels
De leur culte et de leurs autels
Ne doivent qu'à tes soins la pompe renaissante;
Et que ta prévoyance et ton autorité
Sont les deux forts appuis dont l'Europe tremblante
Soutient et raffermit sa faible liberté.

Je pourrais parler de ta race
Et de ce long ordre d'aïeux
De qui les beaux noms, dans les cieux,
Tiennent une si belle place;
Dire les rares qualités
Par qui ces guerriers indomptés
Ajoutent tant de lustre à nos vieilles histoires,
Et montrer aux mortels, de leur gloire étonnés,
Quel nombre de combats, d'assauts et de victoires
Les rend dignes des rois qui nous les ont donnés.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne saurait être offusqué :
La lumière en est toujours pure;
Dans un paisible mouvement,
Tu l'élèves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre :
Ainsi, le haut Olympe, à son pied sablonneux,
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

Tu vois dessous toi l'injustice
Tâcher en vain de t'offenser;
D'un regard tu peux renverser
Et l'insolence et l'artifice.
Ton courage, au monstre fatal,
Est toujours plus fort que le mal;
Sur le solide honneur sa base est établie :
Le droit et la raison l'accompagnent toujours;
Et, sans que sa vigueur soit jamais affaiblie,
Qu'on cède, ou qu'on résiste, il va d'un même cours.

Tu n'es point charmé des richesses;
Les dons ne te peuvent tenter,
Et tu n'en saurais accepter
Que pour en faire des largesses.
Si ton prince, outre ton souhait,
T'honore de quelque bienfait,
Soudain tu le répands en des grâces diverses;
Tu n'en as que la fleur, nous en avons le fruit :
Recevant les faveurs, aussitôt tu les verses;
Et le bien qui te cherche, en même temps te fuit.

Durant la plus fière tempête,
Il abandonne son salut,
Et n'a pour véritable but
Que d'en garantir notre tête.
Avec quelque noire fureur
Que, plein de colère et d'horreur,
Le ciel tonne sur nous, et le sort nous poursuive,
A leurs traits inhumains il s'expose pour nous;
Et, parmi les transports d'une amour excessive,
Il n'est point de tourment qui ne lui semble doux.

Ébloui de clartés si grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainsi qu'à notre demi-Dieu,
Je te viens faire mes offrandes.
L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir
Et du siècle présent te nommera l'Alcide :
Tu serviras un jour d'objet à l'univers,

Aux ministres d'exemple, aux monarques de guide,
De matière à l'histoire et de sujet aux vers.

LE SACRE DE CHARLES VII

(FRAGMENT DU POÈME DE *LA PUCELLE*[1].

Alors du vieux palais, Charles part en silence.
Et, d'un pas mesuré, vers le temple s'avance;
La Guerrière l'y suit, et Clermont et Dunois;
Sa cour, pour cette veille est réduite à ces trois...
Le clergé dans la nef, du grand prêtre est suivi;
La foule l'environne et le presse à l'envi...
Jusques sous le portail, serrée, elle se coule,
Et voit venir de loin la merveilleuse ampoule;
Ses pâles gardiens de chacun respectés,
Célèbrent, en venant, les suprêmes bontés.
De fils d'argent et d'or, une traînante gaze,
Aux profanes regards, cache le sacré vase;
Du corps religieux, en deux files rangé,
Va le chef après tous et du vase est chargé.
Du vénérable abbé, le prélat vénérable,
Reçoit à deux genoux ce dépôt adorable,
Et, d'un pas grave et lent, vers le chœur retourné,
Le pose sur l'autel; à l'autel incliné,
Il révère humblement la sagesse infinie,
Puis se lève et s'apprête à la cérémonie;
On l'habille soudain et ses pompeux habits
Sont de perles brodés et couverts de rubis.
D'un air majestueux vers le prince il s'avance,
Et dit: « Toi qui n'es roi que d'un coin de la France,
Charles, voici le temps, par le Seigneur élu,
Pour te l'asservir toute et t'y rendre absolu.
Le ciel, en ce moment, sur toi s'enflamme et s'ouvre;
La cour des Bienheureux de ses clartés te couvre,
Et Dieu même, en sa gloire, au milieu de ses saints,
Descend du paradis pour t'oindre par mes mains... »

1. Chant huitième.

A la fin de ces mots, il lui montre le livre
Qui prescrit aux mortels la règle de bien vivre,
Et sur le texte saint prend le serment du roi,
Qu'il défendra l'Église et mourra dans sa loi.
Il jure, la main haute, et, jurant, s'agenouille;
Alors, de ses habits, en hâte on le dépouille;
Ses pairs, ses chambellans, sont tous à l'environ;
L'un lui met la bottine et l'autre l'éperon.
Le grand prêtre, au côté, lui met l'épée ardente
Que jamais l'ennemi ne vit sans épouvante,
Et du riche fourreau soudain la dégageant,
Il lui remplit la main de la garde d'argent.
Hors du brillant fourreau, la redoutable lame
Jette, en ce lieu de paix, une guerrière flamme;
Le prince, pour un temps, en supporte le poids :
Puis en remet la charge au valeureux Dunois.
Au sommet de la tête, au bas de la poitrine,
Le grand prêtre oint le prince avec l'huile divine;
Il l'oint à chaque épaule, il l'oint à chaque bras,
L'huile coule, et pourtant ne s'en amoindrit pas.
Charles sanctifié, par le céleste chrême,
S'élève tout à coup au-dessus de lui-même;
Par lui de cent défauts il se voit affranchi,
Et par lui de cent dons il se trouve enrichi...
La royale tunique à l'instant se déploie;
L'or et l'argent mêlés y brillent sur la soie.
Rieux en revêt le prince, et, sur ce vêtement,
Fait du manteau royal éclater l'ornement.
Le grand prêtre à la droite, en signe de puissance,
S'en vient lui mettre, après, le sceptre de la France;
A l'autre il met la main, symbole d'équité,
Et, dans l'un de ses doigts, l'anneau de fermeté.
A tous les ornements qu'il lui met ou lui donne,
De saintes oraisons sa sainte voix résonne,
Et dans le livre saint, qu'on présente à ses yeux,
Il lit, à chaque fois, les mots mystérieux.
Mais la couronne encor ne couvre point la tête;
A la lui mettre enfin le grand prêtre s'apprête;
Ses douze pairs alors, vers lui pressant leurs pas,
Pour la supporter mieux, haussent leurs douze bras.
Sur le prince français, qui n'est plus que lumière,
Le grand prêtre incliné renforce la prière,

Et demande pour lui tous les dons qu'autrefois
Le berger roi-prophète obtint du roi des rois.
A peine en sa faveur les prières s'achèvent,
Qu'en foule tous les pairs, sur le trône, l'élèvent;
Il y sied d'un air grave, et les pairs, tour à tour,
Par leur soumission lui montrent leur amour...
Chaque pair, aux côtés de la chaire royale,
Sur des sièges plus bas les richesses étale;
Les gardes, sur leurs pieds, sont derrière, et dessous,
Et la seule Pucelle est devant à genoux...

SAINT-PAVIN

1595-1670

Denis Sanguin de Saint-Pavin naquit en 1595 à Paris. Il était le sixième fils de Jacques Sanguin, sieur de Livry, conseiller au Parlement, et plus tard prévôt des marchands. Après avoir fait ses études à La Flèche, chez les jésuites, Saint-Pavin, bien que fort peu dévot, fit quelques pas dans la carrière ecclésiastique, c'est-à-dire qu'il devint clerc, ce qui lui permettait d'obtenir quelques bénéfices. Et de fait il obtint le prieuré de Saint-Pavin-des-Champs qu'il résigna, par la suite, pour devenir prieur de Saint-Côme et Saint-Damien près Meulan; il obtint mieux encore par la suite : en 1643, il était nommé abbé commandataire de l'abbaye de Notre-Dame de Grestain, près de Lisieux. Cette dignité n'obligeait pas à la résidence; aussi Saint-Pavin vivait-il surtout à Paris, et, tout abbé qu'il était, dans la société la plus libertine; il fut en poésie un élève de Théophile et il eut Des Barreaux pour ami; il n'eut souci que de vivre agréablement et de s'occuper de belles-lettres. Il était bossu, et il a raillé sa difformité dans un portrait qu'il a tracé de lui-même et qu'on trouvera ci-après. Lorsque, perclus par la goutte, il dut demeurer fixé dans un fauteuil, il conserva, comme Scarron, toute sa gaieté et toute sa malice. A la fin il se convertit. Il mourut le 27 ou le 28 mars 1670.

ŒUVRES. — *Poésies*, publiées par Lefebvre de Saint-Marc, Amsterdam, 1759, 1 vol. in-12; — nouvelle édition augmentée de plus de cent pièces inédites, par M. Paulin Paris : *Les poésies de Saint-Pavin*, Paris, 1861, 1 vol. in-8°; — *Vers inédits*, publiés par Ed. de Bar-

thélemy (Bulletin du bibliophile, 1863); — M. F. Lachèvre a donné aussi, dans sa *Bibliogr. des Rec. collectifs*, quelques pièces nouvelles de Saint-Pavin; il en a publié enfin dans son ouvrage : *Disciples et successeurs de Théophile : vie et poésies inédites de Des Barreaux et de Saint-Pavin*, Paris, 1911, in-12; — enfin, M. G. Michaut a publié un *Choix de poésies de Saint-Pavin*, Paris, 1913, pet. in-18. (Petite bibliothèque surannée.)

A CONSULTER. — Paulin Paris, F. Lachèvre et G. Michaut : Notices en tête des éditions publiées par eux; — Sainte-Beuve : *Une ruelle poétique*, dans *Portraits de femmes*; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. II, p. 461, t. III, p. 523 et t. IV, p. 183.

SONNETS

I

Un jour la reine de Cythère,
Sans carquois rencontrant son fils,
Lui demanda tout en colère :
« Où sont tes traits? Qui les a pris? »

Cet enfant, qui craignait sa mère,
Lui dit : « Hier, la jeune Iris
Me les demanda pour en faire
Une conquête de haut prix.

« Elle avait votre air et vos charmes;
Trompé, je lui donnai mes armes,
J'ai mérité votre courroux;

« Mais l'erreur est peu criminelle;
Tout autre la voyant si belle,
L'eût, comme moi, prise pour vous. »

II

N'écoutez qu'une passion;
Deux ensemble, c'est raillerie.

Souffrez moins la galanterie
Ou quittez la dévotion.

Par tant de contradiction
Votre conduite se décrie;
Avec moins de bizarrerie
Suivez votre inclination.

Iris, chacun se met en peine
De vous voir toujours incertaine
Sans savoir à quoi vous former;

Vous finirez comme une sotte :
Vous ne serez jamais dévote,
Vous ne saurez jamais aimer.

III

La fortune qui me maltraite
Ne bornera jamais son cours,
Et les araignes tous les jours
Font leur toile dans ma pochette.

Ma garde-robe est tantôt nette,
Je n'ai plus d'habit de velours;
Mes chevaux ressemblent des ours,
Mon carrosse devient charrette.

Mes laquais tirent à la fin,
Et ce qui restait de mon train
A pris congé pour récompense;

Enfin, hors ceux à qui je doi,
On ne voit point d'ermite en France
Qui soit moins visité que moi.

IV

Silvandre grimpé sur Parnasse[1]
Avant que personne en sût rien,
Trouva Régnier avec Horace
Et rechercha leur entretien.

Sans choix, et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien;
Il s'en servit avec audace,
Il s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poètes,
Dans ses satires indiscrètes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité je lui pardonne;
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

V

Alerte, messieurs les poètes,
Le roi doit arriver demain;
La victoire, au bruit des trompettes,
Le ramène dans Saint-Germain.

Il faut, paresseux que vous êtes,
Graver sur le marbre et l'airain
Cent belles choses qu'il a faites,
Et, toutes, l'épée à la main.

Il fera bien d'autres conquêtes;
Tenez des rimes toujours prêtes;
De votre honneur soyez jaloux;

1. Silvandre désigne ici Boileau. Le premier vers de ce sonnet a été parfois imprimé :

« Despréaux monté sur Parnasse ».

A la tête de son armée
Il fait marcher la Renommée;
Elle ira plus vite que vous.

VI

Quand d'un esprit doux et discret
Toujours l'un à l'autre on défère,
Quand on se cherche sans affaire
Et qu'ensemble on n'est pas distrait;

Quand on n'eut jamais de secret
Dont on se soit fait un mystère,
Quand on ne cherche qu'à se plaire,
Quand on se quitte avec regret;

Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne pense dire,
Et souvent moins qu'on ne voudroit,

Qu'appelez-vous cela, la belle?
Entre nous deux cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

VII

SONNET IMITÉ DE CELUI DE BENSERADE[1]

Job eut des biens en abondance;
On le vit en tout prospérer;
Le ciel voulut les retirer,
On admira sa patience!

Si toutefois dans la souffrance
On le voit un peu murmurer,
Celui qui meurt sans soupirer
Témoigne de plus de constance.

1. V. le sonnet de Benserade, t. II, p. 118 de ce recueil.

Dans les plus fâcheux accidents,
Il se donna des confidents,
Il n'eut point de maux incurables;

Son tourment ne fut point caché;
On le sut, on en fut touché;
J'en connais de plus misérables.

ÉPIGRAMMES

I

Silvandre n'a pas eu tort,
Peu de jours avant sa mort,
D'avoir fait brûler son livre;
Chacun l'avait condamné :
Un enfant si mal tourné
Ne méritait pas de vivre.

II

Léandre, j'ai bien acheté
Le livre que tu m'as prêté,
Et pourtant je te le renvoie.
Je l'ai lu fort exactement
Il ne m'a donné que la joie
De le renvoyer promptement.

III

Je te rends ton livre, Mélite;
Quoique fort long, je l'ai tout lu;
Si tu veux que nous soyons quitte,
Rends-moi le temps que j'ai perdu.

IV

Pour marque de votre amitié,
Iris, vous voulez que je voie
Certains billets qu'on vous envoie,
Dont vous me cachez la moitié;
Les confidences imparfaites
Me mettent en méchante humeur;
Ne m'ouvrez jamais vos cassettes
Sans m'ouvrir aussi votre cœur.

PORTRAIT DE L'AUTEUR

Mon cher Tircis, que t'ai-je fait
Pour me demander mon portrait?
Veux-tu qu'à mon désavantage
Ma main travaille à cet ouvrage,
Et qu'avec si peu d'agréments
On me montre chez les Flamands?
Soit à ma honte ou pour ma gloire
J'ai peine à faire mon histoire;
Je vais pourtant, sans me flatter,
Me peindre pour te contenter.

Ma mine est fort peu cavalière,
Mon visage est fait de manière
Qu'il tient moins du beau que du laid,
Sans être choquant tout à fait.
Dans mes yeux deux noires prunelles
Brillent de maintes étincelles.
J'ai le nez pointu, je l'ai long,
Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon,
Et je sens venir toutes choses
De plus loin que l'on sent les roses;
Enfin, j'ose dire en un mot
Que je n'ai pas le nez d'un sot.

Malgré les ans et la fortune,
Ma chevelure est encor brune,
Mon teint est jaune et safrané
De la couleur d'un vieux damné,
Pour le moins qui le doit bien être,
Ou je ne sais pas m'y connaître.
Soit par hasard ou par dépit
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse.
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair
Fait en pointe comme un clocher;
Mes bras, d'une longueur extrême
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

Je suis composé de matière
Fort combustible et peu grossière;
J'ai de l'enjoûment, j'ai du feu;
Qu'il m'en reste beaucoup ou peu,
N'importe, il s'en faut satisfaire,
Quand on s'en trouve assez pour plaire.
Je ne suis point homme borné;
Mon esprit n'est point mal tourné,
Je l'ai vif dans les reparties
Et plus puissant que les orties;
Je ne laisse point d'être adreit
Complaisant, même un peu coquet,
Mais ce n'est pas pour la coquette;
Près d'elle fort peu je m'arrête,
Et je croirais passer pour fat,
Si je n'étais plus délicat.
Je suis tantôt gueux, tantôt riche,
Je ne suis libéral ni chiche,
Je ne suis ni fâcheux ni doux,
Sage ni du nombre des fous,
Et je suis cela tout ensemble
Sans que personne me ressemble;
Enfin je trouve tout égal,
Et je ne fais ni bien ni mal.
La coutume, à qui l'on défère

Comme l'enfant fait à sa mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît.
L'ambitieuse frénésie,
La vengeance, la jalousie,
Grands trouble-fêtes de l'esprit,
Ont sur le mien peu de crédit.
J'aime à railler, mais sans médire,
Et réjouir sans faire rire,
Parler sans me faire écouter,
Et je veux plaire sans flatter.
Je ne suis pas l'homme du monde
Le plus ennemi de la fronde;
Aussi je ne suis pas de ceux
Qui partout d'un esprit hargneux
Cherchent sans cesse sur qui mordre
Et ne respirent que désordre :
Le repos et la liberté
Est le seul bien que j'ai goûté.
Je hais toutes sortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères;
Du futur comme du passé
Je n'ai l'esprit embarrassé;
Ce qu'on dit de moi peu me choque;
De force choses je me moque,
Et, sans contraindre mes désirs
Je me donne entier aux plaisirs.
Le jeu, l'amour, la bonne chère,
Ont pour moi certain caractère
Par qui tous mes sens sont charmés,
Et je les ai toujours aimés,
Toutefois ce n'est qu'à ma mode,
Dans un air de vivre commode;
C'est rarement qu'un vieux garçon
En use d'une autre façon.
Pour me divertir, je compose
Tantôt en vers, tantôt en prose,
Et quelquefois, assez heureux,
Je réussis en tous les deux.
Mon humeur est assez facile;
J'aime les champs, je hais la ville,
Et je pense moins à la cour

Que je ne fais à ton retour.
Voilà ma peinture parfaite;
Et je suis quitte de la dette
A quoi je m'étais engagé.
Regarde si je suis changé
D'humeur, d'esprit ou de visage;
Trouves-tu que je sois plus sage?
De quelque façon que je sois,
Aime-moi, Tircis, tu le dois.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

1595–1676

Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin, naquit en 1595 à Paris. Ce fut un assez curieux personnage. Dans sa jeunesse il aimait les plaisirs, se montrait gai, spirituel, était recherché par les sociétés les plus brillantes et était devenu un des habitués de l'hôtel de Rambouillet. Il fut présenté à Richelieu à qui il plut et auprès de qui il fut en grande faveur. Pourvu de hauts emplois, il devint successivement conseiller du roi, conseiller général de l'Extraordinaire des guerres et secrétaire général de la marine du Levant. Il fut aussi l'un des premiers membres de l'Académie française. Il composait dans le même temps ses œuvres littéraires : longs romans, longs poèmes, tragédies, comédies, tout cela ennuyeux et sans relief et qui n'aurait pas gardé son nom de l'oubli s'il n'avait, dans un moment de bonheur, écrit sa comédie *Les Visionnaires*. Visionnaire, d'ailleurs, il le fut lui-même. Vers la cinquantaine, cet ancien ami du libertin Des Barreaux, du joyeux Faret et du plaisant Boisrobert devint extrêmement dévot, et, comme le dit Chapelain, tomba dans la mystiquerie. En réalité, il perdit à peu près la raison. Il mourut le 28 octobre 1676. Nous avons recueilli peu de chose dans son œuvre; une courte pièce profane, une courte pièce religieuse, et les deux madrigaux qu'il fit pour Julie; celui de *la Violette* est justement considéré comme l'un des plus jolis de *la Guirlande*.

ŒUVRES. — (Nous renverrons pour ses romans ou ses œuvres dramatiques aux manuels de bibliographie. Nous mentionnons seulement ses ouvrages de poésie). — *Œuvres poétiques*, Paris, 1641,

in-4°, et 1647, in-4°; — *L'office de la Vierge Marie*, Paris, 1645, in-12; — *Les promenades de Richelieu ou les vertus chrétiennes*, poème en huit chants, Paris, 1653, in-12; — *Clovis ou la France chrétienne*, poème héroïque (en 24 chants), Paris, 1657, in-4°; — 3e édition (en 20 chants), Paris, 1673, in-8°; — *Les Psaumes de David*, Paris, 1660, in-4°; — *Quatrains pour la vie chrétienne, tirés de l'Imitation*, Paris, 1669, in-12; — *Marie-Madeleine ou le Triomphe de la grâce*, Paris, 1669, in-12; — *Esther*, poème héroïque sous le nom du sieur de Boisval, Paris, 1670, in-4°; — *Le Triomphe de Saint Louis et de son siècle*, poème lyrique, Paris, 1674, in-4°.

A CONSULTER. — Pellisson et d'Olivet : *Histoire de l'Académie française*; — Michel de Marolles : *Mémoires*, Paris, 1755, 3 v. in-12; — Les frères Parfaict : *Histoire du Théâtre français*, t. XV; — Sainte-Beuve : *Port-Royal*, t. IV; — René Kerviler : *Desmarets de Saint-Sorlin*, Paris, 1879.

APOLLON A DAPHNÉ

STANCES

Aimable fille de Pénée
Qui m'avais soumis à tes lois,
Doncques ta vie est terminée,
Tu n'es plus qu'un arbre en ce bois.

Hélas ! pour éviter ma flamme
Tes cris ont pénétré les cieux.
Un Dieu n'a pu fléchir ton âme,
Et ta voix a fléchi les Dieux.

Je te désirais moins agile;
Et le Ciel riant de mes vœux
A voulu te rendre immobile,
T'arrêtant plus que je ne veux.

Ta course m'était importune;
Tu craignais mes bras amoureux;
Et nos souhaits par ta fortune
Sont exaucés et malheureux.

Daphné, quelle funeste envie
T'a fait mépriser la clarté?
Chère Daphné, reprends la vie,
Ou bien rends-moi la liberté.

Mais quoi? Je tente l'impossible :
Je perds ces mots comme mes pas.
Si, nymphe, elle était insensible,
Ces branches ne m'entendront pas.

Que ta feuille soit toujours verte,
Arbre de mon mal glorieux;
Toujours ma tête en soit couverte,
Et le front des victorieux.

MADRIGAUX POUR *LA GUIRLANDE DE JULIE*

I

LA VIOLETTE

Franche d'ambition je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

II

LES LYS

Belle, ces lys que je vous donne
Auront plus d'honneur mille fois
De servir à votre couronne
Que d'être couronnés aux armes de nos rois.

POUR LE TEMPS DE NOËL

STANCES

Voici donc le temps désirable
Où des Cieux la grâce admirable
Nous fait naître un soleil au milieu de la nuit.
O nuit, quel heur et quelle gloire !
Le jour te cède la victoire,
Puisque pour ton flambeau le fils de Dieu te luit.

Adorons cet astre admirable,
Aux pécheurs même favorable,
Qui sortant d'un beau sein donne et reçoit le jour.
Heureux sein d'une Vierge pure,
Qui contre l'ordre de nature
A pu si chastement porter les fruits d'amour.

Dans le temps des rudes tempêtes,
Sous un toit le séjour des bêtes,
Sans secours et sans feu naît le maître des rois;
Et s'accoutumant à la peine,
Des vents souffre la froide haleine,
Et dedans le berceau porte déjà sa croix.

Cependant la Vierge divine
Sur son fils humblement s'incline,
Adorant ce grand roi dans un si pauvre lieu.
Un doux et saint transport l'anime :
Mais son humilité réprime
Le plaisir glorieux d'avoir produit un Dieu.

Saint enfant d'une sainte mère,
Qui prends part à notre misère,
Voulant nous donner part aux délices des cieux
Fais-nous renaître à ta naissance,
Et donne la paix à la France
Comme tu la donnas venant en ces bas lieux

PIERRE DE MARBEUF

1596?–1636?

Pierre de Marbeuf, seigneur d'Imare et de Sahurs, naquit vers 1596, à Pont-de-l'Arche (Normandie) selon certains biographes, et selon d'autres en Anjou. Il fit ses études au collège de La Flèche, et son droit à Orléans. C'est l'amour, dit-on, qui le rendit poète. Il chanta dans ses vers plusieurs beautés : une Hélène, une Gabrielle, une Madeleine, une Philis, une Amaranthe. Il séjourna longtemps à la petite cour de Lorraine, puis en Savoie; il se retira ensuite à Pont-de-l'Arche où il fut nommé maître des eaux et forêts. Ce poète galant se maria et ne fut pas, paraît-il, heureux en ménage; aussi quand sa femme mourut, au lieu de gémir un chant funèbre, il entonna les stances qu'il a intitulées le *Misogyne* et qu'on trouvera ci-après. Nous y avons joint une pièce agréable à la louange du cidre et *le Tableau de la beauté de la mort*, la plus connue des œuvres de Marbeuf, elle contient quelques belles stances, mais le ton malheureusement n'y est pas partout soutenu. On ignore la date de la mort de ce poète; on sait seulement qu'elle est postérieure à 1635.

ŒUVRES. — *Psaltérion chrétien*, suivi de *Poésies mêlées* du même auteur, Rouen, 1618, in-12; — *Recueil des vers de M. de Marbeuf*, Rouen, 1628, in-8°; — *Le Portrait de l'homme d'État*, ode, Paris, 1633, in-4°.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. franç.*, XV; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. I, p. 236.

LE TABLEAU DE LA BEAUTÉ DE LA MORT

PRÉSENTÉ POUR HYLAS, SEIGNEUR DE MÉRITE, LEQUEL NE POUVAIT GOUTER LES FÉLICITÉS DE LA VIE DANS LES APPRÉHENSIONS DE LA MORT

La mort n'est qu'une femme ainsi qu'Hylas la nomme;
Hylas, c'est donc à tort
Que ton jeune courage étant au cœur d'un homme
Craint la main de la mort.

La mort n'a rien d'affreux, elle est toute paisible;
Ceux que sa flèche atteint
N'ont jamais rapporté qu'elle fût si terrible
Que la peur la dépeint.

Regarde ce dormeur, c'est sa vivante image,
Remarque chaque trait,
Et vois que la beauté qu'on voit sur son visage
Est dedans ce portrait.

Le sommeil et la mort également aimables,
Ne sont point différents;
La nature aurait tort d'avoir fait dissemblables
Deux si proches parents.

Au repos du sommeil la mort n'est point contraire,
C'est la même douceur,
Et, lassé, tu te plains si, recherchant le frère,
Tu rencontres la sœur.

Que l'homme donc s'assure, ayant en sa pensée
Chaque fois qu'il s'endort,
Que pour revivre encor il fit la nuit passée
Un essai de la mort.

Quiconque des mortels injustement murmure
De la loi du trépas,
Il devait, recevant l'être de la nature,
Prier de n'être pas.

Si l'âme dans le corps est dans un esclavage,
Avec quelle raison
Te plains-tu qu'on a fait pour l'ôter de servage
Des clefs à sa prison?

Tu te laisses à tort abuser à l'envie
De l'immortalité;
Penses-tu préserver le verre de ta vie
De la fragilité?

Si l'air par le défaut, si l'eau par l'abondance
T'étouffe en un moment,

Vois-tu pas que tu vis dessous la dépendance
Du plus simple élément?

L'un dessus l'échafaud fait une tragédie
De la fin de ses jours,
L'autre dedans le lit voit qu'une maladie
Finit le même cours.

L'un meurt en son enfance et l'autre en sa jeunesse;
On ne peut l'éviter,
Et l'on n'a reculé la mort de la vieillesse
Que pour mieux la goûter.

Écoute ta raison; de ce mal qui t'enivre
Elle te veut guérir;
N'échange pas, dit-elle, au doux plaisir de vivre,
La crainte de mourir.

As-tu peur qu'aux festins la mort pour te surprendre
Ne cache du poison?
Comment veux-tu mourir, si le grand Alexandre
Mourut de la façon?

Quand le ciel dessus toi promènera son foudre
Tu ne peux échapper;
Étant un coup du ciel, dois-tu pas te résoudre
Si Dieu te veut frapper?

Réjouis-toi plutôt quand le tonnerre gronde,
Sans t'étonner si fort;
Le Ciel fait ce grand bruit pour avertir le monde
Qu'il prépare la mort.

Si, du sang des soldats une lame trempée,
T'atteint mortellement,
Pense que de mourir avec un coup d'épée
C'est mourir noblement.

Mourons joyeusement avec le bruit des armes
Et le son des tambours;
Baignons-nous dans le sang sans nous baigner de larmes
A la fin de nos jours.

Suivons ces voix d'airain qui sonnent les approches
De nos derniers moments;
Laissons pleurer après les femmes et les cloches
Dessus nos monuments.

N'attendons pas au lit que l'âge nous assomme
Par sanglots étouffants;
Ce n'est pas en ce lieu que doit mourir un homme
Où naissent les enfants.

Tout le bronze et le marbre et ce qu'on peut dépendre
Pour armer les tombeaux,
Sert aux morts seulement afin de les défendre
De la faim des corbeaux.

Lorsque tu vois la mer, ton courage succombe
Au lieu de t'animer;
Aurais-tu sur la terre une plus grande tombe
Qu'au milieu de la mer?

Peut-être que la peur d'être sans sépulture
Te donne ses frissons;
Dis-moi de qui vaut mieux être la nourriture,
Des vers ou des poissons?

Il faut allègrement à la mort se résoudre
Et ne la craindre pas;
Si vifs nous sommes terre et morts nous sommes poudre,
C'est peu que le trépas.

Si l'on pleure en naissant, en mourant l'on doit rire;
Car les pleurs du berceau
Enseignent que le mal de la naissance est pire
Que celui du tombeau.

La mort s'enfuit de ceux qui la veulent poursuivre,
Et l'on la voit courir
Seulement après ceux qui veulent toujours vivre
Et jamais ne mourir.

Tant plus on me dira qne sa flèche est cruelle
Et son arc outrageux,

Moins je serai timide, et plus, en dépit d'elle,
Je serai courageux.

Car, alors qu'on l'empêche avecque tant de peine
D'entrer en la maison,
Elle en ouvre la porte avec des mains de laine
Et prend en trahison.

Il est vrai que la faim, et la peste, et la guerre
Sont des coups furieux,
Mais Dieu par ce moyen ne dépeuple la terre
Que pour peupler les cieux.

La grandeur qui distingue une maison royale
De celle des bouviers,
Loge la mort chez soi, qui sans choisir, égale
Les sceptres aux leviers.

Le sort qui toujours gronde, ayant fait que l'orage
Est dessus toi fondu,
Si perdant tous les biens, tu ne perds le courage,
Tu n'auras rien perdu.

Rien n'arrive pourtant que Dieu ne le permette,
Et le moindre animal
Sans le vouloir divin, quoi que le sort promette,
Ne peut avoir de mal.

Le monde n'est qu'un flux et un reflux qui change
Ce qu'on voit ici-bas;
Que s'il était constant, ce serait chose étrange
Si le ciel ne l'est pas.

Quoi qu'il puisse arriver, ferme, je me propose
De le voir sans ennui;
L'homme est bien inconstant si son cœur ne repose
Quand Dieu veille pour lui.

Si de te faire mal tout le monde s'efforce,
Faut-il désespérer?
Dieu mesure le mal et puis, selon ta force,
Il te faut endurer.

Alors que de tes biens la fortune se joue
Le ciel veut t'éprouver;
Il ne faudra demain qu'un autre tour de roue
Afin de t'élever.

Tu prendras pour objet la volonté divine
En tes plus grands travaux;
Soit pour vivre ou mourir, elle est la médecine
Qui guérit tous les maux.

Hylas, ce dernier trait, de toute ma peinture
Est le trait le plus beau;
Et, de peur de gâter une chose si pure,
Je lève le pinceau.

LE MISOGYNE

L'Amour, durant mon premier âge,
Avec les fers du mariage
Liait mon corps et ma raison;
Mais à présent ma femme est morte
Et j'ai la clef de cette porte
Qui me retenait en prison.

Tous mes soins s'en vont en fumées
Avec ces torches allumées
Quand au tombeau je la conduis;
J'ai donc raison si je célèbre,
Au lieu d'une oraison funèbre,
Un chant de triomphe aujourd'hui.

La bienséance, en sa mémoire,
Me fait porter la couleur noire,
Mais je vous dirai nettement
Que c'est pour ne rompre la mode,
Et que ce deuil ne m'incommode,
Ne passant point le vêtement.

Bien vite avec cet équipage
Je dresse aux enfers un voyage
Pour dire à ce vieux nautonnier,
Qu'il passe tôt sa vaine idole,
Et que je donne une pistole
Pour ma femme, au lieu d'un denier.

J'ai le dessein dans ma pensée,
Alors qu'elle sera passée
De faire ma plainte à Pluton,
Qu'un diable, pour me rendre infâme,
Dessous la forme d'une femme
Me fit épouser Alecton.

Je dirai qu'au lieu de Cerbère
Il peut enchaîner ma mégère,
Étant assuré que sa voix,
Encor qu'elle n'ait qu'une tête,
Fait plus de bruit que cette bête,
Laquelle en a jusques à trois.

Ainsi je veux faire trophée
D'aller aux Enfers comme Orphée;
Mais si ce sot veut séjourner
Afin que sa femme revienne,
J'y descends afin que la mienne
N'en puisse jamais retourner.

REMERCIEMENT

POUR UNE BOUTEILLE D'EXCELLENT CIDRE

Tu m'as fait un présent de la liqueur choisie
D'un fruit que la douceur rend si délicieux,
Que je ne fais plus cas ni de la malvoisie
Ni du jus immortel que l'on boit dans les cieux.

N'était que ma province unique dans la terre,
Nous peut faire germer un si riche trésor,

J'aurais cru que le Tage aurait jauni mon verre
En voyant la couleur de ce breuvage d'or.

Père des bons buveurs, exauce-moi, Septembre,
Puisqu'il te plaît donner ce breuvage divin;
Fais-moi voir tous les ans la couleur de cet ambre,
Et je renonce à voir l'écarlate du vin.

Nature, j'ai dépit : tu n'étais qu'une bête
Lorsque tu composas le corps des biberons;
Dis-moi, devais-tu pas, pour bien placer leur tête,
Faire pour eux le col que tu fis aux hérons?

Ah ! bouteille, faut-il que ta source tarisse,
Et qu'on borne ton cours en si petit vaisseau !
Que n'es-tu ma fontaine? Et je serais Narcisse,
Mais au lieu qu'il mourut je vivrais de ton eau.

O nectar des Normands, quand ma langue te touche,
Je crois qu'avec raison ici nous te nommons
La volupté du goût qui verse, par la bouche,
Et le miel à la gorge et le sucre aux poumons.

S'il est vrai que ton jus soit sorti d'une pomme,
Je suis par ta bonté suffisamment instruit
Comme le diable a fait pécher le premier homme,
Puisqu'il le fit pécher pour goûter de ce fruit.

Je me ris des jardins qu'une plume hardie
A peint dans les romans du temps des Amadis;
Mais je juge, aux pommiers qui sont en Normandie,
Que la terre autre part n'a point de paradis.

Alors qu'à petits traits la bouteille est vidée,
Ma cave ne pouvant m'apporter de secours,
Des plaisirs que j'ai bus, la savoureuse idée
Mouille encore ma langue avecque ce discours.

MALLEVILLE

1597-1647

Claude de Malleville naquit en 1597 à Paris et il mourut dans cette ville en 1647. On sait peu de chose de sa vie qui paraît s'être écoulée sans grands événements. Celui qui l'affecta le plus profondément fut l'emprisonnement, à la Bastille, du maréchal de Bassompierre, dont il était le secrétaire, et à qui, durant les neuf années que dura sa captivité, il demeura activement fidèle. Malleville était poète et poète précieux. Il a rimé beaucoup de petites pièces légères et ingénieuses, comme il en fallait faire pour réussir à l'hôtel de Rambouillet dont il était l'un des hôtes. Il fut, à ce titre, l'un des principaux collaborateurs à *la Guirlande de Julie.* (Nous avons cité la plupart des strophes qu'il composa pour ce recueil.) Il faisait partie aussi du groupe des gens de lettres qui se réunissaient chez Conrart, et qui, afin de conserver à ces réunions leur caractère d'intimité, s'étaient engagés à n'en parler à personne. Ce fut Malleville qui commit la première indiscrétion. Il révéla l'existence de cette petite société à Faret qui y fut introduit, et qui, à son tour, y fit admettre Desmarets de Saint-Sorlin et Boisrobert. Boisrobert en parla à Richelieu, et le ministre tira parti de cette réunion d'écrivains dont il fit le noyau de l'Académie française. L'indiscrétion de Malleville eut donc, par ricochet, de grandes conséquences. Ce poète ne se soucia pas de former de son vivant un recueil de ses œuvres poétiques. C'est après sa mort seulement, en 1649, que la plupart d'entre elles furent réunies en un volume. On y trouve des pièces de diverses sortes; des *Vers d'amour* (sonnets, stances, chansons, élégies, etc.); — des *Vers de ballet*, des *Vers lugubres* (sonnets funèbres); des *Poésies mêlées*, des *Poésies chrétiennes*, des *madrigaux*, des *rondeaux* et quelques *épigrammes.* Il n'y a dans tout cela ni beaucoup d'élévation ni beaucoup de profondeur. Le libraire eut le sentiment de l'imperfection de cette poésie. Dans un avis au lecteur il excuse ainsi le poète : « Les dernières années de sa vie ayant été tout entières données à ce cher maître dont il avait longtemps pleuré la captivité, il n'a pas eu le loisir de revoir soigneusement ses ouvrages. Si tu y trouves donc des fautes, assure-toi que si la mort ne l'eût pas ravi si tôt elles n'y seraient pas demeurées. » Voilà qui est sans doute un peu téméraire. Parmi les pièces de Malleville il en est trois qu'il faut citer à part. Ce sont les sonnets XXVII, XXVIII et XXIX des *Vers d'amour*, où il célèbre : *La belle matineuse.* Ce sujet fut au XVIIe siècle l'objet d'un véritable tournoi poétique et l'occasion de longues discussions. Ménage dans ses *Ægidii Menagii Miscellanea* a publié une *Dissertation sur*

les sonnets pour LA BELLE MATINEUSE. Selon lui, le premier poète qui ait eu l'idée de cette comparaison de l'Aurore et du Soleil avec une belle personne que l'on rencontre à la pointe du jour est un certain Quintus Catulus qui vivait sur la fin de la République romaine; on la trouve ensuite dans un autre poète latin dont le nom nous est inconnu, puis chez Annibal Caro, poète italien du XVI[e] siècle; c'est ici l'origine véritable du tournoi poétique auquel Malleville prit une si active part. Après Annibal Caro, il faut nommer Francesco Rainerio, gentilhomme milanais, puis, à l'exception des poètes italiens, les poètes français : Olivier de Magny, de Méziriac, et, sur les instances de Balzac, Voiture; après Voiture, Malleville, après Malleville, Tristan, et enfin Rampalle, qui au lieu de mettre cette idée en sonnet en fit un madrigal. Nous donnons les trois sonnets de Malleville dont le dernier semble bien le meilleur des trois, et peut être le meilleur de cette joute poétique. On trouvera, à leur place, dans ce recueil, celui de Tristan et celui de Voiture. On y trouvera aussi, composé par chacun de ces derniers, comme pendant à la *Belle matineuse*, une *Belle crépusculaire.*

ŒUVRES. — *Poésies de Claude de Malleville*, Paris, 1649, in-4°.

A CONSULTER. — Ménage. Dissertations sur les sonnets de *La Belle matineuse* (dans *Ægidii Menagii Miscellanea*, Paris, 1652, in-4°.

LA BELLE MATINEUSE

SONNETS

I

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde;
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphyre, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde,

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde
Et semait de rubis le chemin du Soleil.
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde;

Quand la jeune Philis au visage riant
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

II

La nuit se retirait dans sa grotte profonde,
Les oiseaux commençaient leur ramage charmant,
Zéphyre se levait, et, les fleurs ranimant,
Parfumait d'un doux air la campagne féconde.

L'Aurore en cheveux d'or se faisait voir au monde,
Belle comme elle était aux yeux de son amant,
Et d'un feu tout nouveau le Soleil s'allumant,
Dans un char de rubis sortait du sein de l'onde,

Mais lorsqu'en cette pompe il montait dans les cieux,
Amarante parut, et, du feu de ses yeux,
Fit de l'Olympe ardent étinceler la voûte.

L'air fut tout embrasé de ses rayons divers,
Et, voyant tant d'éclat on ne fut point en doute,
Qui, du soleil ou d'elle éclairait l'univers.

III

L'étoile de Vénus, si brillante et si belle
Annonçait à nos yeux la naissance du jour;
Zéphyre embrassait Flore, et, soupirant d'amour,
Baisait de son beau sein la fraîcheur éternelle.

L'Aurore allait chassant les ombres devant elle
Et peignait d'incarnat le céleste séjour,
Et l'astre souverain revenant à son tour,
Jetait un nouveau feu dans sa course nouvelle.

Quand Philis, se levant avecque le Soleil,
Dépouilla l'Orient de tout cet appareil
Et, de clair qu'il était, le fit devenir sombre.

Pardon, sacré flambeau de la terre et des cieux;
Sitôt qu'elle parut ta clarté fut une ombre
Et l'on ne connut plus de soleil que ses yeux.

MADRIGAUX POUR *LA GUIRLANDE DE JULIE*

I

LA COURONNE IMPÉRIALE

Bien que de la rose et du lys
Deux rois d'éternelle mémoire
Fassent voir leurs fronts embellis,
Ces fleurs sont moindres que ta gloire;
Il faut un plus riche ornement
Pour récompenser dignement
Une vertu plus que royale,
Et si l'on se veut acquitter,
On ne peut moins te présenter
Qu'une couronne impériale.

II

LA ROSE

Devant ce teint d'un beau sang animé,
Je ne parais que pour ne plus paraître,
Je n'ai plus rien de ce lustre enflammé
Que de Vénus le sang avait fait naître.
Le vif éclat de ce teint non pareil
Me fait pâlir, accuser le soleil,
Sécher d'ennui et languir de tristesse :
O sort bizarre, ô rigoureux effet !

Ce qu'a produit le sang d'une déesse
Le sang d'une autre aujourd'hui le défait.

III

LA VIOLETTE

De tant de fleurs par qui la France
Peut les yeux et l'âme ravir,
Une seule ne me devance
Au juste soin de te servir.
Que si la rose en son partage
Fait gloire de quelque avantage
Que le Ciel daigne lui donner,
Elle a tort d'en être plus fière;
J'ai l'honneur d'être la première
Qui naisse pour te couronner.

IV

LE SOUCI SOUS LE NOM DE CLYTIE AU SOLEIL

Perfide amant je te déclare
Que mon cœur n'est plus ton captif;
C'est trop chercher un fugitif
Et trop réclamer un barbare.
Un plus admirable flambeau,
Un astre plus doux et plus beau,
Me vient guérir de ma folie.
J'adore son feu nonpareil
Et ne connais plus de soleil
Que dans les beaux yeux de Julie.

V

AUTRE, SUR LA MÊME FLEUR

Mortel, qu'on ne m'accuse pas
D'être infidèle ni volage,

Bien qu'un miracle de cet âge
Ait pris mon âme en ses appâts.
Je puis sans crime et sans folie
Chérir cet objet nonpareil;
Aimer la divine Julie
N'est-ce point aimer le soleil?

VI

SUR LES SOUCIS ET LES PENSÉES

Lorsque, pressé de mon devoir
Je veux t'offrir une guirlande,
Ta beauté m'ôte le pouvoir
D'accomplir ce qu'il me commande.

Ce qui te la fait mériter
Empêche que tu ne l'obtiennes;
Ton beau teint ne peut supporter
D'autres merveilles que les tiennes.

Par lui la rose est sans couleur,
Les œillets ont perdu la leur;
Les tulipes sont effacées,

Les lys n'ont plus de pureté,
Et pour toi rien ne m'est resté
Que des soucis et des pensées.

VII

LA FLEUR D'ADONIS

Si quelque soin vous tient de vous rendre immortelle,
Et de voir votre nom sur la terre estimé,
Rendez-vous à l'Amour, ne soyez plus rebelle,
Si je fleuris encor c'est pour avoir aimé.

VIII

AUTRE, SUR LA MÊME FLEUR

Je suis si fragile en mon être,
Que je ne puis longtemps fleurir;
Le vent qui les roses fait naître,
Est si fort qu'il me fait mourir.
Je dépens du moindre zéphire,
Et, dès le moment qu'il soupire,
Je tombe à terre et ne vis plus;
Mais si je suis sur votre tête,
Ne serai-je pas au-dessus
Et des vents et de la tempête?

RONDEAUX

I

POUR RÉPONDRE A UN CAMUS

Que vous avez l'esprit perclus
Quand vous dites que je me plus
A rire encore plus qu'à lire.
Certes, le Dieu qui vous inspire
Illumine mal ses élus.

Vos derniers rondeaux que je lus
Ne valaient pas un carolus
Et personne n'en pouvait rire
Que vous.

Tous les mots étaient superflus,
Le bon sens en était exclus,
Mais, pour celui-ci, je l'admire,
Et, s'il m'est permis de tout dire
Il a du nez autant et plus
Que vous.

II[1]

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné
Sous un bonnet enluminé
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte ou qu'il sache écrire,
Ou qu'il dise le mot pour rire;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

SUR UN CHANGEMENT

A quel autre malheur est le mien comparable?
Celle qui se plaisait à m'être favorable,
Rejette mon service au lieu de le chérir.
Je ne puis me résoudre à souffrir cet outrage;
Me vouloir affranchir d'un si digne servage,
C'est m'ôter de prison pour me faire mourir.

J'ai souffert autrefois un rigoureux martyre,
Mais, s'il faut que Philis aujourd'hui se retire,
Le malheur où je suis ne peut être plus grand;
Ma liberté se plaît à se voir asservie;
Enfin je me suis plaint quand on me l'a ravie,
Je meurs de déplaisir alors qu'on me la rend.

1. Sur Boisrobert.

Je n'appréhende pas qu'on possède ma place;
Cette âme de rocher, ce courage de glace,
Jamais à d'autre amant n'engagera sa foi;
Mais, ô faible remède où ma douleur se fonde!
De quoi me peut servir de voir que tout le monde
Ne soit pas en ses vœux moins traversé que moi?

Adorable beauté, ma richesse et ma gloire,
Philis, qui de mon cœur ayant eu la victoire,
Avez soin d'acquérir et non de conserver;
Faut-il que vous trouviez mon amour importune,
Que votre âme inégale autant que la fortune
Ne m'ait donné du bien qu'afin de m'en priver?

Soyez, si vous voulez, aussi fière que belle,
Inventez des rigueurs, ma flamme est éternelle;
Votre bouche et vos yeux ne peuvent s'accorder;
Quand l'une sans raison défend que je vous serve,
Les autres, où l'amour son empire conserve,
A mon cœur aussitôt le viennent commander.

Rien ne peut m'éloigner de votre obéissance,
Les dieux qui peuvent tout n'ont pas cette puissance,
L'honneur de vous servir est ma félicité;
J'éprouve du plaisir parmi toutes mes gênes
Et trouve tant de gloire au milieu de mes chaînes
Que mon âme triomphe en sa captivité.

S'il faut que je vous quitte il faudra que je meure;
L'heure de mon trépas doit être la même heure
Où se termineront mes vœux et mes amours;
Je borne mon service aux bornes de ma vie,
Et ne puis vous montrer l'effet de votre envie,
Si je ne vous fais voir le terme de mes jours.

Que toutes vos rigueurs assaillent ma constance,
On ne me verra point faire de résistance
A ce Dieu redouté de la terre et des cieux;
En vain vous m'exhortez à combattre sa flamme,
Aurais-je le pouvoir de l'ôter de mon âme,
Si vous ne l'avez pas de l'ôter de mes yeux?

VOITURE

1597-1648

Vincent Voiture naquit en 1597 à Amiens. Il « était dit Tallemant, fils d'un marchand de vins suivant la cour » c'est-à-dire d'un gros commerçant. Il commença ses études au collège de Boncour et les continua à l'Université d'Orléans; et Tallemant écrit : « Dès le collège, il commença à faire du bruit; ce fut là qu'il fit amitié avec M. d'Avaux. » Il vint enfin à Paris, et, par ses relations, il fut présenté à l'hôtel de Rambouillet. Il devint bientôt le centre et même l'idole de ce monde auquel la subtilité galante et précieuse de son esprit le prédestinait. Nous avons parlé de l'hôtel de Rambouillet dans notre *Introduction* et nous avons dit que presque toute la vie de Voiture est là. Cet habile courtisan faillit un moment compromettre sa fortune en se mêlant aux intrigues de Gaston d'Orléans; il s'en tira à temps, en se faisant envoyer en Espagne avec M. de Fargis qui était chargé d'une mission diplomatique; en Espagne il s'ennuya, mais redoutant de rester en France où il courait quelques risques d'être poursuivi comme rebelle, il passa en Angleterre d'où il revint après que Gaston d'Orléans fut rentré en grâce. Dès lors sa fortune est constante. Il eut la protection de Richelieu; il obtint de M. d'Avaux, surintendant des finances, une brillante sinécure avec le titre de commis; il eut une pension de la reine Anne d'Autriche; on lui donna un bénéfice; il devint maître d'hôtel du roi. Tant de fonctions ne lui imposaient pourtant que peu de devoirs, et lui faisaient d'assez beaux revenus pour qu'il pût se donner entièrement et uniquement à son office de bel esprit. Il eut quelques aventures amoureuses; il en eut jusqu'à la fin de sa vie; à cinquante ans il s'éprit de Mlle de Rambouillet, et eut à cette occasion un duel avec un rival de son âge. Cet exploit le mit en froid avec la marquise. La société de Rambouillet fut d'ailleurs dispersée par les souffles de la Fronde. Voiture était désormais comme exilé Il mourut le 26 mai 1648. Son neveu, Martin de Pinchesne, réunit et publia ses œuvres.

ŒUVRES. — *Œuvres...*, Paris, 1649, in-4°; — Seconde édition *revue, corrigée et augmentée*, Paris, 1650, in-4°; — *Nouvelles Œuvres..*, Paris, 1658, in-4°; — *Œuvres...*, *Lettres et Poésies, nouvelle édition revue en partie sur le manuscrit de Conrart, corrigée et augmentée de lettres et pièces inédites avec le commentaire de Tallemant des Réaux, des éclaircissements et des notes*, par M. A. Ubicini, Paris, 1855, 2 v. in-18; — *Œuvres..., nouvelle édition, revue et corrigée, augmentée de*

la vie de l'auteur, de notes et pièces inédites par Amédée Roux, Paris, 1858, in-8°; — *Lettres de Voiture, publiées avec notice, notes et index*, par Octave Uzanne; Paris, 1880, 2 v. in-18; — *Stances, sonnets, rondeaux et chansons de Voiture*, choisis et précédés *d'une notice sur Voiture*, par Alexandre Arnoux. Paris, 1907, in-12. (Petite bibliothèque surannée.) — On trouvera une bibliographie complète en appendice au t. II de l'ouvrage de M. Emile Magne, indiqué ci-dessous.

A CONSULTER. — A. Ubicini; Amédée Roux; Octave Uzanne, Alexandre Arnoux : Notices et notes des éditions citées; — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. IV (Garnier frères); — Halphen : *Étude sur Voiture et la société de son temps*... (Mémoires de la Société scientifique de Seine-et-Oise, 1853); — G. Lanson : *Voiture et la poésie espagnole* (Rev. d'Histoire littéraire de la France, 1897); — Émile Magne : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet* (1597-1635); et *Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet* (1635-1648); Paris, 1911, 2 v. in-18.

STANCES

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée
Pour guérir mon esprit et le remettre en paix,
J'eus de vous, sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en reçus jamais,

Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable !
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer !
Je ne verrai jamais rien qui soit tant aimable,
Ni vous rien désormais qui puisse tant aimer.

Les charmes que l'Amour en vos beautés recèle,
Étaient plus que jamais puissants et dangereux.
O dieux ! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle !
Et que vos yeux aussi me virent amoureux !

La rose ne luit point d'une grâce pareille
Lorsque, pleine d'amour, elle rit au soleil;
Et l'orient n'a pas, quand l'aube se réveille,
La face si brillante et le teint si vermeil.

Cet objet qui pouvait émouvoir une souche,
Jetant par tant d'appas le feu dans mon esprit,

Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche,
Mais, las ! ce fut plutôt le baiser qui me prit.

Car il brûle en mes os, et va de veine en veine
Portant le feu vengeur qui me va consumant.
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon âme sur ma lèvre était lors tout entière
Pour savourer le miel, qui sur la vôtre était :
Mais, en me retirant, elle resta derrière,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtait.

S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
Ivre de ce nectar qui charmait ma raison;
Et sans doute elle prit une porte pour l'autre,
Et ne lui souvint plus quelle était sa maison.

Mes pleurs n'ont pu depuis fléchir cette infidèle,
A quitter un séjour qu'elle trouva si doux;
Et je suis en langueur, sans repos et sans elle,
Et sans moi-même aussi, lorsque je suis sans vous.

Elle ne peut laisser ce lieu tant désirable
Ce beau temple où l'amour est de nous adoré :
Pour entrer derechef en l'enfer misérable
Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses désirs, unique et belle reine,
Où cette âme se plaît comme en son paradis;
Faites qu'elle retourne, et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets, où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre :
Et triste et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non : puisque ce Dieu dont l'amorce m'enflamme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que nature a joint.

STANCES

SUR LE MÊME SUJET DES PRÉCÉDENTS

Lorsque avecque deux mots que vous daignâtes dire,
Vous sûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix;

Mille attraits dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur;
Tous les charmes d'Amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent en mon cœur.

Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux ! Ah ! que ce soir mes yeux vous virent belle !
Et que vos yeux, ce soir, me virent amoureux !

Le pasteur qui jugea les trois déesses nues,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
De divines beautés, de grâces inconnues,
Que j'en vis éclater en vos moindres attraits.

Je crois qu'en ce moment la reine de Cythère
Sans pas un de ses fils se trouva sous les cieux;
Et que tous les amours abandonnant leur mère,
Étaient dedans mon âme ou bien dedans vos yeux.

Ils brillaient dans vos yeux et brûlaient dans mon âme,
Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour.
Que je vivais heureux au milieu de la flamme !
Et que j'avais de joie aussi bien que d'amour !

Depuis, ils ont toujours gardé la même place,
Admirant vos beautés et mon extrême foi;
Et quoi que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
Je les vois tous en vous, je les sens tous en moi.

Eux qui faisaient brûler le ciel, la terre et l'onde,
Avecque tous leurs feux embrasent mon désir,
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre avec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement,
Et l'on n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs, ni de regrets que par moi seulement.

Écho ne languit plus d'une flamme inutile;
Daphné ne brûle plus le bel astre du jour;
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coutume et non pas par amour.

Diane, aux yeux de Pan, n'a plus rien d'estimable,
Neptune n'aime plus les nymphes de la mer;
Et comme en l'univers vous êtes seule aimable,
Je suis aussi le seul qui sache bien aimer.

SONNETS

I

Sous un habit de fleurs, la nymphe que j'adore
L'autre soir m'apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'éclat de son teint et celui de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante aurore.

La terre en la voyant fit mille fleurs éclore,
L'air fut partout rempli de chants mélodieux,
Et les feux de la nuit pâlirent dans les cieux,
Et crurent que le jour recommençait encore.

Le soleil, qui tombait dans le sein de Thétis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis
Fit tourner ses chevaux pour aller auprès d'elle,

Et l'empire des flots ne l'eût su retenir;
Mais, la regardant mieux, et la voyant si belle,
Il se cacha dans l'onde et n'osa revenir.

II

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie!
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie!
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr
Je bénis mon martyre, et content de mourir
Je n'ose murmurer contre la tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'invite à la révolte et me promet secours.
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens!

III[1]

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandait dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts,
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale,

Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
Et remplissait de feux la rive orientale.

1. Cf. la notice sur Malleville, et les sonnets de celui-ci sur *la belle matineuse.*

Le Soleil se hâtant pour la gloire des cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

RONDEAUX

I

Dedans ces prés herbus et spacieux
Où mille fleurs semblent sourire aux cieux,
Je viens blessé d'une atteinte mortelle,
Pour soulager le mal qui me martelle,
Et divertir mon esprit par mes yeux.

Mais contre moi mon cœur séditieux
Me donne plus de penser soucieux
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle
Dedans ces prés.

De ces tapis le pourpre précieux,
De ces ruisseaux le bruit délicieux,
De ces vallons la grâce naturelle
Blesse mes sens, me gêne et me bourrelle,
Ne voyant pas ce que j'aime le mieux
Dedans ces prés.

II

A vous ouïr, Chapelain, chapeler
J'ai bien jugé que vouliez quereller,
Et que, de plus, vous êtes téméraire,
Quand vous osez un si grand adversaire,
Sans plus de force au combat appeler.

Lorsque sa plume au ciel le fait voler,
Qu'avec les dieux il ose se mêler,
Penseriez-vous qu'il se voulût distraire
A vous ouïr?

Ne prétendez ainsi vous signaler,
Vous ne sauriez ses efforts égaler;
Croyez-moi donc, laissez-le dire et faire,
Et quand il parle apprenez à vous taire...
Car, par justice, à lui convient parler,
A vous ouïr!...

CHANSONS

I

SUR UNE BELLE VOIX

Lorsque Bélise veut chanter,
Et que le bruit, pour l'écouter,
Est d'accord avec le silence,
L'esprit, plein de contentement,
S'abandonne au ravissement,
Et suit de ce transport la douce violence.

L'âme qui se veut émouvoir
Cède à l'agréable pouvoir
De sa voix pleine de merveilles,
Et pour mieux ouïr ses accents,
Elle quitte les autres sens,
Et se vient toute rendre à celui des oreilles.

Chère peine des matelots,
Écueil agréable des flots,
Mort ensemble douce et cruelle,
Sirènes, filles d'Achélois,
Cessez de nous vanter vos voix,
Car celle de Bélise est plus douce et plus belle.

Votre chant autrefois perdait
Le nocher qui vous entendait;
Son plaisir était son naufrage :
Mais la voix de cette beauté,
Dont tout le monde est enchanté,
Est bien moins périlleuse et plaît bien davantage.

Elle peut charmer les douleurs,
Et des plus sensibles malheurs
Oter la funeste pensée;
Elle donne un ordre parfait,
Et n'en être point satisfait
Est manquer de raison ou bien l'avoir blessée.

Le plaisant murmure des eaux,
L'agréable chant des oiseaux,
Les luths d'Amphion et d'Orphée,
Un rossignol et ses appas,
Un cygne proche du trépas
Dressent à cette voix un superbe trophée.

La belle musique des cieux,
Et ce qu'à la table des dieux
Apollon chante sur la lyre,
Les divins concerts des neuf sœurs,
Cèdent à ses moindres douceurs;
Et ma muse se tait ne pouvant bien les dire.

II

L'un meurt, qu'à sa fantaisie
Il ne s'avance à la cour;
L'autre meurt de jalousie;
Et moi je me meurs d'amour.

Prométhée est à la chaîne,
Et becqueté d'un vautour,
Il ne meurt de cette peine;
Et moi je me meurs d'amour.

D'une plainte désolée,

Ainsi Tircis, l'autre jour,
Disait dans cette vallée :
« Et moi je me meurs d'amour. »

Il fendait le cœur des marbres,
Et l'écho même à son tour
Faisait redire à ses arbres :
« Et moi je me meurs d'amour. »

CLAUDE DE L'ESTOILE

1597–1652?

Claude de l'Estoile, seigneur du Saussai et de la Boissinière, naquit en 1597 à Paris. Il appartenait à une très ancienne et très noble famille. Il était le fils de Pierre de l'Estoile, l'auteur des célèbres *Mémoires* sur les règnes de Henri III et de Henri IV; et, par sa mère, le petit-fils de François de Montholon, garde des sceaux sous François Ier. Tallemant dit que Claude de l'Estoile « avait eu quelque bien de patrimoine » mais qu'« il en mangea une bonne partie en amourettes ». C'était, paraît-il un homme de taille médiocre, brun, fort pâle et fort maigre, et, de plus, fort grêlé. Tallemant dit encore qu' il y avait quelque chose d'extravagant dans cet esprit-là ». Il n'eut point d'état et ne fut occupé que des belles-lettres et de la poésie. Il était cependant peu instruit, et, lorsqu'il parlait de lui, il se traitait d'abord comme un écolier, mais une fois en train, il s'élevait jusqu'à se mettre « au-dessus de Malherbe ». Il ne travaillait qu'à la lumière, même le jour; il faisait alors fermer les fenêtres et allumer de la chandelle; quand il avait composé des vers il les lisait à sa servante, estimant qu'ils ne sauraient être parfaits si leur beauté ne pouvait pas être sentie par tout le monde. Il fut l'un des cinq poètes que Richelieu employait à la composition de ses œuvres dramatiques. Il entra à l'Académie française en 1632. Il se maria sur ses dernières années. Il avait l'âme d'un amoureux. Il épousa par inclination une femme qui avait peu de bien. Ses ressources étant dès lors insuffisantes pour qu'il pût continuer de vivre à Paris, il se retira dans un domaine qui lui restait. Il mourut en 1651 ou 1652; les biographes ne sont pas d'accord sur la date. « Sa maladie fut bizarre, car tout est bizarre en lui, dit Tallemant. Il s'était mis en fantaisie de ne manger que des confi-

tures et cela lui causa une indigestion étrange : il rendait les choses comme il les prenait et ne sentait point la douleur. Il en trépassa pourtant. » Il a laissé plusieurs pièces de théâtre : *La belle esclave*, l'*Intrigue des filous*, *Le ballet des fous*, etc. Nous donnons deux de ses poésies.

ŒUVRES. — Poésies éparses dans les recueils collectifs du temps; — *Stances sur la mort du marquis de Coislin*, Paris, 1641, in-4°; — *La belle esclave*, Paris, 1643, in-4°; — *L'Intrigue des filous*, Paris, 1648, in-4°.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XVI; — Nicéron : *Mémoires*, t. XIII; — Tallemant : *Historiettes*, t. VI, Ed. Garnier; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des recueils de poésie*, t. I, p. 223 et t. II, 236.

STANCES

Il est vrai vous êtes si belle
Qu'après vous il n'est rien qui me puisse ravir;
Mais, cessez d'être si cruelle,
Ou je cesse de vous servir.

Ne croyez point qu'il soit possible
Que mon cœur soit en feu quand le vôtre est glacé;
Pour chérir une âme insensible
Il faut être bien insensé.

Je fuis les beautés plus divines
Quand le moindre mépris est parmi leurs appas;
Même, à cause de leurs épines,
Les roses ne me plaisent pas.

Angélique, tâchez d'apprendre
Comment on peut longtemps un amant posséder
Car vous savez l'art de tout prendre,
Mais vous ne savez rien garder.

CHANSON A BOIRE

Que j'aime en tous temps la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à soi;
J'y vois tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Durant que le chaud vous outrage,
On ne trouve point de bocage
Agréable et frais comme elle est;
Et quand la froidure m'y mène,
Un malheureux fagot m'y plaît
Plus que tout le bois de Vincenne.

J'y trouve à souhait toutes choses;
Les chardons m'y semblent des roses
Et les tripes des ortolans :
L'on n'y combat jamais qu'au verre;
Les cabarets et les brelans
Sont les paradis de la terre.

C'est Bacchus que nous devons suivre;
Le nectar dont il nous enivre
A je ne sais quoi de divin;
Et quiconque a cette louange
D'être homme sans boire de vin,
S'il en vivait serait un ange.

Le vin me rit, je le caresse;
C'est lui qui bannit ma tristesse
Et réveille tous mes esprits;
Nous nous aimons de même sorte;
Je le prends, après j'en suis pris;
Je le porte, et puis il m'emporte.

Quand j'ai mis quarte dessus pinte,
Je suis gai, l'oreille me tinte,

Je recule au lieu d'avancer;
Avec le premier je me frotte;
Et je fais sans savoir danser
De beaux entrechats dans la crotte.

Pour moi, jusqu'à tant que je meure
Je veux que le vin blanc demeure
Avec le clairet dans mon corps,
Pourvu que la paix les assemble;
Car je les jetterai dehors
S'ils ne s'accordent bien ensemble.

GUILLAUME COLLETET

1598-1659

Guillaume Colletet naquit le 12 mars 1598 à Paris, le premier d'une famille qui devait compter vingt-quatre enfants. Il se destina au barreau, mais il plaida peu. Il était plus occupé des belles-lettres que de jurisprudence, et il acquit une grande érudition littéraire. Il écrivit beaucoup. Il composa des traités sur différents genres de poésie et il les réunit à la fin de sa vie sous le titre d'*Art poétique*, il rédigea une *Vie des poètes français* dont le manuscrit fut détruit en 1870 dans l'incendie du Louvre, mais dont un assez grand nombre de biographies avaient été publiées, çà et là, sans cependant avoir jamais été réunies en recueil; il est aussi l'auteur de plusieurs volumes de vers. Il a surtout rimé des sonnets. Il en a consacré de nombreux à la louange de sa Claudine. C'était sa troisième femme. Elle avait été servante comme les deux premières; elle était jolie; elle n'était point sotte; Tallemant laisse entendre qu'elle n'était pas un modèle de vertu. Toute sa famille serait venue loger chez Colletet, qui aimait « fort à chopiner » ; elle-même paraît-il « buvait comme un templier »; devenue veuve, elle « devint misérable jusqu'à demander l'aumône dans les allées du Luxembourg »; elle se remaria ; « enfin elle mourut soûle dans l'hôtel où elle creva pour avoir trop bu ». C'est Tallemant qui s'exprime en ces termes. Colletet avait voulu la faire passer pour poète; elle produisit quelques pièces de vers en effet, mais l'inspiration se détourna d'elle dès que son mari fut mort. La Fontaine a fait sur ce sujet une épigramme que l'on trouvera plus loin. (T. II, p. 209).

Guillaume Colletet avait été dans une situation aisée, il avait eu une maison à Paris, laquelle se trouvait être la propre maison de Ronsard, — aussi l'a-t-il chantée dans un sonnet, — et une maison à la campagne; à la suite de certains déboires, et sans doute aussi des dépenses de sa maison, il était tout à fait pauvre lorsqu'il mourut, le 11 février 1659. Il avait été l'un des protégés de Richelieu et l'un des premiers membres de l'Académie française.

ŒUVRES. — *Le Trébuchement de l'Ivrogne*, Paris, 1627. (Réimprimé au t. III des *Variétés historiques et littéraires* publiées par M. Édouard Fournier, dans la Bibliothèque elzévirienne); — *Les divertissements poétiques*, Paris, 1631, in-8°; — *Autres poésies...*, Paris, 1642, in-12; — *Épigrammes*, Paris, 1653, in-12; — *Poésies diverses*, Paris, 1656, in-12.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. IX (Garnier frères); — Abbé Goujet : *Bibl. franç.*, t. XVI ; — Pellisson et d'Olivet : *Hist. de l'Académie française*; — Ch. Nodier : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, 1829, in-16; — Th. Gautier : *Les Grotesques*; — Fr. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. I, p. 147, et t. II, pp. 200-211.

SONNETS

I

LES POÈTES AMIS

Que Malherbe nous charme et ravisse nos rois,
Que Racan s'éternise éternisant leur gloire,
Que Metel sacrifie aux filles de Mémoire,
Qu'Urfé fasse parler les antres et les bois,

Que l'ardent Théophile échauffe les plus froids;
Que Maynard entretienne et la Seine et la Loire;
Que d'Audiguier embrasse et les vers et l'histoire;
Que Saint-Amant élève et son luth et sa voix,

Que l'Estoile et qu'Ogier fassent briller la muse,
Que Garnier la conduise aux champs de Syracuse;
Qu'Habert et Malleville éclatent à la cour;

Que Serizay nous montre un rayon de sa veine;
Cloris je m'étudie à vous faire l'amour,
Et s'ils ont tout l'honneur, j'aurai toute la peine.

II

LES BEAUTÉS EMPRUNTÉES

Vous devez les appas qui vous rendent si belle,
Aux puissantes faveurs de nature et des dieux;
Vous devez au soleil la splendeur de vos yeux
Et votre teint de rose à la rose nouvelle.

Vous devez à Junon votre grâce immortelle,
Vos belles mains d'albâtre à l'Aurore des cieux;
Vous devez à Thétis vos pieds impérieux,
Et votre renommée à ma Muse éternelle.

Si vous rendez un jour ce que vous empruntez,
Aux rayons du soleil l'éclat de vos beautés,
Votre teint à ces fleurs que le printemps anime,

Votre grâce à Junon, à l'Aurore vos mains,
Vos beaux pieds à Thétis, votre gloire à ma rime,
Il ne vous restera que vos petits dédains.

III

LA FORCE DU TEMPS ET DE L'AMOUR

Le temps, maître de tout, ternit ce paysage,
Que Flore embellissait des marques de ses pas;
Et montrant des défauts, où l'on vit des appas,
Il fait un triste lieu de ce plaisant bocage.

Il réduit une ville en un désert sauvage,
Il met comme il lui plaît les empires à bas;
Il change les esprits ainsi que les États,
Et fait un furieux du peuple le plus sage.

Il étouffe la gloire, il éteint le renom,
Il plonge dans l'oubli le plus illustre nom,
Il comble de malheurs la plus heureuse vie;

Il détruit la nature, il éclipse le jour;
Bref, il peut effacer les beautés de Silvie,
Mais il ne peut jamais effacer mon amour.

IV

RODOMONTADE AMOUREUSE

Claudine, avec le temps, tes grâces passeront,
Ton jeune teint perdra sa pourpre et son ivoire;
Le ciel qui te fit blonde, un jour te verra noire,
Et comme je languis, tes beaux yeux languiront.

Ceux que tu traites mal te persécuteront,
Ils riront de l'orgueil qui t'en fait tant accroire,
Ils n'auront plus d'amour, tu n'auras plus de gloire,
Tu mourras, et mes vers jamais ne périront.

O cruelle à mes vœux ou plutôt à toi-même,
Veux-tu forcer des ans la puissance suprême,
Et te survivre encore au-delà du tombeau?

Que ta douceur m'oblige à faire ton image,
Et les ans douteront qui parut le plus beau.
Ou mon esprit, ou ton visage.

V

PLAINTE POÉTIQUE

Ferais-je encor des vers? Ami, j'en ai tant fait!
Plus j'enrichis ma langue, et moins je deviens riche,
Mon esprit abondant laisse ma terre en friche,
Et le vent de l'honneur n'emplit pas mon buffet.

Un poète accompli n'est plus qu'un fou parfait,
Dès qu'il prodigue un bien dont il doit être chiche;
Ce n'est plus qu'une idole, et sans base et sans niche,
Qu'on flatte en apparence et qu'on berne en effet.

Je rougis de pâlir si longtemps sur un livre;
De me tuer toujours pour vouloir toujours vivre,
D'affliger mon esprit pour divertir autrui;

De posséder un nom dont le bruit m'importune,
De m'élever si haut, et n'avoir point d'appui,
D'être bien chez la muse, et mal chez la fortune.

VI

HOMMAGE A UN GRAND POÈTE

Afin de témoigner à la postérité,
Que je fus en mon temps partisan de ta gloire,
Malgré ces ignorants de qui la bouche noire
Blasphème parmi nous contre ta déité;

Je viens rendre à ton nom ce qu'il a mérité :
Belle âme de Ronsard, dont la sainte mémoire
Remportera du temps une heureuse victoire,
Et ne se bornera que de l'éternité.

Attendant que le ciel mon désir favorise
Que je te puisse voir dans les plaines d'Élyse,
Ne t'ayant jamais vu qu'en tes doctes écrits;

Belle âme, qu'Apollon ses grâces me refuse,
Si je n'adore en toi le roi des grands esprits,
Le père des beaux vers et l'enfant de la muse.

VII

LES MUSES BERNÉES

Qu'il faut avoir l'esprit bizarre et de travers
Pour suivre avec ardeur les Muses à la trace !

Les gueuses qu'elles sont mettent à la besace
Ceux à qui leurs secrets ont été découverts.

Depuis que j'ai trouvé la source des beaux vers
La fortune me fuit, le malheur m'embarrasse;
Je n'ai pour ma boisson que les eaux de Parnasse,
Et pour tout vêtement que des feuillages verts.

Ingrates déités qui causez mon dommage,
Le temps et la raison me font devenir sage.
Je retire à la fin mon épingle du jeu.

Je préfère à vos eaux un trait de malvoisie;
Je bouche mes châssis de votre poésie,
Et mets pour me chauffer tous vos lauriers au feu.

VIII

LA MAISON DE RONSARD

Je ne vois rien ici qui ne flatte mes yeux;
Cette cour du balustre est gaie et magnifique;
Ces superbes lions qui gardent ce portique
Adoucissent pour moi leurs regards furieux.

Ce feuillage animé d'un vent délicieux
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique;
Ce parterre de fleurs, par un secret magique,
Semble avoir dérobé les étoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées,
Qui de profanes pas n'ont point été foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens.

Mais, Dieux ! ce nom m'inspire une sainte manie;
Comme je trouve ici mes pas avec les siens,
Je trouve dans mes vers sa force et son génie.

LA ROSE[1]

Si vous n'aviez banni l'ardeur démesurée
Qui du cœur des mortels fait triompher l'amour,
Ma beauté près de vous serait mal assurée :
Aux chaleurs de l'été je ne dure qu'un jour;
Mais un sort plus heureux en ce lieu m'environne;
Le temps, dont le pouvoir de toute chose ordonne,
Par vos charmes puissants se trouve surmonté;
J'ai de vous obtenu la faveur désirée,
Et, sur votre visage où règne la beauté,
Je suis d'éternelle durée.

DES BARREAUX

1599–1673

Jacques Vallée, seigneur des Barreaux, naquit à Châteauneuf-sur-Loire où il fut baptisé le 6 décembre 1599. Il fit ses études chez les jésuites, puis, en 1625 il fut nommé conseiller au Parlement de Paris. Tallemant dit que ce métier ne lui plaisait guère. Des Barreaux était beau garçon, il avait l'esprit vif et il aimait les plaisirs; il s'éprit de Marion de Lorme, qui le trahit, et dès lors il mena l'existence d'un épicurien. Il se lia avec des libertins, comme Théophile, et des biberons, comme Saint-Amant. Il fit des dettes et dut vendre sa charge de conseiller. Tallemant dit encore que Des Barreaux était « ivrogne et insolent ». Il eut toutes sortes d'aventures, dont certaine faillit devenir tragique. Ayant affecté une attitude impie dans un voyage qu'il fit en Touraine, et les vignes ayant été gelées cette nuit-là, il faillit être victime de la colère des paysans qui le regardaient comme la cause de ce malheur. Cependant vers la fin de sa vie il s'amenda. Il passa ses dernières années à Chalon-sur-Saône, dînant souvent soit chez l'évêque, soit chez un carme qui l'exhortait à la pénitence.

1. Madrigal pour *la guirlande de Julie*. Guillaume Colletet en fit quatre pour le recueil : deux sur *la rose*, un sur *le souci au soleil* et un sur *la pensée*.

Il mourut dans cette ville le 9 mai 1673. C'est pendant sa dernière maladie qu'il composa le célèbre sonnet :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,

qui est cité dans tous les recueils, que nous citons à notre tour, et qui a seul sauvé de l'oubli le nom de son auteur. Les autres œuvres de Des Barreaux, à peu près ignorées, étaient éparses dans divers recueils. Elles consistent en poésies amoureuses, — élégies, sonnets et stances, inspirées par sa passion pour Marion de Lorme, — en poésies philosophiques, dans lesquelles il expose ses idées sur la mort et sur l'éternité, et en poésies diverses, se rapportant à ses amis et à quelques événements du temps; on trouve parmi elles un fragment d'un ballet à la cour. M. Fr. Lachèvre a réuni ces divers textes et les a publiés, avec une étude très consciencieuse et très neuve dans le *Bulletin du bibliophile.*

ŒUVRES. — Poésies dans Recueils collectifs; — F. Lachèvre : *Une petite découverte bibliographique* : *Les poésies de Des Barreaux* (Bulletin du Bibliophile, 1903); et : *Disciples et successeurs de Théophile de Viau : Vie et poésies inédites de Des Barreaux et de Saint-Pavin*, Paris, 1911, in-8°.

A CONSULTER. — F. Lachèvre : Publications indiquées ci-dessus, et *Bibliogr. des Rec. collectifs*, II, 242; — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, (Garnier frères), t. V.

SONNETS

I

SUR UNE ABSENCE

Gémissant sous le faix d'une triste aventure,
Désespérant de voir celle pour qui je meurs,
Je m'en fais un tableau pour tromper mes douleurs,
Des plus vives couleurs qu'ait formé la nature.

Je vois dans le soleil ses regards en peinture,
L'éclat de son beau teint dessus l'émail des fleurs,
Sa jeunesse paraît dans la belle verdure
Que produit le printemps par ses douces chaleurs.

Mais ce rapport, au lieu d'alléger mes ennuis,
Ne fait rien qu'augmenter les peines où je suis,
En donnant plus d'ardeur au désir qui me presse;

Vous qui la faites voir avecque tant d'appas,
Fleurs, printemps, beau soleil, rendez-moi ma maîtresse,
Ou, si vous ne pouvez, ne me la montrez pas.

II

Ce Sarazin est mort, il est mort ce Voiture,
Et Blot qui me fut cher de toute ancienneté;
Hélas! ils sont tous trois dedans la sépulture!
Qui pourrait l'éviter? Dure nécessité!

Je loue le Seigneur, moi, pauvre créature,
J'ai plus reçu de lui que je n'ai mérité,
Car je jouis encor des plaisirs de nature,
Avec indépendance et pleine liberté.

J'ai toujours assez eu le goût des bonnes choses,
J'aime à voir le soleil et l'incarnat des roses,
J'ai bien de la douleur qu'il me faille périr.

Mais quoi? ma mort étant d'indolence suivie,
Je suis fort naturel, je ne veux point mourir,
Mais je compte pour rien d'avoir perdu la vie.

III

N'être ni magistrat, ni marié, ni prêtre,
Avoir un peu de bien, l'appliquer tout à soi,
Et, sans affecter d'être un docteur de la Loi,
S'étudier bien plus à jouir qu'à connaître;

Pour son repos, n'avoir ni maîtresse ni maître,
Ne voir que par rencontre ou la cour ou le roi,
Ne savoir point mentir, mais bien garder sa foi,
Ne vouloir être plus que ce qu'on se voit être;

Avoir l'esprit purgé des erreurs populaires,
Porter tout le respect que l'on doit aux mystères,
N'avoir aucun remords, vivre moralement;

Posséder le présent en pleine confiance,
N'avoir pour l'avenir crainte ni espérance;
Font attendre partout la mort tranquillement.

IV

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner qu'en choquant ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

PYARD DE LA MIRANDE

(1re moitié du XVIIe siècle.)

On n'a pas de renseignements sur ce poète. Il s'appelait Pierre Pyard de La Mirande, et il était vraisemblablement le parent de Charles de Pyard, sieur d'Infrainville et de Touvant, qui fut, comme nous l'avons rappelé, un poète de l'école de Malherbe. Pyard

de la Mirande est l'auteur de *Bergeries* qui furent publiées dans un recueil collectif : *Le Cabinet des Muses*, où elles tiennent dix-sept pages (de 418 à 434). Elles comprennent neuf sonnets, des stances, odes, chansons et une complainte. Ces pièces ne sont pas sans grâce. On en trouvera deux ci-après.

ŒUVRES. — *Les Bergeries* dans le *Cabinet des Muses*, Paris, 1619, in-12.

A CONSULTER. — F. Lachèvre : *Bibliog. des Rec. collectifs*, t. I, p. 182.

SONNET

Quel destin favorable ennuyé de mes peines
Tranchera ces liens dont je suis si pressé?
Hélas! mon pauvre cœur, veux-tu donc, insensé,
Toujours errer après des espérances vaines?

Ton espoir désormais soit borné de tes plaines,
Et dans tes champs féconds ton désir enlacé :
Cany soit ton empire, et, son ruisseau lissé,
L'onde qui sert de borne à tes courses lointaines.

En vain par tant de peine et de divers tourments
Tu fais, mon cœur, la chasse à tes contentements
Qui pour proie à tes pieds de gré se viennent rendre.

Ces prés t'en font présent; sage, si désormais
Saoul de tes maux passés au poil tu les sais prendre,
Et jouir des plaisirs en tes champs enfermés.

COMPLAINTE

Si vous aimant, bergère, on me voit agité
D'une douleur poignante en ma poitrine enclose,

Qu'on en blâme l'amour, c'est sa propriété :
« L'amour et la douleur sont une même chose.

« On ne peut en aimant être sans passion.
L'amour n'est point amour qu'alors qu'il nous martyre,
Ses effets sont les maux, l'horreur, l'affliction,
Et qui vit sans douleurs amant ne se peut dire. »

Las ! donc chacun peut voir que je suis amoureux,
Oui, celui que l'amour pour roi des siens couronne,
Car, entre tous, je suis et le plus malheureux,
Et celui qui le moins de son malheur s'étonne.

Il est vrai que mon mal paraît en mes esprits;
Mes yeux cavés de pleurs en donnent témoignage,
Mes propos égarés, mes sanglots et mes cris,
Et des douleurs de mort peintes en mon visage;

Mon troupeau sans conduite en cent lieux écarté,
Ma mandore muette à mon côté pendante,
Et cet antre moussu de moi tant fréquenté,
Font voir comme l'amour ma pauvre âme tourmente.

Ceux dont l'humeur est belle, égayés en bon point,
Dont la face est riante et l'âme bien apprise,
Bien qu'ils feignent d'aimer font voir qu'ils n'aiment point
Car l'amour perd le sens à qui perd la franchise.

On ne peut en aimant avoir sain jugement,
Librement discourir, porter gaie la face,
Rire comme celui qui n'a point de tourment,
Et feindre que l'amour dans nous n'a point de place.

Bien qu'un amant se force à cacher son tourment,
Qu'il serène sa face et ses larmes apaise,
Le penser qui le point fait bien le plus souvent
Jaillir aux yeux de tous des fusils de sa braise.

Ces soupirs élancés, témoins d'un feu caché,
Cet habit par lambeaux, ces paroles sans grâce,
Font voir comme d'amour un courage est touché;
Et qui vit autrement, ce dieu chez lui n'a place.

Il est vrai que l'espoir adoucit quelquefois
Ses sauvages fureurs qui hasardent une âme,
Mais alors que vos yeux m'imposèrent des lois,
Ce fut sans espérer d'en voir couper la trame.

Je dois, en vous ayant, être toujours ainsi,
Morne, triste, confus, et, lorsque cet orage
Calmera dedans moi, je dois penser aussi
Que la mort non l'amour finira le dommage.

LE CORDIER DE MALOYSEL

(1re moitié du XVIIe siècle.)

On ne connaît rien de la vie de ce poète dont quelques pièces ont été publiées dans les recueils du temps et, notamment, dans *Le Temple d'Apollon*, Paris, 1611, in-12.

A CONSULTER. — F. Lachèvre. *Bibliog. des rec. collectifs.* T. I, p. 282.

STANCES

Sire, ces deux amants, ayant par la puissance
Des édits de l'amour les vôtres oubliés,
Eux-mêmes, accusant leur désobéissance,
Pour gagner votre cœur se jettent à vos pieds.

Contre votre personne ils n'ont fait entreprise,
Ni contre votre État conjuré traîtrement,
Mais d'une même ardeur leur âme étant éprise,
Ils ont d'un même vœu cherché l'allègement.

Ce vœu qui pour jamais leurs volontés assemble,
Coupables devant vous les assemble en ce lieu,

Leur crime est leur amour, et peut-on bien ensemble,
Faire un crime d'aimer, et de l'amour un dieu?

Tant s'en faut : l'âge d'or en sa blanche innocence,
Se laissait librement gagner à ses appas,
Et le ciel souffre bien sa douce violence,
Que si c'était mal fait les dieux n'aimeraient pas.

Et, Sire, ce grand cœur qui vous rend invincible,
Et sur qui la vertu règne tant seulement,
Aux flèches de l'amour se rendrait insensible,
Si c'était une erreur que d'aimer ardemment.

Sire, déclarez donc qu'amour n'est point un vice,
Ou que votre pardon n'en bienheure ce jour;
Il faut que votre édit à ses lois obéisse,
Puisque votre pouvoir cède aux forces d'amour.

LA GIRAUDIÈRE

(1re moitié du XVIIe siècle.)

Le sieur de La Giraudière a laissé un volume, qui contient surtout des épigrammes, dont nous en avons recueilli quelques-unes qui ne sont pas trop mal tournées. On ne sait rien de ce petit poète. La date de sa naissance, l'histoire de sa vie, la date de sa mort sont ignorées. L'abbé Goujet, qui l'a mentionné, ne donne sur lui aucun détail. Le seul indice qui nous permette de le situer dans le temps est la date de l'édition de son recueil poétique. Il parut en 1634. Si La Giraudière n'est pas un fameux poète, du moins il ne s'en faisait pas accroire comme en témoignent et ce quatrain placé en tête de son livre :

Au lecteur s'il s'en trouve.

Ces vers ne valent pas la maille
Et n'importe, il les faut ainsi,
Car en n'y trouvant rien qui vaille,
Vous en rirez et nous aussi.

et ce distique placé à la fin :

Au lecteur s'il s'en est trouvé.

Cet œuvre n'est pas long, on le lit en une heure :
La plus courte folie est toujours la meilleure.

ŒUVRES. — Les joyeux épigrammes du sieur de La Giraudière, Paris, 1634, in-8°.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XV, — Viollet-le-Duc : *Bibl. poétique.*

ÉPIGRAMMES

I

A UN MUSICIEN

Tu fais, dis-tu, ce que tu veux
De cette voix qui, sans pareille,
Nous tirant l'âme par l'oreille
La mène entre les bienheureux.
Voici le froid qui se recueille,
Haut et bas on te voit la peau :
Si tu veux que je te conseille,
Fais de ta voix un bon manteau.

II

A DORIS

Le fard dont ce visage est peint
Et qui fait luire votre teint
Ainsi qu'une excellente glace
Me cause beaucoup de bonheur :
Si je ne suis en votre cœur
Je me vois dedans votre face.

III

MÉLICE

Mélice avait la jupe blanche,
L'escarpin, le corps et la manche,
Les nœuds, la coiffe et le collet;
Voyant cette brune ainsi mise
En plein midi, vous l'eussiez prise
Pour une mouche dans du lait.

IV

A BERNARD

Mon ami, si l'horloge ment
N'y mettez pas votre assurance :
Quand elle tarde allez devant,
Allez après quand elle avance.

V

DU VICE ET DE LA VERTU

La vertu prend l'habit et le nom d'une dame,
Le vice de l'habit d'un homme est revêtu;
Dieu le voulut ainsi, connaissant que la femme
Épouserait le vice et l'homme la vertu.

VI

D'UN TOMBEAU

A quoi ce riche monument
Et cette épitaphe qui ment?
Quelle passion vous convie
A nous louer cet homme à tort?
On n'a point su qu'il fut en vie;
Pourquoi saurait-on qu'il est mort?

VII

SUR LE BATIMENT DE LA SORBONNE

La Rochelle réduit au service du roi,
Richelieu pour objet la Sorbonne a choisie;
Quand il eut démoli le fort de l'hérésie,
Il voulut rétablir celui de notre foi.

VIII

SUR L'EFFIGIE D'UN JUGE CORROMPU

Ce bronze représente en sa perfection
Le conseiller Alin : il a même visage,
Même œil et même port; mais il a davantage,
Qu'il n'est pas si sujet à la corruption.

IX

DE GRIFFON

Celui qui dupait tout le monde
Est enfin trompé par la mort;
Mourant, il appelle du sort,
Le prend à partie et le gronde.
Vous, prêtres, qui l'enterrerez,
Pesez bien ce que vous direz,
Et cordelez, de peur de noise,
La terre qu'il lui faut donner;
Car s'il en a moins d'une toise
Il reviendra vous chicaner.

X

ORAISON

Seigneur, ayez pitié de moi;
Recevez mon humble prière;

Je n'ai pas gardé votre loi,
Mais je suis un peu de poussière
Qu'un petit vent ambitieux
Élève à l'encontre des cieux.

SALOMON DE PRIEZAC

(? ?)

On a fort peu de renseignements sur cet écrivain. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Il portait le titre de sieur de Saugues et il était le fils de Daniel de Priezac, qui fut docteur en droit, professeur de jurisprudence à Bordeaux, puis conseiller d'État, et membre de l'Académie française. Salomon de Priezac a composé des ouvrages de genres fort divers, dont nous indiquons ci-après les principaux. Il a réuni en 1650 la plupart de ses poésies en un recueil qui comprend des paraphrases de psaumes, des sonnets, — les uns d'inspiration religieuse, d'autres d'un ton galant, — des stances, des fantaisies, des épîtres, des épigrammes. Viollet-le-Duc a jugé ces vers fort sévèrement : il écrit qu'à les composer « Salomon n'a point dû suer ni pâlir », et que « il a laissé cette peine à ceux qui veulent lire ses œuvres ». Il est vraisemblable, en effet, que Priezac n'a ni sué ni pâli sur ces petits ouvrages, mais la lecture n'en est pas particulièrement pénible. Il semble avoir goûté le charme de la vie rustique et il l'a exprimé dans des vers sans grand éclat, mais non pas sans couleur. Nous en citons quelques-uns qui ne sont, hélas ! pas exempts de mauvais goût et que nous tirons de son *Épître à un ami sur les divertissements de la campagne.*

ŒUVRES. — *L'Amant Solitaire*, élégie, Paris, 1641, in-4°; — *Paraphrase sur quelques psaumes*, Paris, 1643, in-12; — *Les Promenades de Saint-Cloud*, Paris, 1645, in-4°; — *Les poésies de...* [contenant les ouvrages précédents], Paris, 1650, in-12; — *Histoire des Éléphants*, Paris, 1650, in-12; — *Olynthie*, roman, Paris, 1655, in-8°; — *Le Chemin de la gloire*, Paris, 1660, in-4°; — *Dissertation sur le Nil*, Paris, 1664, in-8°; — *Vie de Sainte Catherine de Sienne*, Paris, 1665, in-8°. — Divers ouvrages en latin.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. franç.*, t. XVII; — Nicéron : *Mémoires*, t. XXXIII; — *Nouvelle biographie Didot.*

ÉPITRE A UN AMI SUR LES DIVERTISSEMENTS DE LA CAMPAGNE

FRAGMENT

Reviens à ta maison y commander en roi;
On ne peut être mieux que lorsqu'on est chez soi :
C'est là que l'on jouit dans une paix profonde
Des plaisirs innocents et des douceurs du monde;
C'est là que l'on rencontre un asile assuré :
C'est là que notre esprit du tracas retiré,
Bannit par le repos la noire inquiétude,
Et préfère à la cour les charmes de l'étude;
Que si tu veux changer de divertissements,
Le silence des bois a ses enchantements;
Les replis des ruisseaux, l'émail d'une prairie,
Ne font qu'entretenir ta douce rêverie,
Et, parmi tant d'attraits qui ravissent tes sens,
Tu ne vois point d'objets qui ne soient innocents.
Tantôt tu divertis ton esprit à la chasse,
A prendre un lièvre au gîte, à le suivre à la trace,
A pousser les perdrix devant un tiercelet,
Fureter les lapins, ou leur tendre un collet,
Couvrir d'un coup de rets des bandes d'alouettes,
Tirer sur des canards, tirer sur des chouettes,
Enfin prendre la caille en imitant son chant,
Ou plutôt la surprendre avec le chien couchant.
Délicieux déserts, agréables villages,
Que j'ai de passion pour vos plaisirs sauvages !
Que vous êtes féconds en rustiques beautés,
Et que vous me flattez par vos naïvetés !
La fourbe qui partout se cache et se déguise
N'a jamais pu souiller votre aimable franchise,
Chez vous règnent toujours, sans infidélité,
L'invincible candeur et l'ingénuité.
Quel plaisir d'observer de loin, et sans paraître,
Sortir un gai pasteur de sa maison champêtre,
Choisir avecque soin l'herbage à son troupeau,
Se plaire à se mirer dans l'onde d'un ruisseau,

Tantôt faire des trous avecque sa houlette,
Et parfois faire dire un branle à sa musette,
Et, choisissant les lieux les plus proches des eaux,
Y tendre des lacets à prendre des oiseaux.
La bergère d'ailleurs rustiquement parée
Ne peut de son amant demeurer séparée,
Et son cœur amoureux est accablé d'ennui
S'il ne la souffre pas assise près de lui.
Dans les doux entretiens, dont ils flattent leur âme,
On voit qu'à la fraîcheur ils augmentent leur flamme :
Et pour ne rendre pas leurs esprits mécontents
Ils inventent tous deux des nouveaux passe-temps :
L'un avec son chapeau poursuit une grenouille :
L'autre avec son couteau découpe sa quenouille :
L'un fait avec le jonc des ouvrages divers,
Et tantôt il s'amuse à picoter des vers.
Là, le vieux bûcheron armé de sa cognée
Fend, à coups redoublés, du bois pour son année;
Ici le laboureur, d'un travail indompté,
Sollicite la terre à la fécondité,
Et d'un coutre tranchant sillonnant les campagnes
Réveille de sa voix les échos des montagnes,
Et semant les guérets se prépare un trésor,
Et remplit sa maison d'un tas de gerbes d'or.
Quoi plus? dans ces vallons, les rivières profondes
Roulent confusément leurs ondes vagabondes;
Là, sans faire aucun bruit le subtil hameçon
D'une amorce flottante attrape le poisson :
Et, quoique ce muet s'échappe à coup de queue,
La faim lui fait aimer le traître qui le tue;
Et croyant n'avaler qu'un savoureux morceau
Il avale le fer qui l'arrache hors de l'eau.
Plus loin sur le penchant d'une verte colline,
Dont le sommet commande à la plaine voisine,
Un tas de villageois poussés d'un feu divin
Dépouillent les forêts qui produisent le vin.
Mais quoi ! tu peux encor sur le gazon t'étendre,
Et voir d'un petit mont mille brebis descendre,
Dès lors que le soleil, ce monarque de l'air,
Précipite son feu dans le sein de la mer :
C'est lorsque bondissant sur les herbes fleuries,
Elles vont en bêlant dedans leurs bergeries;

Et si quelqu'une cherche à l'écart du butin
Le vigilant pasteur avertit son mâtin,
Qui courant par les champs jusqu'à perdre l'haleine,
Attrape la fuyarde et la prend par la laine,
Et malgré les efforts qu'elle fait sur l'émail,
Il l'a rend à son maître et la pousse au bercail.
Enfin, ce sont les champs qui prolongent la vie;
C'est de leurs voluptés que notre âme est ravie,
Et je crois qu'habiter ces délectables lieux
N'est que suivre les grands, et qu'imiter les dieux.

BERTHOD

? 1660?

On s'est demandé qui était ce poète, sur qui les renseignements font défaut, et dont le nom, orthographié de diverses façons, a paru à M. Paul Lacroix être un pseudonyme. Il n'est même pas mentionné dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet. M. Viollet-le-Duc a émis l'hypothèse que ce pourrait bien être le neveu du poète Bertaut, évêque de Séez; ce neveu, en effet, faisait aussi des vers, et, au dire de Tallemant, des vers fort ennuyeux. M. Paul Lacroix a proposé une autre explication. Après avoir dit qu'il avait pensé d'abord que l'auteur de *la Ville de Paris en vers burlesques* pourrait bien, sous le pseudonyme de Berthod, être François Colletet, l'auteur de : *Le Tracas de Paris ou la seconde partie de la ville de Paris en vers burlesques*, il ajoute : « Mais, en dépit des analogies de naïveté ou même de platitude qui existent dans la poésie triviale et prosaïque de Berthod et de Colletet, nous avons fini par nous persuader que ces deux noms-là représentaient bien deux poètes différents, et qu'il fallait laisser à Berthod ce que nous voulions donner à Colletet, car Berthod a fait acte d'individualité poétique en faisant paraître un autre poème que celui de la *Ville de Paris ;* ce poème, moins burlesque sans doute que le premier, porte pour titre : *Histoire de la Passion de Jésus-Christ*. L'auteur de *la Passion de Jésus-Christ* en vers français est indubitablement l'auteur de la *Ville de Paris en vers burlesques* : les deux poèmes, malgré la divergence du sujet et du genre, ont entre eux des points de contact et de similitude étonnants; ils ont été, d'ailleurs, publiés presque à la même époque et dans la même

librairie... On peut donc établir avec certitude que ce dernier poème a été rimé comme le précédent, par le père Berthod, cordelier. » Cet auteur mourut vraisemblablement aux environs de 1660. Nous donnons un fragment de son ouvrage. Il ne figure point ici pour sa valeur poétique, qui est nulle, mais comme un spécimen de la poésie burlesque dans toute sa trivialité, et, en raison de cette trivialité même, comme un petit tableau curieux de la vie de Paris au XVIIe siècle.

ŒUVRES. — *La Ville de Paris, en vers burlesques*, Paris, 1652, in-4°; — *L'histoire de la passion de Jésus-Christ*, Paris, 1655, in-12; — *La Ville de Paris* a été maintes fois rééditée au XVIIe et au XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, M. Paul Lacroix l'a réimprimée dans son recueil : *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle*, Paris, Garnier frères, 1 v. in-12.

A CONSULTER. — P.-L. Jacob : *Avertissement de l'éditeur*, en ête de l'édition ci-dessus indiquée.

LA VENDEUSE DE POIS

« Çà, ne prenez-vous rien du nôtre?
Dit une marchande de riz :
Venez voir, j'ai de beaux pois gris,
J'en ai de verts pour le Carême,
Qui sont aussi doux que la crème,
Si vous en voulez au cul noir,
J'ai les plus beaux qu'on puisse voir.
Pressez-en, soyez assurée
Qu'ils font d'excellente purée,
Ils cuisent dans la première eau,
C'est bien quelque chose de beau;
Ils sont venus de La Rochelle;
Achetez-en, dame Michelle;
Sur mon âme ils sont merveilleux,
Choisissez-en de tous les deux;
Voyez cette fève marine,
Regardez qu'elle a bonne mine,
Encore a-t-elle meilleur jeu.
Ne la faut que montrer au feu,

Vous la verrez toute en bouillie,
Entrez un peu, peur de la pluie,
Vous mouillez votre cotillon,
Là, prenez un échantillon
De cette belle marchandise,
Demandez à dame Denise
La servante du gros Flamand
S'ils ne cuisent pas promptement.

« — Hé bien çà donc, dame Christine,
Allongez un peu votre échine
Et me faites voir les beaux pois.
Il m'en faudra de tous les trois,
Aussi de petite févrolle,
Il faut qu'elle soit un peu molle,
Car l'autre jour le médecin
En regardant dans le bassin
Du petit qui fût à la selle,
Reconnut bien que la mamelle
De la nourrice n'allait pas;
Il ordonna qu'à ses repas
On en ferait de la purée
Disant comme chose avérée,
Que la févrolle assurément
Fait venir le lait doublement,
C'est pourtant chose bien certaine
Que la purée en est vilaine :
Mais n'importe ! Çà, çà, donnez.
Allons donc, dépêchez, venez,
Parce qu'il faut que je m'en aille,
Prenez contre cette muraille,
Et puis descendez promptement,
Car faut que je sois vivement
Au logis, où monsieur le maître
Est déjà devant moi peut-être,
Il revient tous les samedis
Avant quatre heures au logis.

« — Vertuchou, madame Michelle,
Me faut monter sur une échelle;
Je n'y vais pas si rudement
Faut aller un peu doucement,

Si je tombais à la renverse !...
Voulez-vous que je me boulverse,
Et que je me rompe le cou,
Comme un navet ou comme un chou?

« — Ho ! ho ! vraiment, dame Christine,
Vous êtes un peu bien mutine,
Si vous traitez le monde ainsi.
Je pense bien que (Dieu merci),
Vous pouvez fermer la boutique :
Quoi, la moindre chose vous pique,
Tout autre part on ne voit point,
De marchande prompte à tel point :
Ha ! ha ! pour une revendeuse,
Vous faites trop la déguigneuse !
Adieu, adieu; gardez vos pois,
Vos fèves et toutes vos noix;
Je ne veux pas qu'on me barguigne,
Ni qu'une femme me rechigne;
Alors que je viens acheter,
Vous ne faites que marmoter.

« — Trédame, madame Michelle,
Vous faites bien la demoiselle !
Hé ! là, là, je vous connaissons;
Il ne faut point tant de façons.
Il semble à voir, à vous entendre,
Que vous vouliez ici m'apprendre
Comme il faut faire mon métier.
Allez-vous-en au savetier
Faire des contes de la sorte,
Autrement je vous chasserai,
Peut-être je vous frapperai.

« — Toi, me frapper, dame Christine?
Par ma foi, t'en as bien la mine !
Tu me battras? Peste ! la gueuse !
Voyez cette double cagneuse,
Cette marchande de trois pois
Avec son écuelle de bois,
Comme elle fait de l'entendue !
Semble qu'on ne l'ait jamais vue !

Hélas ! que l'on te connaît bien,
Je sais beaucoup et ne dis rien.

« — Tu ne dis rien ? Hé ! boute, boute !
Voilà le monde qui t'écoute,
Ne feins point, parle seulement !
Allons donc, boute hardiment,
Dégoise, chante ton ramage,
Comme un perroquet dans sa cage !
Tu sais beaucoup ? Hé ! que sais-tu,
Michelle, avec ton nez pointu ?
Parles donc, dis, que veux-tu dire ?
Quoi ! tu viens ici pour médire
De moi jusque dans mon logis ?
Qu'est-ce que j'ai fait ? Parles ! dis !
Suis-je garce ? suis-je carogne ?
Ai-je la teigne ? ai-je la rogne ?
Ou si je suis quelque autre chose
Allons, dis-le donc si tu l'oses !

« — Si je l'ose ? Oui, je l'ose bien,
T'es une qui ne valut rien,
Étant fille comme étant femme.

« — Merci ! guieu ! Hé ! belle madame,
Je ne vaux rien ! T'en as menti !
Jeanne, appelle-moi l'apprenti,
Qu'il frotte un peu cette carogne !
Jarni ! il faut que je te cogne !
Quoi ! jusque dedans ma maison,
Tu veux faire comparaison ?
Dans ma boutique tu m'harcelle !
Tu me viens faire une querelle,
Cuisinière de trois deniers,
Compagne des palefreniers,
Torchon de pot, frotte-marmite !
Tu faisais tant la chatte-mitte,
Et le diable ne dit jamais
Des injures comme tu fais.

« — Oui dà ! j'en dis et j'en veux dire,
Quoi ? tu me penses contredire ?

Encor que tu sois sur ton banc,
Je querellerai tout un an,
Toi, ta mère et toute ta race.
Mais, si j'étais dedans la place,
Je parlerais bien autrement;
Je chanterais tout hautement
De ta vie une kirielle;
Si tu n'étais point sur ta selle,
Et que tu fusses là dehors,
Je te frotterais bien le corps;
Mais je m'en vais!... Un jour, j'espère,
Et peut-être avant qu'il soit guère,
Par ma foi, tu le payeras,
Hé, bien, bien, là, là, tu verras!

« — Je verrai? Quoi? que veux-tu dire?
Hélas! j'en ons bien vu de pire,
Qui ne me font pas mal au cœur,
Et si je n'en avons pas peur.
Vraiment, vraiment, j'en ons dans l'aile,
J'avons peur de dame Michelle,
O guieble-zo! si j'en aurons,
Eh bien, bien! là, là, je verrons;
Je ne craignons pas les servantes,
J'en ons bien vu de plus méchantes. »

DE BOUILLON

(? -1662)

On ignore la date de la naissance de ce poète et on connaît peu de chose de sa vie. On sait seulement qu'il fut l'ami de quelques hommes de lettres considérables de son temps : Chapelain, Ménage, Pellisson, etc.; et qu'en 1652 il appartenait, en qualité de secrétaire, à la maison de Gaston, duc d'Orléans. Il mourut en 1662. L'année suivante parut chez Charles de Sercy un recueil de ses œuvres, recueil incomplet, car un certain nombre de pièces n'y furent pas

admises et doivent être recherchées dans les recueils collectifs. Elles n'offrent pas d'ailleurs un grand intérêt. M. de Bouillon est un tout petit poète. Il a rimé quelques contes, des portraits, des mascarades, et principalement des chansons. Nous en donnons trois. Parmi ses contes, il en est un qui eut un assez grand retentissement; c'est une imitation en vers de l'histoire de *Joconde*, de l'Arioste. La Fontaine en composa aussi une version. On ne manqua pas de rapprocher ces deux pièces, de les comparer et de les opposer l'une à l'autre. Chacune eut des partisans; cette polémique fut même l'occasion d'une gageure considérable entre Saint-Gilles, qui pariait pour la supériorité du *Joconde* de Bouillon et l'abbé Le Vayer qui tenait pour celle du *Joconde* de La Fontaine. Boileau adressa même à l'abbé Le Vayer une *Dissertation critique* sur les deux pièces en discussion. Bien entendu il démontra le mérite de la version de La Fontaine sur celle du « pauvre Bouillon ». Le « pauvre Bouillon », ne jouit malheureusement pas de cette polémique, car il était mort depuis une année déjà lorsqu'elle se produisit.

ŒUVRES. — *Les Œuvres de feu M. de Bouillon*, Paris, 1663, in-12.

A CONSULTER. — F. Lachèvre : *Bibliog. des recueils collectifs*, t. II, p. 165, et t. III p. 225.

CHANSONS

I

Je sais, Philis, ce que je fais pour vous,
    Quand j'aime vos beautés parfaites,
Mais, quand vos yeux ont pour moi du courroux,
    Vous ne savez ce que vous faites.

Mon cœur n'est pas un cœur à mépriser
    Puisque ses flammes sont discrètes;
Apprenez donc comme il en faut user :
    Vous ne savez ce que vous faites.

Contraignez-vous et rendez-moi content,
    Trop inhumaine que vous êtes;
Il n'en est pas toujours d'aussi constant :
    Vous ne savez ce que vous faites.

II

Pressé de la douleur dont mon âme est atteinte
Je vous confesse, Aminte,
Que mes soupirs font un peu trop de bruit :
Mais au funeste état où vous m'avez réduit,
Le mal vaut bien la plainte.

Si je ne vous rends pas toute l'obéissance,
Si je romps le silence
Pour découvrir un feu qui me détruit;
Au malheureux état où vous m'avez réduit,
Le mal passe l'offense.

III

Belle Philis, je sais qu'en même temps
Deux cœurs s'efforcent de vous plaire;
Mais je ne sais, pour les rendre contents,
Ce que le vôtre pourra faire.
Un doux regard, un mot, une douceur,
Peut amuser et l'un et l'autre,
Mais si ces cœurs veulent chacun un cœur,
A qui des deux sera le vôtre?

Pardonnez-moi si de pareils secrets
Je veux entrer dans le mystère;
De ces deux cœurs l'un me touche de près
Et l'autre ne me touche guère.
Les rejeter ou les prendre tous deux,
Philis, c'est être un peu cruelle :
Mais s'il vous plaît qu'un des deux soit heureux,
Prenez le mien, c'est le fidèle.

MARIGNY

(? -1670)

Jacques Carpentier de Marigny naquit à Nevers, on ignore à quelle date. Il était fils d'un marchand de fer. Il prit l'état ecclésiastique et chercha à faire sa fortune. « Connaissant la princesse Marie, dit Tallemant, il alla à Mantoue où il ne trouva rien à faire; de là, il passa à Rome, où je l'ai vu misérable. De retour ici, il trouva moyen d'être secrétaire de M. Servien, qui s'en allait à Munster; mais il le quitta en Hollande, à cause de quelque démêlé et s'en alla en Suède. » Il passa quelque temps à la cour de ce pays; il revint ensuite à Paris, où il eut des amitiés dans le monde des lettres : Tristan, Saint-Amant, Ménage, Conrart furent de ses amis. Il s'attacha au cardinal de Retz, et pendant la Fronde il combattit vaillamment, la plume à la main, pour son protecteur; il composa une quantité de ces pièces satiriques qu'on appela des mazarinades; Retz l'appelait et, en une heure de temps, Marigny tournait quelques couplets alertes et incisifs; il fit même des triolets contre le cardinal; nous les reproduisons ci-après, d'après la *Bibliographie des Mazarinades* où il est dit qu'ils « ne paraissent pas avoir été imprimés pendant la Fronde ». Marigny a composé aussi d'autres poésies, parmi lesquelles beaucoup de madrigaux, et un poème : *Le pain béni;* il faisait des vers « passablement »; comme dit Tallemant des Réaux qui ajoute : « Pour du jugement il n'en a point. » Marigny était un gros homme, jovial, aimant les plaisirs, sachant beaucoup de bons contes, les contant fort bien et aussi bien en italien ou en espagnol qu'en français, ayant la repartie vive, spirituelle, mais ayant parfois la langue ou trop longue ou trop prompte. Il mourut à Paris, en 1670.

ŒUVRES. — *Le pain béni...* Paris, 1673, in-12; — *Œuvres en prose et en vers...* Paris, 1674, in-12.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. VII et X (Garnier frères); — Cardinal de Retz : *Mémoires*; — Moreau : *Bibliographie des mazarinades*, Paris, 1850, 3 v. in-8°; — Supplément à la *Bibliographie des mazarinades* (Bulletin du bibliophile, 1862); — P. Brun : *Autour du XVII*e *siècle*, Grenoble, 1901, in-16.

BALLADE

Si l'amour est un doux servage,
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais si l'on se sent enflammer
D'un feu dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si, dans la fleur de son bel âge,
Femme, bien faite pour charmer,
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême
Aussitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau visage
Qu'amour puisse jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais quand on se voit consumer,
Si la belle est toujours de même
Sans que rien la puisse animer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

ENVOI

En amour si rien n'est amer
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Si tout l'est au degré suprême
Qu'on est sot alors lorsqu'on aime

STANCES

A MADAME LA DUCHESSE DE ***

Objet le plus beau de nos jours,
Astre le plus brillant qui soit dedans la France,
Il est vrai qu'au milieu du cours
Ma muse devant vous a gardé le silence;
Mais je ne puis dissimuler
Le dessein qu'elle eut de vous plaire,
Et que votre beauté l'allait faire parler,
Sans le respect qui la fit taire.

Elle allait dire que vos yeux
Répandaient par tout l'air de vives étincelles,
Mais que leurs flammes immortelles
Ne veulent brûler que des dieux;
Elle allait dire que des roses
Dont le printemps se va parer,
N'auront aucun éclat qu'on puisse comparer
A celles que l'on voit écloses
Sur ce teint merveilleux qui vous fit adorer;

Elle allait vous dire cent choses
De vos charmes, de vos appas,
Quand vos coursiers partant plus vite que la foudre
Jetèrent de la poudre
A nos pauvres chevaux qui n'allaient que le pas.

De plus, un maudit embarras
Où vous retint le char dont le guide était ivre,
Quelque effort que l'on fit vous éloigna de nous :
Notre carrosse ne put suivre,
Mais mon cœur courut après vous.

ÉTRENNES

A MADAME LA MARQUISE DE S*** [SÉVIGNÉ]

Adorable et belle marquise,
Plus belle mille fois qu'un satin blanc tout neuf,
Au premier jour de l'an six cent soixante-neuf,
Je vous présenterais de bon cœur ma franchise;
Mais les charmes que vous avez
Depuis quelque temps me l'ont prise :
Je ne sais si vous le savez?

SONNET

Docteur à la douzaine, esprit plein d'embarras,
Faux gîte de savoir, repaire de vermine,
Qui pour faire à nos yeux pompe de ta doctrine
Craches plus de mots grecs que tu ne fais de pas;

Grand Cormont, dont le nez flaire les bons repas,
Illustre écornifleur, écumeur de cuisine,
Qui portes en tous lieux avec toi la famine,
Et de rage engloutis et la viande et les plats;

Bien qu'un peuple envieux d'ignorance t'accuse,
Compose, fais des vers en dépit de la Muse,
Écorche Cicéron au milieu des pédants;

Lorsqu'on te voit ouvrir ta gueule épouvantable
Pour ronger jusqu'à l'os tout ce qu'on met sur table,
On dit : « Ce Parasite est savant jusqu'aux dents ! »

SUR LE COADJUTEUR

Monsieur notre Coadjuteur
Vend sa crosse pour une fronde;
Il est vaillant et bon pasteur
Monsieur notre Coadjuteur !
Sachant qu'autrefois un frondeur
Devint le plus grand roi du monde,
Monsieur notre Coadjuteur
Vend sa crosse pour une fronde.

Monsieur notre Coadjuteur
Veut avoir part au ministère;
On dit qu'il est fourbe et menteur
Monsieur notre Coadjuteur !
Le petit frère avec la sœur
Seront fourbes, c'est chose claire.
Monsieur notre Coadjuteur
Veut avoir part au ministère.

Monsieur notre Coadjuteur
Est à la tête des cohortes;
Comme un lion, il a du cœur,
Monsieur notre Coadjuteur !
En sortant il est en fureur,
Mais s'il faut regarder aux portes,
Monsieur notre Coadjuteur
Est à la tête des cohortes.

Corinthien, c'est trop de chaleur !
Vous avez l'esprit trop alerte;
Un chapeau de rouge couleur !
Corinthien, c'est trop de chaleur !
Quand vous ne seriez pas pasteur,
Il en faudrait de couleur verte;
Corinthien, c'est trop de chaleur !
Vous avez l'esprit trop alerte.

Coadjuteur, qu'il te sied mal
De nous exciter à la guerre,

En faisant le brave à cheval!
Coadjuteur, qu'il te sied mal!
Tu devrais être le canal
Des grâces de Dieu sur la terre.
Coadjuteur qu'il te sied mal
De nous exciter à la guerre!

PIERRE PERRIN

(? -1675)

Pierre Perrin naquit au commencement du XVIIe siècle à Lyon. Il prit, dit-on, le petit collet et vint de bonne heure à Paris où il tâcha de faire sa fortune. Il était intrigant, et bien qu'il ne possédât ni abbaye, ni bénéfice, et qu'il n'eût pas reçu l'onction ecclésiastique, il prenait le titre d'abbé afin de faire meilleure figure dans le monde. Il succéda à Voiture, en 1639, dans la charge d'introducteur des ambassadeurs près le duc d'Orléans. En 1659, il fit représenter à Issy un opéra intitulé : *La Pastorale*, dont le musicien Robert Cambert avait écrit la partition, et qui est le premier opéra en langue française. Avant l'initiative de Perrin, les livrets étaient tous en italien. En dépit du succès de *La Pastorale*, Pierre Perrin, qui désirait établir un véritable théâtre public d'opéra, dut attendre dix ans les lettres-patentes nécessaires. L'« Académie des Opéras » fut enfin fondée et, en 1671, elle inaugura ses spectacles par la représentation de *Pomone*, dont le livret était de Perrin et la musique de Cambert, Mais Perrin eut des démêlés avec ses bailleurs de fonds; des procès en naquirent, et, en 1672, il céda son privilège à Lully. Outre ses opéras, Pierre Perrin a composé plusieurs recueils de vers. Ils ne sont pas très remarquables. Dans l'un d'eux, le plus curieux, il célèbre « divers insectes », qui sont : « le papillon, l'abeille, le grillon, le ver à soie, la puce, la fourmi, le moucheron. » Il consacre à chacun d'eux un assez long poème; nous avons extrait quelques stances de celui où il chante « la fourmi ». Pierre Perrin, qui était conseiller du roi, mourut en 1675. Il fut inhumé le 26 avril, à Paris.

ŒUVRES. — *Divers insectes*... Paris, 1645, in-12; — *Recueil des poésies*... Paris, 1655, in-12; — *L'Énéide* (traduction en vers), t. I (I-VI), Paris, 1648, in-4°; t. II (VII-XII), Paris, 1658, in-4°; — *Les*

Œuvres de poésies de M. Perrin, contenant les jeux de poésie, diverses poésies galantes, des paroles de musique, airs de cour, airs à boire. chansons, noëls et motets, une comédie en musique, l'entrée de la reine et *la Chartreuse* ou *la Sainte Solitude*, Paris, 1671, in-12.

A CONSULTER. — Titon du Tillet : *Parnasse français;* — Jal : *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, 2e édition, Paris, 1872, in-8o; — R. Thoinet : *Quelques recherches autour des poèmes héroïques ou épiques du XVIIe siècle.* Tulle, 1899 et 1907, 2 v. in-16; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. coll.*, t. II, p. 411 et t. III, p. 478.

LA FOURMI

(FRAGMENT.)

Au sein d'un bois affreux et solitaire,
Où l'œil du jour s'abîme et s'obscurcit,
En un endroit où plus qu'à l'ordinaire,
Le silence se tait et l'ombre se noircit,

Sort murmurant une onde transparente,
Qui, dès le creux maternel et natal,
Légèrement sur l'arène courante
Fuit, et roule en grondant l'argent et le cristal.

Deux grands peupliers sur ce rivage sombre
Portent aux cieux leur front sur leurs rameaux
Dont l'épaisseur couvre d'horreur et d'ombre
La face sans couleur de ces mourantes eaux.

Leurs troncs voisins qu'au mépris du tonnerre,
L'honneur invite ensemble à disputer,
A qui plus haut s'élèvera sur terre,
Corps à corps, bras à bras, semblent s'entrelacer.

Sous le couvert de leurs ailes superbes
Nous jouissons, muets et sans propos,
Ensevelis dans la fraîcheur des herbes,
Mon Amarante et moi, de l'ombre et du repos.

De son bel œil le regard idolâtre
Suivait le mien; le mien clos à demi
Suivait alors, curieux et folâtre
Les traces sur les fleurs d'une lente fourmi.

Ravi de voir cette bête obstinée
Qui, par l'effort d'un travail assidu,
Tantôt traînante et tantôt entraînée,
Portait un petit faix à sa bouche pendu.

Le doux plaisir! l'agréable spectacle!
Cet animal, de son butin jaloux,
A reculons surmonte tout l'obstacle
Qu'opposent à sa route ou l'herbe ou les cailloux.

Ces belles fleurs que la terre destine
Au bien commun de tous les animaux,
Ne sont pour lui que montagne et qu'épine
Dont la rigueur augmente et redouble ses maux.

A leur rencontre il fuit, il se détourne,
Et quelquefois, ne pouvant les gauchir,
Ou déjà las, sur ses pas il retourne,
Ou, fort et vigoureux, il tâche à les franchir.

Parfois vaincu de son impatience,
Il abandonne un si fâcheux larcin,
Puis courageux et plein de confiance,
Retourne avec ardeur accomplir son dessein.

Lors par hasard, une de ses compagnes,
Qui, dans l'espoir d'un semblable butin,
Sortie aussi des voisines campagnes,
Errait, vide de proie, au gré de son destin,

Passe, s'arrête, avec elle s'abouche,
Voit au fardeau son effort inégal,
L'objet l'émeut et la pitié la touche;
Elle offre à partager sa proie et son travail.

« Vois-tu, vois-tu, dis-je alors, Amarante,
Lui désignant cet agréable objet,

Ces deux fourmis dont une ardeur prudente
Assemble les efforts en un même projet?

« Quelle étrangère et commune lumière
Les peut guider à ces pieux accords?
Mon Dieu, dis-moi, comment se peut-il faire
Que tant de raison loge en un si petit corps? »

D'HESNAULT

(? -1682 ?)

Jean d'Hesnault naquit à Paris. On ignore à quelle date. Il était fils d'un boulanger. Il fut, avec son ami Chapelle, Molière et Cyrano de Bergerac, parmi les élèves de Gassendi. Il fut un des protégés de Fouquet, qui, dit-on, lui fit obtenir une recette des tailles dans le Forez et auquel il demeura fidèle quand le surintendant fut tombé en disgrâce. De cette disgrâce cependant il ressentit le contre-coup, car elle le laissa sans appui. D'humeur vagabonde, il voyagea, et, d'après l'une de ses églogues, il voyagea à l'étranger : il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, la Sicile, puis, n'ayant point dans ses courses rencontré la fortune, il revint en France. Il se repentit sur la fin de ses jours et de sa vie irrégulière et de ses doctrines matérialistes, et son repentir se manifesta d'une manière si vive que son confesseur dut en modérer l'ardeur. D'Hesnault prétendait en effet recevoir le viatique dans la posture la plus humiliée, c'est-à-dire debout au milieu de sa chambre et la corde au cou. On ne sait pas à quelle date il mourut; certains disent que ce fut en 1694, mais on admet le plus généralement que ce fut en 1682. Il tournait fort bien les vers. Il est l'auteur de quelques traductions des poètes latins, notamment de Sénèque et de Lucrèce. Du *De Natura rerum* de Lucrèce il traduisit seulement le commencement du poème, et ce morceau est considéré comme le meilleur de ses ouvrages. Nous le donnons avec un sonnet pieux, et le sonnet irrégulier de l'*Avorton*, qui fut très admiré, et qui ne nous semble pas mériter tant d'admiration. D'Hesnault fut le maître de Mme Deshoulières, à qui il enseigna la prosodie

ŒUVRES. — Œuvres diverses par le sieur D. H. Paris, 1670,

in-12; — *Dialogues et entretiens familiers entre Bélise et Émilie, femmes savantes aux Champs Élysées, sur différents caractères et modes de ce temps.* Paris, 1709, in-12; — Dans le *Furetiana*, on trouve une *Églogue* et une *Élégie* d'Hesnault; — enfin la *Traduction du commencement de Lucrèce* a été publiée dans le *Recueil de quelques pièces choisies* par B. de La Monnoye. Amsterdam, 1714, 2 v. in-8º.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XVIII : — Sainte-Beuve : *Une ruelle poétique ou M*[me] *des Houlières* dans *Portraits de femmes;* — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. III, p. 306 et IV, p. 102.

TRADUCTION DU COMMENCEMENT DE LUCRÈCE

Déesse dont le sang a formé mes aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde :
Je t'invoque, ô Vénus ! ô mère de l'Amour !
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour.
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les Zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux frappés de ta puissance,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence,
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitants des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir,
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.
Donc puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,

Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime, et n'est aimable;
Vénus, deviens ma Muse, et sois-moi favorable.
Je vais de l'univers étaler les secrets :
J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les grâces en partage,
Fais-les, en sa faveur, briller dans cet ouvrage;
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Écarte loin de nous la guerre et ses horreurs;
Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre;
Car que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre?
Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras;
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée;
Ses yeux étincelants errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors,
Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses;
Parle pour les Romains dans ces moments si doux,
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le dessein que je prends veut un esprit tranquille,
Puis-je le posséder dans ce temps difficile?
Et de tant de héros, Memmius digne fils,
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude;
Autrement tous mes soins seraient hors de saison,
En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison.
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te ralentirais, avant que de l'entendre,
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux,
Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux;
Te ramener après dans la source des choses,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sauras de quel fond la nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résoud,
Quels sont ces simples corps, cette simple matière,
Qu'on nomme premiers corps, et matière première,
Parce que tout vient d'eux, et qu'ils sont éternels;
Car loin de notre esprit ces pensers criminels,
Qui dégradent des dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque créature.

Si ces dieux ne vivaient dans la tranquillité;
A quoi leur servirait leur immortalité?
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines;
C'est trop les intriguer dans les choses humaines :
Ils sont toujours puissants, toujours heureux sans nous,
Et ne sentent jamais ni pitié, ni courroux.
On a vu les mortels traîner longtemps leur vie
Sous la religion durement asservie,
Longtemps du haut du ciel, ce fantôme effrayant.
A lancé sur la terre, un regard foudroyant;
Mais un grec, le premier plein d'une sage audace
L'osa voir d'un œil fixe, et l'insulter en face :
Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détourner,
La terre eut beau frémir, le ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
Et, plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature;
Dans l'enceinte du monde il se crut trop ferré,
Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré,
Rien ne lui fit obstacle, et ce puissant génie
Courut de l'univers la carrière infinie.
Après avoir su tout, il nous a tout appris,
Nul être, nul pouvoir ne surprend nos esprits,
On sait jusqu'où s'étend tout pouvoir et tout être,
Et ce qui le termine, et ce qu'il en peut naître;
Ainsi par la raison il surmonta la peur,
Ainsi l'erreur mourante au pied de son vainqueur,
Et la religion terrassée avec elle,
Attire à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu
Que ma philosophie attaque ta vertu,
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes;
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des dieux.
On maltraite en Aulide une jeune princesse;
Et qui sont ses bourreaux? tous les chefs de la Grèce,
Son père; mais Diane a soif de ce beau sang;
Agamemnon le livre, et Calcas le répand;
La belle Iphigénie au Temple est amenée,
Et d'un voile aussitôt la victime est ornée;
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir,
Son père est auprès d'elle outré de désespoir,

Un prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole :
A ce spectacle affreux, elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort;
Il ne lui sert de rien à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel,
Et, bien loin d'accomplir un hymen solennel,
Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux.
Tant la religion peut enfanter des maux !

SONNETS

I

Que la mort dans son sein offre un port favorable
A qui n'a plus ni biens, ni crédit, ni support !
Qu'il est doux de pouvoir se sauver dans ce port !
Et que l'on meurt heureux quand on vit misérable !

Mais quand on est privé, par un sort déplorable,
Et du bien de la vie et du bien de la mort,
Qu'il est beau de se mettre au-dessus de ce sort,
Et de voir d'un œil sec le ciel inexorable !

Toutefois, loin d'ici trop humaine vertu !
De ces extrémités quand on est combattu,
La constance devient d'un difficile usage.

Il faut chercher ailleurs de quoi s'en garantir;
Mon âme, un mal si grand de Dieu seul peut partir,
Et Dieu pour l'endurer donne seul du courage.

II

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé,
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie;

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort,
L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie,
L'honneur malgré l'amour t'a fait donner la mort.

BALTHASAR BARO

(1600-1650)

Balthasar Baro naquit, en 1600, à Valence en Dauphiné. Il fut secrétaire d'Honoré d'Urfé. Quand d'Urfé mourut, Baro fit imprimer le quatrième livre de l'*Astrée*, et compléta lui-même ce roman dont il composa le cinquième livre. Il fut élu membre de l'Académie française en 1636. La duchesse de Chevreuse le protégeait. Cette protection lui valut par la suite d'être nommé d'abord procureur du roi au présidial de Valence, puis trésorier de France à Montpellier. Il mourut en 1650. Il a composé plusieurs ouvrages dramatiques; on lui a même attribué *La Comédie des Comédiens* que Richelieu fit représenter devant le roi. Paul Lacroix donne à Baro de grands éloges; il trouve dans toutes les scènes de ses pièces de théâtre « des

beautés de premier ordre qu'on remarquerait même dans Corneille ». Son enthousiasme l'entraîne à écrire : « La réhabilitation littéraire de Baro serait plus facile et aussi juste que l'était celle de Ronsard. » Certainement M. Paul Lacroix s'abusait sur les mérites de Baro, lesquels, pour réels qu'ils soient, ne sauraient être comparés ni à ceux de Ronsard ni à ceux de Corneille. On trouvera ci-après des stances que Baro écrivit vers sa vingtième année et des vers composés à l'occasion de la mort du maréchal de Schomberg, en 1632.

ŒUVRES. — *Le Cléosandre où sont rapportés tous les passe-temps du carnaval de Toulouse en* 1624 (ballet). Toulouse, 1624, in-8°; — *Célinde*, poème héroï-tragi-comique en cinq actes et en prose, 1629; — *Le prince fugitif* et *Saint Eustache, martyr*, poèmes dramatiques, 1649; — *Rosemonde*, tragédie, 1651; — *Ode sur la mort du maréchal de Schomberg*, publiée dans les Mémoires de l'Académie française; — Poésies éparses dans *Recueils collectifs*.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, XVI; — Les frères Parfaict : *Histoire du Théâtre français*, t. IV à VII; — P. Lacroix : *Catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne*, t. I.

A SON ALTESSE DE SAVOIE

STANCES

Prince l'amour du ciel, comme l'honneur du monde,
De qui le jugement le courage seconde,
Prudent à l'entreprise et vaillant à l'effet;
Voyant dans l'univers les marques de ta gloire,
Je doute si jamais nos neveux pourront croire
Qu'un esprit ait osé ce que ton bras a fait.

Tes ennemis honteux d'avoir par leurs défaites
Appris à n'être plus l'objet de tes conquêtes,
Sont contents de savoir que tu sais surmonter,
Et tiennent qu'un seul point rend leur perte honorable,
C'est que dans la grandeur de la terre habitable
Un plus brave que toi ne les pouvait dompter.

O grand prince ! il est vrai, ta valeur invincible,
Qui s'est fait un chemin même dans l'impossible,

Les a presque plutôt abattus qu'entrepris :
Et si quelqu'un d'entre eux, évitant ta poursuite,
A trouvé son salut il le doit à sa fuite,
Ou bien à la pitié de ton juste mépris.

On s'étonne pourtant de voir qu'invulnérable
Dans l'horreur des combats, et à tous redoutable,
Ton visage toujours anime les guerriers,
Mais t'ayant vu mêlé dans le sang et la poudre,
J'en donne la raison, c'est que jamais le foudre
Ne s'approche d'un corps tout chargé de lauriers.

Grand prince, poursuis donc et fais que ta vaillance
Ne borne sa grandeur que par l'obéissance
D'un monde tout entier à ta grâce soumis;
Cependant par mes vers, trompettes de ta gloire,
Je ferai que les uns aimeront ta mémoire,
Les autres la craindront s'ils sont tes ennemis.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ALVIN SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE SCHOMBERG SON PÈRE

(FRAGMENTS)

Schomberg, c'est trop donner de larmes
Au sentiment de ta douleur,
Pour vaincre un extrême malheur
Tu portes de meilleures armes;
Cette aveugle dont les autels
Sont fermés aux vœux des mortels
Prescrit une loi bien fatale;
Mais je puis dire sainement,
Que sa force n'est point égale
A celle de ton jugement...

Du berger comme du monarque
Les jours n'occupent qu'un fuseau,
Et le coup d'un même ciseau
Le jette en une même barque;
Mais quand on a payé Caron
Au-delà du noir Achéron,
Jamais les esprits ne reviennent;
Et le plus simple des humains
Porte les chaînes qui retiennent
L'honneur des Grecs et des Romains.

Il est vrai que les destinées,
Pour te plaire et nous obliger,
Pouvaient encore prolonger
Le cours de ses belles années;
Toutefois c'est mon sentiment
Qu'il a vécu suffisamment
Puisqu'il a surmonté l'envie,
Et, malgré tant de factions,
Fait compter de jours en sa vie,
Moins que de belles actions.

Et certes depuis que la France
Respire sous de justes lois,
Et que la majesté des rois
En tient le sceptre et la balance,
Quelque grands et fameux esprits
Dont les marbres et les écrits
Puissent conserver la mémoire,
On peut dire avecque raison
Qu'il en est fort peu dont la gloire
Mérite sa comparaison.

Soit qu'en nos guerres allumées
Son courage se soit mêlé,
Ou que mon roi l'ait appelé
A la conduite des armées,
Soit qu'il ait régi nos trésors,
Sa prudence a fait des efforts
Qui n'ont point encore d'exemples,
Et mille entre les déités

Pour se faire bâtir des temples
Ont eu de moindres qualités...

Enfin on doit à sa vaillance
Une grande part des bienfaits
Qui nous ont apporté la paix
Des extrémités de la France;
Crois-moi donc : arrête tes pleurs,
Son tombeau mérite des fleurs,
Et sa vertu nous les demande;
Dieu même l'aura couronné
Car il est juste qu'il lui rende
Le repos qu'il nous a donné.

HERCULE DE LACGER

1600?–1670

Hercule de Lacger ou Latger, sieur de Massaquiès, naquit à Castres. On ne connaît pas la date de sa naissance qui fut, suivant M. Fr. Lachèvre, entre 1595 et 1605. On ne sait rien de la première partie de sa vie. On le trouve vers 1645 à l'hôtel de Châtillon. Il faisait des vers, des vers galants surtout, et il avait de la réputation dans les ruelles. La fille du maréchal de Châtillon, Henriette de Coligny, veuve du comte de Hadington et remariée au comte de La Suze, bien qu'il fût borgne, ivrogne et endetté, dit Tallemant, s'essayait, elle aussi, à la poésie. Lacger se trouvait là fort à propos pour lui enseigner la prosodie. Il s'éprit de son élève; il lui écrivit de nombreuses lettres auxquelles elle répondait, il composa des vers pour elle; mais cette aventure amoureuse n'alla pas plus loin. Une passion que Lacger eut ensuite pour Ninon de Lenclos ne fut pas plus heureuse, et fut la cause d'un duel dans lequel Lacger eut le malheur de tuer son adversaire, le marquis de Sévigné. Après cette affaire, il partit pour la Suède où on lui offrait un emploi de secrétaire particulier de la reine Christine. Il en revint en 1653, s'arrêta à peine à Paris et se rendit à Castres dans sa famille; après un court séjour il revint à Paris mais il n'y fut pas très bien accueilli. Tallemant dit qu'il n'était point honnête homme, c'est-à-dire qu'il n'avait point les manières d'un homme du monde; de plus il était fat; il inspirait peu de sym-

pathie; la comtesse de la Suze elle-même, le trouvant impertinent, lui ferma sa porte. Il regagna Castres une nouvelle fois et, cette fois, il n'en bougea plus. Il mourut dans cette ville le 21 juillet 1670. Il avait réuni ses poésies en l'honneur de la comtesse de La Suze dans un manuscrit qu'il lui offrit et qu'il intitula *Vers pour Iris*. M. Fr. Lachèvre l'a publié et l'on peut conclure avec lui que Lacger « peut être placé parmi les meilleurs poètes de ruelles, à côté de Malleville et de Benserade, et pas très loin de Voiture et de Sarasin ». C'est de ce recueil que sont tirées les pièces qui suivent.

ŒUVRES. — Poésies dans *Recueils collectifs*; — *Vers pour Iris* (*Henriette de Coligny, Comtesse de la Suze*), publiées sur le manuscrit original inédit avec une notice par Frédéric Lachèvre, Paris, 1910, p. in-18. (Petite bibliothèque surannée.)

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes* : *La comtesse de la Suze et sa sœur la princesse de Wurtemberg* (Garnier frères), t. V; — F. Lachèvre : Notice en tête des *Vers pour Iris* et *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. II, p. 517.

VERS POUR IRIS

SONNETS

I

Flots heureux qui baisez l'agréable rivage
Où maintenant Iris passe de si beaux jours,
Que j'aime à regarder votre rapide cours
Et qu'il offre à mes yeux une charmante image !

Je la vois sur vos bords, la belle qui m'engage,
Dessous les saules verts faire plus de cent tours,
Les Grâces à sa suite, et les petits Amours
En ces lieux écartés lui rendent leur hommage.

Les fleurs abondamment naissent dessous ses pas,
Et ses yeux, éclatant de lumineux appas,
Remplissent ces déserts d'une clarté visible :

Tout cède à leur effort, tout s'allume à l'entour,
Et tout ce que ces lieux ont de plus insensible
Ressent en ce moment le pouvoir de l'Amour.

II

Ennuyé de mes maux et lassé d'une vie
Que je traîne à regret parmi tant de malheurs,
Je m'emporte souvent au fort de mes douleurs,
Jusques à souhaiter qu'elle me soit ravie.

Pour peindre les ennuis dont elle est poursuivie
Je ne saurais trouver d'assez tristes couleurs;
Les plaintes, les soupirs, les sanglots et les pleurs,
Sont les plus doux plaisirs où l'amour me convie.

Tant de tourments soufferts, tant de maux à souffrir,
Si la mort promptement ne me vient secourir
Sont les cruels effets d'une rigueur ingrate :

Sans vous déplaire, Iris, j'en puis bien murmurer,
Et celle-là veut bien qu'une douleur éclate
Qui prend tant de plaisir à la faire endurer.

STANCES

Si j'eusse encore été dans l'humeur inconstante
Où jadis j'ai vécu,
Alors que je vous vis si belle et si charmante,
Philis, j'étais vaincu.

Je n'en fais point le fin, j'eusse rendu les armes,
Et vos yeux m'eussent pris,
Mais j'opposai soudain à l'effort de vos charmes
Ceux de la belle Iris.

Tant d'appas différents dont mon âme est éprise
Et qui charment mes sens,
Rendirent aussitôt à ravir ma franchise
Les vôtres impuissants.

Philis, dans ce moment vos beautés furent vaines
Ainsi que vos projets;
Ce qu'une fois Iris arrête dans ses chaînes
N'en échappe jamais.

C'est le destin fatal de quiconque soupire
Pour ses divins appas,
Rien ne peut l'affranchir des lois de son empire
Que celles du trépas.

Celle dont la beauté ne trouve point d'égale
Et dont tout suit la loi,
Eût-elle put souffrir qu'une injuste rivale
Eût triomphé de moi?

Philis, si ses beautés effacèrent les vôtres
Consolez-vous enfin;
Près de ce bel objet on en verrait bien d'autres
Avoir même destin.

VERS POUR CHANTER

Le malheureux Aminte,
D'une mourante voix,
Soupirait cette plainte
Au plus profond des bois :

« Confidents de mes peines,
Sacrés hôtes des nuits,
Et vous, claires fontaines,
Écoutez mes ennuis.

« Bien que vous soyez sombres,
Une plus forte horreur
Que celle de vos ombres
Règne dedans mon cœur.

« La mer a moins d'orages,
Les prés ont moins de fleurs,
Et vous moins de feuillages
Que je n'ai de douleurs.

« Je n'attends de remède
Que de mon désespoir,
Au mal qui me possède
Tout autre est sans pouvoir.

« Ah ! que je porte envie
A tous ceux de qui Mars
A terminé la vie
Dans nos derniers hasards.

« Iris impitoyable,
Et vous, cruels Amours,
A quel point déplorable
Réduisez-vous mes jours !

« La mort qu'en vain j'appelle,
Aussi dure que vous,
N'écoute point le zèle
Dont j'implore les coups. »

Ainsi plaignit Aminte
Son malheur infini,
Heureux avec sa plainte
Si sa vie eût fini.

L'OMBRE DE DAPHNIS

A DAMON[1]

Je t'avais bien dit que ma vie
Ne dépendait plus que de toi,
Elle me vient d'être ravie;
Cruel ami, c'est fait de moi.

Ce n'était point chose frivole
Quand je te prédis mon trépas;
J'étais trop homme de parole
Pour le dire et ne mourir pas.

Je viens de passer l'onde noire
Dans le terme que j'avais pris;
Mon Ombre t'en écrit l'histoire,
Ce n'est pas moi qui te l'écris.

Tes remises insupportables
Ont précipité mes destins;
Dieux ! que les gens sont misérables
Quand ils ont affaire aux blondins !

Si tu vois l'Astre que j'adore
Apprends-lui mon tragique sort,
Et qu'aujourd'hui j'éprouve encore
L'amour plus puissant que la mort.

Mon âme, en ces lieux vagabonde,
Ressent son extrême pouvoir;
A peine avais-je dans le monde
Un plus grand désir de la voir.

Je crois que pour voir cette belle
Au point où mon feu me réduit,

1. Cette pièce que M. Fr. Lachèvre donne dans sa *notice* a été imprimée par Lefebvre de Saint-Marc et reproduite par M. Tenant de La Tour parmi les œuvres de Chapelle, mais, de la part de ces deux éditeurs, avec des réserves formelles.

Il faudra que dans sa ruelle
Je m'aille glisser quelque nuit.

Là je contemplerai ses charmes
Redoutés pour tant de raisons,
Mais sans faire les grands vacarmes
Que nous autres, esprits, faisons.

Plus sage dans cette aventure
A rien je ne m'échapperai,
Et renverser sa couverture
Est tout le mal que je ferai.

Que si, contre mon espérance,
Je t'y trouvais, heureux Damon,
Pour satisfaire ma venegance
Je ferais alors le démon.

GOMBERVILLE

1600–1674

Marin Le Roy, sieur de Gomberville, naquit en 1600 à Paris. Il est surtout connu comme auteur de romans; il fit ainsi : *La Caritée, Polexandre* — le plus fameux et le plus long de tous — *la Cytérée.* Cependant il fit aussi des vers et dès l'âge de quatorze ans, il publia un *Tableau du bonheur de la vieillesse opposé au malheur de la jeunesse,* composé en quatrains, et qui est, de la part d'un enfant, un ouvrage assez surprenant. Les poésies qu'il fit par la suite n'ont pas été réunies en volume. On les trouve dans les recueils du temps et principalement dans le *Recueil La Fontaine.* Deux d'entre elles, le sonnet *Sur l'exposition du Saint-Sacrement* et le sonnet *Sur la Solitude,* que nous donnons ci-après, furent fort admirées. On jugera de la réputation qu'on leur faisait par le fait que l'une, le sonnet *Sur l'exposition du Saint-Sacrement,* a été placée en tête du tome premier du recueil La Fontaine et que, à la page 200 du même volume, on lit à ce propos, la note suivante : « L'on croyait qu'on ne pouvait faire assez d'honneur à cette excellente pièce; on lui a donné la première place; » dans

la même note le sonnet *Sur la solitude* est appelé : « Une pièce achevée à laquelle il ne manque rien. » Ces éloges, ainsi qu'on le verra, sont excessifs. Gomberville fut des premiers membres de l'Académie française et un membre très actif; il eut le mérite d'y prendre la défense des *Odes* de Malherbe, et cet acte doit lui être compté. Dans le privé, c'était un homme de vie simple; il avait de beaux revenus, dont Tallemant pensait qu'une bonne partie venait d'épargnes, « car, dit-il, c'est un homme qui n'a jamais donné un verre d'eau à personne. » Dans la dernière partie de sa vie, Gomberville devint pieux; il regretta, dit-on, d'avoir écrit de mauvais romans, et il se retira à Port-Royal, où il vécut vingt-neuf années. Il mourut le 14 juin 1674.

ŒUVRES. — *Tableau du bonheur de la vieillesse opposé au malheur de la jeunesse, composé en quatrains...*, Paris, 1614, in-4°; — *La Caritée*, Paris, 1622, in-8°; — *Polexandre*, Paris, 1619 (incomplet), et 1637, 5 vol.; — *La Cytérée*, Paris, 1640-1642, 2 v.; — *La doctrine des mœurs tirée de la philosophie des Stoïques représentée par cent tableaux*, Paris, 1646; — Poésies dans *Recueils collectifs*.

A CONSULTER. — Pellisson et d'Olivet : *Histoire de l'Académie française*; — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XVII; — Nicéron : *Mémoires*, XXX VIII; — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. VIII (Garnier frères); — René Kerviler : *Marin Le Roy de Gomberville*, Paris, 1876, in-8°; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. I, p. 200.

SONNETS

I

SUR L'EXPOSITION DU SAINT SACREMENT

Tel qu'aux jours de ta chair tu parus sur la terre,
Tel montre-toi, mon Dieu, dans ce siècle effronté,
Où des hommes armés contre ta vérité
Osent impunément te déclarer la guerre.

Tu t'ouvris un chemin au travers de la pierre
Pour porter jusqu'aux cieux ton corps ressuscité;
Romps cet autre tombeau, reprends ta majesté,
Et sors comme un soleil de cette urne de guerre.

Illumine la terre aussi bien que les cieux;
En m'échauffant le cœur éclaire-moi les yeux,
Et ne sépare plus ta clarté de ta flamme;

Mais que dis-je, Seigneur? Pardonne à mes transports;
C'est assez que la foi montre aux yeux de mon âme
Ce qu'un peu de blancheur cache aux yeux de mon corps.

II

SUR LA SOLITUDE

Cesse d'aimer le siècle et ses fausses maximes;
Quitte un bien passager pour un bien éternel;
Et, t'offrant à ton Dieu par un vœu solennel
Brûle du sacré feu qui brûle les victimes.

Ne livre plus ton âme à l'auteur de tes crimes,
Dépouille le vieil homme et son esprit charnel,
Et, fuyant les plaisirs du monde criminel,
Défends même à tes sens les plaisirs légitimes.

Lasse-toi d'irriter la colère des cieux;
Cours à la pénitence et viens dans ces saints lieux
Où les cœurs n'ont que Dieu pour objet de leur flamme.

Mais n'attends pas de toi ces généreux efforts;
Si Dieu ne rend ton corps esclave de ton âme,
Ton âme est pour jamais esclave de ton corps.

III

POUR LE ROI HENRI LE GRAND

Dans ces champs bienheureux où depuis tant d'années
Les lys tombés du ciel conservent leur beauté,
J'ai calmé les fureurs d'un peuple révolté,
Et fait de cent tyrans cent nouveaux Salmonées.

J'ai forcé les remparts des Alpes étonnées,

J'ai suspendu le cours du Tibre épouvanté.
L'aigle craignit ma foudre, et mon bras indompté
Enchaîna le lion au pied des Pyrénées.

Enfin, comblé de gloire et craint de toutes parts,
J'ai rappelé la paix, les lettres et les arts,
Et porté mon empire au-dessus de l'envie.

Cependant j'ai sujet de me plaindre du sort :
Je ne méritais pas une si belle vie
Ou je devais avoir une plus belle mort.

IMITATIONS D'HORACE

I

Unda, scilicet omnibus,
Quicumque terræ munere vescimur,
Enaviganda, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.
Lib. II, od. XIV.

Naissons ou bergers ou monarques,
Quand le sort a marqué notre dernier moment
Nous tombons indifféremment
Sous la main cruelle des Parques.
Nous descendons aux tristes bords
Où commande un nocher avare;
Et payons le tribut barbare
Que Pluton exige des morts.

II

Frustra cruento Marte carebimus,
Fractisque rauci fluctibus Hadriæ;
Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum.
Lib. II, od. XIV.

Ne tente jamais la fortune :
Vis bien loin des périls de Mars et de Neptune,

Fuis le serein des nuits et la clarté du jour.
Ce soin est un soin inutile;
Pâris qui fut un lâche et ne fit que l'amour
Est mort aussi jeune qu'Achille.

III

Dum ex parvo nobis tantumdem haurire relinquas
Cur tua plus laudes cumeris granaria nostris?
Etc..... Lib. I, sat. I.

Dans l'heureuse cabane où le chaume me couvre,
Je goûte des plaisirs qui sont bannis du Louvre,
Et préfère mon sort au sort même des rois.
Ne désirant que peu, j'ai ce que je désire,
Et trouve que j'ai fait un choix
Plus grand et plus beau que l'empire
Pour qui mille tyrans ont détruit mille lois.

IV

Mortalia facta peribunt;
Nedum sermonum stet honos et gratia vivax.
De arte poetica, v. 68.

Rayon d'un soleil invisible,
Doux tyran de nos cœurs, enchantement des cieux,
Beauté qui de l'amour rend la force invincible,
Il est vrai ton empire est grand comme les cieux;
Mais ne te flatte point du pouvoir de tes charmes;
Ne vante point les feux, ne vante point les armes,
Dont tu désoles l'univers.
Tu passeras un jour par le ciseau des Parques,
Et si de tes appas il reste quelques marques
Ce ne sera que dans nos vers.

ÉPITAPHE D'UN HOMME DE LETTRES[1]

Les grands chargent leurs sépultures
De cent éloges superflus :
Passant, en peu de mots voici mon aventure :
Ma naissance fut très obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

VION DALIBRAY

1600?–1650?

Charles Vion, écuyer, sieur de Dalibray, naquit à Paris vers 1600. Il était fils d'un auditeur à la cour des comptes. Il fut d'abord soldat, mais il renonça bientôt à la carrière militaire, et mena désormais la vie oisive d'un homme de plaisir. Il n'avait pas une grande fortune, mais il n'avait pas non plus de grands besoins; il aimait la bonne chère et il cultivait la poésie; il fut l'ami de Saint-Amant, de Faret, et des autres poètes-biberons de son temps. Il avait pris un logement au-dessus même d'une taverne, logement exigu, probablement, car il prétend qu'il le remplissait de sa personne. Il avait en effet de l'embonpoint et, comme il le dit dans un des sonnets que l'on trouvera ci-après il était « gros et rond ». Il dut, à l'exemple de bien d'autres se repentir de son libertinage, car, à côté de pièces galantes ou bachiques on trouve dans son œuvre des poésies morales et religieuses. On pense qu'il mourut aux environs de 1650.

ŒUVRES. — *La Musette*, D. S. D., Paris, 1647, in-12; — *Les Œuvres poétiques du Sieur Dalibray*, Paris, 1653, in-8°; — M. Ad. Van Bever a publié un choix des poésies de ce poète : *Poètes d'autrefois*; *Œuvres poétiques du sieur Dalibray... avec une notice, des notes historiques et critiques et des pièces justificatives*, Paris, 1906, in-18.

A CONSULTER. — Ad. Van Bever : Notice en tête de l'édition ci-dessus mentionnée; — Vicomte de Gaillon : *Vion d'Alibray* (Bul-

1. On suppose que c'est une épitaphe composée pour lui-même.

letin du Bibliophile, 1853); — Paul d'Estrée : *Une académie bachique au XVII*e *siècle* (Revue d'Histoire littéraire de la France, 1895).

SONNETS

I

Gros et rond dans mon cabinet
Comme un ver à soie en sa coque,
Je te fabrique ce sonnet
Qui de nos vanités se moque.

De quoi servent ces vastes lieux
Où l'un l'autre on se perd de vue !
Ne saurions-nous apprendre mieux
A mesurer notre étendue?

Dedans ce trou qui me comprend,
Je suis plus heureux et plus grand
Que si j'occupais un empire;

J'atteins de l'un à l'autre bout;
Et, s'il m'est permis de le dire,
J'y suis un dieu qui remplit tout.

II

SUR UNE CÉRÉMONIE FUNÈBRE

Quel embarras à cette porte !
Que de Suisses à traverser !
Il faudrait pour les enfoncer
Une prodigieuse escorte.

Dieu merci, me voilà passé,
Plus par faveur que par mérite,

Nef et chœur, tout est tapissé
Des bandes d'un velours d'élite !

Que de flambeaux brûlent en vain !
Que de l'une et de l'autre main,
D'officiers de cours souveraines !

L'ambitieux amusement !
Mourez-vous moins, âmes hautaines,
Pour mourir si pompeusement ?

III

Si c'est Phébus qui trotte à l'entour de la terre,
Ou la terre en son lieu qui roule dans les cieux,
Cher Pailleur[1], tu le sais, et tes soins glorieux
T'ont rendu vieux soldat en cette vieille guerre.

Mais moi de qui l'esprit ne va pas si grand erre
Et qui suis seulement ce que je vois des yeux,
Je puis bien m'y tromper et ferais beaucoup mieux
De ne jamais parler que du pot et du verre.

Toutefois dans le vin je trouve une raison,
Ou, si tu l'aimes mieux, une comparaison
Qui me range aisément du parti de ce livre :

Car, après avoir bu treize ou quatorze coups,
Des esprits tournoyant dans notre cervelle ivre
Font que tout semble aussi tourner autour de nous.

IV

Cléon, depuis le temps que tu perdis ton père,
Tu vivais avec nous comme l'un d'entre nous ;
On ne t'en a point vu d'une humeur plus austère,
On ne t'en a point vu d'un visage plus doux.

1. Ami de Dalibray et de Voiture.

Quand l'heure du dîner te retirait d'affaire
Ainsi que tu voulais, tu buvais treize coups,
Et quand tu te sentais las de la bonne chère
Le Cours au Luxembourg était ton rendez-vous.

Cependant je ne sais quelle morne pensée
Tient depuis quelque jours ton âme embarrassée,
Et te vêt d'un manteau jusqu'aux talons porté.

Il ne se vit jamais un habit de la sorte,
Il ne se vit jamais une douleur si forte;
Dis-nous, Cléon, ton père est-il ressuscité?

V

Maintenant qu'un doux air nous ramène un beau jour,
Considère, Philis, cette saison nouvelle,
Comme elle rit au ciel et lui parle d'amour;
C'est parce qu'elle est jeune et parce qu'elle est belle.

Cette fleur qui blanchit les arbres d'alentour,
Ce n'est pas une fleur qui doive être éternelle;
Déjà dedans son sein la terre la rappelle,
Déjà le chaud hâté la brûle à son retour.

Et tu perds cependant le temps de ta jeunesse,
Sans suivre les avis d'une bonne maîtresse,
De Nature, qui montre à chacun son devoir.

Ah ! si cette saison ne fond enfin ta glace,
Si pour te faire aimer elle a peu de pouvoir,
Qu'elle t'apprenne au moins comme beauté se passe !

VI

Songe, songe, mortel, que tu n'es rien que cendre
Et l'assuré butin d'un funeste cercueil;
Porte haut tes desseins, porte haut ton orgueil,
Au gouffre du néant il te faudra descendre.

Qu'est enfin un César, et qu'est un Alexandre
Dont les armes ont mis tant de peuples en deuil?
Ils sont où les grandeurs doivent toutes se rendre
Et toutes se briser comme sur un écueil.

Que ces exemples donc ton esprit humilient,
Et que tes vanités sous de tels rois se plient;
Ils furent dans leur temps plus que tu n'es au tien.

Cependant il n'en reste, après tant de merveilles
Qui furent des humains la perte ou le soutien,
Qu'un peu de poudre au vent et de bruit aux oreilles.

CHANSON

Laquais, que l'on me donne à boire
Je veux m'enivrer aujourd'hui
Je veux que ce vin ait la gloire
D'avoir étouffé mon ennui;
Verse-m'en donc à tasse pleine,
Que je boive, à perte d'haleine,
Douze ou treize coups seulement;
Quiconque aime une fière dame
Jette de l'huile sur la flamme
S'il pense boire sobrement.

O que cette boisson vermeille
Chatouille doucement le cœur!
Je veux mourir, chère bouteille,
Si rien égale ta liqueur :
Tu vaux cent fois mieux que Sylvie;
Cette cruelle ôte la vie
Et toi tu fais ressusciter;
Aussi désormais l'inhumaine
Ne me doit plus causer de peine,
Car pour toi je la veux quitter.

Toutefois s'il faut qu'elle voie
Que je ne vis plus sous sa loi,

Comme c'est la plus courte voie
Pour tirer une dame à soi,
S'il faut, dis-je, que cette belle
A mes premiers feux me rappelle
En me promettant guérison,
Souffre, bouteille, que je die
Que pour m'ôter ma maladie
Tu m'avais ôté la raison.

TRISTAN L'HERMITE

1601?–1655

François-Tristan L'Hermite naquit probablement en 1601 au château de Soliers ou Souliers, dans la Marche. Il ne descendait pas de Tristan L'Hermite, le compère du roi Louis XI, comme on se l'est demandé, mais il est fort possible qu'il descendît du prédicateur de la première croisade, Pierre L'Hermite. Le certain c'est qu'il appartenait à une vieille et puissante famille. A l'âge de trois ans il fut confié à son aïeule maternelle qui l'amena à Paris et le fit instruire. A onze ans, il fut, par son père Pierre de L'Hermite, venu à Paris, présenté au roi Henri IV qui l'attacha comme page au duc Henri de Bourbon. Tristan L'Hermite avait le sang ardent. Il était d'une famille de gentilshommes violents, un peu bandits même, et vingt-six de ces ascendants, au dire de l'Estoile, avaient passé par les mains du bourreau. Il manifesta, étant encore enfant, la vivacité de sa nature. Un cultivateur ayant un jour fait le fantôme pour l'effrayer, il le blessa de sa petite épée : il avait alors treize ans et demi; une autre fois, un homme l'ayant heurté dans un corridor, il le blessa presque mortellement. A la suite de ce beau coup il fut renvoyé dans sa famille. Il n'osa pas s'y rendre et passa en Angleterre, où il dut vivre de mendicité; puis il y devint précepteur d'une jeune fille, dont il s'éprit; cette idylle menaçant de tourner au tragique, il se sauva en Écosse, de là en Norvège, et, enfin, il revint à Paris. L'hôtelier chez qui il descendit avait une fille; il la courtisa; le père ayant tenté de le faire « chanter », il repartit, résolu à se rendre en Espagne. Mais il n'alla pas si loin; en passant à Loudun il eut la bonne fortune d'y trouver une place de lecteur auprès du poète Scevole de Sainte-Marthe, dont les fils placèrent ensuite le jeune Tristan comme secrétaire chez le marquis de Villars, frère du duc de Mayenne; peu après il

passa au service du duc lui-même. Mayenne ayant fait sa soumission à Louis XIII, Tristan écrivit en l'honneur du monarque une ode dont celui-ci fut charmé; il accorda son pardon au poète et l'engagea à sa suite. Tristan a raconté lui-même de la façon la plus agréable et la plus détaillée dans son livre *Le page disgracié* l'existence aventureuse qui fut la sienne du jour de sa disgrâce jusqu'à la fin de 1621. A cette date il rentra à Paris après avoir pris part au siège de La Rochelle où il avait été gravement blessé.

On est moins bien renseigné sur le restant de sa vie. En 1622, il passa du service de Louis XIII à celui de son frère Gaston d'Orléans, auquel il resta attaché dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Cependant, Tristan L'Hermite, qui avait la passion de la poésie et du théâtre, travaillait beaucoup; en 1637, il avait fait représenter sa tragédie de *Marianne*, qui est son chef-d'œuvre, et qui eut un succès tel que la renommée de son auteur balança à ce moment celle de Corneille dont le *Cid* avait été représenté l'année précédente. Tristan a été l'un des meilleurs poètes de son temps; il a su voir et chanter la nature, et sur la lyre élégiaque il a fait entendre quelques beaux sons. Ni ses succès littéraires, ni son service auprès de Gaston d'Orléans ne l'enrichirent. Ce prince finit même par l'abandonner. Tristan passa, en 1646, au service du duc de Guise; il resta dans la maison de ce prince jusqu'à ce que la mort vînt l'y prendre. Il expira, étant malade depuis déjà plusieurs années, le 7 septembre 1655. Il était de l'Académie française où il avait été nommé, en 1649, en remplacement de Colomby.

ŒUVRES. — *Plaintes d'Acante et autres Œuvres...*, Anvers, 1633, in-4°, et Paris, 1634, in-4°; — *Les Amours de Tristan*, Paris, 1638, in-4°; — *La Lyre...*, Paris, 1641, in-4°; — *Les Vers héroïques*, Paris, 1648, in-4°; — *Les Plaintes d'Acante, Les Amours*, édition critique publiée par Jacques Madeleine (Société des textes français modernes), Paris, 1909, in-16; — *Le Page disgracié*, parut à Paris en 1643, in-8°; — Il en a été donné une « nouvelle Édition avec une introduction et des notes », par M. Auguste Diétrich (*Bibliothèque Elzévirienne*), Paris, 1898, in-16; — signalons enfin un choix des *plus belles pages* de Tristan, publié par M. Ad. Van Bever, Paris, 1909, p. in-12. — Nous n'énumérons pas ses pièces de théâtre; nous en indiquons seulemnet l'édition la plus récente : *Théâtre de Tristan L'Hermite*, publié par E. Girard dans les *Cahiers du bibliophile* (1904-1907).

A CONSULTER. — Auguste Dietrich : Introduction et notes à son édition du livre : *Le Page disgracié;* — Jacques Madeleine : *Introduction* à son édition critique des *Plaintes d'Acante...;* — Ad. van Bever : Notice et Bibliographie dans son recueil des *plus belles pages* de Tristan L'Hermite; — N.-M. Bernardin : 1° *Un précurseur de Racine* : *Tristan L'Hermite*, Paris, 1895, in-8°; — 2° *Post-face à l'édition du théâtre de Tristan*, Paris, 1907.

CONSOLATION A IDALIE

SUR LA MORT D'UN PARENT

Puisque votre parent ne s'est pu dispenser
De servir de victime au démon de la guerre,
C'est, ô belle Idalie, une erreur de penser
Que les plus beaux lauriers soient exempts du tonnerre.

Si la mort connaissait le prix de la valeur
Ou se laissait surprendre aux plus aimables charmes,
Sans doute qu'Étios, garanti du malheur,
En conservant sa vie eut épargné vos larmes.

Mais la Parque sujette à la fatalité,
Ayant les yeux bandés et l'oreille fermée,
Ne sait pas discerner les traits de la beauté
Et n'entend point le bruit que fait la renommée.

Alexandre n'est plus, lui dont Mars fut jaloux,
César est dans la tombe aussi bien qu'un infâme,
Et la noble Camille, aimable comme vous,
Est au fond d'un cercueil ainsi qu'une autre femme.

Bien que vous méritiez des devoirs si constants,
Et que vous paraissiez si charmante et si sage,
On ne vous verra plus avant qu'il soit cent ans,
Si ce n'est dans mes vers, qui vivront davantage.

Par un ordre éternel qu'on voit en l'univers
Les plus dignes objets sont frêles comme verre,
Et le ciel, embelli de tant d'astres divers,
Dérobe tous les jours des astres à la terre.

Dès que nous commençons à raisonner un peu,
En l'avril de nos ans, en l'âge le plus tendre,
Nous rencontrons l'amour qui met nos cœurs en feu,
Puis nous trouvons la mort qui met nos corps en cendre.

Le temps qui, sans repos, va d'un pas si léger,
Emporte avecque lui toutes les belles choses :
C'est pour nous avertir de le bien ménager,
Et faire des bouquets en la saison des roses.

LE PROMENOIR DE DEUX AMANTS

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le faune
Vient voir si son teint cramoisi
Depuis que l'Amour l'a saisi
Ne serait point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Les plus aimables influences
Qui rajeunissent l'univers,
Ont relevé ces tapis verts
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce bois ni dans ces montagnes
Jamais chasseur ne vint encor;
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux chêne a des marques saintes;
Sans doute qui le couperait

Le sang chaud en découlerait
Et l'arbre pousserait des plaintes.

Ce rossignol mélancolique
Du souvenir de son malheur
Tâche de charmer sa douleur
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce frêne deux tourterelles
S'entretiennent de leurs tourments,
Et font les doux appointements
De leurs amoureuses querelles.

Un jour Vénus avec Anchise
Parmi ses forts s'allait perdant,
Et deux Amours, en l'attendant,
Disputaient pour une cerise.

Dans toutes ces routes divines
Les Nymphes dansent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais le vent ni le tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux,
Et la complaisance des cieux
Y sourit toujours à la terre.

Crois mon conseil, chère Climène;
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N'ois-tu pas soupirer Zéphyre
De merveille et d'amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint,
Qui ne sont pas de son empire?

Sa bouche, d'odeurs toute pleine,
A soufflé sur notre chemin,
Mêlant un esprit de jasmin
A l'ambre de ta douce haleine.

Penche la tête sur cette onde,
Dont le cristal paraît si noir;
Je t'y veux faire apercevoir
L'objet le plus charmant du monde.

Tu ne dois pas être étonnée,
Si, vivant sous tes douces lois,
J'appelle ces beaux yeux mes rois,
Mes astres et ma destinée.

Bien que ta froideur soit extrême,
Si dessous l'habit d'un garçon
Tu te voyais de la façon
Tu mourrais d'amour pour toi-même.

Vois mille amours qui se vont prendre
Dans les filets de tes cheveux
Et d'autres qui cachent leurs feux
Dessous une si belle cendre.

Cette troupe jeune et folâtre
Si tu pensais la dépiter
S'irait soudain précipiter
Du haut de ces deux monts d'albâtre.

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure,
Ne commets pas si librement
A cet infidèle élément
Tous les trésors de la nature.

Veux-tu par un doux privilège
Me mettre au-dessus des humains?

Fais-moi boire au creux de tes mains
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Ah! je n'en puis plus, je me pâme,
Mon âme est prête à s'envoler;
Tu viens de me faire avaler
La moitié moins d'eau que de flamme.

Ta bouche, d'un baiser humide,
Pourrait amortir ce grand feu;
De crainte de pécher un peu,
N'achève pas un homicide.

J'aurais plus de bonne fortune
Caressé d'un jeune soleil
Que celui qui, dans le sommeil,
Reçut les faveurs de la lune.

Climène, ce baiser m'enivre,
Cet autre me rend tout transi,
Si je ne meurs de celui-ci
Je ne suis pas digne de vivre.

FANTAISIE

Un jour Amour sur la verdure
Reposait à l'ombre d'un bois;
Lorsqu'un serpent par aventure
Se glissa dedans son carquois.

Diane le vint relever;
Mais soudain l'animal se jette,
Et diligent à se sauver,
Se lance comme une sajette.

« Voyez un peu quelle merveille
Dit-elle, les sens étonnés :
Soit qu'il veille, soit qu'il sommeille,
Il a des traits empoisonnés. »

PLAINTE A LA BELLE BANQUIÈRE

Philis, vous avez eu tort
D'avoir rebuté si fort
Mes vœux et mes sacrifices;
Vous aurez des entretiens,
Et recevrez des services
Qui ne vaudront pas les miens.

Je devais sans vous aimer,
Vous voir ainsi qu'une mer
Fatale à beaucoup de barques;
Et d'un jugement plus meur[1]
Observer toutes les marques
Du reflux de votre humeur.

J'aurais prévu le danger
Que l'on trouve à s'engager
Avec un esprit volage,
Et connu facilement
Les signes de mon naufrage
Avant mon embarquement.

Mais soudain que je vous vis.
Mon cœur se sentit ravi;
Cette ardeur fut trop soudaine :
Votre dernière action
Me fait bien porter la peine
De cette indiscrétion.

Mon humeur a des appas
Qui ne vous déplurent pas
Dès la première visite :
Mais un fatal entretien,
En vous louant mon mérite,
Vous apprit mon peu de bien.

1. Mûr.

Ce mot glaça vos esprits;
C'est de là que vos mépris
Ont leur véritable source :
Aussi vous trompiez-vous fort
Si vous croyiez que ma bourse
Fut la bourse de Mommort.

O sentiment criminel !
Bien qu'un pouvoir paternel
Vous oblige de le prendre :
Quoi, cet avare, aujourd'hui,
N'acceptera pas un gendre
S'il n'est riche comme lui !

Peut-il tenir précieux
Un métal pernicieux
Qui maintient partout la guerre,
Et chérir si tendrement
De lourdes pièces de terre
Qui n'ont point de sentiment?

Pour augmenter ses trésors,
Il perd son âme et son corps,
Se consumant de tristesses.
Un homme de jugement
Peut, avec moins de richesses,
Vivre plus heureusement.

Encore qu'à bien compter,
Je ne puisse me vanter
Que de mille francs de rente,
Je me trouve plus content
Qu'un avare qui se vante
De plus de vingt fois autant.

Mes désirs sont limités,
Je n'ai point les vanités
D'aller ni suivi, ni brave;
Nul soin ne me va chargeant,
Et je ne me rends esclave
Des hommes ni de l'argent.

Abhorrant l'émotion
Et la sale passion
Des âmes intéressées,
Je laisse courir mes sens
Et promener mes pensées
Sur des objets innocents.

Le bien de sentir des fleurs,
De qui l'âme et les couleurs
Charment mes esprits malades,
Et l'eau qui, d'un haut rocher,
Se va jetant par cascades
Sont mon trésor le plus cher.

Le doux concert des oiseaux,
Le mouvant cristal des eaux,
Un bois, des prés agréables,
Écho qui se plaint d'amour,
Sont des matières capables
De m'arrêter tout un jour.

C'est en voyant ces objets,
Que, sur de dignes sujets,
Je vais, rêvant à mon aise;
Et que mes soins diligents
Cherchent un vers qui me plaise,
Et plaise aux honnêtes gens.

Mais vous ne m'écoutez pas;
Ces discours sont sans appas,
S'ils ne suivent d'autres offres :
Ils seraient considérés
Si j'avais tout plein nos coffres
Des dieux que vous adorez.

———

LA MER[1]

Depuis la mort de Maricour
J'ai l'esprit plein d'inquiétude;
J'abhorre le bruit de la Cour,
Et n'aime que la solitude :
Nul plaisir ne me peut toucher,
Hors celui de m'aller coucher
Sur le gazon d'une falaise,
Où mon deuil se laissant charmer
Me laisse rêver à mon aise
Sur la majesté de la mer.

N'est-ce pas un des beaux objet
Qu'ait jamais formés la nature?
N'est-ce pas un des beaux sujets
Que puisse prendre la peinture?
Et ce courage ambitieux
Qui, pensant voler jusqu'aux cieux,
Eut une célèbre disgrâce,
En faillant un dessein si beau,
Pouvait-il cacher son audace
Dans un plus superbe tombeau?

L'eau qui s'est, durant son reflux,
Insensiblement évadée,
Aux lieux qu'elle ne couvre plus
A laissé la vase ridée;
C'est comme un grand champ labouré;
Nos soldats, d'un pas assuré,
Y marchent sans courir fortune;

1. Cette ode est précédée de la note que voici :
« Lorsque Monseigneur, frère unique du Roi, alla commander les armées de Sa Majesté devant La Rochelle, en l'année 1625, les assiégés firent une furieuse sortie, où le sieur de Maricourt, gentilhomme de Picardie, de très bonne condition, de haut mérite, et l'un des meilleurs amis du sieur Tristan, fut tué. Depuis ce funeste jour, les bons ordres qui furent donnés ayant empêché les assiégés de rien entreprendre, l'auteur employa quelques heures de l'oisiveté de l'armée, pour faire cette description des différents aspects de la mer, où selon l'adresse dont son esprit était capable en cet âge, il témoigne ensemble le regret qu'il avait pour la perte de ce noble cavalier qui était son ami, et les vœux ardents qu'il faisait pour la prospérité de ce grand prince, qui était son maître. »

Et, s'avançant bien loin du bord,
S'en vont jusqu'au lit de Neptune
Considérer le dieu qui dort.

Le vent qui murmurait si haut
Tient maintenant la bouche close
De peur d'éveiller en sursaut
La divinité qui repose.
La mer, dans la tranquillité,
Avecque tant d'humilité
Dissimule son insolence,
Qu'on ne peut soupçonner ses flots
De la cruelle violence
Dont se plaignent les matelots.

Le soleil à longs traits ardents
Y donne encore de la grâce,
Et tâche à se mirer dedans
Comme on ferait dans une glace.
Mais les flots de vert émaillés
Qui semblent des jaspes taillés
S'entredérobent son visage,
Et par de petits tremblements
Font voir au lieu de son image
Mille pointes de diamants.

Quand cet astre ne vient encor
Que de commencer sa carrière
Dans des cercles d'argent et d'or,
D'azur, de pourpre et de lumière,
Quand l'aurore en sortant du lit,
Elle que la honte embellit,
Rend la couleur à toutes choses,
Et montre d'un doigt endormi
Sur un chemin semé de roses
La clarté qui sort à demi;

Au lever de ce grand flambeau
Un étonnement prend les âmes
Voyant ici naître de l'eau
Tant de couleurs et tant de flammes.
C'est lors que Doris et ses sœurs

Bénissant les claires douceurs
Du nouveau jour qui se rallume
S'apprêtent à faire sécher
Leurs cheveux blanchissants d'écume
Dessus la croupe d'un rocher.

Souvent de la pointe où je suis
Lorsque la lumière décline,
J'aperçois des jours et des nuits
En même endroit de la marine.
C'est lorsque, enfermé de brouillards,
Cet astre lance des regards
Dans un nuage épais et sombre,
Qui, réfléchissant à côté,
Nous font voir des montagnes d'ombre
Avec des sources de clarté.

Lorsque le temps se veut changer,
Que la nature qui s'ennuie
S'en va quelque part décharger
De sa tristesse avec la pluie,
Lors, mille monstres écaillés,
Que la tourmente a réveillés,
Sortent de l'onde à sa venue,
Saluant Iris dans les cieux
Qui vient d'étaler dans la nue
Toutes les délices des yeux.

Mais voici venir le montant,
Les ondes demi-courroucées
Peu à peu vont empiétant
Les bornes qu'elles ont laissées.
Les vagues, d'un cours diligent,
A longs plis de verre ou d'argent
Se viennent rompre sur la rive
Où leur débris fait à tous coups
Rejaillir une source vive
De perles parmi les cailloux.

Sur ces bords d'ossements blanchis
De pauvres pêcheurs font la ronde

Espérant bien d'être enrichis
Par quelque largesse de l'onde.
Car la mer éternellement
Garde ce noble sentiment
Avecque son humeur brutale,
De n'engloutir aucuns trésors
Que d'une fougue libérale
Elle ne jette sur ses bords.

Quand les vagues s'enflent d'orgueil
Et se viennent crever de rage
Contre la pointe d'un écueil
Où cent barques ont fait naufrage,
Alors qu'une sombre vapeur
Imprime une mortelle peur
Avec ses présages funestes
Et que les vents séditieux,
Pour éteindre les feux célestes,
Portent l'eau jusques dans les cieux,

Le vaisseau poussé dans les airs
N'aperçoit point de feux propices :
On n'y voit au jour des éclairs
Que gouffres et que précipices.
Tantôt il est haut élancé
Tantôt il se trouve enfoncé
Jusques sur les sablons humides,
Et se voit toujours investir
D'un gros de montagnes liquides
Qui s'avancent pour l'engloutir.

L'orage ajoute une autre nuit
A celle qui vient dessus l'onde,
Et la mer fait un si grand bruit
Qu'elle en assourdit tout le monde.
La foudre éclate incessamment,
Et, dans ce confus élément,
Il descend un si grand déluge,
Qu'à voir l'eau dans l'eau s'abîmer,
Il n'est personne qui ne juge
Qu'une mer tombe dans la mer.

Le pilote désespéré
Du temps qui l'est venu surprendre,
N'a pas le front plus assuré
Qu'un criminel qu'on mène pendre.
La noire image du malheur
Confond son art et sa valeur,
Il ne peut faire aller aux voiles,
Il n'entend plus à son travail,
Ne reconnaît plus les étoiles
Et ne tient plus le gouvernail.

Son sens ne se peut rappeler,
Son courage vient à se rendre,
Il n'a pas l'esprit de parler
Ni ses gens celui de l'entendre,
Il se perd dans l'obscurité
Et, si quelque faible clarté
Lui paraît parmi les ténèbres,
Dans le ciel tout tendu de deuil,
Il croit voir des flambeaux funèbres
Allumés dessus son cercueil.

Après cette grande rumeur
Les vents tout à coup font silence,
Et la mer, en meilleure humeur
Perd sa rage et sa violence.
Les Tritons, d'écailles vêtus,
Avecque leurs cornets tortus
En sonnant charment la furie,
Et, se montrant de tous côtés,
Apaisent la mutinerie
Où les flots s'étaient emportés.

Le jour, en partant d'Orient,
L'écume toute fraîche éclaire
Et poursuit son cours en riant
D'avoir pris la mer en colère.
Ceux que le ciel a préservés
A l'heure se voyant sauvés
Reprennent aussitôt courage,
Et perdent leurs dévotions,

Et le souvenir de l'orage
Voyant voguer des alcyons.

Le pirate au cœur endurci
Où la violence est empreinte,
Voyant le temps tout éclairci,
Rougit d'avoir pâli de crainte;
Il brave ce fier élément
Qui le comblait d'étonnement
En lui découvrant ses abîmes,
Et s'assure tout de nouveau
Que ce complice de ses crimes
Ne sera jamais son bourreau

Gaston, daigne voir ce tableau
Et ne m'impute pas à blâme
Si je te présente de l'eau,
A toi qui parais tout de flamme.
Nos oracles sont des menteurs,
Et nos devins des imposteurs,
Ou tu joindras à ton domaine
Tous les États et les confins
Où le dieu des ondes promène
Son char tiré par les dauphins.

Cette île, qui, par tant de jours,
Fut étroitement assiégée,
Te doit l'honneur de son secours
Et celle de s'être vengée.
Ce fut ta libéralité
Qui trouva la facilité
D'y faire entrer tant de pinaces, [1]
Qui promirent, sous ton aveu,
De ne craindre pas les menaces
De toute l'Angleterre en feu.

Ce fut toi qui les animas :
Ce fut toi qui les fis résoudre
A percer des forêts de mâts
D'où sortaient tant d'éclats de foudre.

1. Autrefois petit vaisseau long, étroit et fort léger.

Et nos soldats aventureux
Sous tes auspices bienheureux,
Virent dans la nuit la plus brune
Que, si tout les favorisait,
Ils devaient leur bonne fortune
A ton œil qui les conduisait.

Mais, grand prince, tout cet honneur
N'est qu'un des rayons de la gloire
Dont ton courage et ton bonheur
Enrichiront un jour l'histoire.
Cet admirable événement
N'est qu'un petit trait seulement
D'une vertu que l'on adore.
Et, pour couvrir ton front guerrier,
La Victoire fait bien encore
D'autres couronnes de laurier.

Soit que la Grèce en sa douleur
Par ses gémissements t'appelle
Et sollicite ta valeur
De rompre son joug infidèle;
Soit qu'avec tes prédécesseurs
Tu veuilles prétendre aux douceurs
De Naples et de la Sicile :
Tout obstacle sera brisé,
Et ton bras se rendra facile
Le dessein le plus malaisé.

Ce sera lorsque avec des vers
Qui naîtront d'une belle veine,
Je ferai voir à l'univers
Que ta valeur est plus qu'humaine.
Mes traits auront tant de clartés
De pompe, d'art et de beautés,
Que l'envie en deviendra blême,
Et, baissant ses honteux regards
Pensera qu'Apollon lui-même
Ait écrit les gestes de Mars.

SUJET DE LA COMÉDIE DES FLEURS[1]

Puisqu'il vous plaît que je vous die
Le sujet de la comédie
Que je médite pour vos sœurs;
Les images m'en sont présentes,
Les personnages sont des fleurs :
Car vous êtes des fleurs naissantes.

Un lys, reconnu pour un prince,
Arrive dans une province;
Mais, comme un prince de son sang,
Il est beau sur toute autre chose,
Et vient vêtu de satin blanc,
Pour faire l'amour à la rose.

Pour dire quelle est sa noblesse
A cette charmante maîtresse
Qui s'habille de vermillon,
Le lys, avec des présents d'ambre,
Délègue un jeune papillon,
Son gentilhomme de la chambre.

Ensuite le prince s'avance;
Pour lui faire la révérence
Ils se troublent à leur aspect :
Le sang leur descend et leur monte ·
L'un pâlit de trop par respect,
L'autre rougit d'honnête honte.

Mais cette infante de mérite,
Dès cette première visite,
Lui lance des regards trop doux :
Le souci qui brûle pour elle,
A même temps en est jaloux,
Ce qui fait naître une querelle.

1. Ces stances sont précédées de la note que voici : « Tristan étant prié par quelques grandes dames de leur faire une pièce de théâtre, et se voyant pressé de leur écrire le sujet qu'il avait choisi pour cette comédie, à laquelle il n'avait point pensé, leur envoya les vers qui suivent.

On arme pour les deux cabales.
On n'entend plus rien que tymbales,
Que trompettes et que clairons :
Car avec tambour et trompette,
Les bourdons et les moucherons
Sonnent la charge et la retraite.

Enfin le lys a la victoire;
Il revient couronné de gloire,
Attirant sur lui tous les yeux,
La rose, qui s'en pâme d'aise,
Embrasse le victorieux,
Et le victorieux la baise.

De cette agréable entrevue,
L'absinthe fait, avec la rue,
Un discours de mauvaise odeur :
Et la jeune épine-vinette,
Qui prend parti pour la pudeur
Y montre son humeur aigrette.

D'autre côté, madame ortie,
Qui veut être de la partie
Avec son cousin le chardon,
Vient citer une médisance
D'une jeune fleur de melon
A qui l'on voit enfler la panse.

Mais la rose enfin les fait taire
Par un secret bien salutaire
Approuvé de tout l'univers :
Et dissipant tout cet ombrage
La buglose[1] met les couverts
Pour le festin du mariage.

Tout contribue à cette fête;
Sur le soir un ballet s'apprête,
Où l'on oit des airs plus qu'humains :
On y danse, on s'y met à rire;
Le pavot vient, on se retire :
Bonsoir ! Je vous baise les mains.

1. Plante du genre de la bourrache.

SONNETS

I

LA BELLE CRÉPUSCULAIRE

Sur la fin de son cours le soleil sommeillait
Et déjà ses coursiers abordaient la marine,
Quand Élise passa dans un char qui brillait
De la seule splendeur de sa beauté divine.

Mille appâts éclatants qui font un nouveau jour
Et qui sont couronnés d'une grâce immortelle,
Les rayons de la gloire et les feux de l'amour,
Éblouissaient la vue et brûlaient avec elle.

Je regardais coucher le bel astre des cieux
Lorsque ce grand éclat me vint frapper les yeux,
Et de cet accident ma raison fut surprise.

Mon désordre fut grand, je ne le cèle pas;
Voyant baisser le jour et rencontrant Élise
Je crus que le soleil revenait sur ses pas.

II

Aux rayons du soleil, le Paon audacieux,
Cet avril animé, ce firmament volage,
Étale avec orgueil dans son riche plumage
Et les fleurs du printemps et les astres des cieux.

Mais comme il fait le vain sous ses arcs gracieux
Qui nous forment d'Iris une nouvelle image,
Il rabat tout d'un coup sa plume et son courage
Sitôt que sur ses pieds il a porté les yeux.

Homme à qui tes désirs font sans cesse la guerre,
Qui voudrais posséder tout le rond de la terre
Vois le peu qu'il en faut pour faire un monument.

Tu n'es rien qu'une idole agréable et fragile,
Qu'un roi de Babylone avait vue en dormant;
Ta tête est toute d'or, mais tes pieds sont d'argile.

III

IMITATION D'ANNIBAL CARO [1]

L'amante de Céphale entr'ouvrait la barrière
Par où le dieu du jour monte sur l'horizon,
Et, pour illuminer la plus belle saison,
Déjà ce clair flambeau commençait sa carrière;

Quand la nymphe qui tient mon âme prisonnière
Et de qui les appas sont sans comparaison
En un pompeux habit sortant de sa maison,
A cet astre brillant opposa sa lumière.

Le soleil, s'arrêtant devant cette beauté,
Se trouva tout confus de voir que sa clarté
Cédait au vif éclat de l'objet que j'adore;

Et, tandis que de honte il était tout pareil,
En versant quelques pleurs il passa pour l'aurore,
Et Philis en riant passa pour le soleil.

IV

LA BELLE GUEUSE

MADRIGAL

O que d'appas en ce visage
Plein de jeunesse et de beauté,
Qui semblent trahir son langage,
Et démentir sa pauvreté.

1. Cf. la notice sur Malleville et les sonnets de Malleville et de Voiture sur le même sujet.

Ce rare honneur des orphelines
Couvert de ces mauvais habits,
Nous découvre des perles fines
Dans une boîte de rubis.

Ses yeux sont des saphirs qui brillent,
Et ses cheveux qui s'éparpillent
Font montre d'un riche trésor;

A quoi bon sa triste requête,
Si, pour faire pleuvoir de l'or
Elle n'a qu'à baisser la tête?

V

LE PORTIER INEXORABLE

Si l'amour du bon vin qui ton visage enflamme
Adoucit quelquefois ton courage irrité,
Suisse, rabats un peu de ta sévérité,
Et permets ce matin que j'aille voir Madame.

Deux flacons d'un muscat qui touche jusqu'à l'âme
Seront le prix certain de ta civilité;
Mais il ferme la porte avec brutalité,
En vain je le conjure, en vain je le réclame.

Si ce lieu m'est toujours de si fâcheux accès,
Je ne puis espérer aucun heureux succès,
Et que rien me console en ma peine cruelle.

Dieux! pour éterniser la rigueur de mes fers
Mettrez-vous point Cerbère à garder cette belle?
Il suffit de ce suisse à garder les enfers!

VI

C'est fait de nos destins : je commence à sentir
Les incommodités que la vieillesse apporte.

Déjà la pâle mort, pour me faire partir,
D'un pied sec et tremblant vient frapper à ma porte.

Ainsi que le soleil sur la fin de son cours
Paraît plutôt tomber que descendre dans l'onde,
Lorsque l'homme a passé les plus beaux de ses jours
D'une course rapide il passe en l'autre monde.

Il faut éteindre en nous tous frivoles désirs,
Il faut nous détacher des terrestres plaisirs
Où sans discrétion notre appétit nous plonge.

Sortons de ces erreurs par un sage conseil;
Et cessant d'embrasser les images d'un songe,
Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.

LE CHEVALIER DE L'HERMITE

? –1672?

Jean-Baptiste L'Hermite, frère cadet de Tristan l'Hermite, naquit, comme son aîné, au château de Soliers ou Souliers, dans la Marche. On ignore la date de sa naissance. Il fut gentilhomme de la chambre du roi et s'occupa surtout de travaux d'histoire, et, principalement, de recherches généalogiques; il fit aussi des compilations héraldiques; peu intrigant, il ne rechercha ni pensions, ni faveurs, et tira ses ressources de ses travaux. Après la Fronde, se trouvant assez misérable, il s'engagea comme comédien dans la troupe de Molière ou sa femme et ses deux filles s'engagèrent aussi. Il avait composé des vers dont il avait fait paraître un recueil en 1650. Les petites pièces que nous donnons ci-après montreront combien il était, à ce point de vue, inférieur à son frère.

ŒUVRES. — *Mélanges de poésies héroïques et burlesques...*, Paris, 1650, in-4°.

A CONSULTER. — Lelong : *Biblioth. historique*; — Moréri : *Dictionnaire historique.*

A MADAME DE CHAVIGNY

SUR SES ARMES

Noble et chaste beauté, vos armes sont parlantes,
Et découvrent à tous les grâces excellentes,
Qui tiennent sous vos pieds les vices abattus;
L'hermine vous dépeint pure sur toutes choses,
L'éclat de vos appas brûle parmi ces roses,
Et leur nombre fait voir celui de vos vertus.

L'AMOUR HONNÊTE

Je sers depuis trois mois une divinité,
Pour qui mon sentiment souffre un martyre étrange;
Mais parmi tant de maux son peu d'humanité
Ne force point mon cœur à me parler du change.

Au contraire, aujourd'hui, j'aime sa cruauté,
Je me plais en l'état où sa rigueur me range;
J'adore sans désir, et je fais vanité
De servir ma Philis comme l'on sert un ange.

Ainsi quoiqu'en tous lieux je la voie nuit et jour.
Sa pureté conserve et maintient un amour
Qui ne reluit jamais en des âmes brutales,

Puisque son feu ressemble à ce feu des Romains,
Qui, veillant sans relâche au temple des vestales,
N'était entretenu que par de chastes mains.

SUR LA MORT DU TRÈS HAUT ET PUISSANT PRINCE CHARLES DE GONZAGUE

DUC DE MANTOUE ET DE NEVERS, SOUVERAIN D'ARCHE, ETC.

Tu t'abuses, destin, dans cette extrémité,
Charles ne cède point aux traits de ta malice;
Au contraire, en tombant dedans le précipice,
Il s'élève au séjour de la félicité.

En dépit d'un sentier rempli d'obscurité,
Il va sans trébucher jusqu'au bout de sa lice,
Et ce grand cœur qui fut toujours en exercice,
Brave enfin les dangers où tes soins l'ont porté.

Les siècles n'oseront offenser sa mémoire;
Le Ciel, qui le rendit l'objet de notre gloire,
Le rendra désormais celui de tous nos vœux;

Et malgré toi, sa cendre, après tant de tempêtes,
Augmentera là-haut le nombre de ces feux
Qui, depuis si longtemps, éclairent sur nos têtes.

LA BELLE RECLUSE

Que de feux éclatants à travers la fumée!
Philis, qu'on est heureux de vivre sous vos lois!
Certes, quelque grand bruit qu'ait fait la renommée,
Elle manque pour vous d'une assez digne voix.

Doux et perçants regards dont mon âme est charmée,
Le bonheur des humains dépend de votre choix;
Et, sans vous couronner des palmes d'Idumée,
Vous pouvez asservir les plus superbes rois.

Mais pourquoi, mon Soleil, vous couvrir de ténèbres?
Quel plaisir prenez-vous dedans ces lieux funèbres?
Et pourquoi toute vie errer dans un cercueil?

Ah ! si vous regrettez les amants dont la vie
Est tous les jours par vous innocemment ravie,
Vous ne verrez jamais terminer votre deuil.

GEORGES DE SCUDÉRY

1601–1667

Georges de Scudéry naquit en 1601 au Hâvre de Grâce où son père était lieutenant du roi et gouverneur. Tallemant dit que les Scudéry étaient originaires de Sicile, que leur vrai nom était Scuduri, et qu'ils passèrent en Provence en suivant le parti des princes de la maison d'Anjou. Georges de Scudéry prit d'abord le métier des armes et combattit vaillamment au Pas de Suze. Mais il quitta bientôt l'armée pour se consacrer aux lettres. Il se mit à écrire pour le théâtre. En tête de l'une de ses pièces, il se fit graver « en taille douce avec un buffle », dit Tallemant, « et autour ces mots :

Et poète et guerrier
Il aura du laurier. »

Mais « quelqu'un malicieusement changea et dit qu'il fallait mettre :

Et poète et gascon
Il aura du bâton. »

On trouve ces deux distiques rapportés dans toutes les notices sur Georges de Scudéry, et, en effet, ils sont plaisants l'un et l'autre. Scudéry était gascon au sens péjoratif que l'on donnait à ce terme; c'est-à-dire qu'il était vaniteux et fanfaron. Il composa beaucoup d'ouvrages dramatiques. Le succès du *Cid* l'offusqua. Il voulait en outre faire sa cour au cardinal de Richelieu. Il écrivit alors ses *Réflexions sur le Cid*. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler cette querelle qui fit grand bruit, et dont l'Académie se mêla. Scudéry, qui n'avait pas grand bien, dut à l'influence de Mme de Rambouillet d'être nommé gouverneur de Notre-Dame de la Garde, à Marseille. Ce fut probablement vers 1641 ou 1642. Il se retira donc sur ce rocher d'où il avait la joie de dominer un vaste horizon; mais sa fonction ne devait guère lui rapporter, car, dans une pièce de vers, il se plaint

de sa pénurie. Ayant été nommé, en 1650, membre de l'Académie française, il abandonna sa charge de gouverneur et revint à Paris. Il y retrouva dans le monde littéraire des adversaires, mais aussi des admirateurs, car il en avait, et parmi ceux-ci il faut nommer entr'autres Chapelain et Conrart. En 1654 il fit paraître son long et emphatique poème d'*Alaric*. Il mourut à Paris, le 14 mai 1667. Il eut beaucoup de ridicules et il écrivit peu de bons vers; néanmoins il n'est pas sans valeur, et l'on trouve dans son théâtre et dans ses poésies des vers isolés et même des pièces assez réussis. Son *Alaric* même a quelques bons passages; par endroits il semble qu'un certain souffle le soulève. Ce n'est point la plaine morne que forment les vingt-quatre chants de la fameuse *Pucelle* de son ami Chapelain. Nous avons réuni quelques-unes des pièces considérées comme les meilleurs fruits de sa verve. Rappelons, en terminant ces notes, que Scudéry était un ami fidèle. qu'il le montra dans la défense du poète Théophile, dont, après la mort de celui-ci, il publia les œuvres. Il y mit une préface pleine de jactance, et même provocante; ici encore il fit le guerrier; on l'en a raillé et il l'avait sans doute mérité, mais quoi ! il était ainsi, et, sous l'outrance matamoresque du geste, il faut reconnaître la noblesse de l'action.

ŒUVRES. — Nous mentionnons seulement les ouvrages de poésie. — *Le Temple, poème à la gloire du roi et du cardinal Richelieu*, Paris, 1631, in-12; — *Le Cabinet de M. de Scudéry*, Paris, 1646, in-4°; — *Les Poésies diverses...*, Paris, 1649, in-4°; — *Salomon instruisant le roi*, Paris, 1651, in-4°; — *Alaric ou Rome vaincue*, Paris, 1654, in-folio; — *Poésies nouvelles ou recueil des divers ouvrages de M. de Scudéry*, Amsterdam, 1661, in-12.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes* (Garnier frères), t. IX; — Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*; — Th. Gautier : *Les Grotesques*; — Rathery et Boutron : *Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance*, Paris, 1873, in-8°; — E. Perrier : *Scudéry et sa sœur à Marseille* (1644-1647), Paris, 1908, in-8°.

SONNETS

I

LA NYMPHE ENDORMIE

Vous faites trop de bruit, Zéphyre, taisez-vous,
Pour ne pas éveiller la belle qui repose.

Ruisseau qui murmurez, évitez les cailloux
Et si le vent se tait, faites la même chose.

Mon cœur, sans respirer, regardons à genoux
Sa bouche de corail qui n'est qu'à demi close.
Dont l'haleine fleurie est un parfum plus doux
Que l'esprit de jasmin, de musc, d'ambre et de rose.

Ha ! que ces yeux fermés ont encor d'agrément !
Que ce sein demi-nu s'élève doucement !
Que ce bras négligé nous découvre de charmes !

O dieux ! elle s'éveille et l'amour irrité
Qui dormait auprès d'elle a déjà pris ses armes
Pour punir mon audace et ma témérité.

LA BONNE AVENTURE

Objet de mes désirs, adorable Sylvie,
Que pensez-vous apprendre en ces lieux écartés?
Si le sort vous donnait ce que vous méritez,
Vous seriez dans un trône en dépit de l'envie.

Vous êtes l'astre seul dont mon âme est ravie;
De vous partent mes maux et mes prospérités,
Et, ne prenant de loi que de vos volontés,
C'est de vous que dépend le succès de ma vie.

Je ne veux consulter ni sorcier ni devin,
Que le regard charmeur de votre œil tout divin.
C'est lui dont le pouvoir règle mon aventure.

O bel œil plein d'appas ! ô superbe vainqueur !
Vous de qui le pouvoir surpasse la nature,
Que cherchez-vous aux mains si vous lisez au cœur?

III

CONTRE UN POÈTE

Toi qui par intérêt as chanté sur ta lyre
Et les vertus d'Armand et son nom glorieux,
Maintenant que cet astre est caché dans les cieux,
Pourquoi ne dis-tu pas ce qu'on doit toujours dire?

Quel démon t'inspirait et quel démon t'inspire?
Quelle diversité fais-tu voir à nos yeux?
D'esclave et de flatteur tu deviens furieux,
Et, du panégyric, tu vas à la satire.

L'on te voit admirer l'éclat de sa grandeur,
Et l'on te voit blâmer cet astre sans splendeur,
Qui, dans l'ombre des morts perd sa clarté première.

Ainsi, dans la Libye, un peuple sans raison
Adore le soleil montant sur l'horizon
Et le maudit après quand il est sans lumière.

IV

CONTRE LA GRANDEUR MONDAINE

Superbes ornements des maîtres de la terre,
Sceptres, de qui l'éclat éblouit tous les yeux,
Couronnes qui brillez comme l'astre des cieux,
Majesté redoutée autant que le tonnerre;

Rois, qui pouvez donner ou la paix ou la guerre,
Monarques souverains, autant que glorieux,
Hommes mortels enfin qui passez pour des dieux,
Et qui faites les fiers sur des trônes de verre;

Toute votre puissance est une vanité;
Les débiles roseaux ont plus de fermeté
Que le faste orgueilleux de toute votre pompe;

En vain vous me charmez par des objets si beaux,
Car, sans vous regarder sous le dais qui nous trompe,
Je veux vous aller voir au creux de vos tombeaux.

ODE SUR UN BEAU JOUR

L'astre qui fait toutes choses
M'anime quand je le voi,
Et ce qu'il peut sur les roses,
Il le peut aussi sur moi.
L'ardeur de sa belle flamme,
Se communique à mon âme,
S'il brille, je brille aussi;
Et, lorsqu'un nuage sombre
L'enveloppe dans son ombre,
Mon esprit est obscurci.

Cette source de lumière
S'épandant dans l'univers,
De cette pointe première
M'ouvre une source de vers.
Quand cette âme de la terre
De fleurs émaille un parterre,
Cent fleurs ornent mon discours,
Et lorsqu'il est sans nuages
Je fais mes plus beaux ouvrages
Comme il fait ses plus beaux jours.

Les rayons qui l'environnent
Sur mon esprit sont jetés,
Et des feux qui le couronnent
Cet esprit a les clartés.
Au profond centre du monde
D'une vertu sans seconde
Ce bel astre forme l'or;
De même au point qu'il se lève,
C'est en mes vers qu'il achève
Un travail plus riche encor.

Je le suis comme Clytie
Où que se tournent ses pas.
L'aigle a moins de sympathie
Avec ses brillants appas;
Le matin, quand il nous dore,
Comme un Persan je l'adore
Avec un respect profond,
Et, dans les heures obscures,
Je ne lui dis point d'injures
Comme certains peuples font.

Enfin l'Aurore et les Muses
Ont une étroite amitié
Et par leurs clartés confuses,
J'écris mieux de la moitié.
Je sens parmi la rosée
Tomber une veine aisée
Dont l'éclat est sans pareil;
Mon esprit est sans ombrage,
Et je sens que mon ouvrage
Est l'ouvrage du soleil.

ODE CONTRE LA FORTUNE

Divinité malfaisante,
Qu'adorent tous les mortels,
Toi dont la main inconstante
Abat ses propres autels,
Que ton caprice est étrange !
Ton honneur change et rechange,
Tu choques tes propres lois,
Et, par ta mobile roue,
L'on voit des rois dans la boue
Et des bergers qu'on fait rois.

Ton aveuglement sans guide
Fait que ton choix ne vaut rien,
Et souvent le plus stupide

Possède le plus de bien.
Cette humeur dont tu m'affliges
Ne se plaît qu'à des prodiges,
N'aime que la nouveauté,
Et ceux qui font tes délices
Marchent sur des précipices
Où les conduit ta beauté.

Par toi, dans toute la terre
Le mérite est combattu,
Et l'on voit toujours en guerre
La fortune et la vertu.
Tu méprises les plus braves,
Tu n'aimes que des esclaves
De qui tu dores les fers.
Mais après mille bassesses,
Au milieu de tes caresses
Tu changes et tu les perds

Je te vois, fière et superbe,
Fouler des sceptres rompus,
Des couronnes parmi l'herbe
Et des trônes abattus;
Je vois ton extravagance,
Par sa bizarre puissance,
Régner sur tous les humains;
Et dans le siècle où nous sommes,
Le destin de tous les hommes
Est en tes fatales mains.

O vous qu'elle favorise
De sa plus tendre amitié,
Aimant ce que je méprise,
Vos grands airs me font pitié!
Je regarde votre pompe
Comme un objet qui nous trompe
Dans un beau songe en dormant,
Et n'espérant plus rien d'elle,
Je me ris d'une infidèle
Dont je ne suis point amant.

MADRIGAUX POUR LA *GUIRLANDE DE JULIE*

I

LA PENSÉE

J'éteins mes flammes insensées,
Je reste au terme du devoir,
Jugeant que vous voulez avoir
De plus hautes pensées;
Je cède votre front à l'orgueil du Jasmin;
Il suffira pour moi de parer le chemin,
Sans pleurs et sans mélancolie,
Que fouleront les pas de la belle Julie.

II

L'IRIS

Si j'approche de vous avec le moindre orgueil
Celle qui me nourrit devienne mon cercueil,
Que le froid aquilon me déclare la guerre,
Que ma feuille se sèche et tombe sous vos pas,
Et qu'on chasse de l'air ainsi que du parterre,
Afin de venger vos appas,
L'Iris du ciel et de la terre.

III

LE NARCISSE

Enfin je le confesse, auprès d'un œil si doux,
Et dont le pouvoir est extrême
Je fus plus amoureux de vous
Que je ne le fus de moi-même.

SUR LE PORTRAIT DE MADAME DE MONTAUSIER

PEINTE SUR LE MARBRE

EN HABILLEMENT DE PALLAS, PAR STELLA

Cette taille, ce port et cette majesté,
Mieux que l'habillement montrent la vérité
De ce que le pinceau nous a voulu dépeindre.
L'art ici n'a point voulu feindre,
Et sans doute, ayant tant d'appas
Ou c'est Julie, ou c'est Pallas.

ADAM BILLAUT

1602?-1662

Adam Billaut naquit à Nevers au commencement du XVII[e] siècle, — exactement le 31 janvier 1602, d'après M. Fernand Denis. — Il était de condition modeste. Il ne reçut pas d'instruction et apprit seul à lire et à écrire. Il exerça le métier de menuisier, mais ses goûts le portaient vers la poésie. Il composa donc des vers. C'étaient des airs bachiques ou des épigrammes, et aussi des stances d'un ton noble qui manifestaient une âme sensible et un cœur triste. La réputation naissante d'Adam Billaut lui valut la protection de quelques seigneurs. Venu à Paris en 1638 pour soutenir un procès contre les parents de sa femme, il fut bien accueilli, et Richelieu le gratifia d'une pension. Il vint à Paris plusieurs fois encore. Il y fut à la mode. Les poètes lui adressaient des vers, les grands le louaient. Mais cette atmosphère ne lui convenait pas; au lieu de s'élever il se diminuait; il finit par retourner à Nevers où il reprit sa vie paisible, et, dit-on, sa varlope et son rabot. L'état de ses affaires il est vrai, n'était pas excellent; il était séparé de sa femme; on lui avait retiré un privilège qu'il avait pour la vente des eaux de Pougues; sa santé s'altérait. Il mourut le 19 juin 1662. S'il fut admiré de certains, il fut raillé par d'autres, et son siècle lui donna par ironie le surnom de *Virgile au rabot*. Ce poète artisan est en tout cas une figure curieuse du

XVIIe siècle littéraire; nous donnons plusieurs pièces de lui : d'abord les stances *à Monsieur de M...* (Marigny) qui est considérée comme son chef-d'œuvre; un fragment de l'*Épitaphe de Madame Claude de Saulx Tavannes*, qui ne lui est pas inférieure; le rondeau à *un ami malade d'une sciatique*, qui fut pour beaucoup dans la renommée d'Adam Billaut, et dont Voltaire, qui l'a reproduit dans son *Siècle de Louis XIV*, a dit : « On ne peut s'empêcher de citer de lui ce rondeau qui vaut mieux que beaucoup de rondeaux de Benserade; » nous donnons enfin la plus connue de ses chansons bachiques.

ŒUVRES. — *Ode à M. le Cardinal de Richelieu*, Paris 1639, in-4°; — *Les Chevilles de maître Adam, menuisier de Nevers*, Paris, 1644, in-4°; — Seconde Édition augmentée par l'auteur, Rouen, 1654, p. in-8°; — *Le claquet de la Fronde sur la liberté des princes, avec une élégie aux dames frondeuses...*, Paris, 1651, in-4°; — *Le Villebrequin de maître Adam menuisier de Nevers, contenant toutes sortes de poésies galantes tant en sonnets, épîtres, épigrammes, élégies, madrigaux, que stances et autres pièces, autant curieuses que divertissantes, sur toutes sortes de sujets...*, Paris, 1663, in-12. — Réimpressions : *Poésies de Me Adam Billaut* [simple choix], Paris, 1805, in-12; — *Poésies de Maître Adam Billaut, menuisier de Nevers*, précédées d'une notice biographique et littéraire, par Fernand Denis, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et accompagnées de notes par M. Ferdinand Wagnien, avocat, Nevers, 1842, in-8°; et *Supplément aux Poésies de Me Adam Billaut*, Nevers, 1842, in-8°.

A CONSULTER. — Abbé Michel de Marolles : Notice en tête de l'édition des *Chevilles* de 1644; — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, XVII; — Fernand Denis : *Notice* en tête de l'Édition de 1842; — Anonyme : *Lettre* (du chancelier Séguier) *relative au poète Adam Billaut, le menuisier de Nevers* (Bibliothèque de l'École des Chartes, 1848-1849); — Gaspard : *Notice biographique sur Adam Billaut...* (*Procès-verbaux de l'Académie du Gard*, 1855-56); — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. II, p. 153.

A MONSIEUR DE M...[1]

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,

1. Cette pièce, connue sous le titre de *Stances sur la retraite*, est dédiée « à l'abbé Jacques Carpentier de Marigny ».

Je serai plus content de vivre de la sorte
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant.
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la Déesse aveugle en nous trompant se joue :
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil.
Elle couvre de miel une pilule amère;
Et, sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans des différents
A discuter l'honneur d'un fameux parentage,
Comme si les humains n'étaient pas tous parents.
Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
Que la rusticité fit naître mes aïeux;
Mais que j'ai ce bonheur, en ce siècle où nous sommes,
Que, bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.

La suite de mes ans est presque terminée :
Et, quand nos premiers jours reprendraient leurs appas,
La course d'un mortel se voit sitôt bornée
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.
Quand de ce tronc vivant l'âme sera sortie,
Que de mes éléments l'ordre ou l'antipathie
Laisseront ma charogne à la merci des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel fécond Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Tel grand va s'étonnant de voir que je rabote,
A qui je répondrai, pour le désabuser
En son aveuglement, que son âme radote
De posséder des biens dont il ne sait user;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une même aventure
Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil
Pour si peu de secours que la fortune m'offre,
Puisque, pour ses trésors, en pensant faire un coffre,
Peut-être que du bois j'en ferai son cercueil.

Le destin, qui préside aux grandeurs les plus fermes,
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits.
Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits.
Ce prince, dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvait à ses yeux la terre trop petite
Pour s'élever un trône et construire une loi,
Son dernier successeur se vit si misérable,
Que, pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
Il s'aida d'un rabot aussi bien comme moi[1].

Les révolutions font des choses étranges :
Et par un saint discours digne d'étonnement,
L'ange le plus parfait qui fut parmi les anges
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement?
Va, ne me parle plus des pompes de la terre;
Le brillant des grandeurs est un éclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court.
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie :
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mille fois mieux que le bruit de la cour.

ÉPITAPHE

DE MADAME CLAUDE DE SAULX DE TAVANNES

FRAGMENT

Passant, si l'on pouvait fléchir les destinées
Quand leur fatalité nous veut priver du jour;
Si la grandeur du sang, la fortune et l'amour
Pouvaient faire durer la course des années,
Celle dont ce tombeau se vante sans pareil,
Exempte du tribut qu'on doit à la nature,
N'aurait jamais entré dedans la sépulture
Qu'avecque le soleil.

1. « Plutarque, dans la vie de Paul Émile, raconte que le fils de Persée, dernier successeur d'Alexandre, ayant été amené prisonnier à Rome à la suite du triomphateur, y tomba dans un tel degré de misère qu'il fut réduit à apprendre l'état de menuisier. » (Note de l'édition de 1842.)

L'immortelle vertu dont elle fut suivie
Semblait être au-dessus des volontés du sort,
Et l'on va s'étonnant comme une injuste mort
Osa bien triompher d'une si juste vie;
Car, quoique la raison nous puisse discourir
Sur la nécessité de la loi naturelle,
Je tiens que c'est à tort qu'une chose si belle
Soit sujette à mourir.

Ses moindres actions ont passé pour divines,
Elle fut ici-bas un miracle à nos yeux,
Mais comme un beau rosier dont la rose est aux cieux
Ce triste monument n'en a que les épines;
C'est en vain d'espérer, par des pleurs superflus,
Qu'arrosant ce tombeau cette fleur vienne encore;
Quand même ce serait des larmes de l'aurore
Nous ne la verrons plus.

Elle est dans un séjour d'éternelle durée,
Où l'astre qui nous luit fait le jour sur ses pas,
Où l'empire du temps ni celui du trépas,
N'ont point d'autorité qui soit considérée;
Là si le souvenir donne de la pitié,
Si la terre a pour elle encore quelques charmes,
C'est le fâcheux plaisir de voir tomber des larmes
A sa chère moitié...

Passant, pour mériter le bonheur de la suivre,
Et rendre ton esprit à jamais satisfait,
Apprends par le chemin que sa vertu te fait,
Qu'il faut, pour bien mourir, que l'on sache bien vivre.
Imprime dans ton cœur la grandeur de sa foi,
Et pour participer à sa gloire immortelle,
Invoque-la, plutôt que de prier pour elle,
Qu'elle prie pour toi.

A UN AMI MALADE D'UNE SCIATIQUE

RONDEAU

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralytique
Dedans ton lit sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
Puis lis comment on le met en pratique :

Prends-en deux doigts, et bien chaud les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,
Car je te fais un serment authentique
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

CHANSON BACHIQUE

Que Phebus soit dedans l'onde
Ou dans son oblique tour,
Je bois toujours à la ronde;
Le vin est tout mon âmour.
Soldat du fils de Sémèle,
Tout le tourment qui me point,
C'est quand mon ventre groumelle
Faute de ne boire point.

Aussitôt que la lumière
Vient redorer les coteaux,
Poussé d'un désir de boire,

Je caresse les tonneaux;
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis :
« Voit-on plus au rive more
« Que sur mon nez de rubis? »

Si quelque jour étant ivre
La Parque arrête mes pas,
Je ne peux point pour revivre
Quitter un si doux trépas.
Je m'en irai dans l'Arverne
Faire enivrer Alecton
Et planterai ma taverne
Dans la chambre de Puton.

Le plus grand de la terre,
Quand je suis au repas,
S'il m'annonçait la guerre,
Il n'y gagnerait pas.
Jamais je ne m'étonne,
Et je crois, quand je boi,
Que si Jupiter tonne
C'est qu'il a peur de moi.

La nuit n'est point chassée
Par l'unique flambeau
Qu'aussitôt ma pensée
Est de voir un tonneau;
Et, lui tirant la bonde,
Je demande au soleil :
« As-tu bu dedans l'onde
« D'un élément pareil? »

Si l'humide partie
Du séjour des poissons
Allait en sympathie
Au jus de nos poinçons,
Sans doute mon courage
Ne pourrait s'empêcher
D'aller faire naufrage
Contre quelque rocher.

Disons donc, camarades,
Que le jus du sarment
Peut chasser des malades
L'horreur du monument;
Que la plus douce guerre
Qui flatte l'intestin,
C'est le tintin du verre,
Et boire le matin.

De ce nectar délectable
Les damnés étant vaincus,
Je ferai chanter au diable
La musique de Bacchus,
J'apaiserai de Tantale
La grande altération,
Et, quittant l'onde infernale,
Viendrai boire à Yxtion.

LE PÈRE LE MOYNE

1602–1671?

Pierre Le Moyne naquit le 5 mars 1602 à Beaumont-en-Bassigny. A dix ans il entra chez les jésuites à Nancy. Il enseigna ensuite la philosophie au collège de Dijon et fut célèbre comme orateur sacré. Il se livrait aussi à la poésie. Son principal ouvrage poétique est un immense poème de *Saint-Louis*, en dix-huit chants, publié en partie en 1651, en partie en 1653; c'est une œuvre romanesque, composée sans aucun souci de la vérité historique, et qui eut la destinée de la *Pucelle* de Chapelain : dès qu'il parut on cessa de le vanter. Le style du père Le Moyne est déclamatoire et surchargé de trop de fleurs. Pascal a vivement raillé dans sa onzième provinciale la « manière si profane et si coquette » dont le père Le Moyne « a parlé de la piété, » et des « galanteries, honteuses à un religieux » qu'il a mises dans ses vers. Dans le fatras obscur de ce poète percent cependant quelques étincelles; Corneille l'a loué, et Boileau, parodiant les vers de Corneille sur Richelieu, a dit du père Le Moyne :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal,
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Nons n'avons rien emprunté au poème de *Saint Louis*. Nous avons extrait des autres œuvres de ce poète une pièce : *L'hiver burlesque* et deux autres sonnets tirés de *La galerie des femmes*. Le père Le Moyne avait de l'habileté, de l'abondance, trop d'abondance, et dans son œuvre, touffue et inégale, le boursouflé, le trivial ou l'extravagant masquent ou étouffent le bon. Il mourut à Paris le 21 août 1671, selon l'abbé Goujet, le 22 août 1672, selon d'autres biographes.

ŒUVRES. — Nous n'énumérerons pas les œuvres poétiques du père Le Moyne. Nous signalerons seulement l'édition complète qui en a été donnée en 1671 : *Œuvres poétiques complètes*, Paris, 1671, in-folio.

A CONSULTER. — Abbé Goujet : *Bibl. fr.*, t. XVII; — Le Père Chérot : *Études sur la vie et les œuvres du Père Le Moyne*, Paris, 1887, in-8°; — F. Lachèvre : *Bibliogr. des Rec. collectifs*, t. I, 220, II, pp. 336 et 675, et III, p. 402.

L'HIVER BURLESQUE

STANCES

A M. le Président Bailleul, surintendant des Finances.

Le grand hiver, Bailleul, est venu de Norvège.
Tout courbé de glaçons et tout chenu de neige.
D'abord qu'il a paru le soleil a tremblé,
La lune s'est munie et de cape et de masque,
D'une peau d'ours Saturne a son dos affublé,
Et d'un double bonnet Mars a fourré son casque.

Ils ont, certes, raison ces courriers lumineux,
De prendre leurs gabans[1] et leurs manteaux sur eux,
Ayant à faire au froid un si rude voyage.
Encor le ciel est-il émaillé de verglas;
Et, si de bien glisser ils n'ont appris l'usage,
A peine sans tomber feront-ils quatre pas.

1. Cabans.

Le nectar est gelé dans la céleste coupe,
L'échanson qui le sert à la divine troupe,
D'une peluche double arme ses cheveux blonds :
Les Gémeaux qui vont nus sont malades de rhume,
Et Mercure aurait pris les mules aux talons
S'il n'avait les talons environnés de plumes.

Les dieux qui sont venus habiter parmi nous,
Quelques humains qu'ils soient n'ont pas le temps plus doux,
Ni ne sont respectés plus que nous de l'orage;
La vérité ne peut en sauver son flambeau,
Thémis, pour un manchon a mis son glaive en gage,
Et s'est fait une coiffe avecque son bandeau.

La fortune a les pieds gelés dessus la boule,
Le cristal, par le nez, goutte à goutte, lui coule,
Tout son jeu maintenant est de souffler ses doigts.
Les muses ont quitté l'étude et les écoles,
Et, pour les réchauffer, à faute d'autre bois,
Apollon fait grand feu de luth et de violes.

L'ample et liquide cours de Bacchus est gelé;
Ses nymphes ont le sang dans leur boîte collé,
Le grand buveur Silène au ciel en fait querelle;
Leurs bateaux prisonniers ne peuvent plus courir;
Et, quoique l'eau leur soit une poison mortelle,
Si l'eau ne les délivre elles s'en vont mourir.

Les troupeaux écaillés, que nourrissait la Seine
Des roseaux renaissants de sa roulante plaine,
Sont dans de grands glaçons, comme en pâte, enchâssés;
Les fleuves morfondus se sont cachés sous terre;
Et dans leurs pots d'azur que le froid a cassés
Ce qui fut eau devant maintenant est de verre.

La merveille est, Bailleul, qu'en ce temps de rigueur,
Chez toi malgré le temps les Grâces sont en fleurs,
Et jamais des bienfaits la source ne se gèle.
Ce miracle est célèbre et bien digne de toi;
La preuve en est publique, et moi qui suis fidèle
Sans voir et sans toucher j'en veux avoir la foi.

JUDITH

ELLE COUPE LA TÊTE A HOLOPHERNE

Holopherne est couché, le flambeau qui sommeille
A mêlé sa lumière avec l'obscurité
Et Judith fait de l'ombre un voile à sa beauté
De peur qu'à son éclat le Barbare s'éveille.

Le fer que tient en main cette chaste merveille
Ajoute à son visage une fière clarté
Et pour la confirmer en cette extrémité
Son bon Ange lui fait ce discours à l'oreille :

« Assure-toi, Judith, tu vas tuer un mort;
Le sommeil et le vin par un commun effort
Ont déjà commencé son meurtre et ta conquête;

« Ton captif ne doit pas te donner de la peur,
Et ton bras sans danger pourra couper la tête
D'un homme à qui tes yeux ont arraché le cœur. »

LA PUCELLE

LA PUCELLE PARLE

Fatale à l'Angleterre et fatale à la France,
De l'une j'abattis l'orgueilleuse fierté,
Et l'autre, par mon bras remise en liberté,
Vit son trône branlant appuyé de ma lance.

Le bûcher allumé contre mon innocence
N'en put, tout noir qu'il fût, noircir la pureté;
Et, contre les auteurs de cette cruauté,
La mort que je souffris fit plus que ma vaillance.

D'un cœur égal au cœur des plus fameux guerriers,
Je gardai de mon corps la fleur sous des lauriers;
Je fus comme l'abeille et chaste et courageuse;

Je piquai, je chassai les léopards anglois,
Et de mon aiguillon, vierge victorieuse,
Je défendis les lys qui couronnent nos rois.

CONRART

1603-1675

Valentin Conrart naquit en 1603 à Paris. Son père, d'après Tallemant, « était un bourgeois austère qui ne permettait pas à son fils de porter des jarretières ni des roses de souliers et qui lui faisait couper les cheveux au-dessus de l'oreille ». Il ne voulait pas non plus que son fils étudiât. Mais, « son père mort », dit encore Tallemant, Conrart « voulut récompenser le temps perdu ». Il se mit à l'étude avec ardeur et il se vêtit avec coquetterie. Il se lia avec les hommes les plus cultivés de son temps et les réunions qui se tenaient chez lui furent l'origine de l'Académie française, dont Conrart et ses commensaux furent les premiers membres. Il aimait les livres, il en avait formé une belle bibliothèque, mais lui-même n'en publia pas. Il composait cependant et il a laissé en manuscrit de la prose et des vers. Nous donnons la ballade qu'il fit en réponse à une ballade de Sarasin que l'on trouvera dans le présent recueil[1]. Conrart a laissé aussi en manuscrit de nombreuses productions d'auteurs de son temps. Leur collection forme environ cinquante volumes, conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, et dont une partie contient des œuvres encore inédites. Cet homme laborieux et modeste mourut à Paris le 29 septembre 1675.

ŒUVRES. — Deux pièces de vers de lui dans les recueils du temps; — *Le livre des psaumes*, par Cl. Marot et Théodore de Bèze, retouchés par feu M. Conrart, Paris : 1re partie, 1677; 2e partie, 1679; — *Lettres familières à M. de La Fizelière*, Paris, 1681, in-12 — *Mémoires*, publiés par L.-J.-N. Monmerqué, Paris, 1826, in-8o (Collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*). — Manuscrits considérables à la Bibliothèque de l'Arsenal.

1. XVIIe SIÈCLE. T. II, p. 14.

A CONSULTER. — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, t. IV (Ed. Garnier frères); — Monmerqué : *Notice sur Conrart*, en tête des *Mémoires de Conrart* ; — René Kerviler et Et. de Barthélemy : *Valentin Conrart, secrétaire perpétuel de l'Académie française*, Paris, 1881, in-8°; — Bourgoin : *Valentin Conrart et son temps*, Paris, 1883; — Abbé Fabre : *Apologie de M. Conrart* (Bulletin du bibliophile, 1889); — Ch. Livet : *Précieux et précieuses*, Paris, 1896 (4e édition).

BALLADE DE LA MISÈRE DES GOUTTEUX

EN RÉPONSE A LA BALLADE DE SARASIN

Le goutteux qui sa goutte sent
Fait triste chère, et laide mine :
Bien que de lui tu sois absent
Ta rime fort bien le devine.
Quand tu te souviens qu'il clopine
Dès qu'il veut faire un pas ou deux,
Ton esprit alors s'imagine :
C'est pauvre chose qu'un goutteux.

Maint auteur antique et récent
Bien instruit en toute doctrine,
Soutient que la goutte descend
De copulation divine,
Et que de Bacchus et Cyprine
Naquit cet enfant maupiteux;
Mais, nonobstant cette origine,
C'est pauvre chose qu'un goutteux.

Pour moi qui des fois plus de cent
Ai passé par cette étamine,
Que me sert-il d'être innocent
Et plus net que n'est une hermine,
Puisqu'au pied je porte une épine
Qui me rend tout lieu raboteux,
Et que l'on dit, quand je chemine :
« C'est pauvre chose qu'un goutteux. »

ENVOI

Prince, il n'est herbe ni racine
Qui m'empêche d'être boiteux,
Et sans ta rime Sarasine,
C'est pauvre chose qu'un goutteux.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES



Chartres. — Imp. Ed. GARNIER. 364.7.14.

Paris - Imp. Bymémié - 4-30

Prix : 12 fr.





